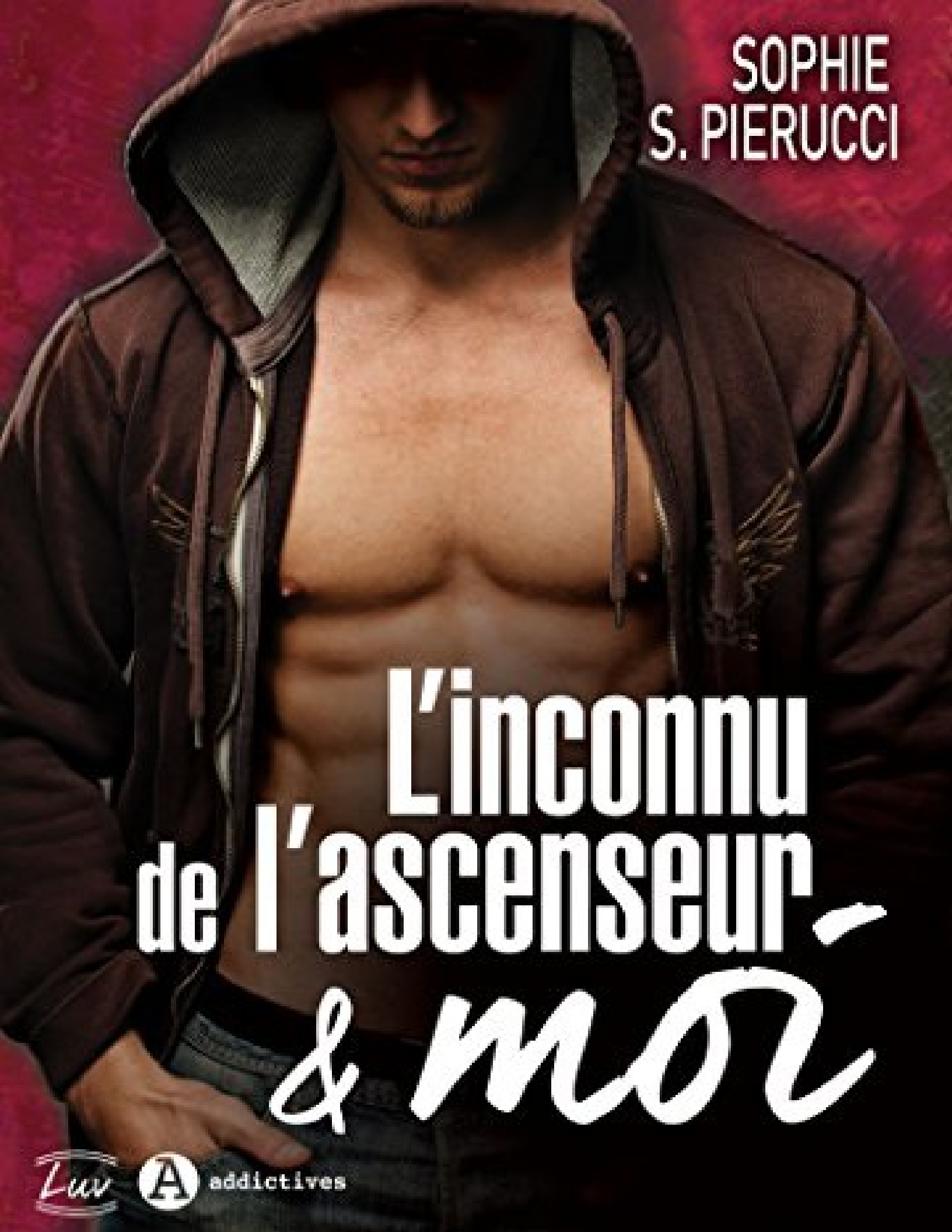


A man with a beard and mustache, wearing a dark brown hooded jacket with the hood pulled up over his head. He is shirtless, showing his chest and abdominal muscles. The background is a dark, textured red.

SOPHIE
S. PIERUCCI

L'inconnu
de l'ascenseur
& moi



addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Avec toi... peut-être

Quand Jade décoche une droite à un dragueur lourd en boîte, elle ne se doute pas que ce geste va bouleverser sa vie !

Car elle attire l'attention du vigile, aussi beau qu'imposant, qui porte bien son surnom : Monsieur Muscles. Il est secret, dangereux... irrésistible. Et pour la première fois de sa vie, Jade succombe à une nuit avec un inconnu.

Sauf qu'elle apprend quelques jours plus tard qu'il n'est pas seulement vigile et qu'elle va devoir bosser avec lui sur le projet le plus important de sa carrière. Entre attirance et agacement, Jade ne sait plus où donner de la tête.

De son côté, Monsieur Muscles dissimule de nombreux secrets, et certains pourraient s'avérer fatals...



Également disponible :

Fast Games

Mon plan était simple : trouver un job rapidement pour assurer le loyer.

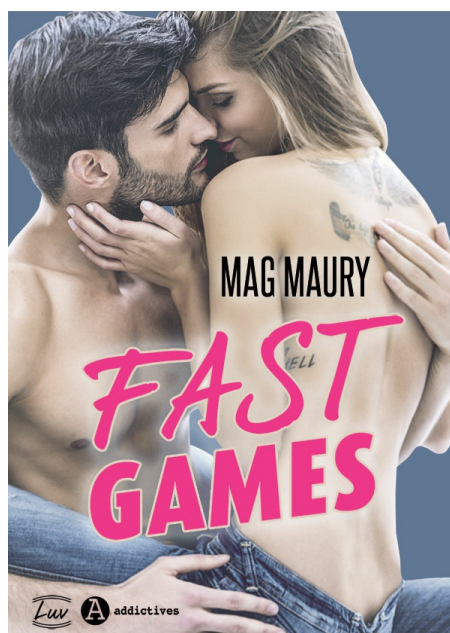
Et j'ai trouvé ! Un poste de serveuse dans le pub le plus en vogue du coin !

Tout se déroulait sans accroc jusqu'à ce qu'il débarque : Matt, un mètre quatre-vingt-dix de muscles, sexy, arrogant, et qui rend les filles complètement hystériques à chacun de ses concerts.

Ce mec est tellement à l'aise sur scène et beaucoup trop alléchant : on a beau refuser d'y penser, c'est lui qu'on veut à la fin. Et il le sait.

Sauf que moi, Charlotte, je dis non !

Enfin... peut-être. Parce que je n'ai jamais été douée pour résister à la tentation !



Également disponible :

On the road with you

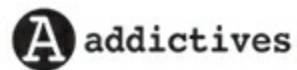
Victoria De Lormey a une vie bien remplie entre son fils James, 19 ans, sa société et son chien Jasper. Les hommes, elle a fait une croix dessus. Et puis, à quoi ça sert, un mec, quand on a un vibro à deux têtes et un gros toutou pour chauffer son lit ? Elle a bien assez à faire à tenter de sauver sa société en essayant de récupérer le budget que Matthew Johnson, un tyrannique businessman, lui refuse.

Mais quand tout bascule, quand James et sa petite amie Maddy sont en danger, elle n'a plus le choix. Il faut les retrouver. Elle part donc à la recherche des deux jeunes gens, accompagnée du père de Maddy : le glacial Matthew Johnson lui-même. OMG ! Enfin glacial, rien n'est moins sûr...



Sophie S. Pierucci

L'INCONNU DE L'ASCENSEUR ET MOI



Prologue

Matthew

Franchement, comme enterrement, il y avait mieux. C'était barbant à mourir ! *Simple jeu de mots.* J'ai dénombré six personnes, curé compris. Ma vieille voisine de palier était peu appréciée, mais je pensais que les obsèques focalisaient les rendez-vous. Soit cette mégère de M^{me} Rompt était vraiment une femme ultra détestable, soit elle est morte sans un sou et personne ne s'est précipité chez le notaire pour récupérer son héritage.

Pour ma part, je me suis rendu à ses obsèques simplement par politesse, et certainement aussi parce que ça coïncidait avec ma visite mensuelle au cimetière.

M^{me} Rompt n'a jamais été odieuse avec moi, elle me faisait seulement chier à n'importe quelle heure de la nuit au moins une fois par semaine. Elle avait tendance à tomber de son lit... Je grimace furtivement en me remémorant le jour où j'ai dû la ramasser dans sa pisse devant ses toilettes. *Vision horrible, que je m'évertue à oublier...*

Ouais, cet enterrement était à chier. Je n'en ai pas beaucoup vu dans ma vie. Aucun, pour ainsi dire : pour ma mère, j'étais trop jeune et pour celui de Holly, dans l'incapacité de m'y rendre.

Je pénètre dans l'ascenseur, tétanisé. C'est à chaque fois la même sensation quand je rentre du cimetière. Depuis deux ans et demi. Culpabilité, rage, profond désespoir. Je ne me demande pas si ça va passer un jour, *je ne veux pas* que ça s'arrête. C'est ma peine et je l'accepte.

Au moment où j'appuie sur le bouton de mon étage, une jeune fille se rue dans l'ascenseur pour me rejoindre.

Les bras encombrés d'un carton plus gros qu'elle, elle braille un « merci ».

De rien, mais de quoi ?

Je me plaque contre le fond de la cabine et j'enfonce profondément ma casquette sur la tête, muet comme une carpe. Qu'importe que je lui réponde, d'après le vacarme qui s'échappe des écouteurs fichés dans ses oreilles, je doute qu'elle m'entende. Le rideau métallique se referme, elle fait peser son chargement dessus et m'offre la vue de son dos.

Hey ! Le bon Dieu n'a peut-être pas été très clément pour moi ces dernières années, mais il a épargné mes yeux ! Et ce que je vois devant moi *vaut* le coup d'œil !

Un cul renversant. Et encore, c'est peu de le dire. Son jean est si imbriqué à ses fesses qu'il donne l'impression de ne faire qu'un avec son popotin généreux. Mon regard remonte le long de son dos.

Rapidement. Mon étage approche. Son débardeur blanc laisse deviner une cambrure exquise et de fines épaules que prolongent des bras légèrement musclés. Cette fille est une sportive. Sa nuque fine, dégagée, est légèrement humide et quelques mèches de ses cheveux noirs ondulent sous son chignon.

Avant que les portes s'ouvrent, elle réajuste sa position et lorsqu'elle sort de la cabine, ses fesses me refont de l'œil dans un déhanché provocant.

Au moment où elle se retourne, je baisse la tête et fixe prestement mes pieds. J'ai à peine le temps d'apercevoir son visage. Cette fille est érotiquement belle. De grands yeux bleus, une bouche pulpeuse, c'est la seule chose que j'enregistre.

Seulement...

Parce qu'il y a toujours un seulement dans ma vie, je constate amèrement que d'autres cartons s'amoncellent devant la porte de M^{me} Rompt.

Je ne suis pas stupide, et le propriétaire de l'appartement en face du mien n'a pas perdu de temps. Cette fille aux fesses aguicheuses et au visage angélique est ma nouvelle voisine.

Est-ce que je dois me réjouir de ne pas avoir une autre M^{me} Rompt à ramasser en pleine nuit ?

Je ne crois pas. Cette mégère aveugle ne me posait pas de question, au moins. Je n'avais pas besoin de me cacher, elle ne voyait rien de mon apparence. En revanche, les filles posent des questions. Elles posent des tonnes de questions et elles ont toujours besoin de quelque chose.

Je tâte mes poches à la recherche de mes clefs. Rien. Elles sont restées dans ma voiture. Je m'apprête à rebrousser chemin quand une autre fille, blonde, ouvre la porte à la brune. Elles échangent quelques mots, puis la blonde me hèle :

– Salut ! Nous sommes tes nouvelles voisines. Tu n'aurais pas un tournevis, par hasard ?

Quand je disais que les filles posaient des questions et avaient toujours besoin de quelque chose... Je ne leur accorde pas un regard et dévale sereinement les escaliers. Toujours muet. Autant clarifier la situation dès le départ, je ne serai jamais un voisin *amical*.

Mais bon sang, pourquoi cette mégère est-elle morte ?! Si j'avais su, ce matin, je n'aurais pas perdu mon temps en me rendant à ses obsèques !

Chapitre 1

Charlyne

18 mois plus tard

– Allez, Charlyne, viens avec nous !

Je lève les yeux au ciel devant ma meilleure amie avant d'avaler cul sec mon jus d'ananas. Elle peut toujours courir, ce soir je reste à la maison. C'est ma seule et unique nuit de repos avant la semaine prochaine, je compte bien en profiter. Ses yeux bleus me supplient.

– Laisse tomber, Vic, tu sais très bien qu'elle n'est pas cap de venir avec nous ! persifle Jack, un peu trop sûr de lui.

Oh, cette fois-ci je ne me laisserai pas berner, surtout quand on sait où m'ont menée mes paris avec eux. Non, ce soir, je garde les pleins pouvoirs sur mon esprit et mes faits et gestes, ma boisson sans alcool en atteste.

– Il n'y a pas de cap ou pas cap, réponds-je très calmement. Ça ne veut rien dire ! Cap ou pas cap d'emballer un mec. OK. Cap ou pas cap de sauter dans le lac Washington. OK. Mais cap ou pas cap de venir à une soirée, ça ne rime à rien !

Jack grimace en retroussant son nez crochu, tandis que Vic exprime sa défaite en soufflant dans un coin de notre canapé rouge défraîchi à côté de lui.

– Vous faites peine à voir, me moqué-je en étouffant un rire depuis le coin cuisine.

– C'est la mega soirée du siècle chez George, Charlyne !

C'est surtout la mega occasion pour elle de prouver à George, son déjanté d'ex-petit ami, qu'elle se porte très bien sans lui. Même après qu'il a été violent avec elle, elle persiste à le fréquenter, lui trouvant tous les jours une excuse différente. Tantôt, il avait trop bu. Tantôt, il n'était pas bien dans sa tête. Tantôt, il a eu une enfance difficile. Il n'y a pas de « tantôt » à trouver. Il l'a frappée, point à ligne.

– Il y a une mega soirée du siècle tous les mois, avec toi ! dis-je finalement, préférant éviter une conversation houleuse avec elle.

Jack incline sa tête d'un geste entendu, il n'en pense pas moins que moi.

– Tu es morose, ce soir. D'habitude, tu ne dis pas non, quand il est question de sortir bringuer.

Je me retourne pour ruminer une insulte à l'abri des regards. Sauf que d'habitude, nous ne sommes pas forcément ce sordide douze novembre qui a vu s'arrêter il y a deux ans ma carrière de danseuse professionnelle. D'habitude, nous sommes n'importe quel jour de l'année, sans signification particulière. Je ne leur en veux pas d'avoir oublié, même si je suspecte Jack de faire semblant. Je n'en parle jamais, je n'en ai jamais parlé, mes explications se sont toujours cantonnées à : « Je suis tombée et mon tibia s'est facturé ».

– Je suis fatiguée, mens-je en posant mon verre dans la pile.

Elle déborde. Vic est peut-être la meilleure des amies, mais elle reste et restera une piteuse colocataire. Je fais la moue en espérant avoir le courage – et surtout avoir fini – de tout ranger avant la fin de la nuit. Il n'y a pas que le coin cuisine qui dépérit, j'ai peine à croire qu'elle arrive à foutre un tel bordel dans un si petit appartement. Une seule pièce à vivre – qui fait aussi bien office de salon que de salle à manger – ouverte sur une cuisine, deux chambres, une salle d'eau commune et des toilettes. Le minimum. Pourtant, nous gagnons assez d'argent toutes les deux pour pouvoir nous payer notre propre chez nous, ou en tout cas, un appartement plus grand. Mais travailler à cinq minutes à pied d'ici n'a pas de prix. Question colocation, je dois être légèrement sadique, parce qu'aucun argument ne penche en sa faveur.

– Allez, Charlyne... Seulement une petite heure... Tu bois un coup. Tu dances. Tu rigoles un peu. Et je te ramène, promis ! renchérit Jack.

Je foudroie du regard la crédence noire comme s'il s'agissait de mes deux amis. Qu'est-ce qu'ils n'arrivent pas à comprendre dans le mot « non » ?! Aujourd'hui, je ne veux pas danser. Aujourd'hui, je veux penser à autre chose qu'à la danse. Aujourd'hui, je veux seulement oublier l'avenir brillant auquel j'étais destinée.

Menteuse, en réalité, je le sais, je vais passer ma soirée à y penser.

– Il y aura Noah, continue-t-il.

Je me retourne, ahurie. C'est encore pire que le cap ou pas cap.

– *Noah* ? fais-je mine de m'offusquer. Tu n'as pas mieux comme argument ?

– J'aurai au moins essayé. Entre nous, dommage qu'il ne soit pas gay. Moi, un mec comme ça, je ne le laisse pas dormir seul tous les soirs.

J'essaie d'imaginer Jack, petit, mince (voire maigre), blond, à la peau lisse et soyeuse comme les fesses d'un bébé, comme il a l'habitude de le dire, toujours sur son trente-et-un, à côté de Noah, grand brun, aux yeux bleus perçants et à la musculature parfaitement dessinée sous ses habits moulants. Forcément, quand on est *chippendale*, certaines choses passent avant d'autres. Pour Noah, passe-temps rime avec haltère, et repas avec protéine. *Beurk*. Ma grimace ne passe pas inaperçue.

– Ne te méprends pas, Jack, je repensais seulement au goût de la mixture que Noah avale tous les matins.

– Mouais, dit-il, pas le moins du monde convaincu.

Fait chier. Ce n'est vraiment pas le jour pour me prendre la tête.

– Moi, je ne te comprends pas, s'en mêle Vic. Vous vous entendez bien, tous les deux. Vous vous voyez quasiment tous les jours depuis plus d'un an, et il t'a même proposé de venir habiter avec lui. C'est quoi ton problème ?

Je serre les dents. Là, elle se fout carrément de moi. Le sujet a déjà été abordé. Noah, c'est seulement mon compagnon de lit, mon « ayant droit plus élargi », comme j'ai l'habitude de le dire. Tout le monde le sait très bien, et surtout *lui*, il ne sera jamais mon petit ami. Pas de restos, pas de cinés, pas de mélange de doigts en pleine rue. Le problème n'est pas Noah, le problème est que c'est un homme. Et pour moi, ils sont tous identiques. *Blessants, médisants*. Je les vois tous comme mon père.

Entendre Pikachu gratter à la fenêtre du salon sauve ses jolies petites fesses de fausse blonde d'une remarque acerbe. La patte collée à la vitre, je vois ses babines se retrousser dans un miaulement muet. Sitôt la fenêtre soulevée, il bondit de l'accès de secours pour se frotter à mon bas de jogging. Traduction : *papouilles*. Je ne me fais pas prier et m'exécute. Ça ne dure jamais longtemps, ce chat noir est un ingrat, il ne pense qu'à bouffer. Sitôt dit, sitôt fait, il se dérobe à mes caresses et part au pas de course jusqu'au placard à croquettes.

Vic me devance, elle aussi est amoureuse de Pikachu. Nous l'avons trouvé dans un des parcs aux alentours de chez nous, les jours qui ont suivi notre aménagement. Il était aussi petit que l'une de nos mains. Maintenant, sous ses longs poils noirs, son ventre balaie presque le sol ! Ce chat doit être le félin le plus heureux de la Terre. Vivre avec deux strip-teaseuses vingt-quatre heures sur vingt-quatre doit avoir son lot de consolation. Enfin, si on omet le jour où je l'ai fait tomber dans le pot de peinture jaune. D'où son nom. Il en a gardé la couleur pendant plus d'une semaine, et m'a boudée pendant tout autant de temps après. Les croquettes tintent dans la gamelle.

– Bon, dit-elle en se relevant de derrière l'îlot central, tu es certaine de ne pas vouloir venir avec nous ?

Je ballotte ma tête de gauche à droite, sans pour autant craindre ses futurs arguments.

– Même si je te donne mon jour de repos de la semaine prochaine ?

Je soupire devant son regard suppliant et récupère mon sweat sur le canapé pour l'enfiler.

– La semaine prochaine, je serai en vacances, bien essayé, Vic.

– Je te donne mes pourboires d'une soirée ! renchérit-elle.

Je chausse mes baskets tout en feignant de ne plus l'écouter, et programme ma playlist *nostalgie* sur mon iPod. Mon compte se porte à merveille !

– Et moi, je te promets de ne pas tenter de draguer Noah, ajoute Jack.

Je lève les yeux au ciel. Pikachu émet un miaulement foireux. Je rêve, ou même lui est contre moi !? Je le suspecte de se taper la chatte de la voisine du dessus et de l'inviter en cachette quand nous ne sommes pas là ! Je rajoute « imposteur » à ingrat.

– Je pars courir, dis-je en ouvrant la porte d'entrée. J'espère que vous aurez viré vos sales pattes du plancher avant que je revienne !

Sans attendre de réponse, je me précipite dans le couloir, manquant de peu de renverser notre seul et unique voisin de palier. Je le percute de plein fouet. Ce mec est pire qu'un roc. Il ne vacille même pas d'un millimètre. Je frotte mon épaule douloureuse d'avoir fait sa connaissance puis frissonne en faisant le même constat que les rares fois où je le rencontre. Dissimulé derrière un cache-cou jusqu'à hauteur de son nez et emmitouflé dans son sweat à capuche, il ne laisse rien voir de son visage.

Ce. Mec. Me. Fiche. La. Trouille.

– Désolée, m'empressé-je de baragouiner en le dépassant pour dévaler les escaliers.

Bien entendu, comme tout type flippant qu'il se doit d'être, il ne répond pas. Ça ne change pas de l'ordinaire non plus !

J'accueille la fraîcheur de la nuit du mois de novembre avec soulagement. Pas de Vic. Pas de Jack. Ni même de voisin. Je suis seule avec moi-même. Je foule le béton jusqu'au square du coin sans parvenir à refréner un souvenir amer. À New York, je partais courir dans Central Park tous les dimanches. Je ne faisais guère attention à la nature, je ne prenais pas le temps d'apprécier le paysage, de faire des rencontres, je me contentais de faire mon jogging pour entretenir ma condition physique et vivais à cent à l'heure pour ma passion.

Ici, à Seattle, tout est différent, les regrets nourrissent mes humeurs et mon comportement. J'accorde de l'importance à tout ce qui m'entoure, et je vois les choses telles qu'elles sont. Il n'y a plus de rêve. Il n'y a plus d'avenir. Rien n'est planifié à l'avance. Je laisse ma vie me porter. Et, aussi bizarre que ça puisse paraître, je me sens plus épanouie et plus mature. Je ne dépends de personne (sauf peut-être de Pikachu et de Vic aussi). Je me demande même parfois si j'étais heureuse là-bas. Bien sûr que je l'étais, mais pas de cette manière-là. Ici, je ris à gorge déployée sans me demander si c'est convenable de le faire, je mange et je bois sans culpabiliser de rentrer ou non dans un justaucorps, et je n'ai pas besoin d'autorisation pour sortir. Mais... mais cette vie-là donne un prétexte de plus à mon père pour me dénigrer. *Fille indigne et ingrate.*

Mon casque sur la tête, je m'enfonce dans le chemin terreux du parc très peu éclairé, avec une musique de Tchaïkovski dans les oreilles. Ma mémoire me renvoie des images de ballottés, de grands jetés et d'échappés, tandis que mes pieds rebondissent avec acharnement sur le sol. Je me sais capable d'effectuer n'importe quel pas de danse classique les yeux fermés, seulement, même avec de l'entraînement, mes mouvements ne seront jamais aussi gracieux qu'avant, et surtout, ma jambe droite me trahirait en quelques heures. Elle ne me fait plus souffrir, mais mon tibia ne sera plus aussi solide

qu'avant. Il est seulement *réparé*.

La pluie ne me surprend presque pas. Question d'habitude à Seattle. Je rebrousse chemin sans hâte et laisse mes cheveux noirs s'imprégner d'eau. Un bon bain parfumé m'attend dans quelques minutes... Les flaques n'épargnent pas mon pantalon de jogging, et une voiture m'éclabousse le visage en roulant un peu trop près de la rigole.

Connard !

Tout en épongeant mon visage du revers de ma manche, je pénètre dans le hall d'entrée de mon immeuble. J'abandonne dans la seconde l'idée de me sécher. Pas un centimètre de mes vêtements n'a été épargné. Mon voisin masqué s'est fait surprendre lui aussi. Il dégouline et attend devant l'ascenseur l'arrivée de la cabine, ses bras pleins de courses qui débordent d'un sac en papier. J'éteins mon iPod tout en évaluant les possibilités qui s'offrent à moi. Me refaire une fracture de la jambe en glissant dans les escaliers pour rejoindre le cinquième étage, *ou* prendre l'ascenseur avec lui – au risque de me faire égorger dans un coin de la cabine. Je reprends mon souffle dans une grimace.

Jambe. Gorge.

Jambe. Gorge...

Le regard en coin, je jauge le danger sur ma gauche. Cet homme est carrément géant. Un mètre quatre-vingt-dix, je dirais. Il me surplombe d'au moins deux têtes, et cela, même s'il se tient voûté.

De derrière sa capuche, il se sent observé. Son bras droit se crispe sur son sac en papier mouillé. Quoi qu'il y ait dedans, celui-ci ne tiendra pas longtemps ! La flaque à mes pieds rejoint la sienne. De quoi donner du travail à notre mégère de concierge.

– On risque d'entendre M^{me} Cavot dans tout l'immeuble demain matin, dis-je pour tenter de faire la conversation.

Rien. Pas un mot. Pas un soupir. Ni un mouvement. J'entends une goutte d'eau s'écraser sur le carrelage, le moteur de l'ascenseur ronronner. *Suuuuuper*. Je continue :

– On dirait que l'ascenseur se fait désirer, ce soir.

Toujours rien. Ce type est sourd ! Je tente un dernier coup :

– À ce qu'il paraît, plus c'est long plus c'est bon.

Il tique. Ah ! Il. N'est. Pas. Sourd ! Je me retiens de pouffer. Ces hommes... Tous les mêmes. Au moment où les portes de l'ascenseur s'ouvrent devant nous, le haut de son sac se déchire et une pomme rouge s'échappe pour rebondir sur le sol. *Je l'avais dit*. Je me précipite pour la ramasser machinalement en même temps que lui, mais le devance d'un quart de seconde.

C'est l'électrochoc. En accueillant son énorme main sur la mienne, mille frissons parcourent mon bras. Sa main est blanche, un brin rugueuse et chaude, elle porte sur le dessus les stigmates d'une brûlure et s'échappe sous la manche de son sweat. Je respire à peine. J'hésite à m'effondrer dans la flaque juste dessous mes genoux tant je suis secouée. Je ne comprends pas ce qu'il se passe. Je déglutis et mes yeux remontent lentement jusqu'à son visage à quelques centimètres du mien. Pour la première fois en un peu plus de dix-huit mois, je croise son regard. Mon cœur s'emballe et pulse sur la pomme au creux de ma main. Bien plus que de la curiosité, je suis irrémédiablement attirée. De quelle couleur sont ses yeux ? Dans la pénombre de sa capuche, ils me paraissent bleus, parsemés d'éclats couleur noisette et surplombés d'épais sourcils. Ses pupilles tremblent aussi vite que les miennes. Est-ce qu'il ressent lui aussi ce flux d'énergie entre nos deux mains ? C'est déstabilisant. Ma bouche s'assèche en les voyant glisser jusqu'à mes lèvres. Inconsciemment, je fais de même et me heurte à son cache-cou noir.

La vie est injuste.

Je cligne des yeux et tout m'échappe. Son regard se durcit, il se redresse. Le froid saisit le dos de ma main dans un supplice. Accroupie, je crois défaillir en le voyant partir et monter la première marche des escaliers.

Je me secoue et me relève.

– Ta pomme ! crié-je.

Sans s'arrêter ni se retourner, il répond :

– Tu peux la garder.

Et, encore une première, je l'entends parler. Son grognement me fait vibrer. Sa voix a le goût d'un whisky. Ce mec n'est pas que flippant, il est jeune et attirant, mais complètement barré !

Je me le répète, « la vie est injuste ».

Dans un soupir, je glisse la pomme dans la poche de mon pantalon et rejoins la minuscule cabine d'ascenseur. J'ai l'impression qu'elle met moins de temps pour rejoindre mon étage que ce qu'elle a mis pour venir me chercher.

Je me précipite sur ma porte et me heurte à un problème. Un énorme problème. La poignée se baisse sans que la porte s'ouvre. Je tente au moins dix fois la procédure. Je tâte mes poches en espérant un miracle, et je me rends à l'évidence, le visage crispé par la panique.

Vic a fermé à clef avant de partir... sauf que je n'ai pas les clefs !

Je. Suis. À. La. Porte.

Avec lassitude, je laisse la boiserie accueillir mon front. Les yeux fermés, je résume la situation.

Je suis dehors, trempée et gelée. Je n'ai ni les clefs de mon appartement ni mon portable pour demander à Vic de rebrousser chemin pour m'ouvrir. Si tant est qu'elle réponde !

Un son étrange s'échappe de ma gorge. Je crois qu'il s'agit d'un « fais chier » mélangé à un « pas juste ». Je suis tellement affligée que je ne bouge même pas en entendant mon voisin gravir les dernières marches de l'étage. Néanmoins, je grimace en entendant ses clefs tinter dans sa serrure.

Je suis jalouse. Et désespérée.

Sa porte qui claque m'assène le coup de grâce. Je me retourne et me laisse glisser le long de la mienne – fermée – dans une lenteur irréaliste. Je voudrais être en colère contre moi-même, mais je n'y arrive pas. Encore une fois, je subis. J'entends mon père me dire que c'est de ma faute, et il aurait raison.

Pikachu miaule derrière la boiserie.

– Je ne peux rien faire pour toi, chat ingrat, soupiré-je. Sauf si tu réussis à faire passer mes clefs par...

La porte de mon voisin s'ouvre devant moi. Je suis presque déçue de le voir toujours masqué. *Est-ce qu'il dort comme ça ?*

Je ne sais pas si je dois sourire ou continuer à faire grise mine. Qui sait ? Peut-être que je lui ferai assez pitié pour qu'il m'offre l'hospitalité. Pas le temps de réagir, je me reçois un oreiller blanc en plein visage.

Quelle gentillesse !

– Une pomme, un oreiller... la prochaine fois tu m'offres ton lit ? raillé-je avec une pointe de sarcasme.

Les cinq étages lui ont fait reprendre contenance, pour toute réponse, il referme (trop) calmement sa porte.

Dommage. Je donnerais n'importe quoi pour revoir ses yeux !

Dans l'immédiat, je ne me demande pas d'où lui vient ce soudain élan de générosité : j'aurai toute la nuit pour y penser. Je frissonne, les muscles refroidis par le coton mouillé de mon sweat. Je le retire en priant pour que mon débardeur blanc ait été épargné. Mis à part les larges bretelles sur mes épaules, il est sec. Mais ça ne change rien, je suis toujours gelée. Mon pantalon de jogging et mes baskets regorgeant d'eau, et le carrelage froid et dur de la cage d'escalier ne jouent pas en ma faveur. Je ramène mes jambes contre mon buste et positionne l'oreiller sur mes genoux.

Je laisse tomber ma tête dessus. Il sent bon la lessive. Une fraîche odeur des bois. Il est moelleux et divinement doux et je m'y blottis plus confortablement, malgré les tremblements de mes muscles

qui ne cessent pas. Comparé à tout ce qui m'entoure, ce coussin devient la chose la plus merveilleuse au monde. Je résume la situation. J'ai une pomme rouge, mon iPod, un coussin et Pikachu en fond sonore dans mes oreilles. *Le pied !*

Chapitre 2

Charlyne

Il est dix-neuf heures et je passe la porte de service du club sans entrain. Je suis déjà épuisée, pourtant ma « journée » de travail n'a pas encore commencé. Je me souviens de la première fois où je suis venue ici, il y a plus d'un an et demi. Vic m'avait proposé de venir bosser avec elle. Une des filles du club avait démissionné. La situation devait être temporaire. Elle me permettait surtout de quitter le domicile familial. C'était mon émancipation face à mon père, je devais retrouver ma liberté coûte que coûte. Quitte à finir nue tous les soirs devant des hommes. Compétences requises : savoir danser, être sexy, tenir un plateau dans les mains, et faire dépenser de l'argent aux clients. Fiche de poste : service, pole dance, strip-tease. Aucun souci, ou presque.

Après deux danses « tests » dans une des salles privées du club, j'avais littéralement tapé dans l'œil de M. Krauss, alias Big Boss du PinkLady. Peut-être que connaître son neveu, Noah, y a aidé aussi. Les premiers jours avaient été difficiles. Danser sur scène dans un justaucorps pour un public averti et danser autour d'une barre ou sur une chaise dans une tenue recouvrant le strict minimum de mon intimité sont deux choses différentes ! Au début, je m'assurais toujours d'avoir bu un ou deux verres de n'importe quel alcool – pourvu qu'il m'ait foutu une claque assez grosse pour m'en faire oublier qui j'étais – puis j'ai trouvé l'astuce des spots de lumière, et la routine a pris la suite. Aujourd'hui, je n'y fais plus attention. Je ne suis pas un objet, je suis Charlyne Bauer, serveuse et danseuse de bar, et les hommes sont stupides, cupides, manipulables et loin d'être aveugles !

Je traverse le couloir sombre qui mène aux loges. Je suis largement en avance et heureuse de ne croiser personne. Les filles de l'après-midi sont toujours en salle, et celles de mon équipe arriveront certainement encore à la dernière minute. Pour moi, c'est inconcevable. Il me faut du temps pour me préparer. Je pourrais le faire à la maison, me maquiller avec exagération, m'habiller légèrement et enfiler un trench-coat par-dessus, comme persiste à me le dire Vic, mais j'ai besoin de savoir que je ne suis pas la même ici qu'à l'extérieur.

Il n'y a qu'à voir mon allure dans le miroir de ma loge. Personne, dehors, ne se douterait de ce que cette fille brune aux yeux bleus fait dans la vie. Un jean gris et un pull en laine de la même couleur, un foulard et des tennis blanches, je n'ai rien de sexy et d'aguicheur. J'ôte le tout et enfle ma tenue de service non sans mal, je suis courbaturée. Je couve quelque chose. Nous avons toutes la même, une robe rouge en coton croisée sur la poitrine et tombant juste en dessous des fesses – ou dessus, tout dépend du point de vue. Je lisse mes cheveux jusqu'à ce qu'ils forment une parfaite cascade jusqu'au bas de mes reins. J'exagère la couleur de mes yeux bleus en fonçant leurs contours d'un épais trait noir et égaie le tout d'un baume à lèvres rouge cerise. Je suis fin prête et pourtant, j'ai l'air exténuée.

J'ai aussi la chanson. Je renifle sans arrêt et racle ma gorge depuis une heure sans me défaire de ma gêne. Des glaires. Je suis incontestablement malade, ce qui, après avoir passé la nuit sur le palier

de ma porte trempée et gelée, ne m'étonne pas le moins du monde. Vic est rentrée bourrée à six heures du matin, ses talons dans les mains et un sourire stupide sur les lèvres. Je crois qu'il était question d'un futur rendez-vous avec l'autre trou du cul de George. J'ai ruminé un « va te faire voir et ouvre cette porte », et je me suis noyée dans un bain d'eau bouillante pendant une heure. Finalement, même après avoir dormi toute la journée sous ma couette, le nez dans les bois de mon voisin, je n'y ai pas échappé. Je suis ma-la-de.

Je soupire devant le miroir et monte rejoindre la salle principale. J'essaie de me persuader que cette soirée ne pourra pas être pire que la précédente. *J'ai du mal.*

– Tu as une sale tête, Charlyne, m'interpelle Samuel, le barman.

Et on me le rappelle ! Pour toute réponse, je m'affale sur un tabouret et étends de tout mon long mes bras sur le comptoir dans un grognement. Samuel est l'homme le plus gentil de toute la galaxie. Hormis avec les clients aux mains baladeuses. Il essuie ses verres en cristal avec minutie, épiaant à la lumière la moindre trace de goutte d'eau.

– Café ? demande-t-il.

– Double, avec une tequila paf, marmonné-je.

Il balance son torchon sur son épaule monstrueuse et se penche sur moi.

– Big Boss n'aime pas quand tu bois pendant ton service.

Je jette un coup d'œil aux alentours. Dans la lumière tamisée, je distingue quelques clients, au fond, attablés devant la longue scène où se hérissent les barres de pole dance. Une jeune fille blonde se laisse glisser sur l'une d'elles. C'est Vic. Je continue mon tour d'horizon, Mary et Elly sont au service. Sur la gauche, appuyé contre le chambranle de la porte donnant accès aux salles privées, M. Krauss fixe la scène avec la même expression que d'habitude qui dit : « Ce sont mes filles ! ». Du haut de ses deux mètres, personne ne viendra le contredire. C'est peut-être un quinquagénaire aux cheveux grisonnants qui a de la bidoche au ventre, mais je l'ai déjà vu mettre à la porte un client, et ça n'était pas joli à voir.

– Je ne suis pas encore en service, dis-je finalement.

Il plisse les yeux. Je me redresse et fais la moue.

– Je t'en prie, Samuel. Je fais la fermeture ce soir, et tu l'as dit toi-même, j'ai une sale tête.

J'adopte mon regard le plus triste. Style le Chat Potté dans *Shrek*. Il lève un sourcil et balance sa tête de gauche à droite : je suis bonne danseuse, mais mauvaise comédienne. Je souffle.

– Demande à Vic de te remplacer et rentre chez toi.

– Risque pas, tu la connais, elle ne donne rien sans rien. File-moi ma tequila.

– Le mardi, il n'y a pas grand monde. Demande au Boss de te laisser partir, trois filles, ça suffit

amplement.

Je le foudroie du regard. Ma patience a ses limites.

– Tu es sa chouchoute, il préférera de loin te savoir chez toi à te reposer plutôt que tu le plantes les soirs d'affluence.

Pourquoi tout le monde s'évertue à me répéter que je suis la chouchoute du Boss ? OK, j'ai certains passe-droits. Je fais rarement d'intégral, je sélectionne les clients pour les shows privés. Mais, en contrepartie, je lui verse la moitié de mes pourboires !

OK. Quelques fois...

– Si je m'écroule sur scène, tu auras ma perte sur la conscience, je tente une dernière fois.

– Non !

Bon, j'aurai au moins essayé.

Vingt-trois heures. Je fais les comptes dans ma tête : encore cinq heures à tenir. Mes jambes sont lourdes, je ne réagis même plus lorsque certains clients me frôlent « malencontreusement », je frissonne constamment et je ne passe pas cinq minutes sans me moucher. En témoigne la poubelle derrière le comptoir.

Je viens de refuser mon troisième strip-tease dans une salle privée, et monte sur scène pour la première fois de la soirée. Je resserre la lanière de mes escarpins noirs et laisse mon peignoir sur le portique derrière le rideau de la scène. Ce soir pas de strip-tease, je ne porte que de la lingerie « extra-fine », « extra-légère », « extraminuscule », bref, tous les extras contraires à « tenir chaud ». Le cœur battant la chamade, je prends une dernière grande inspiration comme pour me donner du courage. Je n'ai plus peur du regard des hommes, ils ont tous le même. Eux rêvent de nous avoir autrement que sur un podium, ou tout au moins s'imaginent nous prendre dessus, moi je ne vois en eux que le pire de la gent masculine et un merveilleux portefeuille. En revanche, je redoute une chute, un pas raté, ou une mauvaise prise. Je suppose que cette appréhension me hantera toute ma vie, et je me persuade qu'elle est nécessaire. Elle me permet d'être vigilante et de réfléchir à tous mes gestes.

Mon dos glisse sur la barre au rythme de *Blackmill*, une musique de Friend. Mes mouvements sont coordonnés à la perfection et mes mains s'amuse avec la barre. J'ai l'impression d'être ailleurs. Il n'y a pas ces six hommes de tous âges qui me reluquent sous toutes les coutures, je danse, tout simplement. Les spots à la lumière rouge mettent en valeur chacun de mes pas, chacune de mes formes, et l'air conditionné hérissé la pointe de mes tétons à la perfection. J'ondule sur la barre de pole dance et fais voyager mes cheveux sur le sol. Un client réclame que je me dévête, ce n'est pas un habitué, tout le monde le sait, je ne finis jamais nue. C'est ce qui fait criser mes collègues de travail, car malgré tout, je termine toujours la soirée avec plus de pourboire qu'elles. Peut-être qu'en me donnant plus, certains hommes espèrent que je les satisfasse un jour ou l'autre ?

Le show terminé, je ramasse les billets qui jonchent la scène et dépose un baiser sur la joue du plus généreux. Je le laisse en glisser un autre sous la dentelle de ma culotte noire. Il est aux anges. Tant mieux pour lui, moi, je me meurs.

– Rentre chez toi, me dit Big Boss en m’aidant à remettre mon peignoir derrière le rideau.

Je fais la moue mais, en réalité, je suis en proie à l’euphorie. L’euphorie avec la goutte au nez.

– J’ai été si nulle que ça...

Il me sourit et m’attire à lui. Je m’y blottis volontiers et frissonne, je suis vraiment mal en point. Comme d’habitude, ses bras me renvoient à mon père. C’est le genre d’affection qu’il n’a jamais eu pour moi. Est-ce que ça m’a manqué ? Oui. Et aujourd’hui ? Non. Notre dernière rencontre me laisse un goût amer. Presque six mois. Et je préfère de loin me cantonner aux brèves conversations téléphoniques du dimanche après-midi avec ma mère et ma sœur, plutôt que de devoir faire face à la rugosité des mots de mon père. *Incapable, malpropre*. Je n’ai pas besoin de lui pour me rappeler que mon accident de vélo m’a coûté mon avenir, les fleurs de cerisier roses tatouées sur la cicatrice de mon tibia droit ne cessent de le faire. Elles signifient la beauté éphémère de la vie, le renouveau, et l’évolution. Quoi qu’il en soit, dans quelques semaines aura lieu le mariage de ma sœur cadette, Phoebe, je ne pourrai pas me défilier. Je vais devoir l’entendre me dénigrer et subir de le voir me malmener devant tout le monde.

Chapitre 3

Charlyne

Le temps est plus clément ce soir. La nuit est claire, je suis certaine de pouvoir voir quelques étoiles en y regardant de plus près. Mais c'est sans compter mon état. Je slalome tel un homme éméché sur le trottoir. Pourtant, Samuel n'a pas lâché l'affaire, je n'ai rien d'autre qu'un café dans l'estomac. Je n'arrive pas à me débarrasser de ce froid et me languis d'une seule chose... mon lit, ma couette et Pikachu à mes pieds pour les réchauffer.

Rapidement, je me retrouve dans la cage d'escalier. Je suspecte quelqu'un de m'avoir plongée dans un état de léthargie, je ne me rappelle même pas avoir pris l'ascenseur ! En réalité, je le sais, j'ai de la fièvre et je délire. Clefs serrées dans la paume de ma main – parce que je ne me ferai pas avoir deux fois, mouchoir dans l'autre, je jette un coup d'œil intrigué vers la porte de mon voisin. Avec la journée que j'ai passée, j'ai totalement omis de lui rendre son oreiller douillet. Je soupire et m'attaque à ma porte.

Elle s'ouvre...

De cinq centimètres...

Seulement...

Je ne sais pas si ce sont les cris de plaisir de Vic en pleine ascension pour le septième ciel ou le gendarme en travers de la porte qui me nargue, mais je me réveille instantanément. Il n'y a plus une seule goutte de sueur qui perle sur mon front ! En revanche, je suis certaine de devenir aussi rouge que ma tenue du PinkLady tant mon sang fuse avec empressement jusqu'à mes joues. Je bous, et mes poings s'abattent sur la porte, aussi forts que mes cris :

– Vic ! Bordel ! Vic ! Viens ouvrir.

Rien n'y fait. À ce rythme-là, tout l'immeuble sera réveillé sans que la principale concernée soit au courant que sa colocataire au bord du malaise dépérit sur le palier !

Je me demande où je trouve la force de m'acharner avec autant de fougue. La folie ? Pendant que Vic prend son pied avec son George, je m'acharne avec le mien contre la porte. Finalement, je craque. Je la referme avec lassitude. Tout ça peut durer des heures... Je laisse choir mon front pile à l'endroit où se trouvent nos deux noms gravés dans une plaque dorée, *Susan & Bauer*. Comment ai-je pu être assez stupide pour accepter de vivre avec elle ? Je n'étais pas bourrée et Jack ne m'avait pas sorti son éternel *cap ou pas cap*. Un sanglot s'échappe de ma gorge. Je craque un peu plus.

– À ce rythme-là, je risque de ne plus avoir de coussins avant la fin de la semaine.

Je sens mille frissons parcourir ma peau en entendant le murmure rauque de mon voisin. Mes jambes tremblent, il vient de me faire réaliser une chose : jusqu'à ce que Vic anticipe l'heure à laquelle je devais rentrer, je suis bonne pour dormir une nouvelle fois sur le palier. Un peu moins de quatre heures, mais je m'en serais bien passée !

Pas la peine de me retourner, je devine aisément sa capuche sur sa tête, et mon front a trouvé la parfaite stabilité sur la porte. Les bras pantelants, je souffle :

– Une pince coupante fera l'affaire ce soir, et je me servirai de ton oreiller pour étouffer ma meilleure amie.

– Tant que je ne t'entends plus hurler, ça me va.

Ma poitrine s'agite dans un rire amer. Je chancelle et, si une de mes mains n'avait pas eu l'idée de me retenir au mur du couloir, je manquais de peu de me ramasser.

– Tu es bourrée ? s'indigne-t-il.

Je lui jette un regard en coin. Son sweat est gris aujourd'hui.

– Non. C'est l'effet dodo mouillé.

Je renifle. Mes jambes tremblent de plus en plus. Pas de froid, mais d'asthénie. Le sol bouge sous mes pieds et en voyant mon voisin approcher rapidement, je comprends qu'en réalité c'est moi qui tangué. Il me rattrape dans un geste. Je n'anticipe rien. Tout comme avec la pomme, sa chaleur fait vibrer toutes les cellules de mon piètre corps. Je me laisse volontiers aller. Ne me pose aucune question.

Le sol n'est plus palpable, la cage d'escalier tourne, et je sens l'emprise de ses bras autour de moi. Un sous mes jambes et un dans mon dos. Si je n'étais pas aussi courbaturée, je pourrais presque en apprécier le contact. Non. En réalité, le bruit cadencé et violent de mon cœur m'oblige à l'avouer – j'aime le sentir près de moi. D'autant plus que je le vois. Je suis encore une fois subjuguée par l'expressivité de ses yeux. Un mélange de doux et de corsé.

– Merci.

Mon murmure le fait se tendre jusqu'au bout des ongles. Ses doigts marquent ma peau à travers mes habits. Ses sourcils se froncent, un « v » se creuse sur son front. Je cligne des yeux, déstabilisée. Peut-être se demande-t-il s'il doit de nouveau m'abandonner dans le couloir ? Comme pour éviter cela, ma tête plonge littéralement contre son cou, toujours bien à l'abri derrière sa capuche. Je ne veux pas qu'il me laisse. Je suis prête à me faire égorger dans sa cuisine pour esquiver une nuit contre cette porte !

– Tu es brûlante.

À travers son cache-cou, son souffle effleure ma peau. Je resserre mon emprise, ferme les yeux, et

prends une grande inspiration. Son odeur me rappelle ma nuit contre son oreiller.

– Tu sens bon.

Un soubresaut agite son torse. Rit-il ?

– Tu ne me dirais pas ça si je sortais du boulot.

Sortant de sa bouche, c'est presque intime ! Je devine aux mouvements de son bassin contre mes fesses que nous bougeons. Je jette un coup d'œil aux alentours, sans me défaire de ses bras : nous sommes chez lui. *Merde !* Mon cœur s'affole et les souvenirs d'une discussion avec Vic sur notre voisin masqué me font perdre toute notion de rationalité. La porte d'entrée claque et je sursaute.

– Tu ne vas pas me découper en petits morceaux ? demandé-je en ravalant ma salive.

Ses bras me lâchent sans vergogne et un canapé accueille mes fesses dans ma chute. Même s'il semble confortable de prime abord, je ne peux retenir une grimace.

– Ce n'était pas prévu dans mon programme, se contente-t-il de répondre avant de disparaître derrière moi.

Je me redresse, alerte. Son appartement ressemble au mien en tout point, mais dans un sens inversé. L'entrée donne sur le salon puis se profile sur la droite, la salle à manger ouverte sur la cuisine s'étale le long du mur, et deux fenêtres en face donnent sur la même rampe de secours que moi. Je me retourne et aperçois le couloir qui mène aux chambres et à la salle d'eau. Tout y est blanc et épuré. Comme si ce mec n'était que de passage ici. Pas de cadres photos, aucun souvenir poussiéreux sur un meuble, pas d'objets quelconques, seulement le strict minimum et usuel. Une table entourée de ses quatre chaises, un buffet, un canapé, un écran plat, une table basse, une lampe d'appoint sur un guéridon, un tapis.

Je sursaute en le voyant réapparaître devant moi, un oreiller et une couverture dans les mains. Mon visage se crispe dans un sourire qui dirait : *ne me découpe pas, s'il te plaît...*

– Tiens, dit-il en déposant les affaires sur la table basse. Je me lève dans quelques heures, j'essayerai de ne pas te réveiller.

Mes yeux vagabondent jusqu'à sa main gauche couverte des stigmates d'une brûlure. Jusqu'où s'étend-elle ? Je me mords l'intérieur de la bouche afin de me faire passer l'envie de demander et me recentre sur son visage. À un bon mètre de moi, je ne distingue même pas la forme de ses yeux dans l'ombre de sa capuche.

– Dans quoi tu bosses ?

J'ôte mon pull trempé de sueur. Bon sang, j'ai mal partout. Je crois deviner un soupir au mouvement de ses épaules. Disons-le clairement, je le fais chier. Je récupère l'oreiller et installe ma

couchette tandis qu'il détaille jusqu'à l'interrupteur devant nous. La lumière s'éteint, mais la lueur des lampadaires de la rue en bas me permet de distinguer sa silhouette. Je crois le voir enlever son sweat et l'accrocher sur le portemanteau dans l'entrée.

– Tu sais, reprends-je, c'est assez déstabilisant de ne pas te voir quand je te parle. Je n'arrive...

– Alors évite de parler, et endors-toi vite avant que je ne change d'avis pour te refoutre sur le palier.

Son grognement me fait frémir et me rappelle chez qui je suis. Le vulgaire voisin de palier, qui ne parle pas, qui n'échange aucune politesse et ne nous aide jamais lorsque nous avons les bras encombrés de paquets. Je crois même me souvenir d'un jour où il a délibérément claqué la porte d'entrée de l'immeuble devant mon nez alors qu'il pleuvait des cordes à l'extérieur. Ce mec est un rustre, c'est l'antipode de la courtoisie et de la galanterie.

– Comment le Seigneur a-t-il pu offrir de si beaux yeux à un connard pareil ! m'exclamé-je alors qu'il passe derrière le canapé.

Dans la pénombre, il stoppe ses pas et rebrousse chemin rapidement. Merde, je suis dans la M.E.R.D.E. Je déglutis, me recroqueville au fond du canapé et me cache sous la couverture. Qui sait, ça peut peut-être marcher ? Je m'imagine déjà une tête dans l'évier et un morceau de bras sur la pile.

– Tu as raison, crache-t-il en m'arrachant la couverture, le connard se demande pourquoi il a laissé une fille comme toi poser son cul sur son canapé.

Piquée, je me redresse en titubant. Vive la crédibilité.

– Comme moi ? demandé-je. Tu devrais être plus précis, j'ai peur de ne pas bien comprendre ?

– Il n'y a rien à comprendre. Dors, maintenant.

Même s'il ne peut pas me voir, je lui assène un regard noir. Tout l'immeuble connaît nos activités, Vic ne s'en cache pas. Là où le bât blesse, c'est que la plupart des gens nous jugent sans nous connaître. Strip-teaseuse n'est pas synonyme de marie-couche-toi-là, ou de tout autre dérivé linguistique. Je danse peut-être pour des hommes, mais le seul qui partage mon lit depuis plusieurs mois s'appelle Noah.

Je récupère le coussin et lui arrache la couverture d'un coup sec. Je préfère le palier et un minimum de confort au canapé de cet individu.

– Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il alors que je titube jusqu'à la table basse.

– La salope de strip-teaseuse part dormir ailleurs !

Je me baisse et tâte le tapis à la recherche de mon pull. Je manque de peu de m'écorcher le front à l'angle du meuble télé. Je râle.

– Ne sois pas stupide, tu ne tiens même pas debout.

– Ça tombe bien, je n’ai pas besoin d’être debout pour dormir !

Où est mon fichu pull, bon sang ! Je me relève dans un vertige, et avant que j’aie le temps d’atteindre l’interrupteur, sa main empoigne mon bras.

– N’allume pas.

Sa voix sonne comme un supplice et ses doigts s’ancrent dans mon biceps. Encore une fois, ma peau réagit au quart de tour, je brûle sous sa prise. Je le dévisage, les yeux plissés. La faible luminosité m’offre la vision d’une partie de son visage. Bordel, ce mec est une bombe humaine. Je persiste, le Seigneur est fou ! Un nez fin, une bouche large aux lèvres pleines et une mâchoire carrée. N’importe quelle fille rêverait d’un tel étalon. *Il faudrait juste qu’il soit muet et certainement moins con !*

– S’il te plaît, reprend-il. On repart à zéro.

Ses yeux fixent ma main en l’air, à quelques millimètres de l’interrupteur. Je l’entends déglutir.

– Tu as peur de moi ? demandé-je, interloquée.

– Plutôt de ce que tu peux voir.

Mes yeux sont irrémédiablement attirés par sa main brûlée. Totalement dans son ombre, je ne distingue rien de son flanc gauche. C’est certain, sa cicatrice doit s’étendre plus haut. Jusqu’où ? La curiosité m’incite à frôler l’interrupteur du doigt, sans pour autant appuyer. J’hésite. Plus d’une fois. Il se tend contre moi et son souffle balaie quelques mèches de mes cheveux. Odeur mentholée. Il est si près. Je me sens étourdie. La fièvre ? Lui ?

– Qu’est-ce que tu caches ?

– Rien.

Mon œil. Je suis maintenant d’autant plus gourmande de découvrir le reste de son visage, ce qu’il lui est arrivé, s’il a toujours été aussi froid, distant et asocial. Je frôle encore l’interrupteur.

– S’il te plaît, Charlyne, ne fais pas ça.

L’entendre prononcer mon prénom me fait frissonner de plus belle.

– Comment connais-tu mon prénom ?

Un ricanement lui échappe.

– Ta copine parle trop.

Je laisse mon bras peser sur le sien, ils tombent le long de mon flanc gauche. Je le sens se détendre, soulagé que je puisse laisser de côté une vengeance, mais il ne me relâche pas pour autant. Ses doigts ne sont plus que caresses sur mon biceps. J’ai le souffle court. Mon corps me trahit.

– Et toi ? Comment dois-je appeler mon connard de voisin ? L'égorgeur aux yeux d'enfer ? Ou tu as un prénom ?

Le coin droit de ses lèvres se soulève. Alléluia, ce mec sait sourire !

– Matthew.

Un million de questions viennent envahir ma tête. L'observer, l'entendre, le sentir différent de toutes ces fois où j'ai pu le croiser, me rend plus fébrile que ce que je suis déjà. Là où d'habitude, il me paraît être le plus grand connard de Seattle, ici, il me semble paumé et tout aussi chamboulé que moi. Ses doigts tremblent sur ma peau, ses yeux reviennent constamment sur ma bouche, le rythme de sa respiration est calculé, comme si lui aussi menait une bataille contre lui-même.

Les rires de Vic provenant du couloir nous font sursauter. Matthew lâche prise au même instant et se détourne de la porte. Sur mon bras, le froid remplace ses doigts, la sensation en est presque désagréable. Je vais pouvoir rentrer chez moi, dormir sur mes deux oreilles sans me demander s'il ne va pas finir par m'égorger, et zigouiller ma nymphomane de copine. Même si en réalité, je sais au fond de moi qu'il ne le fera pas. Toutes ses attitudes et son apparence ne sont qu'une façade. Est-ce que je peux tout de même qualifier mon voisin de gentil ? Bien sûr que non ! C'est un homme.

La voix de George me tire un haut-le-cœur, je hais ce type. Je zigouillerai deux fois plus Vic pour être retombée dans ses bras !

Dans un soupir, je me déleste de la couverture et de son oreiller sur la table basse, puis le rejoins. En vrai, je serais bien restée à dormir ici. Il m'offre la vision de son dos, dont le flanc gauche est toujours consciemment caché dans l'ombre. Mon épaule se souvient encore d'avoir croisé le chemin de son torse, c'est bien pire que ce que je croyais. Son T-shirt blanc dessine chaque partie de ses muscles, des épaules imposantes, des trapèzes proéminents, des muscles dorsaux bandés. Je craque. Mon cœur fait une embardée dans ma poitrine en devinant ce que je m'apprête à faire. C'est plus qu'une envie, je ne me l'explique pas. Le souffle court, le sang qui bat dans mes tempes, je me dresse sur la pointe de mes pieds jusqu'à sa joue droite, la seule qu'il m'ait laissée entrevoir. Je le sens se tendre contre moi, ses yeux se figent, mais il ne s'enfuit pas.

– Merci, Matthew, bonne nuit.

– Ne fais pas ça, siffle-t-il entre ses dents.

L'être abject est revenu, mais ça m'est égal. Par défi, je laisse mes lèvres l'effleurer et ouvre la porte avec empressement.

– Ça, c'est pour la salope de strip-teaseuse !

Chapitre 4

Charlyne

Trois jours que je n'ai pas mis un pied au PinkLady. Non que je ne m'en sente pas capable, mais Big Boss m'a congédiée pour que je sois en pleine possession de mes moyens ce soir. Et en pénétrant dans le club, je comprends pourquoi. La salle regorge de clients, bien plus qu'un vendredi ordinaire de novembre.

– Enterrement de vie de garçon, m'informe Samuel tandis que je m'insère derrière le comptoir avec lui.

Les yeux rivés sur les tables, je dénombre un groupe d'une vingtaine de mâles en rut devant l'une des filles. Emily, je crois. Ils crient et agitent leurs bras dans les airs tandis qu'elle joue avec une chaise. Je ne me demande pas qui est le futur marié, sa tenue parle pour lui. Un gros lapin rose. *Ridicule !*

– J'espère que ça ne va pas dégénérer, soupiré-je.
– Café ?

Je hoche la tête. Il s'affaire sur la machine, délaissant ses commandes rien que pour moi.

– Tu fais chier, Charlyne, mes clients attendent ! piaille Vic de l'autre côté du comptoir.

Elle m'offre un clin d'œil. Elle s'en contrefiche. Samuel et elle ne s'apprécient pas. Elle le trouve trop « tout » et lui pas assez « tout ». Je n'essaie pas de comprendre, ça me dépasse, et je me moque souvent d'eux en leur disant que s'ils continuent à se chamailler comme deux gosses, un jour, ils finiront bourrés et dans le même lit. La preuve, leur réaction est à chaque fois la même, ils miment tous deux avec deux doigts le geste de se faire vomir.

– Qu'est-ce que tu es mou, ce soir, Samuel ! lance Vic d'un ton exagérément exaspéré.

Elle souffle sur ses ongles rouges en feignant de faire sécher son vernis.

Il se retourne sans lui accorder un regard, et, tout en déposant ma tasse à café sur le comptoir avec un grand sourire, il lui répond :

– Malheureusement, tout est mou chez moi quand tu es là !

Vic fulmine et je ne peux retenir un gloussement. Je sais la chose impossible. Tout le monde aime la plastique de Vic ; qu'il la déteste ou non, Samuel est un homme et certaines choses ne se contrôlent pas. Parfois, j'ai du mal à croire que cette fausse blonde aux yeux gris est ma meilleure amie, nous

sommes les exacts opposés. Au-delà d'être ordonnée, minutieuse et réfléchie, je suis exclusive et je ne sais pas m'offrir aux hommes. J'ai arrêté de compter les siens, Vic fait partie de la génération « libre avec son corps et dans sa tête ». Grand bien lui fasse. Moi, je n'attends rien d'eux, ou plutôt, j'ai arrêté de croire en eux. Le prince charmant n'existe pas, c'est un ramassis de conneries pour jeunes filles afin de pérenniser l'espèce humaine. Rencontrez quelqu'un ! Mariez-vous ! Faites des enfants ! La vie est belle ! Tu parles. Il n'y a qu'à voir ce jeune lapin rose devant la scène, il se pâme devant ma collègue de travail, maintenant presque nue, alors qu'il devrait être heureux et en extase devant sa future femme. Sinon, à quoi bon se marier ? S'il désire voir autre chose dans son lit avant leur union, c'est que quelque part, il pense déjà à la tromper, non ?!

Je sursaute et me fige au moment où deux mains s'emparent de ma vue. Une chaude odeur de noix de coco s'insinue dans mes narines, je souris naïvement.

– Comment va ma princesse au nez rouge ? chuchote Noah au creux de mon oreille.

Je lui assène un petit coup dans les côtes qui ne le fait même pas réagir et me retourne.

– Ça devait rester secret !

Sa visite surprise avant-hier soir ne m'a pas ravie, sur l'instant – aucune fille ne rêve d'être surprise en pyjama des mauvais jours et un mouchoir planté dans une narine par le type qui partage son lit. Le plus beau fut son départ, qui a coïncidé pile avec le moment où mon voisin, alias Matthew, nous a surpris en plein baiser. Sa porte a claqué si fort qu'un cadre photo de mon salon s'est brisé sur le sol. Con-nard !

– Tu finis à quelle heure ce soir ? me demande-t-il en épiant la salle.

Ses muscles luisent sous la lumière de part et d'autre de son minuscule débardeur, j'en déduis qu'il va bosser lui aussi.

– Tard...

Je fais semblant d'être blasée pour lui faire plaisir. J'aime bien Noah, mais sa question a un double sens : il veut finir la soirée avec moi. L'idée pourrait être tentante, mais il espère à chaque fois que nous serons autre chose que des amis le lendemain. Alors, j'impose des distances. Je ne le laisse jamais dormir chez moi, ou je pars avant qu'il ne se réveille lorsque nous sommes chez lui.

Ennuyé, il passe la main dans ses cheveux, et je devance sa future question :

– Demain aussi, je fais la fermeture.

– Est-ce qu'un week-end je réussirai à t'avoir pour moi tout seul !?

Jamais.

– Tu m'as déjà, dis-je dans un sourire qui se veut convaincant.

En voyant sa tête balloter de droite à gauche, je me souviens que je suis la pire des comédiennes.

– Charlyne, tu sais très bien ce que je veux dire.

C'est dans ces moments-là que je me dis que je suis une imbécile. Noah est peut-être l'homme qu'il me faut ? Il est toujours là lorsque je l'appelle, se plie en quatre pour me rendre heureuse, accepte mon travail, apprécie mes amis, et me fait craquer littéralement lorsqu'il me regarde avec ces yeux-là. L'enflure, un jour où l'autre, il va gagner. J'essaie de me hisser encore plus haut sur la pointe de mes pieds – autant dire chose quasi impossible avec des talons de dix centimètres – et me pends à son cou.

– Tu es le seul à avoir le droit de me toucher, à pouvoir voir mon intimité, à qui j'offre des milliers de baisers..., murmuré-je contre ses lèvres.

Là, c'est moi qui remporte la manche. Ses gros bras me soulèvent avec une facilité surnaturelle. Je pouffe tout en me blottissant contre sa joue, tandis qu'il me transporte jusqu'aux parties privées.

– Je t'accorde une demi-heure, beau brun, lui susurré-je à l'oreille.

Il manque de renverser Big Boss au passage, j'entends celui-ci m'avertir d'être à l'heure pour mon service. Je lui hurle que je n'y suis pour rien, au cas où il ne l'aurait pas vu, je suis enlevée contre mon gré *ou presque*. Mais forcément, Noah est son neveu, lui ne craint rien !

– J'en peux plus ! lance Vic, exaspérée, en jetant son plateau sur le comptoir.

Elle devrait relativiser, Mary a en charge le secteur de l'enterrement de vie de garçon et ils ne sont pas plus calmes qu'à leur arrivée, je dirais même que c'est pire, malgré leur troisième bouteille de vodka – et je ne compte plus les bières. Je vois cette dernière mimer quelque chose qui dirait « je vais me pendre » à l'autre bout de la salle. Je lui renvoie une moue compatissante.

– Et dire que je devrais être avec George ! reprend Vic.

Je dépose les verres vides de mon secteur en lui glissant un sourire commercial, ça vaut toujours mieux qu'un « va te faire foutre ». Elle peut se plaindre de faire des heures sup, mais pas de louper quelque chose avec ce mec.

– Il compte m'emmener en week-end ! continue-t-elle avec des petits cœurs dans les yeux.

Je retiens un soupir, et commence à avoir mal aux zygomatiques à force de me comporter comme une super bonne meilleure amie qui se réjouirait pour la sienne.

– Il a un appartement à Vancouver, je vais devoir négocier deux jours cet hiver avec le Boss.

Samuel lève les yeux au ciel en la voyant faire la moue. En temps normal, je lui aurais proposé de

la remplacer. Mais pour George ! Elle peut se gratter !

– Tu m’écoutes, Charlyne ?

– Hum, hum.

– Eh bien, cache ta joie ! me gronde-t-elle, les sourcils froncés.

Est-ce que je devrais me réjouir que ma meilleure amie parte un week-end complet avec un mec qui risque de « se louper » une nouvelle fois avec le poing ? Non. Définitivement non.

– Charlyne ! hurle le Boss avant que je ne riposte.

– On en reparlera ce soir, lui glissé-je dans un clin d’œil en la laissant devant le comptoir.

M. Krauss m’attend devant le couloir qui mène aux salles privées. On dirait bien que c’est mon tour.

– Salle quatre. C’est Lapin Rose, m’informe-t-il. Il a beaucoup bu, alors s’il commet la moindre...

– J’appuie sur le bouton rouge, le coupé-je presque au garde-à-vous.

Et alors une armada de gros bras viendra lui régler son compte. Au ton solennel que j’ai employé, il comprend que c’est une manière pour moi de le remercier. Il a sélectionné consciencieusement la clientèle des shows privés à ma place. Je ne danse pas pour les habitués, seulement pour les gens de passage.

– Tu pourras rester en quatre pour le reste de la soirée, apparemment presque tous ses collègues veulent leur show.

Je lui souris en guise de remerciement et file me préparer. Règle numéro un avec Big Boss : ne jamais dire merci. Pour lui, c’est synonyme d’un prêté pour un rendu ! De cette manière-là, ce soir, je ne lui dois rien et mes pourboires resteront bien au « chaud » dans la ficelle de mon string !

Comme à chaque fois, c’est le même rituel, je me pare d’accessoires qui peuvent m’aider à ressembler à quelqu’un d’autre. Ce soir, j’attache mes cheveux et les cache sous une perruque rouge au carré court parfait. Je recouvre mes yeux d’un masque en dentelle noire assorti à mon dernier ensemble Aubade, et revêts un peignoir en soie rouge à l’effigie du PinkLady. Je récupère une bouteille d’eau fraîche : la soirée promet d’être longue, je risque d’en avoir besoin.

Mon cœur bat fort dans ma poitrine et ma bouche s’assèche, je ne me ferai jamais aux shows privés. Qu’importe le client, qu’il soit jeune, charmant, sage, ou tout le contraire, tant qu’il n’est pas aveugle, ça ne me va pas !

Les salles sont munies de deux portes, l’une donnant sur le couloir réservé aux clients, et l’autre, à l’opposé, sur celui du personnel. Cette dernière est équipée d’une vitre fumée qui permet aux vigiles de jeter de temps à autre un coup d’œil pour vérifier que tout se passe bien. Ou en tout cas je me force à imaginer que c’est l’unique raison. *Notre* bien-être et pas le leur...

Je souris à Marco, mon protecteur du soir assis sur une chaise au bout du couloir, un livre à la main. Il me rend la politesse d'un signe de tête. Je bois une grosse gorgée d'eau devant la vitre fumée. Le futur marié est déjà là, il n'a pas l'air si bourré que ça, je dirais plutôt qu'il est paumé. Il change de position sur son fauteuil et ne cesse de regarder tout autour de lui la bouche ouverte. Je confirme, il n'a jamais fait ça. C'est une première pour lui.

Un instant, je me vois lui donner une leçon de vie, de manière à ce qu'il ne lui prenne plus l'idée de revenir dans ce genre de club une fois marié. Mais, en découvrant intégralement son visage, je recrache violemment ma deuxième gorgée d'eau sur la vitre. Merde... C'est mon beau-frère. Ou plutôt, mon futur beau-frère. Kyle.

– Tout va bien, Charlyne ? me demande Marco de sa chaise.

Est-ce que ça va bien ? Non, je ne crois pas. Je dois être livide. Est-ce que je peux danser à moitié nue, ou quasi nue, devant le futur mari de ma sœur ? Non, je ne crois pas non plus. C'est contre l'éthique, c'est *beurk*, c'est... Big Boss va me tuer. Je deviens jaune. Je ne peux pas faire ça. J'imagine trop de choses. Lui sous sa douche en train de penser à moi, lui sur ce canapé rouge avec une érection pour moi, et moi derrière ma sœur et lui pendant la cérémonie à les écouter se dire oui pour la vie.

– Charlyne ? insiste Marco.

J'articule « beau-frère » sans qu'un son sorte de ma bouche et lui montre du doigt la salle. Il tremble en l'air. Je suis foutue. Seuls mes parents et ma sœur connaissent mes activités, pour les autres, je ne suis qu'une simple serveuse. Ma ville natale se situe à plus d'une heure de route de Seattle et compte plus d'animaux sauvages que d'habitants. Bon sang, je ne me serais jamais doutée que quelqu'un que je connais puisse venir dans mon club ! C'est encore un sale coup de M^{me} Providence ! Je. Vais. Craquer.

– C'est quoi le souci ? tonne la voix de Big Boss.

Marco, tu fais chier...

Là, il n'y a pas de chouchoute, de préférée, de protégée, je suis Charlyne ! Je suis foutue. Je tremble. Le coin d'une de mes lèvres se soulève jusqu'à remonter en un sourire incertain. Il attend, les bras croisés, dans l'entrée du couloir que je lui donne une réponse. Je déglutis.

– Ça ne va pas te plaire... je murmure les épaules rentrées.

Il arque un sourcil.

– C'est Kyle.

Il ne comprend rien, il a raison, qui connaît Kyle ici, mis à part Vic et moi.

– Mon futur beau-frère, je précise.

Je me ratatine sur mes escarpins. Les deux mètres de M. Krauss ont l'air d'avoir doublé vu d'ici. Il prend une grande inspiration, les yeux fermés. Il va négocier.

– Choix numéro un (*qu'est-ce que je disais !*) : Tu dances pour lui et tu rentres chez toi. Choix numéro deux : je laisse Vic s'occuper de ce Kyle pendant que tu t'occupes de ses potes.

Je grimace. Cet homme est un sadique. Il aime autant nous voir heureuses que nous voir souffrir. En soi, la réponse pourrait être simple. Je danse pour une dizaine de mecs et l'affaire est close. Sauf que ces mecs en question sont les amis de Kyle, futurs invités de ce futur mariage, et habitants de cette foutue ville natale. Je suis cuite.

– Personne ne te reconnaîtra, rajoute-t-il.

– Kyle connaît Vic, choisis une autre fille.

– Choix numéro un, répète-t-il en ignorant ma plainte. Tu dances...

– OK ! OK ! OK ! Libère une salle, je prends le choix numéro deux !

Un sourire se dessine sur ses lèvres, il n'en attendait pas moins de moi. En revanche, en apercevant Vic me faire de gros yeux, cinq minutes plus tard, je comprends que je vais passer un sale quart d'heure en rentrant à la maison cette nuit. Je me laisse même la possibilité d'aller dormir sur le canapé de Matthew, au risque de me faire zigouiller. J'en profiterai pour lui demander de me rembourser le cadre photo.

J'enchaîne les danses et les amis de Kyle avec la boule au ventre. J'ai peur d'être démasquée à chaque entrée, et me rassure en me disant qu'ils ne regardent que et seulement que mon corps onduler tantôt sur le tabouret, tantôt sur le sol. La moindre lueur dans leurs yeux provoque une embardée dans ma poitrine, je crois même avoir loupé un pas devant l'un d'eux. Je tremble un peu plus chaque minute, si bien que le dernier me traite de débutante. Le salaud, je ne lui en veux presque pas. J'ai reconnu quelques connaissances du lycée, un voisin, et le frère de Kyle, Brad. Je ne les regarderai plus jamais de la même manière, maintenant !

Chapitre 5

Charlyne

Finalement, deux heures avant la fermeture du club, je suis dehors. Big Boss l'a mauvaise, j'ai fini plus tôt (avantage des shows privés), j'ai ramassé pas mal de pourboires sans lui en devoir la moitié, et j'ai tenu bon toute la soirée. Le menton relevé, je me pavane devant lui jusqu'à la sortie de service. Une fois dehors, je fais moins la fière : il pleut.

Dans un sprint, je rejoins mon immeuble. Mon jean noir au-dessus de mes bottines en daim est trempé jusqu'à mi-cuisse, et ma doudoune beige donne l'impression d'avoir servi de serpillière. Je me maudis d'avoir oublié une fois de plus le parapluie. Au moins, ma capuche aura épargné ma tête.

Je me précipite sur la porte coulissante de l'ascenseur, quand je la vois se refermer devant mes yeux. Mon pied heurte le rebord, elle se rouvre dans un fracas métallique.

Mon cœur manque à son travail. Mon voisin est dans la cabine, appuyé contre le miroir, les mains dans les poches de son jean. La tête à l'abri dans sa capuche, il se redresse.

Je jauge la cabine, incertaine. Les concepteurs l'ont mal pensée, elle est si petite que je doute que les six personnes annoncées sur la plaque en fer au-dessus des boutons d'étage y rentrent réellement. Anorexiques et empilées les unes sur les autres, pourquoi pas ?

– Tu comptes rentrer à un moment donné dans cet ascenseur, ou ton but c'est de me faire chier ?

Décidément, je l'entends parler – ou grogner – trois fois dans la même semaine, je détiens un record !

Je ne me laisse pas démonter et croise les bras sur ma poitrine. Les pieds bien ancrés devant le capteur de la porte, je lève un sourcil pour marquer mon dédain. *Je l'emmerde !* Je ne compte pas bouger d'un foutu centimètre. La cabine émet un nouveau boucan métallique, mais je ne cède pas. La porte se replie aussi vite.

– C'est quoi ce boucan ?! entends-je hurler de l'étage.

M^{me} Cavot, la concierge, semble être de la même humeur que Matthew ; elle est aussi la meilleure des motivations pour pénétrer dans la cabine. Je saute littéralement à côté de lui en priant pour qu'elle n'ait pas appuyé sur le bouton de son étage. Cette vieille peau entretient certainement très bien les couloirs et les espaces verts (qui se résument à deux plantes grasses sous les boîtes aux lettres), mais c'est aussi *la* commère numéro un du quartier et un terrible dragon. Un jour, elle a frappé Vic à coups de balai parce qu'elle parlait trop fort, et m'a renversé un pot de farine sur la tête sous prétexte que j'avais sali le hall d'entrée. J'avais dû nettoyer des saletés que je n'avais pas

faites, en plus de la farine éparpillée.

Les portes se ferment sans difficulté et l'épaule de Matthew s'agite contre la mienne. Il rit de moi, l'enfoiré. Je lui assène un coup de coude bien placé dans son flanc gauche et douille à sa place, je suspecte mon articulation d'avoir cédé sous l'impact, tandis qu'un léger ricanement s'échappe de sous son cache-cou. C'est pire !

– Tu n'as aucune chance contre moi.

Je le toise de toute ma hauteur en me massant le coude. La tête renversée en arrière contre le miroir, les yeux fermés, les mains dans les poches et un pied posé derrière lui au-dessus de son autre jambe, je n'ai pas besoin de voir la totalité de son visage, son corps parle pour lui : il est l'incarnation même de la suffisance.

Je sursaute et hurle en ressentant la forte secousse de la cabine. Elle s'immobilise d'un coup sec et je me crispe à mon maximum, mes orteils se recroquevillent dans mes bottines. La lumière s'éteint et se rallume furtivement, le chiffre quatre de l'étage clignote dans le cadran électronique, et la fin de ma vie approche. Ça ne fait qu'un tour dans ma tête, je me précipite sur le bouton cinq et appuie avec acharnement dessus. Rien ne se passe. Et ça n'est pas mieux avec le bouton d'ouverture des portes.

Ou plutôt, ce n'est pas le pire. Le pire c'est de savoir que je suis coincée avec mon merveilleux voisin dans ce lieu si confiné. Je me retourne lentement. Ses yeux passent des portes à moi avec frénésie, sa poitrine se soulève sous son sweat et il se tient fermement aux parois de la cabine comme s'il avait peur de tomber. Mon coude se rit de lui et ma tête relativise. Il a l'air dépassé et désemparé.

– Moi je ne peux rien contre toi, mais l'ascenseur oui ! je me moque.

Ma remarque ne l'effleure même pas. Elle glisse sur lui comme la goutte de sueur entre ses deux yeux. Je laisse échapper un soupir et me retourne à nouveau vers le panneau à boutons. Je presse celui qui est dédié aux urgences et attends, l'oreille collée aux rainures de ce que je pense être un interphone. J'entends... le vide, rien, nada, le néant !

– Ça ne sert à rien. Personne ne te répondra. J'en ai déjà fait l'expérience.

Après cette confidence, ce qu'il reste d'espoir dans ma tête s'étiole.

– Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que depuis que je te connais, rien ne va dans ma vie ? soufflé-je.

Je recule jusqu'à sentir le miroir derrière moi, lui écrase un pied au passage, et me laisse choir jusqu'au sol.

C'est moi qui suis dépitée, maintenant !

Je sens sa jambe se tendre à côté de moi, sa répulsion ne m'atteint pas, il va devoir s'habituer à ma présence : nous sommes coincés ici, tous les deux ! Et comme si ça ne suffisait pas, il fait chaud ! Très chaud, et ce malgré mon pantalon mouillé.

– Je ne suis pas responsable de ta porte et de cet ascenseur, répond-il en me rejoignant sur le sol.

Mais bien sûr ! Je dois peut-être le remercier d'avoir rendu ma nuit sur le palier plus confortable, et le féliciter d'avoir un appartement aussi charmant ?

J'ôte ma doudoune sans délicatesse. Je le sens se tendre une nouvelle fois à côté de moi, à chaque fois que je le touche. Il ramène ses jambes à lui et joint ses mains sur ses genoux.

– Pourquoi est-ce que tu te comportes comme un con avec moi ? lui demandé-je.

Il soupire et rejette sa tête en arrière. Les spots du plafonnier donnent une nouvelle couleur à ses yeux, bleu lagon.

– C'est toi qui t'es mis dans la tête que je ne t'aimais pas !

– Donc si je pose ma tête sur ton épaule maintenant, tu ne vas pas me rejeter ?

Il se redresse, alerte, ses yeux s'affolent.

– Je... euh... balbutie-t-il.

– Tu es gay ?

C'est Jack qui serait ravi !

Son torse s'agite et un rire lui échappe.

– Non. J'aurais presque préféré.

Je le regarde en plissant les yeux : deux phrases sans une pointe d'agressivité, j'ai du mal à y croire !

– Alors quoi ?

– Laisse tomber. Mets ta tête sur mon épaule si ça te chante !

Juste parce que je suis certaine de réellement le déstabiliser, je m'exécute sous son regard en coin. Malgré tous ses efforts pour se contrôler, je sens son bras se bander à mon approche et je sens aussi...

– Tu pues le poisson ! grimacé-je.

Il ricane. Oui, il pue, mais je ne bouge pas, son sweat est doux.

– Non madame : je sens le poisson ! Je t'avais prévenue, l'autre soir. Je sors du travail.

À deux heures du matin ?

– J’ai horreur du poisson !

Je grimace sous son œil amusé et me blottis un peu plus contre son épaule. J’enroule mon bras autour de son biceps, je crois le sentir tressaillir, mais il ne me repousse pas.

– Tu dis ça parce que tu n’as jamais goûté à mon saumon en papillote.

Son murmure révèle l’état dans lequel je le mets. Il n’y a plus de dégoût, il est gêné. Ses doigts s’emmêlent entre eux sur ses genoux et mon cœur fait une embardée. Comment s’y prend-il pour me mettre dans cet état ?!

– Est-ce que c’est ta manière à toi de m’inviter à dîner ? m’amusé-je.

Ses doigts se figent.

– Euh...

Sa réaction me pique. J’avais oublié, je suis la salope de strip-teaseuse ! Dixit mon père. Après tout, il ne l’a jamais contredit.

– Laisse tomber, je n’aurais pas accepté de toute façon !

Un long soupir lui échappe. À croire que ma remarque l’a déçu. Peut-être qu’il était juste indisposé ?

– Ton chat ne dit pas non, lui.

Je me redresse, ahurie. Les coins de ses yeux remontent, il paraît amusé. Bordel, j’aimerais voir cette bouche sourire !

– Pikachu ?

Il hoche la tête. Ce chat n’arrêtera jamais de me surprendre ! Je rajoute « vaillant » à la longue liste des qualificatifs le concernant : il va bâfrer tous les soirs chez l’égorgeur...

– Je comprends maintenant pourquoi je n’arrive pas à lui faire perdre du poids ! J’étais à deux doigts d’intenter un procès à Purina One pour publicité mensongère !

Un ricanement s’échappe de sous son cache-cou, je me surprends à rire en l’entendant. Ses humeurs sont contagieuses. Il se fige et ses yeux s’attardent sur ma bouche. Déstabilisée, je me réinstalle contre son épaule.

– Pikachu, alors ? demande-t-il.

– Petit, il est tombé dans un pot de peinture jaune, j’explique.

– Jaune ? s'exclame-t-il, écoeuré.

Je hoche la tête et me redresse pour récupérer ma doudoune à mes pieds. J'ai une idée.

– La couleur de la chambre de Vic, je complète.

– Waouh.

Je lui jette un coup d'œil, il semble grimacer. Je récupère mon portable, nous sommes sauvés ! Il y a du réseau et j'ai toujours de la batterie. Peut-être que M^{me} Providence est partie se jouer de quelqu'un d'autre.

– On est tous les deux d'accord pour dire que le jaune, c'est moche. Mais c'est toujours mieux que le rose bonbon.

J'ai évité le rose bonbon pour ma chambre.

– Ne jamais laisser Vic s'occuper de la déco. Comment j'aurais appelé Pikachu, sinon ? Barbapapa ?!

Il rit encore. Mais cette fois-ci, je ne me laisse pas déstabiliser. J'essaie. Et plonge la tête la première dans mon téléphone pour envoyer un message à ma piètre décoratrice d'intérieur. Je croise les doigts pour qu'elle ne dorme pas ou qu'elle ne soit pas partie finir sa nuit chez son George.

[Coincée dans l'ascenseur avec notre voisin l'égorgeur, help !!!]

– Tu sais que je ne suis pas un égorgeur.

Je le regarde en plissant les yeux, on ne lui a jamais appris à se mêler de ses affaires ? Je laisse ma remarque acerbe dans un coin de ma tête, après tout, je suis toujours coincée ici avec lui.

– Moi oui, elle non. Elle ne sait même pas que tu t'appelles Matthew !

Ma réponse semble le satisfaire, des plis se forment sous ses yeux.

Vic ne sait rien. Le premier soir, elle était trop bourrée pour remarquer le coussin blanc et le deuxième, elle avait déjà fermé la porte et ne m'avait pas vue sortir de chez lui. Et puis, je dois l'avouer, j'évite ainsi une tonne de questions à son propos. *Comme lui*. Pourquoi ? Parce que je n'aurais aucune réponse à lui offrir. Je ne sais pas pourquoi je suis attirée par lui, pourquoi je n'ai pas peur de cet inconnu, ni pourquoi je suis heureuse de le rencontrer et encore moins pourquoi il me parle maintenant alors qu'en plus d'un an, il n'a jamais eu ne serait-ce qu'un regard pour moi.

– Tu ne l'as pas étouffée avec mon oreiller ? raille-t-il.

– Non, il sent trop bon ! Ce serait du gâchis !

Je lui adresse un clin d'œil et le pousse légèrement de l'épaule – enfin je pense, puisqu'il est aussi solide qu'un roc. Ses yeux pétillent. Bordel, ce mec va me tuer d'un regard ! Je reprends :

– D’ailleurs, je le garde en otage jusqu’à ce que tu me rembourses mon cadre.

Mon téléphone vibre entre mes mains, Vic m’a répondu.

[Si ce n’est pas lui qui te tue, c’est moi qui le ferai !]

Vilaine copine !

– Ton cadre ?

Il essuie son front du revers de sa manche. Moi, en chemise à manches courtes, je crève de chaud malgré mon jean mouillé, alors j’ose à peine imaginer l’état de sa peau sous son sweat. Mon cerveau m’impose de le faire. Ses muscles aux traits parfaits, bandés et humides, luisant à la lumière... je salive.

– Charlyne ?

Je soupire en revenant à la réalité. Triste réalité... Sweat à capuche, cache-cou. Finalement, peut-être que M^{me} Providence est toujours là, tapie dans un coin.

– L’autre soir, tu as claqué ta porte si fort qu’un cadre de mon mur s’est décroché et s’est brisé.

Je crois deviner sa mâchoire se contracter sous le tissu de son cache-cou. Je rejette en bloc l’idée même qu’il puisse être jaloux. Pourquoi le serait-il ? *Encore une question !* Il se concentre sur ses doigts qui s’emmêlent de nouveau entre eux sur ses genoux.

– C’était qui, le type avec toi ? demande-t-il finalement.

– Un ami.

La réponse est sortie toute seule. Stupide réponse à moitié vraie. Pourquoi n’ai-je pas dit « petit ami » ou « ami et ayant droit plus élargi » ?

– Tu as une drôle de manière d’embrasser tes amis, soulève-t-il judicieusement.

Ouais. Rien que pour voir sa bouche, je veux bien que nous devenions amis ! N’importe quoi ! Charlyne, ta rationalité est comme cet ascenseur ! En panne...

Je me racle la gorge et préfère compléter :

– Noah est un peu plus qu’un ami... On ne peut pas changer de sujet ?!

Il me dévisage. Bon sang, ces yeux ! J’ai l’impression qu’ils attisent un brasier sur mes joues !

– Charlyne ?! hurle Vic, quelque part au-dessus de nos têtes.

Sans détacher mes yeux du visage de Matthew, je réponds aussi fort :

– Toujours en vie !

– OK. Ne bouge pas, je vais réveiller le dragon !

Je lâche un « pas d'un centimètre ! ». *Où veut-elle qu'on aille ?* Nous sommes coincés ! Et le temps semble s'être arrêté dans la cabine d'ascenseur. Matthew a de nouveau ce voile dans le regard, comme la nuit devant son fichu interrupteur. Il est perdu sur mes lèvres. Dans mes veines, mon sang bout. Chaud et épais. Mes poumons s'essoufflent. Ma gorge s'assèche. Je suis au bord du malaise. Il me met mal à l'aise !

Je bouge et m'agenouille à côté de lui. Comme s'il avait reçu un seau d'eau en plein visage, il secoue la tête dans un geste infime et se met à jouer avec la manche de son sweat. Je suis de nouveau attirée par sa brûlure et sans m'en rendre compte, je lui dérobe sa main. Il tressaille, mais ne la retire pas. D'un doigt frêle, je frôle ses cicatrices disgracieuses. Sa peau, qui semblait abrupte, se révèle être soyeuse et fine. Elle a une teinte plus claire et satinée par endroit. Sa main chaude tremble dans les miennes et un râle s'échappe de sa gorge. Je ressens les pulsations de mon cœur au bout de mes doigts, à moins que ça ne vienne du sien. Je déglutis tout en longeant la cicatrice. Il se laisse faire les yeux fermés, mais son bras se tend et son front se plisse lorsque j'arrive à son poignet.

– Arrête, Charlyne, murmure-t-il.

Je devine au ton de sa voix qu'il n'en a pas réellement envie. Et moi non plus, à vrai dire. Je remonte légèrement sa manche jusqu'à la moitié de son avant-bras et continue mon ascension dans une caresse. Le front ridé et la respiration bruyante, il se laisse faire. Ces cicatrices ont la même forme que sur sa main. Désordonnées. Il frissonne plus d'une fois, mais se tend d'autant plus. J'ai l'impression que se sentir touché est un supplice pour lui. Ça ne peut pas être douloureux, je suppose que tout contact le répugne. Je redescends lentement jusqu'à ses doigts avec regret.

– Jusqu'où s'étend-elle ? demandé-je, la voix éraillée.

Ses doigts se resserrent sur les miens et il prend une grande inspiration, comme s'il lui en coûtait de me répondre.

– Mon bras. Une partie de mon dos. Mon cou. Et la moitié de ma joue.

J'essaie d'imaginer chacune des parties de son corps maculées de cicatrices. Mes yeux remontent le long de son bras, son épaule, sa joue. Tout son flanc gauche.

– C'est pour ça que tu te caches ?

Son regard se fait plus dur.

– Entre autres, répond-il sèchement.

– Tout le monde n'accorde pas d'importance à l'apparence.

– J’ai dit « entre autres », Charlyne.

Si ce n’est pas pour se cacher, c’est quoi son problème ?

– Je ne comprends pas.

Il pousse un long soupir et se met à jouer avec mes doigts. Je frissonne dans sa main. J’ai l’impression que mon cœur se retrouve dans ma paume. Je les fixe. Toutes les deux si différentes. Là où la mienne est petite, fine et manucurée, la sienne est énorme, rugueuse et ses ongles sont courts. Ses doigts parcourent mes phalanges. J’ai le souffle coupé. Ils glissent sur ma peau, lentement. Mon échine se redresse et je ne cesse de me répéter qu’il ne s’agit que de ma main ! Bordel, qu’en serait-il ailleurs !? Ma bouche s’assèche, mon ventre se resserre.

– C’est entre autres pour éviter que des emmerdeuses comme toi ne me posent des questions !

Piquée au vif, j’arrache ma main et lui assène un regard noir. Le connard de voisin est revenu. Pourtant ses yeux semblent amusés, il reprend, le regard en coin :

– Mais je dois dire que tu es une merveilleuse emmerdeuse !

L’ascenseur ne me laisse pas le temps de répliquer, il se remet à faire des siennes. Alors que la lumière clignote et que la cabine s’anime, je me redresse. Matthew me suit de très près. Il se replace à côté de moi, tête baissée, droit comme un piquet, comme si rien ne s’était passé. Ma poitrine se contracte en le sachant soudainement si distant. Depuis quand est-ce que je prête attention à son comportement envers moi ? Je fixe la porte, m’attendant à ce qu’elle s’ouvre d’un instant à l’autre. Puis c’est de nouveau l’électrochoc. Sa main effleure la mienne. C’est intentionnel, j’en suis certaine. Je me fige, les yeux exorbités, et laisse le frisson monter. Je sens son nez frôler mon oreille et son souffle caresser ma joue à travers son cache-cou. Je suffoque, mon ventre se tend et mon cœur loupe un battement. Je n’ai pas le temps d’apprécier sa chaleur qu’il me souffle :

– Ça, c’est pour l’égorgeur.

Les portes s’ouvrent sur Vic, et Matthew saute littéralement de la cabine en la bousculant.

Je reste figée quelques secondes. *C’était quoi ça ?* Ce mec me rend dingue. Vic le traite de trou du cul, il ne prend pas la peine d’y répondre et ferme sa porte sans se retourner. C’est fini, je ne prendrai plus jamais l’ascenseur avec lui !

Chapitre 6

Charlyne

Je suis accro. Je dors la tête dans son oreiller depuis deux nuits. Je ne sais pas passer la porte de mon appartement sans regarder la sienne. Je me surprends à jouer avec mes phalanges comme il l’a si bien fait dans l’ascenseur. Ce matin, j’ai oublié d’appeler ma mère. Et cet après-midi, à la supérette du coin, je suis restée en bug total devant le rayon poissons, crustacés et fruits de mer. C’est du grand n’importe quoi ! Le seul moment où je ne pense pas à lui, c’est sur scène. Sauf qu’aujourd’hui nous sommes dimanche et que je suis en vacances pour une semaine...

Je n’espère qu’une chose, c’est que ces sept petits jours réussiront à me le faire oublier. Autant dire peine perdue, si je compte rester là à moisir dans mon appartement ! J’ai bien quelques trucs à faire, mais rien qui pourrait m’occuper assez longtemps l’esprit. Même ce soir, je suis complètement détachée. J’ai laissé Vic choisir ma tenue, c’est dire à quel point je suis désespérément absente, et je me suis résignée à la suivre dans une de ses soirées tordues. Si bien que, dans la cuisine d’un type dont je ne me rappelle même plus le nom, j’écoute – ou fais mine d’écouter – mes deux meilleurs amis parler de leur semaine. Pas bien compliqué, il suffit de faire « hum », de hocher la tête et de sourire de temps à autre.

– On va demander à Charlyne ce qu’elle en pense ? persifle Jack.

Sur l’îlot central, je me redresse. Lui et Vic me regardent, les bras croisés. À voir la bouche pincée de Jack et les yeux plissés de Vic, je comprends que soit mon heure a sonné, soit la réponse qu’ils attendent va les départager. J’ai besoin d’aide. Je jette un coup d’œil autour de moi : un jeune monte le son de la musique, quatre autres jouent au poker entourés de filles dans un coin du salon, un couple se pelote près de la cuisine et certains dansent de manière très explicite. Cette soirée est à chier. Je porte mon gobelet en plastique rouge à la bouche et le bois cul sec. Rhum-ananas, je crois.

– Vous avez de très bons arguments tous les deux, tenté-je.

Jack lève les yeux au ciel si haut que je redoute un torticolis de la rétine, et Vic ouvre la bouche si fort que je m’inquiète d’une fracture de la mâchoire. Mon regard passe de l’un à l’autre et ma bouche esquisse un sourire naïf. Je suis foutue. C’est Jack qui ouvre les hostilités :

– Tu me fais quoi, là ? D’habitude tu ne la défends pas, lorsqu’il s’agit de George.

Il a raison. Je force mes lèvres à garder la même attitude stupide, c’était donc de lui qu’il était question...

– Peut-être qu’elle a changé d’avis, le reprend Vic.

Elle a beaucoup moins raison. Je ne changerai jamais d'avis sur ce type.

– Donc, je réitère ma question : est-ce qu'elle doit lui faire confiance ?

– Elle a le droit d'espérer, mais je pense que c'est une mauvaise idée.

Voilà qui devrait les contenter tous les deux. *Ou pas.* Jack me lance des éclairs et Vic soupire. Qu'ils aillent au diable !

– Bon, qu'est-ce qui se passe ?

La question de Vic me prend au dépourvu. Et pas besoin de regarder dans mon verre pour trouver une réponse. Cette fois-ci, il est vide.

– Je repense à Kyle, mens-je.

Jack récupère un verre sur le plateau d'une fille qui passe par là. Je lui subtilise en un rien de temps. *Pas touche !*

– Il ne m'a pas reconnue, je te rappelle que j'étais masquée et la dernière fois qu'il m'a vue, j'étais brune, soutient mon amie d'un ton exaspéré.

– Il a quand même apprécié ce qu'il a... vu...

Avec fierté, Vic bombe la poitrine et ses lèvres remontent dans un sourire. Je lui envoie un regard noir afin de lui rappeler de qui nous parlons. Mon futur beau-frère, bordel !

– Ta sœur est mignonne, il a déjà dû oublier Vic, me rassure Jack en lorgnant nos verres.

Ce soir, c'est lui qui conduit, il doit s'en mordre les doigts. Je ne compatiss pas, pile ou face a décidé à sa place. Oui, tout est une question de jeu avec eux !

– Tiens, ton George est là, annonce-t-il les yeux pétillants.

Et je comprends pourquoi. Il s'est ramené avec une nouvelle fille. La copie conforme de Vic. À croire que son idéal féminin se résume à la couleur blonde des cheveux et à un tour de poitrine plus que correct. C'est une bombe. Vic fulmine, et je crois voir de la fumée s'échapper de tous les orifices de son visage. Jack est aux anges, ça rajoute un point dans son argumentation anti-George.

– Je croyais que vous vous étiez vus dans la semaine ? demande Jack avec une pointe de malice.

Elle reprend immédiatement contenance lorsque George se tourne vers elle.

– Ce mec est un dieu du sexe, soupire-t-elle avant d'afficher un sourire extatique.

Quelle horreur. Je vais vomir.

Elle lui souffle un baiser. C'est désespérant.

– Forcément, s’il baise bien, il peut avoir tous les défauts du monde..., je lance avec sarcasme.

– Remarque, peut-être que c’est ton truc de te faire frapper, renchérit Jack. Genre *Cinquante nuances de Grey*...

– Ce n’est arrivé qu’une seule fois ! Je n’aurais jamais dû vous le raconter ! se défile-t-elle comme d’habitude.

Je lève les yeux au ciel. Elle m’exaspère. Une fois, pendant qu’il était bourré et qu’il ressassait son passé ô combien difficile, on sait !

– Taisez-vous, il arrive, lance-t-elle.

Elle se redresse et réajuste sa robe bustier rouge à sequins. Je suis certaine que si elle forçait un peu plus sur la respiration, George pourrait bientôt lorgner ses tétons !

Elle vaut tellement mieux que tout ça. Vic est le style de fille qui reste belle, qu’importent les circonstances, même le matin au réveil avec l’empreinte du drap sur la joue ! Elle croque la vie à pleines dents, et insuffle la joie et le bonheur à tous ceux qui l’approchent. C’est un vrai rayon de soleil, et je défie quiconque d’essayer de lui faire la tête plus d’une heure, c’est impossible. Malheureusement pour nous, même George n’y résiste pas. Tout serait tellement plus simple si leur amourette s’était arrêtée il y a quelques mois. Mais non, il est irrémédiablement attiré par Vic et Vic par lui. Seulement, lui ne signe pas de contrat d’exclusivité au pieu. Vic ne lui suffit pas ! *Connard* !

Il lui dépose un baiser langoureux au bord des lèvres, sous le regard noir de la blonde qui l’accompagne.

– Je ne savais pas que vous seriez là, annonce-t-il, pas le moins du monde gêné pour sa compagne du soir.

Nous non plus, sinon, nous nous serions abstenus de venir ! Je garde mon sarcasme pour moi-même, d’après l’une des règles d’amitié qui me lie à Vic. « Ne pas émettre de jugement négatif devant le prétendant de l’autre ». Je devrais faire bannir cette règle !

– Tu es magnifique, Charlyne, ce soir.

La manière avec laquelle il me regarde me donne un haut-le-cœur. J’hésite à lui vomir ma vodka sur ses chaussures à mille dollars. Ses yeux glissent avec perversité sur ma robe en dentelle noire, et une de ses mains s’aventure à caresser le bas de mes reins pour appuyer un baiser sur ma joue. En rentrant cette nuit, je me décrasserai à la javel !

– Merci du compliment, George, ça me va droit au cœur, je réponds d’une voix laconique.

Je récurerai ma bouche à la javel pour lui avoir dit ce genre de choses. Jack lève un sourcil. Je l’emmerde.

– Tu ne nous présentes pas ? demande Vic avec dédain.

- Bien sûr. Euh..., il hésite en se tournant vers sa cavalière.
- Lexie, lui vient en aide la blonde, la mâchoire crispée.

Ce mec est un vrai bouffon ! Il arrive même à oublier le prénom de la fille qui l'accompagne. Pauvre Lexie, à la différence de Vic, moi, je n'ai aucune amertume, je suis seulement peinée qu'elle ait été aussi naïve d'avoir cru une seule seconde que ce George était quelqu'un de convenable. J'y avais cru moi aussi. Fils d'un grand galeriste d'art, George était pourtant le parti idéal pour Vic, dont le père détient une boutique d'antiquités. Tous les deux issus du même milieu, baignant dans le marché de l'art depuis leur enfance et dont les parents se côtoient et s'apprécient, oui, tout aurait pu être parfait.

- Oui. Voilà ! J'ai rencontré Lexie plus tôt dans un pub.

Traduction : j'ai ramassé Lexie dans un bar. Vic peut dormir sur ses deux oreilles, c'est un coup d'un soir.

- Toujours OK pour demain ? demande cette dernière avec une naïveté exagérée.

– Bien entendu, Vic, tu sais que je ne peux pas t'oublier, lui répond-il dans un clin d'œil. Je passerai te prendre après ton boulot.

Je n'ai pas le temps d'apprécier la couleur rouge de Lexie : George, d'un geste léger dans le dos, lui signifie qu'ils quittent notre compagnie.

Ils s'éloignent et se fondent dans le groupe de jeunes rassemblés dans le salon.

- Comment peux-tu encore espérer quelque chose de sérieux avec ce type ? s'indigne Jack.

Et c'est reparti ! Vic, piquée, lui lance des éclairs avant de finir son verre.

- Il se pointe à chaque fois avec une nouvelle fille. Tu vaux mieux que ça, Vic, reprend-il.

– Mon attirance pour lui ne s'explique pas, OK ? Lorsque nous ne sommes que tous les deux, il est différent ! Et puis je suis la seule à avoir partagé son lit plus d'une fois !

Elle se redresse avec fierté, tandis que Jack lève exagérément les yeux au ciel. Waouh ! Quel argument de taille ! Je résume dans un soupir, c'est *the best of the best* des dieux du sexe, et il est fou d'elle à sa façon. S'il n'y avait que ses multiples conquêtes, on se foutrait éperdument de leur attachement mutuel, mais il a levé la main sur notre meilleure amie, et ça, ça ne pardonne pas.

- Tu vas y arriver toute seule ? me demande Jack en me tenant la porte passager de sa berline.

Je réévalue la situation pour la énième fois. Vic a déjà vomi deux fois ses cocktails sur un trottoir ; plongée dans une euphorie éthylique non partagée, elle sourit bêtement, les yeux dans le vague, et elle tient debout « presque » toute seule : c'est toujours mieux que rien !

– Ça devrait le faire.

J’attire Vic à moi et grimace en sentant son haleine. Âpre mélange de rhum et de bile. Beurk ! Elle s’appuie sans légèreté sur mon épaule, je crois faillir mais je tiens bon.

– Tu es certaine ? insiste-t-il.

Comment lui dire que je n’ai aucune envie qu’il s’éternise ensuite sur mon canapé ? Bien entendu que j’en suis capable. J’ai cessé de boire au troisième verre en découvrant que Vic en avait déjà ingurgité le triple. Il est déjà plus de deux heures du matin et demain je dois rejoindre ma sœur dans le centre de Seattle pour les essais de sa robe de mariée, j’aimerais pouvoir me lever l’esprit léger !

– Bonne nuit, Jack, dis-je pour seule réponse.

– Bronnnnn nnnni, tente Vic, accrochée à mon cou.

Je grimace une nouvelle fois. Elle pue !

Je n’attends pas que mon ami remonte dans sa voiture pour gravir les marches du perron. La porte d’entrée grince et je remercie le ciel en voyant la cabine d’ascenseur au rez-de-chaussée. Difficilement, je tente de nous faire marcher droit jusqu’à elle. Vic n’est peut-être pas bien épaisse, mais soutenir l’équivalent de son poids n’est pas chose facile. Surtout lorsqu’elle ne veut pas ôter ses foutus talons de dix centimètres.

– Tuuuu esss maaaa anngrrre gardin ! me dit-elle les yeux pétillants.

– On en reparlera demain, saleté !

Sa robe à sequins griffe ma cuisse plus d’une fois. À chaque pas, elle se fait plus lourde. Dans l’ascenseur, je devine à sa tête qu’elle tente de retenir un rejet. Les lèvres pincées, la mâchoire serrée, elle passe par toutes les teintes avant de finir de la même couleur que moi... blanche. Je me retiens de respirer. Bon sang, si elle vomit sur mes chaussures, là, maintenant, je me promets de la laisser pour morte dans la cabine ! Finalement, elle finit par roter. Et je souffle, soulagée ! Heureusement, le périple n’est pas long.

– Essaie de te tenir droite le temps que je trouve les clefs ! grogné-je en la posant contre le mur du couloir.

Elle tangué le long du mur et se rattrape in extremis. J’hésite à sortir mon portable plutôt que les clefs de ma pochette. Une petite vidéo d’elle dans un piteux état pourrait toujours servir à un futur chantage !

– Onnnn néé déjààà arrrvé ? beugle-t-elle. Yaaaa tooout quiii tooourne !

Si elle continue sur ce ton-là, on est bonne pour un coup de balai sur la tête par le dragon du premier. Je mets enfin la main sur mes clefs.

– Contente-toi de te tenir droite et tais-toi, Vic !

Tandis que j'introduis la clef dans le verrou et débloque la poignée, mon amie s'échoue lamentablement contre la porte de notre voisin.

– Waaaaouuu ma têteee, dit-elle en se frottant le front.

Je ne peux me retenir de glousser. Cette fille a un sérieux problème avec l'alcool lorsque George est dans les parages. Je me promets de lui faire la morale demain matin.

– Cé paaaas drôleeee ! boude-t-elle avant de rire elle aussi.

Elle s'effondre au sol au moment où la porte de Matthew s'ouvre. Nos rires cessent instantanément et Vic se met à ramper jusqu'à mes pieds à vive allure. Je devine ses pensées : « Ne le laisse pas m'égorger ! ». Mes yeux s'attardent sur lui. Il ne porte pas de sweat large aujourd'hui, mais un pull moulant gris sur un jean, son éternel cache-cou relevé jusqu'à son nez et, sur la tête, une casquette des Seahawks, l'équipe de football américain de Seattle. Ce mec est bâti comme un boxeur. De larges épaules, un torse proéminent, des bras épais et des cuisses larges. Et je suis presque certaine qu'il ne s'agit pas d'heures de musculation et de mixtures dégoûtantes. Je. Suis. Folle. De. Ce. Mec. Et je me maudis de le penser !

– Désolée, je baragouine en haussant les épaules pour appuyer mes excuses.

Dans l'ombre de sa casquette, je crois deviner ses yeux passant de Vic à moi. Elle est cramponnée à une de mes jambes, la joue collée à l'endroit même où fleurit ma branche de cerisier.

– Allez, lève-toi, Vic, je lui dis en agrippant son bras.

Elle grommelle et tente de m'aider, mais glisse, telle de la gelée anglaise, le long de ma jambe. J'envoie un sourire niais à Matthew qui n'a pas bougé. Pour une fois, ça m'aurait arrangée qu'il nous ignore ou qu'il claque sa porte !

En pensant que nous passons toutes les deux pour deux bourrées, je mets un peu plus de force dans ma tentative pour la relever. Je me baisse et passe son bras au-dessus de mes épaules. Je serre mes cuisses en constatant la vue que j'offre à Matthew. *Bordel, c'est à cause de toi si je suis fringuée comme ça !* Des frissons galopent sur ma peau pendant que j'imagine son regard entre mes jambes ou même perdu dans mon décolleté. Je secoue la tête pour me ranimer.

– Vic, s'il te plaît, fais un effort ou je te laisse ici ! la supplie-je en tentant de quitter le sol.

Rien.

On ne bouge pas d'un centimètre.

Un fin sifflement me fait voir rouge. Je tourne la tête vers elle. Les yeux fermés, le visage paisible,

ma vilaine copine dort comme si de rien n'était ! Je la lâche et soupire. Ce n'est pas possible !

Matthew pouffe, je lui assène un regard noir mais ne parviens pas à l'insulter en découvrant ses yeux amusés. Pourquoi faut-il que ce type ait cette emprise sur moi !?

Je me relève, réajuste ma robe en dentelle noire et attrape les deux bras de Vic. Je pousse la porte d'un coup de pied et tire ma copine bourrée sur le sol de toutes mes forces. J'ai peut-être dû boire plus de trois verres, car la tâche me paraît bien difficile !

– Pousse-toi, m'ordonne Matthew.

Je ne bouge pas d'un poil et le dévisage. Il s'accroupit à côté de Vic sans faire attention à moi et lui attrape les bras en cuillère. Ma raison m'impose une réalité : je suis jalouse de Vic. *Pourquoi ne suis-je pas à sa place ?!* Je me redresse et croise les bras sur ma poitrine.

– Ne sois pas stupide, reprend-il, je t'aide seulement à la mettre dans son lit.

C'est bien ça... Je suis jalouse. Dans *son* lit ! Je dissimule ma contrariété dans une révérence exagérée. Il se relève sans mal, Vic branlante dans ses bras (je préfère dire ça que « contre lui ») et me dépasse tandis que j'allume la lumière. Ses pas stoppent net. Il examine la pièce qui doit lui sembler bien plus petite que la sienne tant elle déborde de meubles et autres. Les murs sont couverts de cadres photos pop art de Vic et moi-même. Notre buffet en bois d'ébène noir regorge de souvenirs en tous genres, tous plus farfelus les uns que les autres. Un bureau informatique vieux d'au moins trente ans se laisse immerger dans les factures de Vic. Un meuble hi-fi, un meuble télé, un canapé défraîchi, un tapis à losanges jaunes et gris, une table des années soixante et ses quatre chaises de toutes les couleurs. Sans parler des plantes vertes, des lampes en tous genres et de toutes les formes, du jukebox et de la vidéothèque. Tout est à l'image de ma chère colocataire. Extravagant et artistique, ce sont ses propres mots et surtout ses affaires !

Mais la seule chose qui attire mon regard dans tout ce bordel, c'est notre barre de pole dance. Pour la deuxième fois en une semaine, je suis presque honteuse d'être une danseuse de bar. Et peut-être un peu plus aujourd'hui, en réalisant la manière dont Vic m'a relookée. Ce n'est pas moi. Charlyne ne serait jamais sortie comme ça. Moi, j'aurais préféré une robe plus classique sans être moins couvrante. Moi, j'aurais choisi un maquillage plus discret et une coiffure bohème à la place de ce chignon parfait. Il ne peut pas voir qui je suis réellement : la fille qui ne vit que pour danser parce que ça a toujours été son exutoire face à la dureté de son père. C'est la seule chose qu'il m'autorisait. Danser. Pour moi, pas pour les autres. Vivre ailleurs dans sa tête sans avoir bougé de la salle de danse où l'on se trouve. S'évader dans des pas et raconter une histoire dans une chorégraphie. C'est ce que je suis. Une danseuse.

– Où est sa chambre ? demande-t-il en se tournant vers moi.

Sa voix rauque me ramène à la réalité.

– Euh... celle du fond... balbutié-je en lui montrant le couloir des chambres d'un doigt tremblant.

Ses yeux semblent me questionner un instant, et je prie pour qu'il n'ait pas compris mon malaise. Je lâche mon sac sur le guéridon, juste à côté du cadre encore cassé, et me débarrasse de mes escarpins avant de le suivre.

Le sol de la chambre de Vic croule sous ses habits. Ça me donne un aperçu de ce que pourrait être notre salon si je n'étais pas là ! C'est bien la seule pièce de la maison que je ne touche pas !

– Merci, lui dis-je alors qu'il dépose Vic avec précaution sur son lit.

Je lui retire ses chaussures et me retourne vers Matthew, toujours debout près de nous.

– Tu comptes m'aider à la déshabiller ? j'ironise.

Dans l'ombre de la lumière provenant du salon, il se redresse.

– À plus ! lance-t-il avant de sortir.

À plus ? Waouh ! Nos adieux sont presque intimes ! Je réprime un sourire.

Le nez de Vic siffle, elle s'agite dans son sommeil et le mot « égorgeur » s'échappe de sa bouche. Tout en la déshabillant, je croise les doigts pour qu'elle ait oublié cette partie de la nuit. Elle se tortille sous mes mains. Je n'ai aucune envie de lui expliquer comment et pourquoi j'ai soudainement fait confiance à notre voisin de palier. Rappelons-nous que je ne le sais pas moi-même !

En string, elle frissonne et se place en position fœtale sans ouvrir un œil. Je la couvre et quitte sa chambre avec l'espoir qu'elle ne se réveillera pas en vomissant partout sur le parquet jusqu'à la salle de bains.

Exténuée, les pieds en compote, une épaule parfumée aux émanations de bouche de Vic, je rêve éveillée de deux douches. Une froide pour me donner la force d'aller me coucher, et une chaude pour soulager mes articulations. Tout en prenant la direction de la salle de bains, je fais glisser les larges bretelles en dentelle de ma robe le long de mes bras.

Je me fige à mi-parcours et agrippe fermement ma robe sur ma poitrine. Il est là. Il n'est pas parti. Je pensais pourtant que « À plus ! » signifiait « Au revoir » ? Ma bouche s'assèche et mon cœur se déchaîne. Il me déstabilise, je perds tous mes moyens. Je suis incapable de bouger pour remettre ma robe convenablement ou même parler pour lui demander ce qu'il fout encore ici. Je me contente de le regarder fixer mon cadre cassé dans ses mains, à seulement deux pas de la porte d'entrée.

C'est lui qui brise finalement le silence.

– C'est toi, sur cette photo ? demande-t-il sans lever les yeux.

Bien sûr que c'est moi. Vic est blonde et serait incapable d'effectuer le moindre pas de danse classique. C'est la seule photo que je me suis autorisée à garder. Je l'ai déjà dit : je suis sadique.

Elle a été prise le jour de ma rentrée à Juilliard, la plus prestigieuse école de danse des États-Unis, à New York. Elle me rappelle tous les jours ce que j'ai été, et tous les soirs ce que j'aurais pu être. J'en connais chaque détail pour avoir pleuré dessus pendant des jours, et je me souviens même de la sensation du bois de la barre sous mes doigts, de la chaleur de mes orteils dans mes chaussons roses, de l'excitation de mes muscles tendus et de la grâce de mes membres en effectuant le pas de danse.

– Charlyne ? m'interpelle-t-il en se tournant vers moi.

La pointe d'inquiétude dans sa voix ne me rassure pas, elle ne fait que confirmer l'état dans lequel je me trouve. Je suis écorchée qu'il puisse savoir ce que j'aurais pu être, parce qu'avec lui j'ai honte de ce que je suis aujourd'hui, alors que je ne devrais pas. Qui est-il pour que je me soucie de mon apparence ?

Pour toute réponse, les yeux fermés et la respiration bloquée, je réajuste ma robe au-dessus de mes épaules, la remonte jusqu'à mes fesses sans me préoccuper de ce qu'il peut voir, et reproduis la photo dans son exactitude. Le talon de mon pied gauche dans ma paume, je monte ma jambe au-dessus de ma tête et me hisse sur la pointe de mon pied droit. Je flanche le temps d'une inspiration. Le parquet meurtrit mes orteils nus et la doublure en tissu de ma robe lacère mon buste.

Son regard est indéchiffrable, je ne sais pas s'il est inquiet, s'il a aimé, ou s'il s'en contrefout. C'est Matthew.

– Pourquoi avoir arrêté ?

Je soupire et réajuste le bas de ma robe sans soin.

– Je n'ai pas arrêté.

On m'a arrêté. Et je ne l'ai pas fait exprès, comme s'évertue à le crier mon père. J'ai été obligée de m'arrêter. *Nuance*. Je me surprends à rêver de ce que j'aurais pu être si je n'étais jamais montée sur ce vélo. À New York, je passerais mes journées devant les longs miroirs, mes soirées sur une scène et mes nuits dans mon studio à Harlem. Et je serais certainement heureuse d'assister au mariage de ma sœur !

– Mauvaise chute. Mon tibia a cassé et il ne tiendrait pas une semaine d'entraînement intensif.

Ma voix me paraît plus aiguë que d'habitude.

– Pourtant, ça ne t'empêche pas de danser tous les soirs.

Mes jambes me portent jusqu'à lui et ma mâchoire se serre.

– Sais-tu quelle est la différence entre la pole dance et la danse classique à haut niveau ? riposté-je d'un ton cinglant.

Je lui arrache violemment le cadre des mains et le repose sur le guéridon avec autant de délicatesse. Face à son silence, ma gorge étouffe un : « Non ? Alors, mêle-toi de tes affaires », faute de réussir à lui dire d'aller se faire voir.

Il cligne des yeux, comme étourdi, et retire sa casquette pour passer ses doigts dans ses cheveux bruns. Je l'ai mis mal à l'aise et j'ai pu entrevoir sa chevelure. Épaisse et longue sur le dessus, je réprime l'envie de m'y accrocher alors qu'il remet prestement sa coiffe sur sa tête. Cette double première me déstabilise et je le dévisage longuement. Ses yeux se parent de ce truc indéchiffrable qui fait que Matthew reste un mystère. Je me sens rougir au moment où ils s'arrêtent sur ma bouche. Je déglutis. J'ai l'impression de ressembler à une adolescente qui attend, encore et toujours, son premier baiser. C'est insensé ! Je ne peux m'empêcher d'humecter mes lèvres, de chercher les siennes sous son cache-cou et de retenir mon souffle.

Et comme toujours, tout va trop vite. Affolé, il recule d'un pas, se retourne et attrape la poignée de la porte d'entrée, mais mon corps en a décidé autrement. *Un petit coup de pouce de la vodka peut-être ?* Avant même qu'il ne l'entrouvre, je me précipite dessus. Il sursaute et je me dresse. Assez pour lui faire comprendre que je ne bougerai pas, mais trop peu pour le toucher. Et pourtant... il suffirait que je laisse exploser mon souffle dans ma poitrine pour effleurer la sienne.

– Tu comptes me séquestrer ? Je te l'ai déjà dit, tu ne peux rien contre moi.

L'idée de le séquestrer dans ma chambre me plairait bien, mais, à vrai dire, je ne sais même pas pourquoi je me suis interposée entre lui et la porte !

– C'est quoi ton problème avec moi ? Tu ne cesses de me juger, me plains-je.

Il lève un sourcil dédaigneux.

– Tu fais ce que tu veux. On ne se connaît pas. Chacun sa vie et sa façon de la gérer !

– Tu vois, là encore, tu parles comme un con.

Ses yeux s'écarquillent, ses pupilles se dilatent. Bordel, j'aime ces yeux autant que je déteste son propriétaire. Il se rapproche avec hostilité. Je frémis, mais ne bouge pas d'un centimètre. Ses tempes se tendent au-dessus de son cache-cou. Une légère brise chaude à l'odeur boisée me frôle le visage tant il est près. Je déglutis : je m'apprête peut-être à vivre les dernières secondes de ma vie.

– C'est toi qui as un problème. Tu as tellement l'habitude de plaire à tous les hommes, que tu ne supportes pas l'idée qu'un seul puisse te résister.

– Je...

Je n'ai rien à répliquer. Seigneur, quel connard ! Mon corps faiblit et pourtant je suis tendue comme la corde d'un arc. Sa remarque me blesse autant qu'elle me révolte. Elle fait écho aux reproches de mon père, à tout ce que j'ai déjà entendu et subi. Je tente de faire taire sa voix dans ma tête, de ne pas me rappeler la dureté de son visage, l'agressivité ou la mesquinerie de ses propos. En vain. Mes yeux me trahissent, les larmes montent. Je me sens pâlir.

Il soupire et se délaisse une nouvelle fois de sa casquette pour passer sa main dans ses cheveux, comme si me voir ainsi, aussi faible, l'importunait.

– Ce n'était pas ce que je voulais dire, murmure-t-il la voix rocailleuse.

La réalité me frappe. Mon père ne se serait jamais excusé ou repris, et n'aurait jamais affiché son malaise face à ma détresse. Au contraire, il en aurait profité un peu plus pour me détruire. Je me redresse. Matthew n'est pas mon père.

– Et pourtant, tu l'as dit. Et comme tu l'as si bien dit aussi, tu ne me connais pas. Tu ne sais rien de moi. Tu ne sais pas que pour moi, seule la danse compte et tu ne sais pas à quel point je vous méprise, vous, les hommes. Vous n'accordez de l'importance qu'à ce que vous voyez !

Un rictus arrogant accompagne son regard froid, et ses mains se plaquent lourdement de part et d'autre de ma tête. Je me tends alors que son abdomen se presse lourdement sur le mien. Mes mains tremblent derrière mon dos. Je pourrais avoir peur, je devrais avoir peur. Et pourtant, mon corps me trahit une nouvelle fois. Mon cœur martèle ma poitrine comme si je venais de courir un marathon, ma respiration se fait plus rapide que nécessaire et mon bassin ne rêve que d'une chose, onduler sous le sien. Mon sexe pulse. Je n'ai pas peur, j'adore ça.

– Ah bon ? demande-t-il avec dédain. Et qu'est-ce qui te fait penser que je...

Il se fige en sentant mes doigts se poser sur son torse. Son pull est doux et chaud. Je suffoque. Ma tête me supplie de le repousser. Après tout, je n'aurais qu'à exercer une légère pression du bout des doigts. Seulement, je n'y parviens pas. Ils restent simplement là, juste au-dessus de son sternum, appréciant le rythme saccadé de sa respiration. Comment peut-il suggérer qu'il n'est pas comme eux, alors qu'il faiblit à chaque fois que je l'approche ?

– Ce n'est pas l'idée que tu puisses me repousser qui me blesse, avoué-je. Mais l'idée que je puisse te dégoûter.

D'un mouvement infime, il recule juste assez pour me jauger. Son bassin est toujours là, cuisant sur le mien, et mes doigts frémissent sur son pull. Maintenant, j'ai peur. Je suis terrifiée de pouvoir l'entendre me dire que j'ai raison. Que je ne lui inspire rien d'autre que de la répulsion. Ses yeux s'assombrissent et sa respiration devient bruyante. Dans un mouvement fluide, il fait sauter sa casquette, récupère ma main sur son torse et la plaque sur la porte au-dessus de ma tête. Mon cœur cogne fort et je resserre mes jambes. Je ne rêve que d'une chose : qu'il ôte son cache-cou et qu'il me prenne là, contre cette porte.

– Je ne veux plus que tu me touches, Charlyne.

Ce n'est pas un ordre, c'est une supplication, j'en suis certaine. Je le défie de ma main libre. Elle s'insinue sous son pull, dans son dos. Il se redresse, alerte, mais ne se dérobe pas. Mes doigts remontent lentement le long de sa colonne. Sa peau est tel un charbon ardent et ses muscles se tendent avec puissance. Il râle près de ma bouche. Mes ongles le caressent. J'ai chaud et pourtant je frissonne

contre lui. Son bassin se presse contre moi et, en sentant cette merveilleuse bosse sur mon ventre, je rejette la pensée obscène qu'il puisse avoir un début d'érection.

– Je ne te crois pas, murmuré-je le souffle court.

Un grognement s'échappe de sous son cache-cou, et sa main serre si fort la mienne que j'en aurai certainement des bleus demain matin au réveil. L'idée me plaît. Ses yeux se ferment un instant, sa mâchoire se crispe et son front se pose sur le mien. Il est brûlant. L'atmosphère se charge en électricité. Je suis sûre que nous pourrions alimenter tout Seattle à nous deux.

– C'est ce que tu fais aux hommes dans ton club, crache-t-il entre ses dents.

Et servir des glaces à toute la population ! Mon cœur faillit à son travail. *Connard* ! Je griffe intentionnellement son dos tout en retirant ma main de sous son pull. Il étouffe un « ouch » et se redresse. Mon bras retombe le long de mon flanc dans un poing.

– Lâche-moi, je lui ordonne.

Dubitatif, il s'exécute et recule d'un pas. Je maudis mon corps de réagir comme il le fait. Il déteste le froid qui le remplace. Sale traître ! Je masse ma main meurtrie et en profite pour me dégager de la porte d'entrée, le vague à l'âme. Je le déteste... autant que je le désire, bordel !

– Charlyne...

Il scrute mon visage avec, à nouveau, ce voile mystérieux dans ses yeux bleus. Je lui tourne le dos. Pourtant je n'ai qu'une envie : le bourrer de coups de poing et lui hurler qu'il ne me connaît pas. Pourquoi je m'évertue à désirer qu'il ne soit pas un *homme* ? Un homme comme tous les autres... Pourquoi ai-je le sentiment étrange qu'il n'est pas comme eux ? C'est irrationnel.

Avoir l'air normal, reprendre contenance et marcher droit jusqu'à ma chambre... J'inspire.

– Charlyne... répète-t-il.

Non. Je refuse de penser qu'il puisse être différent. La preuve. Il ne peut pas me dire des choses infâmes et me servir une jérémiade derrière. Agacée, je fais volte-face et pointe franchement la porte du doigt. Je ne flancherai pas sous prétexte d'être attirée par lui. C'est insensé et ça n'existe que dans ma tête.

– Dégage. De. Chez. Moi !

Ses épaules s'affaissent. Bizarrement, je n'en ai que faire. Je ne me reconnais pas. Je ne suis pas du style à perdre patience, et je suis encore moins quelqu'un de méchant. Vic me qualifie souvent de bonne poire. Ce soir, il semblerait que je sois avariée ! Qu'il aille au diable ! Je me redresse un peu plus et pince les lèvres.

– Je t’ai demandé de sortir de chez moi, je réitère.

Ses poings se forment au bout de ses bras, son torse se gonfle dans une grande inspiration.

– Ne t’approche plus de moi, murmure-t-il. C’est tout ce que je te demande.

– Au moins nous sommes d’accord sur ce point. Et n’oublie pas de fermer la porte en sortant.

Sans lui laisser le temps de répondre, mes pas me pressent vers le couloir des chambres. Néanmoins, je crois entendre un « fait chier » avant que la porte ne claque. Bon débarras ! *Je n’en pense pas un mot.*

Chapitre 7

Charlyne

Pour la première fois de ma vie, je suis en retard. Il est déjà plus de onze heures et je dois encore traverser toute la ville pour rejoindre ma sœur. La faute à Pikachu. Je ne le trouve pas. Sa gamelle est toujours pleine des croquettes de la veille, et, à vrai dire, je ne me souviens même pas l'avoir vu hier. J'ai cherché partout. Sous les lits, dans la corbeille à linge, dans les placards, dans ma penderie. Rien. Finalement, j'abandonne, et laisse la fenêtre du salon ouverte, en supposant qu'il a passé la nuit dehors.

D'un point de vue vestimentaire, je fais un effort. Je veux montrer à ma sœur que tout va bien dans ma vie, ou plutôt que je déborde de vie ! Ce qui est entièrement vrai ! J'enfile une robe verte en laine dont le large col pourra m'aider à me cacher en cas de questions indiscrètes, des bas et des bottines noirs. J'étales un brin d'anticernes sous mes yeux, la nuit a été apocalyptique après le départ de Matthew, j'ai tourné, viré pendant des heures avant de trouver le sommeil et ça se voit, une touche de gloss et de mascara et le tour est joué. Finalement, j'attrape mon sac à main sur le guéridon de l'entrée et tique, la poignée de la porte à la main...

Mon cadre n'est plus là.

En revanche, la casquette de Matthew l'a remplacé. Stupidement, je regarde autour de moi. Vic dort toujours à poings fermés, ça ne peut pas être elle. Pikachu est introuvable et je le vois mal courir les rues de notre quartier avec un cadre dans la gueule. Ça ne peut être que *lui*. Et la casquette, c'est pour quoi ?! Un prêt pour un rendu ? Je fulmine, pour quelqu'un qui n'avait plus envie que je l'approche, je trouve qu'il n'y met pas tellement du sien. Je tourne la poignée, mécontente, et traverse la cage d'escalier en deux enjambées. Je tape fort sa porte du poing. Rien. Je colle mon oreille dessus. Pas l'ombre d'un bruit. Seuls les cris aigus des gosses du dessus résonnent dans les étages. Je recommence et appuie frénétiquement sur sa sonnette. Personne ne vient ouvrir. Je rumine et tourne les talons en fourrant sa casquette dans mon sac. Il ne perd rien pour attendre. Ce n'est que partie remise.

En apercevant ma sœur attablée avec ma mère dans le petit restaurant italien, je suis dépitée. Ce n'était pas prévu dans mon programme. Je pensais que nous passerions cette journée juste elle et moi, en souvenir du bon vieux temps. Pas à ma mère... Je balaie délibérément la salle du regard, comme si je craignais que mon père soit lui aussi tapi quelque part. Plusieurs couples, un groupe de jeunes, deux femmes, une famille. Je ne me sens pas soulagée pour un sou. Avec ma mère à ses côtés, je sais que ma sœur va s'en donner à cœur joie sur mon job.

Elle ne comprend pas mon « subtil » choix de faire serveuse dans un club de strip-tease. Est-ce que je la juge, moi, d'avoir préféré se construire une vie de famille plutôt qu'un avenir plus rutilant dans la science ? Non. Bien sûr que non. Même si je ne suis pas d'accord avec elle, je ne lui dis rien. Si elle accepte d'être sortie première de sa promo à l'université de Seattle en océanographie et de finir uniquement femme d'un promoteur immobilier, c'est son choix, je n'interférerai pas, et mes parents non plus. Ils préfèrent de loin l'avoir auprès d'eux que sur la banquise à étudier la fonte des glaciers, ou sur un bateau à relever l'amplitude des vagues. Phoebe est et restera ce que je ne serai jamais. La petite fille parfaite, la future femme au foyer parfaite, une mère parfaite. Notre père n'a cessé de me le répéter pendant notre enfance : moi, je suis la rebelle, et Phoebe, l'exemple même de la sagesse. À croire que tous les chefs-d'œuvre ont un brouillon ! *Qu'importe ce que je fais, ce n'est jamais assez bien.*

J'hésite à faire demi-tour et lui envoyer un message stipulant une indigestion, mais ma mère me repère et me fait discrètement un signe de la main. *Merde... tant pis pour l'indigestion.* Dans un sourire, je cache un soupir alors que Phoebe se retourne. La salle de restaurant est toute petite et je croise les doigts pour que nos discussions se fondent dans le brouhaha. Mes mains sont moites, mon cœur bat la chamade, et ma tête compte mes pas jusqu'à la table ronde à la nappe à carreaux blancs et rouges. *Dix-sept pour être exacte...*

- Tu es en retard, me fait gentiment remarquer ma sœur.
- Laisse-la tranquille, la réprimande ma mère.

Sans doute a-t-elle peur que je m'enfuie en courant ?

- Bonjour, maman.

Je lui embrasse la joue et fais de même avec ma sœur. Celle-ci lâche un soupir tout en levant les yeux au ciel, je suis pardonnée. Tandis que je prends place à côté de ma mère, je les détaille. Ma mère est sur son trente-et-un, comme à chaque fois qu'elle sort de Buckley : un tailleur beige, de parfaites boucles noires disciplinées jusqu'aux épaules et un brin de maquillage. Seules quelques rides marquent le coin de ses yeux, personne ici ne suspecterait qu'elle a dépassé la cinquantaine. Ma sœur, elle, rayonne. Comme d'habitude, elle est épanouie, dirait mon père. Son portrait craché. Il en est fier.

- Ça me fait plaisir de te voir, m'avoue ma mère d'une voix douce.

Est-ce que je peux en dire autant ? Après tout, mon père n'est pas là pour tout gâcher. La dernière fois que nous nous sommes vus, je suis partie me cacher sous un arbre dans notre jardin, la joue portant la marque rouge d'une gifle – presque – non méritée de mon père, et le visage trempé de larmes de colère. Ses mots « pute » et « fille de bar » sont encore gravés dans ma tête. Elle m'avait rejoint et j'avais fini par m'assoupir dans ses bras. Ma mère me manque, c'est indéniable. Malheureusement, elle fait partie de ces femmes qui ne pensent que par leur mari. Je ne lui en veux pas. Même moi, je ne me rebelle pas contre lui. Mon seul défi c'est mon job, et à plus d'une heure de route de Seattle il ne peut rien contre moi. Je réponds par un sourire en lui étreignant la main.

Le repas ne se déroule pas trop mal. Lorsqu'on me pose des questions, je reste floue dans mes réponses. « Passeras-tu Noël avec nous ? », « Est-ce que tu as besoin d'argent ? », « Que penses-tu de ce choix de fleurs pour la décoration des tables ? ». J'ai un peu l'impression de jouer au jeu du « ni oui ni non » avec Jack, et je ne m'en sors pas trop mal, au bout du compte. Seules les remarques intempestives me laissent sur le carreau.

– Ton corps a changé, me fait observer ma mère alors que je sors de la cabine d'essayage de la boutique de mariage.

Je ne réponds pas et m'observe dans le grand miroir juste à côté d'elle. Son ton n'a rien d'un reproche, c'est plus un constat. Ma robe de demoiselle d'honneur en soie rose fait ressortir chaque partie de mon corps. Le bustier rend mes muscles plus saillants et j'ai même l'impression que ma poitrine s'est développée. Elle a raison. Avant, j'étais fine, svelte, tout en longueur, j'avais la silhouette d'une danseuse étoile. Je souris malgré moi, ce corps me plaît. Je suis plus pulpeuse. Une couturière s'active autour de moi ; mis à part la longueur, il n'y a rien à retoucher.

– Tu es magnifique ! s'extasie Phoebe. D'ailleurs, je ne comprends toujours pas qu'un homme ne partage pas ta vie !

Je la remercie dans un clin d'œil de ne pas faire d'allusion à Noah. La couturière s'accroupit et récupère ses aiguilles sur le coussinet de son poignet.

– Les hommes, ce n'est pas pour moi ! lâché-je sans vraiment me rendre compte de ce que je dis.

Heureusement, ni l'une ni l'autre ne relève le fait que mon métier tourne essentiellement autour des hommes. Je ne parle pas de Noah à ma mère, même pour la rassurer. Elle y verrait une lueur d'espoir. Sa fille aînée pourrait, enfin, avoir la vie stable qu'ils espéraient. Amen...

– Nous avons un nouveau shérif à Buckley, un jeune homme très charmant. Ton père compte l'inviter pour Thanksgiving à la fin de la semaine, rebondit ma mère malicieusement. Tu pourrais peut-être te joindre à nous ?

Je cache une grimace en toussotant. La couturière relève la tête vers moi, tout aussi écœurée. *Non, tu ne rêves pas, elle compte me caser avec le successeur de mon père !* Il pourrait être le prince charmant que jamais, au grand jamais, je ne me mettrais avec un homme de loi ! J'en ai un dans ma famille qui m'a persécutée toute ma jeunesse, ça me suffit amplement !

Mais je n'oublie pas que ça fait six mois que je me contente du coup de téléphone du dimanche après-midi. *Moi*. Pas *elle*. Ma mère me le répète assez, je lui manque. La culpabilité me gagne, je me sens responsable de l'éclatement de notre famille. Je me fous du shérif, mais pas de ce qu'elle vit au quotidien.

– OK, lâché-je sans entrain.

Est-ce que je viens réellement d'accepter de me rendre à Buckley ? Il n'y a plus qu'à espérer que

Vic accepte de m'accompagner. La couturière se relève et me gratifie d'un hochement tête. C'est parfait pour la robe, pour ce qui est de moi, je suis déconfite.

– Ça ne te dérange pas que ta sœur cadette se marie avant toi ? reprend ma mère.

Je rentre dans la cabine et tire vigoureusement le rideau. Les anneaux grincent sur la tringle. Ma patience a ses limites. Thanksgiving en famille, beurk. Shérif, hors de question. Jalousie, quelle idée !

– Lorsque tu étais à New York, je pouvais le comprendre, entends-je de derrière le tissu en velours. Tu passais plus de temps dans une salle de danse qu'à t'amuser, mais maintenant tout est différent, non ?

Inspirer. Expirer. Mes poings se ferment au bout de mes bras. Dois-je lui rappeler comment mon père s'y est pris pour faire fuir mon dernier petit copain ? Et les précédents ? Heureusement, les cours de danse ont vite remplacé mon batifolage. Et ainsi, il n'avait plus rien à me reprocher ! À New York, côté cœur, rien n'était différent d'ici, je dirais même qu'il y avait deux types de danseurs qui m'entouraient. Les ultras mégas gays et les hétéros arrogants. Ces derniers étant les pires. J'irais même jusqu'à dire que je préfère les habitués du PinkLady.

J'entends ma sœur la remettre à sa place, et ma mère s'excuse rapidement. Je me débarrasse activement de la robe. Les yeux fermés, je prends une grande inspiration, il ne reste plus que les essais de ma sœur et j'aurai survécu à cette super journée entre femmes Bauer.

La robe que Phoebe a choisie est très jolie, en revanche, pour ce qui est des retouches, le travail est plus méticuleux : la couturière passe plus de temps à se battre avec le tissu et ses aiguilles, et sous-entend à de nombreuses reprises qu'elle n'a pas intérêt à prendre un gramme avant le mariage, dans quinze jours. Je doute qu'elle y arrive, Phoebe a plutôt tendance à se jeter sur la nourriture à la moindre contrariété. Elle ne jure que par Häagen Dazs, moi c'est le chocolat, chacune son truc...

Assise à mes côtés sur le petit canapé, ma mère essuie plus d'une fois le bord de ses yeux. Je suis comme elle, j'ai du mal à m'imaginer que ma petite sœur va bientôt se marier. Je pense encore à nos bêtises, à nos nuits passées à partager de faux secrets sous une tente de fortune construite dans le salon, à nos étés au bord de la rivière, et à la première fois qu'elle a embrassé un garçon, c'était Kyle. Tout est bien loin derrière nous maintenant. Je suis nostalgique et ma gorge se noue. Je ne l'ai pas vu arriver. Je n'étais pas là le jour où ils sont devenus autre chose que de simples « petits copains », je n'étais pas en première ligne le jour où ils ont emménagé ensemble, et je n'ai pas assisté à l'annonce de leur mariage.

Même si je ne suis pas câline ou sentimentale, j'attrape la main de ma mère et la cale sur ma jambe pour la serrer. Elle me rassure. Les yeux rougis, elle me sourit et mélange ses doigts aux miens.

– J'aimerais tellement que tout redevienne comme avant, m'avoue-t-elle la voix rocailleuse.

Mon cœur se fissure. J'aimerais pouvoir en dire autant. Sauf que quand New York devenait mon

avenir resplendissant, il était aussi mon échappatoire à mon père. Et ici, à Seattle, c'est la même chose. Qu'importe que je bosse dans un bar et que je fasse des strip-teases. Deux tangentes sont essentielles : danser et être loin de lui. Le reste est dérisoire. Bien entendu, ce n'est pas ce qu'elle retient de notre passé. Elle pense que nous n'avons jamais manqué de rien, que les bras de mon père étaient les plus protecteurs et ses épaules aussi fortes qu'un roc. Qu'il ne faisait que *me* protéger. Mais... je ne pouvais pas passer le pas de la porte sans être pistée, observée, surveillée. Un bracelet électronique aurait été plus supportable ! Et je ne parle pas de son engouement à me tenir à l'écart des autres, de toutes les fois où il m'a dévalorisée ouvertement devant mes amis, des jours entiers où j'étais punie sans raison particulière. Finalement, la seule chose qu'il m'a laissée vivre en paix, c'est la danse. Pourquoi ? Parce qu'il devait se languir du jour où il me verrait échouer. Il l'a eu. J'ai échoué. Et je l'emmerde.

Au moment où je passe la porte de mon appartement, j'ai les pieds en compote et les bras chargés de sacs de fringues. Il est presque dix-huit heures, et au calme qui y règne, j'en déduis que ma coloc est déjà partie pour son service, dommage, nous aurions pu rigoler sur la tête que j'ai faite lorsque ma sœur a évoqué l'enterrement de vie de garçon de Kyle.

Elle n'a aucune idée de ce qu'il a fait ce soir-là, mais suspecte son frère, Brad, beaucoup plus âgé que lui et surtout nettement moins sage (à croire que tous les aînés sont des dépravés ou des brouillons !) de lui en avoir fait voir de toutes les couleurs. Pour les couleurs, je ne sais pas, mais pour ce qui est de filles nues, je me suis abstenue de répondre. Et là, le col de ma robe a joué son rôle à la perfection, je m'y suis engouffrée pour camoufler une grimace.

Je me débarrasse de mes paquets et de mes bottines dans l'entrée. J'agite mes doigts de pieds dans tous les sens, à la recherche d'un soulagement, tout en buvant un verre d'eau. Mes yeux s'attardent sur la gamelle de Pikachu qui déborde encore de mes croquettes de ce matin.

Soucieuse, j'envoie un message à Vic.

[As-tu vu le chat aujourd'hui ?]

Sa réponse confirme mes craintes :

[Non. Je pensais qu'il dormait dans ta chambre.]

Et malheureusement pour moi, non, il n'y était pas ce matin.

[Non, pas dans ma chambre. Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?]

Je secoue frénétiquement le sac de croquettes. Après tout, s'il peut se passer de roupiller chaleureusement dans mon placard au milieu de mes chaussettes, ce chat est bien trop gourmand pour résister à l'appel du ventre. Rien. Pas un bruit, pas un miaulement, pas un seul jeu de griffes sur un tapis, seules les croquettes s'entrechoquent dans le paquet.

Je capitule avec la réponse de Vic.

[Samedi soir avant de partir au boulot... :(]

C'est le drame.

Je me précipite jusqu'à la fenêtre du salon, et me faufile à travers pour atteindre l'accès de secours. Large d'à peine deux mètres, ce balcon s'étend de mon appartement à celui de mon voisin, une échelle permet d'accéder aux étages du haut de mon côté, et une autre à ceux du bas de son côté. Ma voisine du dessus a trouvé utile d'y faire pousser un jardin botanique. Ses plantes débordent de leurs pots en céramique et croissent jusqu'à chez moi.

Je déglutis en regardant le vide à travers la grille en fer sous mes pieds. Dans la ruelle sombre, je distingue un container à ordures débordant de sacs-poubelle, un lampadaire, des cartons. Tout le balcon de secours est rouillé, il grince sous mon poids. Je me redresse en me tenant fermement à la rampe, mes mains sont moites, le fer meurtrit ma plante des pieds et la brise balaie mes cheveux sur mon visage. Je prends une grande inspiration et maudis Pikachu.

Devant moi, le bâtiment d'en face couvre les derniers rayons de soleil, il fera bientôt nuit noire. J'hésite à supplier M^{me} Providence de faire apparaître Pikachu, mais quand on connaît la manière avec laquelle elle m'a traitée ces dernières années, je m'abstiens ! Je me débrouillerai toute seule !

J'appelle d'abord doucement « Pikachu ». Une dizaine de fois. Balayant du regard la ruelle, le balcon de secours, les intérieurs de nos voisins. En vain. Je crie un peu plus fort « Pikachu, viens mon chat ! », je fais claquer ma langue à plusieurs reprises, siffle. Une fenêtre se ferme dans l'immeuble d'en face, un passant relève la tête tout en bas dans la rue.

– Il n'est pas chez moi.

Je sursaute en sentant mon cœur s'extirper de ma cage thoracique. J'étouffe un cri. La rampe grince sous mon mouvement de recul. Je me plaque contre le mur en brique, la main sur la poitrine.

– Désolé, je ne voulais pas te faire peur.

Je reprends mon souffle. « Désolé »... J'ai bien envie de graver ses mots dans ma tête... Je me retourne vers Matthew. Appuyé sur ses coudes au bord de sa fenêtre, dans un sweat blanc et son cache-cou, je devine un semblant de sourire dans son regard. Ces putains d'yeux me font frissonner. À la lumière de son appartement, ils sont cerclés de doré. J'aime savoir qu'il peut m'observer. Pourtant, au PinkLady, l'idée m'écœurerait. Ce Matthew-là me perturbe, c'est un chocolat blanc au cœur salé, doux en apparence et amer quand on creuse un peu, je ne sais pas sur quel pied danser, et ça tombe bien, parce que je suis tétanisée et incapable d'effectuer le moindre pas. J'ai peur que le balcon s'effondre, j'ai peur de chuter. Encore...

– Ça m'aurait presque arrangé qu'il soit chez toi.

Dubitatif, il fronce les sourcils et je rajoute un peu précipitamment :

– Simplement parce que je n’ai aucune envie de lui courir après ce soir... surtout ce soir...

Pas après toi...

Il hoche la tête.

– Mauvaise journée ?

Stupéfaite, ma mâchoire tombe. Je rêve ou il vient de s’intéresser à ma personne ? J’ignore la chaleur que me procure cette pensée.

– C’est quoi l’embrouille ? Tu as mangé un kilo de carottes entre hier et aujourd’hui ?

C’est bien connu, non ? Les carottes, ça rend aimable.

Son regard se durcit et en moins de temps qu’il n’en faut pour le dire, il se volatilise dans son appartement. Merde... Pourquoi, avec lui, je suis incapable de tenir ma langue ?

– J’ai passé la journée avec ma mère et ma sœur, et j’ai accepté de passer Thanksgiving avec toute ma famille ! m’époumoné-je.

– Dois-je prendre ça comme des excuses ? l’entends-je crier de chez lui.

J’ignore son sarcasme.

– Une journée à faire les boutiques, à entendre parler du mariage de ma sœur, de sa vie parfaite dans notre ville natale et à faire comme si jamais rien n’avait changé entre nous. Et je ne te parle pas de ce futur repas, je vois d’ici les gros titres dans le journal local de Buckley : « Massacre chez l’ancien shérif, l’homme de loi suspecté d’avoir tué sa fille ! ».

Le silence pèse après ma tirade. Je penche ma tête pour tenter de l’apercevoir. En vain. Je ne sais même pas pourquoi je lui ai raconté tout ça, ou même s’il m’a écoutée. Je devrais me refaire une litanie à chaque fois que je le croise, pour l’ignorer :

Voisin.

Homme.

Antipathique.

Égorgeur.

Rustre.

Trou du cul !

Le bruit des voitures dans la rue perpendiculaire à ma ruelle me réveille et me rappelle pourquoi je suis sur ce balcon. Maudit chat. Comme si je marchais sur des œufs, je regagne mon appartement. Dans le futoir du bureau de Vic, je déniche une lampe de poche, puis j'enfile mes baskets et me précipite sur le palier. Je m'étouffe dans un cri de douleur lorsque mon front manque de percuter de plein fouet le torse de Matthew. Mon cœur fait une embardée en voyant la falaise dressée devant moi et j'ai la tête qui tourne sous son odeur boisée. Je me répète ma litanie.

Voisin.

Homme.

Antipathique.

Égorgeur.

Rustre.

Trou du cul !

– C'est devenu une habitude chez toi ? crache-t-il sans douceur.

L'i-gno-rer. Ne pas le regarder. Ne pas lui répondre. Passer son chemin. *C'est difficile*. Je me mords fermement la lèvre inférieure, les yeux fixés sur ses chaussures. Des Supra usées montantes grises et noires dont la languette recouvre l'ourlet de son jean clair. Si l'on s'arrête à ses tibias, ce type a du style.

– C'est quoi la prochaine étape pour retrouver ton Pikachu ?

Au moment où mes yeux clignent vers les siens, ma mâchoire tombe une nouvelle fois. *L'intérêt est pour mon chat ou pour moi ?* Je referme ma bouche dans un claquement. Il a l'air bouleversé. Certes, je ne connais rien de lui, mis à part qu'il est brûlé sur une partie de son hémicorps gauche, que c'est un sacré connard, qu'il parle rarement pour faire des compliments et qu'il travaille avec des poissons. Mais là, devant son air attristé, je suis tourmentée, parce que voilà, je ne sais rien de lui.

– Les ruelles jusqu'au parc.

Comme s'il avait reçu une claque, il se redresse et retrouve son air sérieux.

– Très bien. C'est parti, alors. Et ne crois pas que je fais ça pour toi. Ce chat est mon seul ami.

Chapitre 8

Matthew

Nous entamons le chemin du retour, bredouille. Son chat reste introuvable. La circulation est encore dense sur l'avenue, les trottoirs empruntés par de nombreux passants. Il y a ceux qui rentrent simplement de leur boulot, ceux aux mains chargées de sacs à provisions, ou encore ceux qui sont sortis faire leur jogging quotidien. Ce quartier n'est jamais calme, de jour comme de nuit, les rues ne sont jamais désertes. C'est la vie. Pour ce qu'il en reste. La mienne s'est arrêtée il y a cinq ans. Depuis, je survis pour me faire du mal, j'en ai besoin. Ma gorge se serre et je tente de me concentrer sur le ciel pour m'apaiser. Il fait nuit noire, seule une partie du ciel arbore une auréole blanche sous les nuages : la lune.

– Ça lui est déjà arrivé ? demandé-je.

Charlyne se retourne vers moi et cligne des yeux. Elle est une nouvelle fois perdue dans ses pensées. Comme tout au long de nos recherches, à vrai dire. J'ai mis plus d'entrain à la tâche, sur ce coup-là, hurlant des tonnes de fois : « Chat ! », ou : « Pikachu ! ». Je suis vraiment givré ! Et dire que je suis rentré dans une benne à ordures pour elle. Parce que, disons-le clairement, je me fous royalement de son chat ! La semaine dernière, il a encore bousillé le tapis en rotin de la cuisine.

– À ton chat ? De se faire la malle ? complété-je.

Son visage s'éclaire. Super, elle a compris.

– Non. Même s'il ne dort pas chez nous, il se montre au moins une fois dans la journée pour manger.

– Il est venu me gratter une assiette de thon hier soir, si ça peut te rassurer.

Elle stoppe net ses pas, tandis que je continue ma route en hésitant à rire devant sa mine interloquée. Quoi ? Elle n'avait qu'à me le demander. Mais même si c'est une emmerdeuse, et le dire me crève le cœur, elle me distrait. Et c'est là où le bât blesse. Je n'ai pas le droit d'être heureux. Je me l'interdis. C'est difficile, quand on sait que la voisine de palier possède un cul bandant et une paire de seins qui vous ferait dire n'importe quoi. Je suis un pervers ? Pas seulement, je suis le pervers le plus lâche. Je m'interdis aussi de penser qu'elle m'amuse et que sentir ses doigts sur mes cicatrices est une renaissance. Mais malheureusement, à chaque fois que je la repousse, j'ai un besoin inexplicable de revenir à elle.

Elle me rejoint.

– C'est quoi le problème avec ta famille ? demandé-je.

– Merci pour Pikachu. Autant pour la nourriture que pour être venu avec moi ce soir.

Elle évite la question. Je ne lui en veux pas.

Avant même de réaliser ce que j'entends, mes poils se dressent et mes pieds ralentissent la cadence. *Une sirène de pompiers.*

– Même si je sais que tu ne l'as pas fait pour moi, ajoute-t-elle. D'ailleurs, tu comptes finir ta vie entouré de félins, comme une sorte de réplique masculine de la « Vieille aux mille chats », ou tu as tout de même des amis ?

J'aimerais pouvoir rire à sa blague débile, mais je ne peux pas. Je suis préoccupé par les pompiers. Je balaie l'avenue du regard sans les voir. Sans doute sont-ils loin.

– Je fais tout pour rester agréable, Charlyne. Ne me tends pas de perche.

Le son s'intensifie. S'infiltré dans mes oreilles, ébranle ma tête et s'insinue dans mes veines, tel un poison. J'essaie de me concentrer sur autre chose.

– Ne sois pas dans la retenue avec moi. Je peux tout encaisser.

Un passant marche un peu trop vite dans notre direction, il ne prête pas attention à Charlyne devant lui. J'ai l'impression de mettre un temps fou à réagir, le véhicule des pompiers se rapproche sans que je le voie, c'est de pire en pire. Je saisis fermement son bras et la ramène à moi. Mon ventre se tend. Elle frémit comme hier soir contre sa porte à mon contact. Mais la situation est différente. Je suis tétanisée par la peur. Et là, il ne s'agit pas de Charlyne, mais des souvenirs qui vont m'assaillir dans quelques secondes. Je la relâche et reprends ma marche. Les pompiers sont encore loin ; avec un peu de chance, on sera arrivé à notre immeuble avant qu'ils ne passent l'avenue.

– Tu peux tout encaisser, sauf ta famille ? demandé-je dans une déglutition.

On bifurque à droite dans notre rue. Elle marque le pas une seconde, dubitative. A-t-elle remarqué mon malaise ? Je sors un sarcasme pour lui ôter l'envie d'en savoir plus sur mon état. Le connard est de retour.

– Tu en as une, au moins. Tout le monde ne peut pas se vanter d'avoir son père et sa mère.

– Je ne m'en plains pas. Je les aime plus que tout, seulement...

– Ils ne sont pas d'accord avec ce que tu fais, la coupé-je.

Elle se décompose. C'est trop facile avec elle. Elle analyse tout ce que je peux dire ou faire, interprète mes propos et pense à mal.

– Si je n'avais pas chuté à vélo, ma carrière de danseuse de ballet n'aurait pas été brisée. Je ne serais pas là aujourd'hui. Je serais à New York, sur une scène, devant une salle comble. Je...

Elle cesse de parler en remarquant où je suis. À un bon mètre derrière elle. Je suis pétrifié sur le bitume avec les pompiers en point de mire. Ils viennent vers nous. Ma poitrine s'agite, je cherche

mon souffle. J'ai la sensation d'étouffer, de manquer d'air, et ça n'est pas la faute de mon cache-cou. Mes poumons me brûlent, augmentent la cadence dans ma poitrine sans jamais être comblés. L'air qui y pénètre est ardent, ravageur, agit comme de l'acide, et creuse un trou béant qui me met à nu. Soudain, je sens les doigts de Charlyne sur ma main brûlée. C'est l'électrochoc. Je tremble au creux de sa paume. Ma peau me brûle, c'est un supplice, mais pas où elle me touche. J'ai l'impression qu'elle me ramène où nous sommes réellement. Pas dans les flammes, pas dans ma maison, pas dans mes souvenirs.

– Continue de parler, la supplié-je.

Je cesse de fixer les pompiers et me plonge dans ses billes bleues pour la prier de faire ce que je lui demande. Pas besoin de lui faire un dessin, elle a compris que ces pompiers me bouleversent.

– S'il te plaît, Charlyne, dis n'importe quoi, parle-moi de toi. Rappelle-moi que je suis ici avec toi, et pas ailleurs.

Je prie pour qu'elle s'exécute. Elle ne me doit rien, je me suis toujours comporté comme un con avec elle, mais je me force à espérer qu'elle a compris que ce n'était qu'une façade.

– Mon père était le shérif de notre ville.

Je presse sa main, soulagé. Sa peau est douce, ses doigts fins. Elle continue :

– C'est un homme impartial et sans cœur, qui ne laisse pas de place aux doutes. Qu'importe ce qu'il peut voir ou entendre, il aura raison et sa parole vaut plus que celle des autres. C'est un grand manipulateur. Il sait où faire mal, quoi dire, et comment faire penser les gens. S'il dit que telle personne ne vaut pas la peine qu'on la regarde, c'est ce que tout le monde fera.

Les pompiers nous dépassent à vive allure. Ses doigts suivent le dessin de mes cicatrices, jouent avec leurs aspérités. En temps normal, je l'en aurai empêchée, mais je n'oublie pas que c'est sa main qui me sauve. Sa main et cette putain de bouche qui me parle et qui se confie à ses dépens. Je n'aime pas son père et quoi qu'elle en dise, elle non plus. Je ne pense pas que c'est seulement de l'entendre qui me détend, elle me fait oublier un instant ce que je vis et pique ma curiosité. Elle aurait pu me parler du mariage de sa sœur, de sa journée, de son amitié avec sa copine la fausse blonde, mais elle a choisi son père. Que lui a-t-il fait pour qu'elle parle de lui en particulier ?

– Que dit-il de toi ?

Ma voix est le reflet de mon état, faiblard, ébranlé. Néanmoins, ma respiration redevient normale, je n'ai plus la sensation d'être grignoté par les flammes, c'est presque fini. Elle me sourit, sans doute pensait-elle que je ne l'écoutais pas.

– Il ne dit plus rien à personne. Sa fille fait la putain dans un bar à strip-tease, il n'irait pas s'en vanter !

– C'est ce qu'il te dit, à toi ?

Elle baisse la tête sur nos deux mains. Pas besoin qu'elle me réponde, j'ai compris. Qu'importe que ce qu'elle fait lui déplaise, le rôle d'un père n'est pas d'avoir du mépris ou du dégoût pour son enfant, mais de lui montrer la voie à suivre, de l'aider et de le conseiller. La sirène est devenue quasiment imperceptible. Je pourrais ôter ma main de la sienne et reprendre ma marche, mais j'en suis incapable. Je veux m'accrocher encore quelques secondes à la sensation de calme que me procure ma voisine. Je culpabiliserai plus tard.

– Qu'est-ce que tu es réellement, Charlyne ?

Elle relève la tête et me sourit. Putain de sourire qui me fait flancher à chaque fois. Tout le temps la même réaction, je veux sourire, je veux toucher sa bouche, mon cœur palpite. Cette fille est contagieuse.

– Je suis le joujou préféré de M^{me} Providence, déclare-t-elle.

Je ne peux m'empêcher de railler. Si elle savait ! Elle cherche ma bouche sous mon cache-cou. Elle ne la verra jamais. C'est ma dernière barrière contre elle. Je suis conscient que si je l'ôte, plus rien ne pourra l'empêcher de rejoindre mes lèvres. Même moi. Qu'importe mon passé, ma culpabilité, mon envie de me flageller, quand je suis avec elle, j'en oublie ce pour quoi je dois continuer à vivre seul et dans la douleur. Et c'est mal.

– Elle a deux joujoux alors, réponds-je finalement.

– Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Je soupire et elle se mord la lèvre en comprenant qu'elle n'aura aucune réponse. Je ne peux pas m'en empêcher. Je pose ma main sur sa joue. Elle est comme je l'avais idéalisée. Douce, chaude, même s'il fait moins de dix degrés dehors. C'est comme sur la pomme. Sa peau disperse sous ma main un flux d'énergie qui me coupe le souffle. Ses yeux s'écarquillent et elle cesse de respirer. Moi aussi, je crois. Je caresse sa lèvre de mon pouce. Ça, c'est un interdit. Comment cette fille en est arrivée à faire des strip-teases ? C'est complètement stupide. Je suis certain qu'elle vaut beaucoup mieux. Mais...

Ce ne sont pas mes affaires.

Jamais je ne rentrerai dans sa vie.

Elle est mon interdit.

Vivement la fin de l'année, que je mette les voiles ! *Au sens propre comme au figuré.*

Je lui accorde néanmoins une révélation.

– Ma maison a pris feu.

Elle cligne des yeux. *Ouais cocotte, tu n'en sauras pas plus.* J'ôte ma main de son visage,

retrouve contenance et reprends ma marche dans la direction de notre immeuble.

– Qu’est-ce que tu as perdu dans cette maison ? revient-elle à la charge.

Je soupire et tonne pour la réprimander :

– Charlyne.

– Waouh ! J’ai l’impression d’avoir affaire à mon père !

Je secoue la tête dans une grimace. Son père ? Bordel, non, pitié !

– Je t’en ai déjà beaucoup dit.

– Est-ce qu’un jour j’aurai le privilège d’en savoir plus ? Je suis une vraie tombe, tu sais.

Elle place sa main devant elle, comme devant un grand jury. Je souris et lève les yeux au ciel.

– Même dans l’éventualité où nous devenions amis, je ne te raconterai pas cette partie de ma vie.

– Amis ? soulève-t-elle.

– Aucune chance. Nous sommes simplement et uniquement voisins. Pas amis.

Je n’ai pas été très convaincant. Son sourire s’agrandit. Bon sang ! Cette fille fait tomber mes masques un à un. Elle compte sur ses doigts :

– Sacré voisin ! Une pomme, un oreiller, ton canapé, tu m’as aidée à deux reprises pour Vic et Pikachu. Ah, et j’allais oublier ! Tu as volé une photo de moi !

Le cadre était une putain d’erreur. J’en ai racheté un comme si ça pouvait effacer les paroles abjectes que j’ai pu lui sortir. Je grince des dents. Il faut vraiment que je mette un terme à cette pseudo-amitié. Charlyne est toxique.

– Il n’a jamais été question de te rendre service. La pomme, un accident. L’oreiller et le canapé, de la pitié. Ta copine, c’était pour vous faire cesser de rire et pouvoir dormir. Quant à ton chat, lui ne me pose aucune question !

Je suis conscient d’avoir été un gros connard. Elle blêmit aussitôt et presse le pas jusqu’à notre immeuble. Je ralentis le mien. C’était ce que je voulais. Mais je sais que demain matin, après avoir cauchemardé, fixé le plafond et pris une dizaine de douches gelées dans la nuit, je regretterai de refuser de vivre normalement. À cause d’elle.

Lorsque j’arrive dans l’immeuble, le hall est vide, l’ascenseur au cinquième, elle ne m’a pas attendu. J’ignore l’amertume qui me gagne et pense à ce que j’ai perdu, à mon départ après les fêtes de Noël. J’en ai besoin pour me ressaisir. Cette fin d’année va encore être un supplice. Je compte une fois de plus sur l’activité à la poissonnerie de mon oncle pour me faire oublier que je suis un enfoiré, que j’aurais dû mourir dans cet incendie. Je me hais.

Chapitre 9

Charlyne

Je cherche à me rappeler les raisons qui m'ont poussée à accepter la proposition de Noah : l'accompagner faire ses courses. Ah oui ! J'ai passé ma journée d'hier à faire le ménage pour oublier mon moment de la veille avec Matthew. Aujourd'hui, Vic va dormir toute la journée et Jack travaille. Je savais d'ores et déjà que j'allais me faire chier et par conséquent, *encore* penser à Matthew. Mais remplacer mon voisin par Noah n'était pas l'idée du siècle.

Cette sortie en tête-à-tête est une première. Et dans une relation entre amis « ayants droit élargi », les premières sont à bannir, tout le monde le sait.

J'ai fait une énorme connerie en acceptant, et je vais devoir rattraper les pots cassés. Surtout lui rappeler que ça sera la seule et unique fois, qu'il ne doit pas s'attendre, par la suite, à un resto, à un ciné ou à ce que je lui donne la main en pleine rue. Nous ne serons jamais un couple. Jamais. Il le sait. C'est peut-être aussi la seule chose qu'il sait de moi. Oh mon Dieu, Noah a les mêmes connaissances sur moi que mon gynécologue ! Et, oh mon Dieu, je me rends compte que mon voisin en sait plus sur ma vie que lui ! Pourquoi ? Parce que dès qu'il pose des questions, je repose les limites et lui signifie qu'il est libre d'aller voir ailleurs, et que nous n'avons aucun deal. Je me souviens de sa première question intrusive, alors que nous venions de nous envoyer en l'air : « Vous vous connaissez depuis longtemps, avec Vic ? ». Avec beaucoup de courage et ma franchise légendaire, je lui avais répondu tout en m'habillant : « Merci pour la baise ». Je ne m'attendais pas à ce qu'il me rappelle, sauf peut-être pour recommencer. Mais Noah est de nature coriace, et un brin arrogant, il est persuadé qu'un jour je serai folle de lui, complètement addict, comme toutes les autres filles. Jusqu'à preuve du contraire, ce jour-là n'est pas encore arrivé ! Rien n'a changé.

– Pike Place !? Je m'étonne ouvertement devant la grande pancarte lumineuse.

Noah relève les sourcils, indécis, et marque le pas, un panier en osier beige sous le bras.

– Quel est le problème ?

Le problème, c'est que je ne pensais pas que M. Muscle était du style à faire ses courses au plus grand marché public de Seattle. Je le voyais plutôt parcourir les rayons d'un grand supermarché, un caddie entre les mains, ou les yeux plongés sur le Net à la recherche de la super promo sur un pot de protéines !

Je lui souris naïvement.

– Aucun.

Il me plaque contre lui et dépose rapidement sur le sommet de mon crâne un bisou qui me fait pâlir.

– Alors, voyons, dit-il en sortant un bout de papier de la poche de son jean. Qu’est-ce qu’elle veut ?

Il s’arrête pour lire ce que je devine être une liste.

– Ma mère m’envoie faire ses courses pour Thanksgiving, précise-t-il. Tu te joins à nous, demain ?

Très malin, Noah, mais ça ne prend pas. Je bloque ma respiration et réponds d’un trait :

– Je suis déjà invitée chez mes parents.

Il me toise de ses grands yeux verts et se replonge dans son papier.

– OK, lâche-t-il.

Mais c’est la stricte vérité, bon sang !

Je devine à sa voix qu’il se contient. Je n’aurais jamais dû accepter de venir avec lui. Pourquoi ne peut-il pas se contenter des moments pour « ayant droit plus élargi » ? Je me retiens de lui en faire la remarque et me concentre sur ce qui nous entoure. Beaucoup de monde, beaucoup de marchands à la file indienne, beaucoup de bruits dans l’immense hall. Beaucoup de tout !

Noah énumère sa liste à haute voix :

– Donc, une dinde, des patates...

Pour me donner bonne conscience, je feins d’être d’humeur joueuse et lui arrache son morceau de papier pour finir de le lire à sa place :

– Des patates douces, des cranberries, des noix de pécan, un potiron, du saumon. Du saumon ? grimacé-je.

– C’est pour moi.

Je me garde de lui dire que je n’aime pas ça, bien que l’écœurement doive se peindre sur mon visage, et continue ma lecture pendant qu’il range ses mains dans les poches de son blouson en jean :

– Et des fleurs.

Je pense pour décorer une table...

– Pour toi, lance-t-il comme s’il s’agissait d’une banalité.

Loupé pour la table. Je stoppe net, il m'imité, le visage impassible.

– Noah...

Son prénom sonne comme une prière dans ma bouche. Des fleurs ! Je n'aime pas du tout la tournure que prend cet après-midi. Il roule des yeux avec exagération avant de les planter dans les miens. Mes pupilles tremblent, ma mâchoire se crispe et ma gorge s'étrangle en retenant un : « Je ne veux pas de (tout) ça ». Il le sait déjà, chaque fois que je m'enfuis de chez lui, je lui rappelle qu'il est libre de se trouver quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui voudra de tout ça. Une super nana, aimante, agréable, facile à vivre, sans secrets, et qui n'a pas peur de parler d'elle. À la longue, je commence à croire que je suis un défi pour lui. Un joujou pour M^{me} Providence, un défi pour Noah, qu'ils aillent tous au diable !

– Charlyne, dit-il finalement d'un ton neutre.

Difficile de résister au sourire de Noah. Il ne s'agit pas de pitié, je l'apprécie réellement. Je soupire et capitule, comme toute bonne poire qui se respecte, diraient Vic et Jack. Je relativise : tant que ce ne sont pas des roses ! Son sourire s'élargit et il me subtilise la liste comme si de rien n'était.

Ça n'est pas rien ! Justement !

En une heure, le panier s'est rempli de tout ce dont la mère de Noah avait besoin. Je suis tout ce qu'il y a de plus détendu. Plus d'illusions romanesques, plus de chichis, Noah est redevenu le « simple » pote, l'ayant droit plus élargi. MERCI. Il ne reste plus que le saumon et mes fleurs... Par-delà les étalages aux mille couleurs des fruits et légumes et des épices du monde, j'aperçois ceux des poissonniers qui affichent des nuances de gris et d'orangé. À partir de maintenant, je vais me contenter d'une respiration buccale, ou tenter de battre un record d'apnée ! En bref, ressembler à une carpe.

Je remonte mon écharpe au-dessus mon nez et gonfle une dernière fois mes poumons d'un air frais chargé de mon parfum fruité. Nettement meilleur que l'odeur du poisson !

Noah, loin de se douter de mon malaise, arpente les étalages du regard et finit par se glisser dans la file d'attente d'un des commerçants. L'ambiance est la même que sur le reste du marché, chaleureuse et joyeuse. Des vendeurs vantent les mérites de leurs produits, saluent les passants, et font voler leurs poissons à travers la foule. C'est le spectacle de Pike Place, une des choses pour lesquelles les touristes affluent chaque année dans ce marché géant. Voir les poissons volants ! Je ne suis pas férue de poissons, mais la taille des thons et des boudoirs me laisse bouche bée.

Puis c'est le choc. Tandis que Noah m'explique pourquoi il veut du saumon, mes yeux se figent droit devant nous. Plus précisément, sur le jeune homme qui sert une vieille dame. Je n'anticipe rien, mon corps et ma tête me trahissent. Mon sang se glace dans mes veines, mon souffle se fait court, mes oreilles bourdonnent. C'est lui. Matthew. Je reconnâtrai ce regard parmi des milliers. Il hante mes rêves depuis bientôt deux semaines et, je dois l'avouer, tout autant mes journées. Il a l'air différent.

Presque heureux. Son rire s'échappe de dessous son cache-cou, et effleure mes oreilles telle une caresse lorsque la vieille dame lui dit qu'elle aimerait avoir trente ans de moins pour tenter de lui faire la cour. Ma conscience me lance des piques, elle insinuerait que si c'était le cas, je me battrais en duel avec la vieille dame. Traîtresse.

– Charlyne, tu te sens bien ? demande Noah.

À la seule énonciation de mon prénom, il se redresse et tourne la tête dans notre direction. Ses yeux se plantent directement dans les miens. Je me sens devenir aussi rouge que les écrevisses devant moi. Pourquoi fallait-il qu'il bosse à Pike Place, ou encore que Noah choisisse cet étalage parmi les dix autres qui nous entourent ? Son regard reste indéchiffrable l'espace d'une seconde, une de ses mains tremble, puis il reprend contenance et s'attelle à préparer la commande de la vieille dame, un brin blafard, cependant. Ma tête se réjouit !

– Charlyne ?

La main de Noah sur mon biceps me fait l'effet d'une douche froide. Je cligne des yeux, lui souris, articule sans le regarder un : « Tout va bien », me voulant rassurante. Je vais bien ! Je me le répète autant de fois, jusqu'à y croire. De la même manière que j'observe tout ce que fait Matthew. Je suis envoûtée. Il récupère le poisson dans la glace de ses mains gantées, le place dans un sachet et le pèse, puis recommence avec d'autres produits frais. Ça n'a rien de particulier, mais c'est plus fort que moi, j'apprécie de le voir autrement que ses deux mains planquées dans la large poche de son sweat. Ou encore sur mes lèvres comme l'autre soir. Il rit, offre des clins d'œil, sert des politesses à la vieille dame.

– Que puis-je faire pour vous ? nous interpelle un homme.

Noah commande son saumon. Entier, précise-t-il. Matthew, l'oreille tendue, n'en perd pas une miette. J'essaie de me rappeler à quel point j'ai pu le détester, l'autre soir, à quel point ses mots m'ont blessée et ce pourquoi je devrais lui en vouloir. Je n'y arrive pas. Il était question d'amitié, mais soudain ça n'a plus d'importance. La vieille dame le paie et récupère son sac en lançant gaiement un : « À bientôt ». Alors que je pense qu'il va passer au client suivant, il rejoint l'homme qui s'occupe du saumon de Noah.

– Laisse, mon oncle, je m'en charge.

Mon oncle. Son oncle ? Je m'attarde sur l'homme. Grand, enrobé, brun, le teint hâlé, la peau marquée par l'âge, mais surtout le même regard bleu que Matthew. Pourquoi pas ? Il lui tapote l'épaule avec affection et passe derrière une pile de cagettes en polystyrène.

Lorsqu'il s'adresse à moi d'une voix aussi claire que de l'eau de roche, je crois rêver :

– Bonjour, Charlyne, comment vas-tu depuis l'autre soir ?

Noah se tend à mes côtés, mais certainement nettement moins que moi. Mon cœur fait une

embardée, ma colonne vertébrale accueille un millier de frissons. Faut-il que je précise qu'il n'est pas un client du PinkLady, ou peut-être simplement que Matthew est mon délectable connard de voisin ?

– Je ne suis pas certaine que tu veuilles vraiment le savoir.

Je devine un sourire derrière son cache-cou.

– Avec ou sans la tête ? demande-t-il en récupérant un énorme saumon sur l'étalage.

Je hausse les sourcils. Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

– Sans, répond Noah au moment où je grogne :

– Ce n'est pas pour moi.

Il récupère un long couteau à la lame étincelante et étale le poisson devant lui.

– Je sais, tu n'aimes pas le poisson. Même si je reste persuadé que tu serais folle de mon saumon en papillote.

Je ne sais pas si je dois me réjouir ou m'agacer. Est-ce une invitation ? J'ai même l'impression qu'on ne parle pas réellement de saumon. Le couteau s'abat fermement sur le poisson dans un bruit sourd, et Noah lui lance un regard noir. Il doit se demander qui est ce type qui en connaît plus sur moi que lui-même.

– J'ai une nette préférence pour la viande rouge et la charcuterie, je lance. J'affectionne plus particulièrement les saucisses.

Pas besoin d'attendre de le rencontrer un autre jour pour me détester de lui avoir dit ça, ni même de me retrouver seule dans quelques minutes avec Noah. Je l'ai ouvertement allumé ! Néanmoins, il semble amusé, à croire qu'il n'en attendait pas moins de moi. Noah a un mouvement de recul et fronce les sourcils, les yeux rivés aux miens. Je murmure dans une déglutition :

– Je pense que je vais t'attendre dehors.

– Pas besoin, je n'en ai plus pour longtemps, répond Matthew à sa place. Tu as retrouvé Pikachu ?

– Il est en sécurité, bien au chaud dans mon placard.

– Tu l'as privé de sortie ? raille-t-il.

La tête de Noah vagabonde de gauche à droite à m'en donner le tournis. Matthew emballe avec minutie le saumon et le pose sur la balance.

– Je surveille seulement ses fréquentations, riposté-je d'un ton cinglant.

Il arque un sourcil.

– Tu es libre ce soir ?

Qu'est-ce que ça peut lui foutre ? C'est quoi, ce jeu de politesse ? Je le fusille du regard et m'apprête à lui rappeler que nous ne sommes pas « amis » quand Noah me devance.

– Elle sera avec moi, grogne-t-il la mâchoire serrée et les poings fermés.

Ses biceps se contractent, une veine apparaît sur sa tempe, Matthew n'en a que faire, il l'ignore totalement. Moi, un peu moins. Je m'attends au pire, et quelque chose me dit que ce soir, mon ami va mettre en pratique son statut de « ayant droit élargi ». *Fais chier !*

– Si ça te dit de passer chez moi, j'ai quelque chose pour toi.

Un rictus involontaire anime ma poitrine, c'est de pire en pire ! Je ris jaune.

– La seule chose qui me motiverait pour venir chez toi serait de t'aider à faire tes cartons pour ton déménagement à l'autre bout du pays !

Je croise les bras sous ma poitrine et tapote du pied sur le sol. Comment ce mec arrive-t-il à me faire perdre patience et gentillesse aussi facilement ?

Une fraction de seconde, il me paraît désarçonné, presque blessé.

– Je suis sûr que tu ne penses pas réellement ce que tu dis.

Et il a raison ! Mon pied cesse sa cadence et je relève un sourcil avec dédain.

– Tu crois ?

Il hausse les épaules, les coins de ses yeux se plissent, sa poitrine s'agite. Il se fout de moi. Dans un éclair de clairvoyance, je me rappelle être une mauvaise comédienne. Note pour plus tard : s'inscrire à des cours de théâtre !

– Je serai rentré pour dix-sept heures, faut-il que je passe chez le boucher pour des *saucisses*, ou tu ne resteras pas manger ?

Première réaction : ma mâchoire tombe. Il vient de m'inviter à manger... des saucisses. La deuxième réaction ne se fait pas attendre, je vire au rouge en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Je peux me détester un peu plus maintenant ?

Noah perd patience :

– Elle est avec moi ! Vous êtes sourd, ma parole ?!

Des clients se retournent et l'oncle de Matthew passe la tête au-dessus de ses cagettes. C'est quoi, ça ? Un combat de testostérone ? S'il y a bien une chose que je n'apprécie pas, c'est que quelqu'un décide à ma place ! Je lance un regard mauvais à Noah. J'ai déjà assez de M^{me} Providence, je n'ai pas besoin de lui pour me dire ce que je dois faire, et avec qui. Je fulmine les yeux fermés, le temps

d'une inspiration. Lorsque je reviens à moi, Matthew me sonde. Son soupir me fait penser qu'il a compris.

– Je ne suis pas sourd, répondit-il finalement à Noah avec hypocrisie. Ça vous fera vingt-trois dollars.

Sitôt passé le pas de la porte, je jette mon sac et mon bouquet de roses sur le guéridon et me précipite dans les bras de Vic pour lui offrir la plus affectueuse des accolades, digne des meilleures amies !

Il faut le dire : elle a sauvé mes fesses d'une piteuse soirée avec Noah en un seul message. Je ne l'ai lu qu'une seule fois, mais il a été assez percutant pour me permettre de le connaître par cœur et surtout de rentrer sans réfléchir à la maison !

[On voit mes racines, crois-tu avoir le temps de me faire ma couleur ce soir ? STP. STP. STP. STP !!!!!]

Oui, oui. Cinq points d'exclamation et autant de sauts de joie de ma conscience !

Assise dans le canapé du salon, en pleine séance de manucure sur ses ongles des pieds, elle n'a pas le temps d'anticiper mon approche. Le flacon de vernis voltige sur le sol, et mes bras étouffent un « ouch » dans sa poitrine tandis que j'atterris nonchalamment sur ses jambes.

– Merci ! Merci ! Merci ! me réjouis-je contre sa joue.

Je fais claquer mes lèvres contre son oreille, oubliant même que ça fait partie des choses qu'elle déteste. Il n'en existe pas beaucoup. Samuel le barman du PinkLady, les chaussures à lacets, les conquêtes blondes de George et les bisous qui claquent !

– Cha ! grogne-t-elle en se tortillant sous mes fesses.

Je l'ignore, réitère mes remerciements, et réduis au silence ma bonne conscience qui me traite d'égoïste et de vilaine puisqu'il est question de Noah ! Je devrais plutôt avoir honte de l'avoir repoussé, mais, aussi curieux que ça puisse paraître, il n'en est rien. Il m'a saoulée à l'instant même où il a tenté de me questionner sur le « type de la poissonnerie qui lui paraissait trop intime pour être n'importe qui ».

– De rien, répond-elle finalement. Mais qu'est-ce qui me vaut cet élan de folie ? Ne me dis pas que c'est simplement parce que je t'accompagne à Buckley ?

Je m'éloigne assez d'elle pour lui montrer mon sourire. Une mèche de mes cheveux se colle au pinceau de son vernis à ongles rouge toujours tenu fermement entre ses doigts.

– Oui et je suis si heureuse de te faire ta couleur !

Et un peu moins pour ma mère maintenant aussi rouge qu'une partie de ses ongles.

– Tu veux dire que tu n'as jamais été aussi enthousiaste à l'idée de me teindre les cheveux ? Ne me prend pas une dinde, Charlyne, je te connais, je sais quand tu me mens, crache le morceau !

Je tords ma bouche dans une moue déplorable. Traduction : « Ouais, tu as raison ».

– Et tu me connais aussi assez pour savoir que je ne te dirai rien..., la taquiné-je.

Elle plisse les yeux, démêle mes cheveux de son pinceau et me tapote la fesse pour que je me lève.

– J'ai de quoi te faire chanter.

Ça m'étonnerait ! Parce que lui donner la raison pour laquelle je voulais me débarrasser de Noah ce soir impliquerait que je lui raconte mes déboires avec notre voisin. Et ça, il en est hors de question ! Je me lève de ses jambes tout en faisant « non » de la tête. D'autant plus que je ne connais pas réellement la raison qui m'a poussée à rentrer ! Noah m'a simplement proposé de manger une pizza devant un film dans son salon, il n'y avait rien de romantique ni de chichiteux (précisons que la seule note romantique de la journée se trouve sur le guéridon de l'entrée, un bouquet de roses rouges). À vrai dire, c'est l'après-pizza qui me dérangeait, comme si je ne désirais pas me retrouver sous les draps avec lui. Je n'avais qu'une seule envie... une nouvelle coïncidence, un coup de pouce de M^{me} Providence pour rencontrer Matthew dans l'ascenseur ou sur le palier de la porte. Je dois l'avouer, j'aime nos échanges tordus.

– Ça concerne demain et ton futur mari, continue-t-elle face à mon mutisme.

Je l'ignore, et sais qu'elle ne résistera pas longtemps sans me parler de ce « futur mari », puisque c'est une vraie pipelette. Ma sœur, Phoebe, m'a déjà dressé le tableau lundi après-midi, je me tais. Le nouveau shérif est à tomber. Grand bien lui fasse ! Je suis sûre qu'il n'aura aucune difficulté à trouver chaussure à son pied à Buckley !

– Il est déjà presque vingt heures, je vais prendre une douche pendant que tu finis ta manucure, sale commère !

Je ramasse son flacon de vernis et le lui tends au moment où Pikachu se met à gratter au carreau de la fenêtre. J'ai le temps de l'entrevoir me tirer la langue.

– Tu l'as laissé sortir ?

– Je t'en prie, Charlyne, ça fait deux jours que tu le privas de sortie. Imagine qu'il ait une famille à nourrir dehors ?!

Elle-même n'y croit pas et je ne peux me retenir de pouffer en pensant qu'il ne s'agit pas d'une famille, mais de son propre ventre. J'ouvre la fenêtre, l'air frais et humide de Seattle s'engouffre dans le salon aussi vite que Pikachu me saute dans les bras. Je le gratte derrière l'oreille, ses pattes s'agitent sur mon pull dont la laine paie les frais de ses coups de griffes. Son museau mouillé et froid

vient à la rencontre de mon nez. Il pue le poisson ! Sale goinfre ! Il vient de chez Matthew, j'en suis certaine. Et je suis presque jalouse, mais je ne lui donnerai pas satisfaction en me pointant chez lui ce soir. Demain, peut-être...

Je m'apprête à relâcher Pikachu quand je découvre un morceau de papier roulé et coincé dans un des anneaux de son collier. Mon cœur s'emballe. Je le récupère et jette un coup d'œil rapide à Vic. La langue sortie et figée sur sa lèvre supérieure, elle est en pleine concentration, penchée au-dessus de son pied gauche calé sur la table basse. La voie est libre. Je le glisse dans la poche arrière de mon jean et libère le fauve.

– Je vais à la douche, lancé-je d'un pas précipité.

Pikachu me regarde, effaré, devant sa gamelle. Tu vas attendre ! Vic rumine un « ouais » le nez sur ses ongles. Sitôt la porte de la salle de bains fermée, je m'active à dérouler le morceau de papier. J'étouffe un rire dans ma main en lisant :

C'est deux saucisses dans un micro-ondes. La première dit : « T'as pas un peu chaud, là ? » La deuxième répond : « Oh mon Dieu ! Une saucisse qui parle !!! »

Ce mec est incontestablement un grand psychopathe ! Et je me fous de paraître complètement fana de lui, je serais incapable de montrer le contraire ! Il y a qu'à voir l'état dans lequel il me met à chaque fois que je le rencontre, ou encore ma susceptibilité face à ses propos.

Je peaufine ma réponse sous la douche, à la recherche d'une réplique audacieuse ou tout au moins qui soit à la hauteur de sa bouffonnerie. L'idée me vient en pensant à notre conversation sur notre éventuelle amitié de l'autre soir. Finalement, après avoir étalé la couleur de Vic sur ses racines, mangé un reste d'omelette de la veille, discuté d'un plan anti-shérif de Buckley, je saute littéralement sur un bloc-notes au moment où Vic s'enferme dans la salle de bains pour se rincer la tête.

Je griffonne :

Pikachu n'est pas une source sûre, il n'y a qu'à voir ses fréquentations... SOS Amitié a ouvert une nouvelle ligne.

Et, les yeux fermés, je termine avec mon numéro de portable. Comme on dit : « Soit ça passe, soit ça casse ». Je n'ai rien à perdre. L'oreille tendue vers la salle de bains d'où s'échappent les clapotis de l'eau de la douche, je m'assure que Vic n'a pas terminé. Fébrile, chancelante, le cœur battant la chamade, je traverse le couloir du palier à la hâte, coince ma missive dans l'œilleton de la porte de Matthew et sonne d'un doigt tremblant. Je n'attends pas qu'il ouvre pour repartir en courant dans l'autre sens, et je me rends finalement compte que j'avais cessé de respirer. Je m'appuie un instant contre ma porte pour reprendre mon souffle. Qu'est-ce que j'ai fait !?

Chapitre 10

Charlyne

Alors que l'on pénètre dans Buckley, j'observe la réaction de Vic, assise à côté de moi, ses pieds étendus devant elle sur le tableau de bord de ma voiture. Elle n'a pas l'air perturbée, ni même affolée ou touchée par la mélancolie. Elle joue avec son iPod relié au poste, changeant de musique toutes les demi-chansons. C'est une façade. Comme pour moi. Buckley, c'est notre vie d'avant, mais c'est aussi, pour elle, un avenir qui ne tardera pas à la rattraper. Elle devra reprendre les rênes de la boutique d'antiquités de son père, tôt ou tard. Nous nous réconforterons mutuellement sur le chemin du retour, ce soir. Et lorsqu'elle partira bosser, je pourrai errer dans l'appartement, les yeux plissés sur mon écran de téléphone dans l'attente d'un message de mon malfrat de voisin. J'ai beau me rembobiner la soirée d'hier soir dans la tête, je suis certaine d'avoir noté le bon numéro autant que je suis sûre qu'il a récupéré mon message, puisqu'il n'y était plus la seconde d'après.

Finalement, je ne sais même pas si je suis plus affectée par ma venue à Buckley ou par son ignoble silence. C'était quoi son but, avec sa foutue blague ? En réalité, à quoi rimait tout son manège sur le marché alors qu'il m'avait une fois de plus repoussée deux jours avant ?

Je reviens sur Terre. Alors que nous traversons la rue principale, mon pied droit a nettement envie d'appuyer un peu plus fort sur l'accélérateur. Les boutiques, les restaurants et les petits immeubles défilent les uns après les autres, comme mes souvenirs : rien n'a changé. Il y a toujours le salon de coiffure de Martha, Garry, le marchand de journaux qui doit être centenaire aujourd'hui, le pub de Ted, où y rentrer relevait pour moi d'une mission secrète il y a quelques années, la supérette de la famille Simon, le bureau de poste... bref, rien n'a changé. Pourquoi serait-ce le cas ? Je sais que des bâtiments peuvent pousser en quelques mois, mais ici, rien ne change, rien ne se rajoute, sauf peut-être les familles en manque de nature.

– Bon, soupire Vic. Je te rappelle les règles. Un : pas d'alcool. Deux : pas de sujets qui évoqueraient la danse. Trois : sourire à tout le monde, sauf peut-être au shérif. Quatre : ne pas essayer de mentir. Cinq : partir avant que ton père propose une partie de poker.

Je me mets à rire de bon cœur sur son cinquième point. En plus d'être longues et ennuyeuses, les parties de poker avec mon père, c'est comme espérer à tout moment qu'il va se passer quelque chose pour finalement arriver à la fin de la partie avec zéro jeton en poche, et une douleur lancinante dans les maxillaires à force d'avoir trop bâillé.

– Aucun risque sur ce dernier point, il n'y joue plus depuis qu'il a appris qu'il existait une variante intitulée « strip-poker ».

Vic rejoint mon fou rire et reprend son iPod.

– Ah, et j’allais oublier ! Ne bouge pas !

Du coin de l’œil, je la vois pianoter sur son écran. Je ne la remercierai jamais assez d’être là pour moi. Je crois même que c’est la seule personne qui ait réussi à me faire sourire à mon retour à la maison après mon accident. Une histoire de mec qu’elle avait tenté de se faire pendant toute une soirée, et qui s’était révélé être gay. Jack avait fini au lit avec lui. Sans rancune bien entendu, apparemment c’était un mauvais coup.

– Tu t’en sors ?

– Je cherche *la* chanson qui correspond le mieux à notre situation !

Pour ma part, à moins qu’elle ait une chanson qui donnerait le mode d’emploi pour égorger notre voisin sans laisser de trace, elle ne peut rien pour moi !

Et là, dans ma tête, c’est le drame ! J’ai l’impression de trahir Vic en lui cachant ce qui se passe avec Matthew depuis plusieurs jours. Mais qu’est-ce qui se passe exactement ? Je suis toute chose quand il est là, et ma langue a un besoin irréprensible de dire des conneries, faute de pouvoir faire mieux, malheureusement ! Mais pour lui ? Tantôt il me repousse, tantôt il est gentil, tantôt il se conduit comme un con, bref ! J’aurais peut-être dû lui filer le numéro de téléphone de mon psy ?

– Voilà ! s’exclame-t-elle en lançant la musique tant désirée. *Stayin’ alive* !

La voix des Bee Gees emplît l’habitable, et elle se met à chanter à tue-tête. Je ne tarde pas à la rejoindre. La voiture slalome sur la route, je n’en ai que faire, c’est mon dernier moment de folie avant de tâcher de rester en vie !

Les accolades pleuvent et s’enchaînent dans la maison de mes parents. Ma mère est au bord des larmes – je n’ai pas annulé au dernier moment. Ma sœur saute de joie en voyant Vic. Mon père, lui, m’offre un « bonjour » après m’avoir passé en revue. « Tu as pris du poids », fait-il remarquer. OK. Ça aurait pu être pire, non ? Il ne m’a pas ignorée... *Rire jaune*. La procédure principale consiste à sourire à tout le monde, hocher la tête, répondre par « oui », « non » ou « peut-être ». Pas bien compliqué, je m’y tiens et m’autorise seulement à croiser les doigts pour que la journée reste ainsi. Joyeuse, paisible, enjouée et sans prise de tête ! Je sais la chose impossible.

Je constate de mes propres yeux les changements décoratifs dont ma mère m’avait fait part au téléphone. À mes côtés, Vic esquisse une grimace, mais je savais d’ores et déjà que le style baroque de ce nouveau salon ne serait pas à son goût !

Mon père nous intime de nous diriger sous la véranda où le reste des invités nous attend. Je tique à peine. *Des ?* J’en suppose au moins un, le nouveau shérif.

Ma mère a eu raison de préférer cette partie de la maison pour le repas à cette période de l’année. Exposée à l’ouest, elle est inondée tout l’après-midi des rayons du soleil. En été, un rosier dévoile de

magnifiques fleurs roses, et en hiver, la vue sur les couleurs orangées du jardin laisse rêveur.

– Ne perds pas ton sourire, me murmure Vic alors que nous pénétrons dans la véranda.

Pourquoi veut-elle que... *oh merde !*

La future belle-famille de ma sœur est là... au grand complet. Kyle, Kyle mère, Kyle père, Kyle frère. Je force mes joues à garder la même attitude, tandis que mon ventre se noue. Cette journée a un avant-goût de mariage, et je prie de toutes mes forces pour que ni Kyle, ni Kyle frère ne fassent le rapprochement entre nous et le PinkLady.

– Charlyne ! chantonne Marge, la mère de Kyle. Qu'est-ce que tu as changé ! Ça doit faire, quoi ? Peut-être six ans que je ne t'ai pas vue ?

Je hoche la tête sans prendre le temps de réfléchir, à l'heure actuelle, c'est bien la chose qui m'importe le moins ! Elle a sûrement raison, ma mère avait donné un dîner d'honneur pour fêter mon départ pour New York il y a un peu plus de six ans. Le père de Kyle me serre dans ses bras comme si nous étions de vieux amis, et Kyle m'embrasse timidement sur la joue. Seul Brad, son frère, reste prostré à l'autre bout de la véranda sur sa chaise, les bras croisés sur sa poitrine, l'air agacé. Et ça m'arrange ! Qu'il nous ignore ainsi toute la journée s'il le souhaite, ça m'évitera de penser à lui en train de lorgner mon cul depuis le petit canapé rouge d'une des salles des shows privés.

Mon père se confond en excuses et part rejoindre ma mère et ma sœur en cuisine. *Quelle attention. Il a revêtu le déguisement de l'homme parfait.* Ma mère n'a pas lésiné sur la décoration non plus. La grande table ronde a été recouverte d'une nappe d'un blanc étincelant, la vaisselle en porcelaine et les couverts en argents disposés avec minutie, un énorme bouquet de fleurs champêtres triomphe en son centre et les chaises en fer forgé blanches sont agrémentées d'un ruban en satin jaune délicatement noué sur le dossier.

– Salut, Kyle ! s'exclame Vic, un brin trop enjouée à mon goût. Prêt à te faire passer la corde au cou ?

Ses parents se réinstallent sur leur chaise, sa mère esquisse un sourire avec fierté. Moi, j'ai toujours cette image du gros lapin rose éméché et naïf devant un podium. *Est-ce que je peux rire ?*

– Simple question de signature. Tu sais, ça fait bien longtemps que Phoebe a volé mon cœur !

Il manque certainement un lâcher de colombes à sa réponse... Quelle horreur !

– Conneries ! marmonne Brad dans sa barbe.

Toutes les têtes convergent vers lui. Kyle se gratte la gorge, l'air gêné. Même s'ils se ressemblent beaucoup, tout n'est qu'apparence. Brad est un voyou. Pas n'importe lequel. *Le voyou* qui a fini son adolescence en camp de redressement puis en pensionnat, de ce que je me souviens. Celui-ci nous dévisage à tour de rôle, et je me félicite intérieurement pour avoir choisi la tenue la plus

imperméable de mon armoire. Une chemise blanche et un pantalon de tailleur noir, look très BCBG, comme me l'a indiqué Vic ce matin.

– Waouh ! Je pense que nous avons affaire à un homme au cœur de pierre ! me lance ma meilleure amie en prenant place en face de lui.

J'étouffe un rire tout en m'asseyant, ce qui n'a pas l'air de lui plaire. Ses yeux me lancent des éclairs. *C'était quoi la règle numéro trois, déjà ? Ah oui, sourire à tout le monde.* J'augmente l'amplitude de mes zygomatiques.

– Je suis juste réaliste, pour moi, l'amour et les femmes se résument à deux choses. Perte d'argent, perte de temps, grogne-t-il.

Pour quelqu'un qui a dépensé au moins cent dollars dans un show privé il y a moins d'une semaine, je trouve qu'il a la mémoire courte. C'est plus fort que moi, je ne peux m'empêcher de la lui rafraîchir :

– Pourtant tu m'as plutôt l'air du style à payer pour en voir une nue devant toi, faute de pouvoir l'avoir dans ton lit.

Kyle s'étouffe avec sa salive, Vic pouffe, alors que Brad retrousse ses lèvres dans un sourire conquis. Moi qui pensais que ma tirade allait lui clouer le bec ou le mettre en rogne, je me suis trompée. Je n'ai fait que le divertir. Il se retourne vers Kyle, lui tape l'épaule et lui dit, railleur :

– Tu t'es trompée de sœur, mon vieux ! Celle-là est beaucoup plus amusante !

Notre cher nouveau shérif avait, semble-t-il, une affaire urgente à régler pour expliquer son absence, mais il ferait son possible pour être là pour le dessert. Avec un peu de chance, nous serons sur le départ avant que ma mère ait déposé sa tarte aux noix de pécan, puisque Vic prend son service à dix-huit heures ce soir.

Le repas ne s'est pas si mal déroulé, dans l'ensemble. En tout cas pour les autres. Pour moi, j'ai dû faire face à un million de questions de la mère de Kyle sur mon quotidien, ma vie à Seattle, et mes activités – *simple* serveuse, gentiment soufflé par mon paternel, je l'en remercie ! – et surtout aux regards intrusifs, et pas des moins discrets, de Brad. Le bouquet champêtre au milieu de table avait beau être volumineux, il ne m'a été d'aucune utilité. Le salaud a prétexté être allergique au pollen et ma mère a dû le reléguer dans un coin de la véranda. Mon malheur aurait pu s'arrêter là, sauf que Brad a, semblerait-il, élu lui aussi domicile à Seattle. Je tente plus d'une fois de me persuader que la ville contient assez d'habitants pour me fondre dans la masse, sauf que je suis certaine que M^{me} Providence est loin d'en avoir fini avec moi !

Après la dinde et les pommes de terre, je finis par craquer. D'un coup d'œil, je jauge l'assemblée autour de moi. Mon père est en pleine discussion sur un match de football avec Kyle et son paternel,

ma sœur explique son choix de ne pas vouloir faire d'enterrement de vie de jeune fille à Vic, et ma mère et celle de Kyle critiquent le besoin d'indépendance des femmes modernes. Je me retiens de toutes mes forces de ne pas leur donner mon point de vue : d'une, ça mènerait à une guerre nationale, de deux, tout le monde étant occupé, je n'aurai pas d'autre opportunité de remettre ce Brad à sa place.

Son regard me dérange. Il a quelque chose de malsain, d'arrogant et de malveillant. J'ai l'impression de manquer d'air et d'espace un peu plus à chaque seconde passée en face de lui. Son visage est fixé sur moi, ses yeux dans les miens. Je n'aime vraiment pas ce type et je plains Phoebe de devenir sa belle-sœur.

J'exagère une inspiration et croise puis décroise mes jambes sans manquer de lui foutre un coup de pied dans le tibia. Au moment où il étouffe un cri de douleur, je me confonds en excuses :

– Oh ! Je suis vraiment désolée ! Je ne t'avais vraiment pas *vue* !

Pas besoin de lui faire un dessin sur mes possibles talents de comédienne. Rageur, il fronce les sourcils, fait racler sa chaise sur le carrelage en reculant et hurle :

– Mon cul, ouais !

Toutes les conversations se taisent et toutes les têtes se tournent vers nous. Je devrais rajouter l'indiscrétion à mes nombreux défauts ! Instinctivement, mes yeux trouvent ceux de mon père. Ma bouche s'assèche et ma poitrine se déchire en constatant son visage répressif. Je me rappelle à qui j'ai affaire, qu'importe que j'aie raison ou non, avec lui j'aurai toujours tort. Si je lui expliquais la situation, il serait capable de dire que j'ai dû l'aguicher, ou que j'ai sûrement dû mal interpréter ses regards. Seule ma mère blêmit, ma sœur mime un « s'il te plaît » avec les lèvres. *Message reçu*. Je baisse les yeux sur la table devant moi, plus pour ne pas faire d'esclandre que par soumission. Des taches de sauce de dinde maculent la nappe, ma serviette porte des traces de mon rouge à lèvres rose, mon assiette compte encore trois minuscules pommes de terre et, petit à petit, les conversations reprennent. Je me répète en boucle : *Je ne suis pas stupide, je ne suis pas stupide, je ne suis pas stupide*.

Ma raison s'envole en entendant le rire méprisant de Brad. Finalement, je suis stupide. Ma bouche s'agite :

– Espèce de...

– Est-ce que tu as l'heure, Cha ? me coupe Vic presque en hurlant.

Dubitative, je la dévisage. Elle m'offre un clin d'œil. OK, ma copine n'est pas stupide et elle vient de me sauver la vie ! Je récupère mon portable dans la poche de mon tailleur et bugge littéralement face à mon écran. Oui, c'est ça, mon cerveau et mes muscles manifestent une anomalie de fonctionnement ! J'ai un message d'un numéro inconnu. Il date d'il y a un peu plus d'une heure.

– Charlyne ?!

Je l'ouvre :

[Je dois mettre quel nom dans mon répertoire ?]

Waouh, il lui aura fallu presque vingt-quatre heures pour me répondre. Est-ce que je dois me réjouir de ne pas avoir à passer ma soirée à regarder cet écran ? Joueuse, je réponds :

[Va te faire foutre.]

– Charlyne ?!

Ma tête se tourne vers Vic.

– C'est quoi ce sourire ? s'étonne-t-elle.

Ah bon, je souris ?

— C'est une référence à la règle numéro trois, je réponds. Et il est plus de seize heures.

Elle plisse les yeux, pas le moins du monde convaincue par mon argument. Quelque chose me dit que mon petit secret vit ses derniers instants. Alors qu'elle interpelle ma mère pour l'avertir que nous devons reprendre la route, Matthew me répond :

ça ne rentre pas.]

C'est plus fort que moi, un rire m'échappe, mais ce n'est pas le cas de mon père. Il se gratte la gorge en signe de réprimande. Je l'ignore, le temps d'envoyer une nouvelle réponse :

mais aussi la cause de ma perte ! Adieu !]

– Charlyne ! tonne mon père.

Résignée, je range mon téléphone dans un soupir et me redresse sur ma chaise. Se tenir convenablement, sourire, éviter les conflits. Mon téléphone vibre une fois dans ma poche, me signalant l'arrivée d'un message. Ma mère nous propose des Tupperware, avec comme principale raison : préserver les fesses de ma sœur ! Celle-ci rougit. Vic ne se fait pas prier, ça lui évitera de cuisiner au moins deux soirs d'affilée. Mon téléphone vibre presque en continu. Je me tortille sur ma chaise et entrelace mes doigts entre eux pour éviter de le sortir. Vic suit ma mère dans la cuisine, ma sœur me questionne d'un regard. En voyant mon père occupé à montrer sa nouvelle montre au père de Kyle, je craque. Trois messages.

[Tu me fais marcher ?!]

Je soupire, malheureusement non !

[À quelle heure tu rentres ?]

Je l'espère bientôt !

[Charlyne !]

Là, je suppose qu'il a pris au sérieux mon « ADIEU ».

– À quoi tu joues, bon sang, Charlyne !? lance Phoebe, exaspérée.

Je tente un coup d'œil vers mon père, son exposé sur sa montre est parfait, il pourrait tenter une reconversion comme commercial chez Rolex, c'est certain !

– Chuuut, je souffle à ma sœur avant de taper ma réponse.

et ça vaut mieux que « Va te faire foutre ».]

– Charlyne Bauer, je peux savoir ce que tu fabriques encore avec ce téléphone à la main ?

Je me fige en entendant gronder la voix de mon père. Mes muscles se tétanisent et mon sang se glace. Cette fois-ci, je ne peux pas dire le contraire, je l'ai cherché. Ce n'est qu'un téléphone, mais je lui ai donné prétexte à m'humilier. C'est ce qu'il va faire. J'ai du mal à respirer et à déglutir.

– À voir son sourire depuis tout à l'heure, je suis prêt à parier qu'il s'agit d'un homme ! persifle Brad.

Je lui lance un regard noir, les mains crispées sur le téléphone. Pourquoi personne ne prend la peine de le remettre à sa place ? Il est désagréable, froid, arrogant, ne connaît pas le vocabulaire de la politesse, et je ne parle même pas de son passé plus que douteux. Il est tout simplement DÉ-TES-TABLE ! Et tout le monde s'en contrefiche. Kyle et son père s'écrasent à la moindre remarque cinglante, sa mère se décompose, et mon père n'y prête aucune attention particulière.

Qu'importe. J'aurai toujours tort.

– Charlyne ? insiste mon paternel.

Il faut que je lui montre qu'il a raison. Pas bien difficile, je suis en proie à la crise de panique et tous les regards sont sur moi. Surtout le sien. Dur et blessant comme un poignard. *Il a raison, je suis une fille indigne et déraisonnable. Je ne suis bonne à rien, et je ne suis même pas capable de me tenir convenablement à table.*

– Ça... ça ne se reproduira plus, balbutié-je.

Dans la seconde, le téléphone retrouve la chaleur de la poche de mon pantalon, mais mon père ne semble pas satisfait. Ses phalanges blanchissent et ses lèvres se pincent. J'entends déjà sa sérénade : je suis désobéissante, je suis le brouillon, je suis trop sauvageonne, je ne cesse de le pousser à bout !

– Voilà ! chantonne ma mère en déboulant dans la véranda, suivie de près par Vic.

Sa joie s'évanouit en constatant la température de la pièce. *Glaciale*. Ses yeux se posent directement sur moi. Oui, c'est encore de ma faute.

Vic me rejoint et me tire déjà par le bras. Elle a compris. Embrassades et accolades s'enchaînent rapidement, et cette fois-ci mon père se contente d'un hochement de tête à mon encontre.

Et c'est au moment où je me dis que finalement, ce repas aurait pu être pire, que le drame se produit. Brad, lui aussi soudainement pressé de partir, nous accoste alors que je prends place au volant de ma voiture.

– Vous habitez dans quel coin de Seattle, avec ta copine ?

Dans l'affolement, ma main dérape sur le commodo de la voiture, actionnant du même coup le clignotant gauche. Bon sang ! J'aurais préféré le lave-vitre ! Je l'imagine : trempé, la bouche ouverte. Mais il est là, sec, le bras entre ma portière et la carrosserie.

– Va au fond de ta pensée, mec, lance Vic à côté de moi d'un ton cinglant.

Agacé, il se penche et il lui lance un regard noir. Moi, j'essaie de maîtriser une soudaine envie de meurtre. J'ai le cœur qui palpite, la bouche remplie de salive et les doigts cramponnés d'un côté à la clé dans le démarreur et de l'autre à la poignée de ma porte. Ses yeux passent alternativement de Vic à moi, sa bouche se tord dans une pensée.

– Juste pour savoir, dit-il enfin en soulevant les épaules. Je suis presque sûr de vous avoir déjà croisées quelque part.

– Pas difficile, nous sommes tous de Buckley.

Ma réponse précipitée le fait rire. Puis, au bruit de mon moteur qui démarre, il se cambre un peu plus vers moi. Son souffle a l'odeur du vin rouge, et il me donne la nausée.

– Si tu le dis.

C'est plus fort que moi, je tressaille un instant. La tonalité perfide qu'il a employée me laisse penser qu'il m'a reconnue, ou qu'il m'a imaginée, à moitié nue, devant lui, sous un spot rouge. Je tente de tirer la portière vers moi, mais sa masse la retient. Ma tension est palpable jusque dans ses yeux.

– Bon, s'impatiente Vic. Si ça ne te dérange pas, j'ai un service à prendre.

Il se redresse, un sourire complaisant sur les lèvres.

– Aucunement, répond-il. À très bientôt, Charlyne.

Il n'a pas dit les filles, ou Vic et Charlyne. Non. Il a dit *Charlyne*. Tandis que ma meilleure amie

vocifère un : « C'est ça », je frissonne, angoissée. Je le regarde s'éloigner, et déglutis :

– Il sait.

Chapitre 11

Charlyne

J'appuie fermement sur le bouton d'appel de l'ascenseur. L'écran m'indique que la cabine est au neuvième étage, et je pousse un soupir de soulagement tant cette journée m'a paru sans fin. Dans tout au plus cinq minutes, je serai chez moi. Les seules preuves de mon passage chez mes parents se situent entre mes mains : les Tupperware de ma mère.

Quand je pensais que notre départ avait été le point final à cette dramaturgie, je me trompais. Le pire avait été de semer Brad qui rentrait lui aussi sur Seattle. Je ne voulais pas risquer qu'il sache où nous habitons. Un détour d'une demi-heure, Vic en retard pour son service, mes mains à l'agonie à force de se crisper sur le volant, et un effroyable torticolis suite aux regards incessants dans le rétroviseur. Ce mec me fait vraiment flipper. J'ai ce mauvais pressentiment qui me dit *grillée*, et si ça ne faisait que s'arrêter là, tout irait pour le mieux. Sauf qu'il existe encore deux tangentes : le mariage de ma sœur la semaine prochaine, et le fait qu'il soit l'un des invités, pour ne pas dire mon beau-frère par alliance.

Vic a déjà élaboré tout un tas de plans. Entre autres, le séquestrer dans la cave de mon père, lui faire avaler une boîte de somnifères à son insu, crever les pneus de sa voiture la veille du mariage. Bizarrement, rien ne me tente, la seule solution pour moi serait encore de le faire zigouiller.

Parler de Brad a au moins eu son avantage, il m'a évité d'expliquer pourquoi j'étais excitée devant mon téléphone à table. Mais, alors que j'étais heureuse de ne plus avoir de nouvelles de Matthew pendant le trajet, maintenant, j'en suis presque agacée. Il me laisse de nouveau sur la touche, et comme pour me torturer un peu plus — je suis sadique — je regarde mon écran de téléphone pour la énième fois depuis que j'ai déposé Vic.

La date, l'heure, la photo de Pikachu en fond d'écran. Rien de plus banal. Pas de message de sa part. J'en aurais tellement besoin, pourtant ! N'importe quoi. Une dispute. Une blague débile. Une invitation à manger son saumon en papillote ou même une saucisse ! Tout. Pourvu qu'il me fasse oublier que je peux me sentir responsable de tout ce qui m'arrive.

L'écran numérique de l'ascenseur affiche toujours le chiffre 9. Je réitère un doigté violent sur le bouton.

— Ça ne le fera pas descendre plus vite, tu sais ?

Mon corps entier se raidit dans une vague de frissons. C'est lui. Une voix étouffée à la teinte rocailleuse sous un morceau de tissu. Je me redresse, fixe la porte métallique droit devant moi, et me mords la lèvre pour ne pas sourire. Penser à lui le ferait-il apparaître ? La silhouette de Matthew se

profile sur ma gauche. Les mains dans les poches d'un jean foncé, pas de sweat aujourd'hui, mais un pull en laine gris porté près du corps. Et bien entendu, son éternel cache-cou monté jusque sur son nez. J'essaie de ne pas fondre en le découvrant sur ce qui doit être pour lui son trente-et-un, et prends une longue inspiration. Il ne pue pas le poisson, il sent bon. Terriblement bon.

– Tu as perdu ta langue ?

Je pince les lèvres pour faire perdurer mon mutisme, n'oublions pas que je cherche le conflit. J'appuie de nouveau sur le bouton sans lui offrir un regard. L'écran numérique fait défiler les étages, la cabine sera bientôt là.

– Ou peut-être que tu me boudes, persiste Matthew, railleur.

Je ne cille pas. Je reste statique, les mains fermement agrippées au sac rempli de Tupperware de ma mère. Je rejette un sourire en pensant à cet enfoiré de Brad et aux reproches de mon père. Ça marche, ma mâchoire se crispe.

– Si c'est à cause de ton message, je ne pouvais pas te répondre, j'étais chez mon oncle pour Thanksgiving, se justifie-t-il.

Et hier soir ? Il dînait en tête à tête avec Pikachu ? Je marque le silence par un soupir et remonte mon menton avec dédain.

– Je parie une danse que tu auras ouvert ta bouche avant que l'ascenseur n'arrive à notre étage.

Je manque de m'étouffer face à son défi. Pourquoi faut-il qu'il remette sans cesse mon job sur le tapis ? Les portes s'ouvrent devant nous, et Matthew s'engouffre dans l'ascenseur d'un pas assuré. Je le fusille du regard avant de le suivre. Je cherchais le conflit, je suis servie. Il me déçoit. J'avais changé d'avis sur lui, je ne le pensais pas être ce genre de mâle. Ceux qui accordent de l'importance au physique, ceux qui se laissent amadouer par un strip-tease.

Il s'adosse contre la paroi, les yeux pétillants de malice. Je rentre à mon tour et lui offre mon dos en guise de réponse. *Qu'il aille se faire foutre !*

Le regard en coin, j'appréhende chaque étage sur le pavé numérique. Au premier, rien ne se passe, ma respiration est silencieuse, mon oreille tendue. Au deuxième étage, un bruit de tissu m'avertit qu'il a bougé, je déglutis et supplie silencieusement le moteur de l'ascenseur d'accélérer. *Plus vite. Plus vite. Plus vite.*

C'est au troisième que ça se produit. Sa joue s'est posée sur la mienne et sa main sur mon ventre. En même temps, mes yeux se ferment, mes lèvres se pincent, mon souffle se fait court. Je ne réfléchis à rien, si ce n'est à la sensation que me procure sa peau. Chaleur, frissons, papillons dans le ventre. C'est à la fois merveilleux et diablement douloureux. Je dois bloquer mes soupirs et mes râles et surtout me retenir de me retourner. Mon cœur s'agite dans ma poitrine, mes membres tremblent et ça ne s'arrête pas là. Sa main balaie mes cheveux délicatement, je frissonne de tout mon être. Pourquoi

me fait-il cet effet-là ? Ce mec est *ma* torture. Je ne vais pas tenir longtemps. J'ai l'impression de rêver éveillée et serais prête à me pincer pour certifier que tout est bien réel.

Malgré moi, mes yeux s'ouvrent instantanément en devinant ses lèvres près de mon oreille. Son souffle brûlant caresse ma nuque avec indécence. Il sent la cannelle. Je suffoque en comprenant qu'il a ôté son cache-cou, mais je ne lui donne aucune satisfaction. L'enjeu est de taille. *Une danse*. Je pince un peu plus les lèvres et resserre mes jambes, j'ai l'impression que tout mon sang s'est donné rendez-vous dans ma culotte. Sa bouche flotte sur ma nuque, sur ma mâchoire, sur mon oreille. Il fait mine de m'embrasser sans jamais me toucher, ma peau réagit tout aussi bien, un chemin ardent se profile. J'en ai le tournis. Pourquoi l'ascenseur met-il autant de temps ? Son torse fait pression contre mon dos et ses doigts tremblent sur mon ventre. Le chiffre cinq apparaît enfin, et me redonne contenance. Il a perdu.

– Ce pantalon te fait un cul d'enfer, Charlyne, murmure-t-il dans mon oreille avant de me quitter.

J'ignore la chaleur qui me gagne en le sachant relâcher mes fesses, et me retourne, un doigt en l'air. J'ai à peine le temps d'entrevoir sa bouche qu'il réajuste son cache-cou. Elle m'est apparue appétissante, pleine et large. *Surtout* appétissante, à m'en faire oublier une remarque acerbe pour un simple :

– Perdu !

Ses yeux pétillent un peu plus, je devine un sourire.

– Au moins, je t'aurais entendu parler.

Une goutte de sueur perle sur son front. Quelque chose me dit que son petit jeu ne l'a pas laissé de marbre. Se serait-il brûlé les ailes en m'approchant ? Comme s'il avait deviné mon constat, il me dépasse et sort de la cabine en se raclant la gorge, destabilisé.

– Comment s'est fini ton repas ? demande-t-il avec un semblant de sérieux.

Je le suis sur notre palier commun.

– Je ne m'en souviens plus, encore une fois, tu m'as distrait de la meilleure des façons.

Autant lui dire que j'aurais aimé que l'ascenseur tombe en panne pour qu'il continue son petit jeu ou qu'il me baise dans la cabine ! Je me mords l'intérieur de la bouche pour me punir et me reprends :

– Et sache que je ne t'aurais jamais fait de strip-tease.

– Je ne te l'ai jamais demandé. Si j'avais voulu un strip-tease, connaissant ton lieu de travail, je n'aurais eu qu'à m'y rendre.

Il m'offre un clin d'œil et se retourne vers sa porte. Savoir qu'il pourrait venir, ou même, pire,

qu'il s'est déjà rendu au PinkLady me rend nerveuse. Je ne veux pas qu'il me voie comme ça. Dans mon plus simple appareil, à mon insu. *Pas lui.*

Au tintement de ses clefs dans la serrure, je reprends contenance.

– Tu as parié une danse...

Il hoche la tête et me fait face.

– Oui, mais pas un strip-tease.

– Je...

Ma mâchoire m'en tombe, je n'ai rien à répondre. Mes sourcils se froncent sur son air victorieux, je referme ma bouche aussi sec et fouille avec empressement la poche de mon blouson à la recherche de mes clefs, honteuse. Une danse ! Combien en existe-t-il de différentes sur Terre ? Le sachet à Tupperware me gêne, je suis à deux doigts de l'envoyer voler contre la porte.

– Tu veux parler de ce repas en famille ?

Je me retourne et lui lance un regard noir. Je me souviens de ses mots : « Tu en as une, au moins. »

– Tu comptes me juger une nouvelle fois ?

Piqué, il secoue la tête et ouvre sa porte dans un soupir.

– Laisse tomber, crache-t-il.

Il franchit le seuil de son appartement et je me précipite :

– Tu as de quoi boire ?

Il s'arrête net. Est-ce que je viens réellement de m'inviter chez lui ? Le silence s'éternise, sa main frétille sur la poignée de sa porte, il jauge la situation. Si nous ne sommes que de simples voisins, je ne vois pas en quoi boire un coup avec moi deviendrait un problème. Je suis sur le point de me résigner à rentrer chez moi, lorsqu'il se décide enfin :

– Bière, ça te va ?

Je jubile et fais taire la petite voix au fond de moi qui me dit que je ne fais que me torturer. Matthew a déjà été clair, nous ne serons jamais amis. Moi, je pense qu'il s'agit d'autre chose, qu'il *peut* y avoir autre chose.

Il pousse en grand la porte, comme pour appuyer son invitation. Je m'y faufile en me retenant de sauter dans tous les sens. *Je suis chez lui !* À la lumière tamisée d'une lampe, je constate que son appartement n'a pas changé, toujours aussi impersonnel, parfait, une vraie maison témoin. Je lâche mon sachet sur sa table basse au moment où la porte claque.

– Fais comme chez toi, j’en ai pour une minute, grogne-t-il.

J’ai juste le temps de le voir s’échapper dans le couloir qui mène aux chambres. Est-ce qu’il regrette de m’avoir invitée ? De s’être laissé obliger ? Je ne veux pas être une obligation, je veux être un choix, et pour aller plus loin, une envie.

Je rebrousse chemin à contrecœur, résignée. La main sur la poignée de la porte, mon regard se fige sur mon cadre posé sur son guéridon à l’entrée. Il l’a remplacé. Ce n’est plus le mien, c’est un nouveau pour ma photo de l’école de danse. Il est jaune poussin, et large d’au moins deux bons centimètres alors que son prédécesseur était noir et fin. Je ne m’arrête pas à la couleur, qui connote une certaine ironie, mais sur le post-it collé dessus. Il est écrit : « À mes yeux, rien n’a changé. » Mon cœur a un loupé, ma bouche esquisse un sourire. Fait-il référence au pas de danse que j’ai effectué pour lui, ou à ce que j’étais avant de chuter ? Il ne me connaissait pas. La réponse est évidente, pourtant quelque chose me pousse à penser qu’il y a autre chose. Comme lorsqu’il se tend à proximité de moi, comme le soir où il a frémi au contact de mes doigts sous son pull, comme dans la rue où il est resté désespérément suspendu à ma bouche alors que la sirène des pompiers retentissait, ou encore il y a quelques minutes dans l’ascenseur.

– Tu t’en vas déjà ? se moque-t-il.

Je sursaute et ôte la main de sa porte, prise en flagrant délit de fuite.

– Je... Je... Pikachu doit avoir faim, bafouillé-je.

Il a troqué son jean pour un large bas de jogging en coton gris, et son pull pour un T-shirt noir des Seahawks. Il n’est plus sur son trente-et-un, mais reste diablement sexy. En dehors de son cache-cou, sa tenue lui confère une allure entre le parfait enfoiré de sportif et le connard de bad boy, tout ce que je déteste, mais, bizarrement, encore une fois, je suis irrémédiablement attirée.

– Il pionce sur mon lit, répond-il.

Ses biceps se contractent quand je pose mes yeux sur eux. Même à la faible lueur de la lampe, les stigmates de ces brûlures m’apparaissent. Luisantes, elles sont rosies comme sur sa main. Elles esquissent des nœuds et des lignes grossières sur tout son membre, et je me demande si elles sont aussi douces.

Entendre la langue de Matthew claquer me sort de ma rêverie. Gênée, je marmonne :

– L’enfoiré.

– Qu’est-ce que tu en penses ? demandé-je à Matthew assis à côté de moi.

Je viens de passer une bonne heure à lui expliquer ce qu’a été mon repas de Thanksgiving, du

comportement obsessionnel de Brad à la dureté de mon père envers moi. Je n'ai même pas laissé planer de doutes sur l'enfance que j'ai eue, c'est la deuxième fois que je lui en parle. Je ne sais pas s'il peut comprendre. La maltraitance psychologique ne se voit pas et laisse pourtant bien plus de traces que la maltraitance physique, parce que personne ne nous croit. Ça aurait pourtant été si simple. J'aurais pu montrer à tout le monde ce qu'il me faisait subir. Soit l'alcool y est pour quelque chose – quatre bières à mon actif – soit j'ai réellement pleinement confiance en lui. Il n'a jamais sourcillé, n'a jamais soupiré, ne s'est jamais crispé, il s'est contenté de m'écouter, les yeux rivés sur mes lèvres. Et c'est son regard, orageux et profond, qui a parlé pour lui. Il m'a dépouillée, m'a poussée à lui faire part de ma plus grande peur, en dehors de la chute : mon père. Dans ses yeux bleus obscurs, je n'ai pas bafouillé, je n'ai pas hésité, je me suis confiée. Peut-être que, quelque part, je voulais qu'il comprenne ma révolte à passer des moments en famille ?

– Ignore-le.

– Mon père ? demandé-je en me redressant.

Il secoue la tête. J'en conclus Brad.

– Même si l'assemblée comptera plus de cent invités, je ne suis pas certaine de pouvoir me fondre dans la masse. Je te rappelle que je suis la sœur de la mariée.

En le disant à voix haute, je m'affole :

– Oh putain ! J'espère qu'il n'y aura pas de table étiquetée « famille », sinon je suis foutue ! Cet enfoiré serait capable de venir poser son sale cul à mes côtés !

Matthew s'étouffe sur mon vocabulaire. Il constate :

– Je crois que tu as assez bu.

Et me rappelle à quel point, *lui* est sobre. Oui, forcément, boire avec un cache-cou sur la bouche relève du défi. Je me souviens de ses lèvres et de leur douceur sur ma peau. Mes joues doivent être écarlates et je remercie l'alcool de les teinter naturellement, sinon il y aurait eu toute mon indécence : je voudrais les voir de plus près et les toucher.

– Tu n'as pas soif ? demandé-je avec désinvolture.

J'écarte toute malice en me réinstallant tout au fond de son fauteuil, les yeux rivés sur mes ongles. Il n'y a rien à redire sur mon vernis *nude*.

– Je boirai plus tard.

Donc, il a soif. Je n'ai, une fois de plus, pas été bonne comédienne et ma bouche désinhibée s'agite toute seule :

– J'aimerais comprendre. Tu me laisses voir ton bras, toucher ta main, mais tu continues à me

caché ton visage. J'ai presque l'impression que ça ne te gênerait pas de te pavaner tout nu devant moi tant que ton cache-cou reste à sa place !

Ma main se plaque sur mes lèvres. Merde. Qu'est-ce que je viens de dire ? *Se pavaner tout nu...* Oh, bordel, s'il le prend comme un défi ! Matthew reste de marbre. Comme à son habitude. À croire qu'il s'attendait à ce que j'y fasse allusion dans la soirée.

Je lui sers, entre deux doigts, un sourire qui se veut désolé et il lève les yeux au ciel, amusé. Suis-je drôle ? En tout cas, il ne m'en veut pas. Je continue :

– J'ai vraiment beaucoup de peine pour ta bouche... pour tes lèvres... non. Ce que je veux dire c'est que je ne veux pas que tu te retiennes de boire. Éteins la lumière, cache-toi dans la cuisine, dis-moi de fermer les yeux, je...

– Tu as vraiment assez bu pour ce soir, me coupe-t-il sur un ton qui se veut moqueur.

Soit l'alcool me joue des tours, soit je le vois indisposé. Cas rare. À faire marquer dans le journal local.

– Tu as peur de moi ?

Là, ce n'est pas la bière, il blêmit. Je plisse mes yeux avec malice, et me penche sur lui telle une panthère – éméchée, je le conçois. Mais ma tactique fonctionne, il déglutit et se dérobe à mon approche en se mettant expressément debout. Un soupir m'échappe, de la même manière que lui. Trop vite. Il a raison : j'ai trop bu.

Je me renfrogne dans mon coin de canapé, alors qu'il s'évertue à retrouver des forces en débarrassant sa table basse des cadavres de mes canettes de bière.

De la cuisine, il hurle :

– Tu n'as pas envie de faire pipi ?

Pipi.

Au-delà du ton malicieux qu'il vient d'employer, il a dit le mot fatal. Celui qui va faire foirer tous mes plans pour tenter de voir sa bouche. Celui qui va m'obliger à me rendre aux toilettes.

Pipi, c'est un mot virus. Il suffit de le penser pour en avoir envie. Ma vessie me rappelle maintenant que je n'ai pas été au petit coin depuis... merde. Ce matin et mon départ pour chez mes parents. Depuis trop longtemps.

Je me tortille sur le canapé, tandis que Matthew ouvre le robinet. Le mot virus prend de l'ampleur. J'entends l'eau couler et clapoter. Je me tortille sur le canapé. Il remplit un verre qu'il pose consciencieusement près de l'évier. À la décharge électrique dans mon bas-ventre, je comprends qu'il a gagné, si j'attends cinq minutes de plus, je me pisserai dessus avant même d'avoir fait un

mètre.

Sous son regard amusé, je pars au pas de course jusqu'aux toilettes. J'ai tout le temps de constater que les murs sont impeccablement blancs, que la déco est aussi sommaire que son appartement, que tout est propre, que ça sent bon, que la poubelle ne déborde pas de linge sale et qu'il n'y a qu'une seule brosse à dents au-dessus du lavabo, puisque ma vidange semble durer une éternité !

Je repars aussi vite, mais m'arrête net à mi-parcours. Il a éteint la lumière.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine en comprenant qu'il a ôté son cache-cou. Enfin !

Je plisse les yeux pour m'habituer à l'obscurité et balaie la grande pièce du regard à sa recherche. Dans la faible lueur offerte par les lampadaires en bas de l'immeuble, je le découvre en appui contre le plan de travail de la cuisine.

– Essaie de ne pas te vautrer pour rejoindre le canapé, m'avertit-il.

Je n'ai pas besoin de son conseil, puisque mes pieds me portent droit jusqu'à lui. Je ne reconnais pas la fougue qui m'anime, je sais seulement que je veux m'approcher d'assez près pour le voir. Pour la voir. Cette bouche.

– Qu'est-ce que tu fais, Charlyne ?

Je crois percevoir de l'affolement dans sa voix, mais l'ignore en parcourant le dernier mètre. Mon cœur fait un tel bordel dans ma tête que j'ai l'impression de me retrouver devant la turbine d'un avion. Il se redresse, alerte.

– Charlyne.

Son murmure me fait prendre conscience de sa détresse. Il a la même sonorité que lorsqu'il me suppliait de lui parler dans la rue. Des flashes de son visage terrorisé me reviennent en pleine figure. Finalement, je me laisse choir à côté de lui contre le plan de travail et croise les bras, résignée. Je m'auto-insulte, les yeux rivés sur mes pieds : je suis trop bonne ! La meilleure des bonnes poires !

– Je ne te regarderai pas si tu n'en as pas envie, grogné-je. Je suis à ta droite, à l'opposé de ta cicatrice, et si tu gardes la tête dans le même axe, tu n'auras aucun souci à te faire, beau brun.

Un rictus agite sa poitrine et son biceps caresse mon bras.

– Je te l'ai déjà dit, Charlyne, je n'ai pas peur de toi.

Son sarcasme ranime ma détermination à m'emparer de sa bouche. J'y vois comme un défi parce que je n'y crois pas un mot. Je me redresse et lui fais face.

– Donc, tu ne verras aucun inconvénient si je me place devant toi les yeux fermés ?

Je n'attends pas sa réponse et me faufile entre ses jambes. Il se redresse. Mon cœur ébranle ma gorge, je ne sais même plus si je respire. Je m'élance, les paupières closes, à la recherche de son torse avec ma main. Je devine son flanc, glisse jusqu'à son bras gauche. Ses cicatrices se profilent dans ma tête. Elles dansent sous mes doigts. Lisses, douces comme de la soie, et ardentes.

– Tu ne me fais pas peur.

Son murmure et son frisson le trahissent. Je remonte lentement jusqu'à son épaule. Ses muscles se contractent à mon passage. Je jubile en constatant que je lui fais cet effet-là.

– Tu radotes.

Dans l'obscurité totale, j'ai le tournis, l'alcool me joue des tours, mais je continue mon ascension par-delà son T-shirt jusqu'à son cou. Lui aussi est parsemé des stigmates de ses brûlures. Sa peau me paraît plus délicate et son cœur cogne vite et fort dans ses jugulaires. De mon autre main, je m'appuie sans retenue de tout mon poids sur ses abdominaux bandés et me hisse sur la pointe des pieds.

– Ne fais pas ça, s'affole-t-il.

Il reste figé sous mon corps, brûlant. Son souffle balaie une mèche de mes cheveux sur ma joue. Je suis si près de sa bouche. Mais pas assez. Je l'imagine et c'est un supplice, je dois redoubler d'efforts afin de ne pas ouvrir les yeux. Je sais qu'il m'observe. Je sais que je le désarme. Je sais qu'il se retient lui aussi.

– Tu ne m'arrêtes pas pour autant.

Je l'entends déglutir, il tressaille et j'appréhende tellement qu'il m'échappe, que je me fige près de son oreille.

– Est-ce que c'est plus sensible ? Je veux dire, est-ce que tu perçois les choses de la même manière ?

– Non. La peau est peut-être plus fine à certains endroits, mais je ne ressens rien.

Je tente de rassembler mes esprits. Comment en suis-je arrivée là ? Je voulais sa bouche. Et lui ne ressent rien. C'est douloureux de le savoir. Pourtant, tout porte à croire qu'il n'en est rien. Son corps tremble, sa respiration est saccadée, son cœur bat fort sous ma main et il transpire.

– Donc, si tu fermes les yeux, tu n'es pas capable de savoir si je fais ça...

Je dépose mes lèvres sur sa joue brûlée, sans la voir, sans connaître l'étendue des dégâts. Je m'en fous. Elle est comme l'autre, mais en mieux. Parce que je suis consciente qu'elle est si près de sa bouche. Et moi aussi. J'ai l'impression que sa peau se pare de frissons et qu'elle électrise la mienne. Mes lèvres frémissent douloureusement, j'en veux plus. Il me suffirait de dévier d'un centimètre pour la goûter.

– Arrête, Charlyne.

Son murmure chatouille mon visage. J’ouvre les yeux et agrippe son regard. Il a la même teinte que lorsqu’il m’avait coincée contre la porte de mon appartement, mystérieux, indéchiffrable, tellement lui. Mon ventre se tend en y repensant, je me souviens de la chaleur de son bassin et de la puissance de ses muscles sous mes doigts et efface le reste. Son sarcasme. Le dégoût qu’il avait laissé transparaître.

– Je suis sûre que tu mens, je t’ai senti. Pourquoi caches-tu ton visage si tu n’as pas peur de moi ?

Mes yeux descendent lentement sur sa bouche. Pas sur cette cicatrice, je l’ai déjà dit, je m’en fous. Mon sang se fait ardent et violent dans mes veines, ma respiration imperceptible, tout est figé devant moi. Sur ses lèvres appétissantes. Inconsciemment, j’humecte les miennes. Et tout m’échappe. Il retourne la situation dans tous les sens du terme. Il m’a fait valser si vite qu’en un rien de temps, je me retrouve coincée entre lui et le plan de travail, le haut du corps maintenu loin du sien par sa poigne.

– C’était une mauvaise idée, je n’aurais jamais dû te laisser rentrer chez moi.

Je l’ignore et n’en crois rien. Ses doigts tremblent sur mes épaules.

– Pourquoi te caches-tu, Matthew ? réitéré-je.

Il se penche dangereusement – ou délicieusement – sur moi, atteint mon oreille dans un souffle ardent. Le temps se fige une nouvelle fois. Il n’y a que lui, sur moi. Plongée dans les effluves de son shampoing sucré, ma tête se remet à tourner, la chaleur de sa joue me fait frissonner, son torse puissant m’empêche de respirer. Mais c’est bon.

– Tu n’as pas idée de ce que j’ai vécu.

Je me fige, incrédule. Ses doigts referment leur prise sur mes poignets avec animosité, comme le ton de sa voix. Il n’y a rien de charnel, de bienfaisant. Il est froid et distant. Je me tords sous la pression de ses mains.

– Tu me fais mal.

– Tant mieux, au moins je suis certain que tu ne t’approcheras plus de moi. Je ne veux pas d’une fille comme toi.

– Lâche-moi, s’il te plaît.

– Non. Je veux que tu comprennes qui je suis. Je suis le mec qui a raté un dîner aux chandelles pour une soirée entre potes. Je suis le mec qui est rentré trop tard pour sauver sa femme déjà calcinée par les flammes. Je suis ce mec-là. Je suis le mec qui a tué sa femme, alors ne t’approche plus de moi.

Sa mâchoire se contracte contre ma joue, et mon sang se fige dans mes veines le temps de ses paroles. Maintenant, il circule vite et ébranle chaque pensée tangible dans ma tête. Sous ses doigts

qui lacèrent un peu plus ma peau, je reconnais sans peine la boule qui se forme dans ma gorge. Des images de mon père dans une colère monstre font irruption. Il ne m'a jamais frappée, mais ces doigts sont le reflet de l'emprise qu'il a encore sur moi. Mes poumons se contractent et rejettent l'air qu'ils renferment. Je suffoque. Je me sens prise au piège. *Il ne peut rien contre moi. Buckley est si loin de Seattle.* Des larmes amères dévalent mes joues.

– Tu me fais peur.

Il ne cille pas.

– Tant mieux. Je ne suis pas tous ces types que tu fréquentes, ni ta barre de pole dance. Moi, je n'ai aucune envie que tu joues avec moi. Je vaudrais mieux que ça.

Il vient de me battre à plate couture avec la seule chose que je lui avais offerte : ma confiance sur ma plus grande crainte. Je le hais.

Chapitre 12

Charlyne

Cette nuit se classe parmi les dix premières des pires de mon existence. Sitôt libérée des mains de Matthew, j'ai sprinté comme jamais je ne l'ai fait jusqu'à mon appartement et, la gorge serrée, les membres brûlants, je me suis jetée tout habillée sous une douche gelée. Je voulais frissonner de froid et plus de peur. Je voulais me rappeler que j'étais ici, chez moi, et non à Buckley chez mes parents, et surtout, je voulais chasser de ma tête les souvenirs qui avaient ressurgi par surprise face à la brutalité de Matthew : les yeux terrifiants de mon père, sa violence verbale, et ma culpabilité de l'avoir mis tant de fois en colère. En me répétant des tonnes de fois qu'il ne pouvait plus rien contre moi. Qu'importe ce qu'il pensait, disait, je m'étais émancipée et je ne ferai que ce que je veux de ma vie.

En ce début d'après-midi, je regarde avec appréhension mes poignets sous les manches de mon peignoir de bain. Ses mains ont laissé une marque indélébile. Pas sur la peau, mais dans la tête. Je déglutis pour la énième fois depuis mon réveil et me rappelle ses paroles. *Une fille comme toi*. Quelques fois, en pensant à ce qu'il a vécu, une partie de moi essaie de ne pas le haïr, mais c'est sans compter le fait qu'il a utilisé ma faiblesse pour m'éloigner de lui. Je chasse de ma tête les millions de questions qui m'assaillent, entre autres : c'était il y a combien de temps ? Que s'est-il réellement passé ? Pourquoi n'est-il pas rentré chez lui tout de suite ? Afin d'éviter de lui pardonner. Je ne le veux pas. Il m'a fait souffrir, et le fait encore.

Je n'ai pas revu Pikachu, je n'ai pas récupéré les Tupperware de ma mère, je n'ai eu droit à aucun message d'excuse. Il ne s'excuse pas de m'avoir fait peur, de m'avoir fait mal, de s'être comporté comme le plus gros connard de Seattle. Désormais, nous sommes revenus au point de départ, si ce n'est pire. C'est seulement mon voisin. Il n'est plus l'égorgeur, il n'est plus attirant, il n'est plus diablement sexy, il est juste le salaud qui a réussi à mettre un sacré bordel dans ma tête.

Mes doigts se crispent sur le plan de travail de la cuisine et un frisson parcourt mon échine. Mon peignoir est trempé de ma douche, et pourtant je n'ai aucune envie d'aller m'habiller.

Vic dort à poings fermés. Comme j'étais incapable de m'endormir cette nuit, je sais qu'elle est rentrée tard. Trois heures vingt-trois, pour être précise. J'ai dû faire un gros effort pour ne pas la rejoindre dans son lit et tout lui raconter. Là encore, je me retiens de le faire. Ce soir elle fait la fermeture, elle a besoin de sommeil, et surtout, problème de taille, Noah est là. Il lui suffirait de croiser mes yeux rougis une seule fois pour qu'elle comprenne que ça ne va pas. J'ai déjà eu du mal à convaincre Noah que mon état était le fruit d'une vilaine migraine, je ne voudrais pas que ma meilleure amie éveille ses doutes.

Il a débarqué sans prévenir il y a une heure, couvert de sueur. Il voulait faire un détour par chez moi avant de rentrer de son jogging. *Trop gentil*. Je m'en serais bien passée. Tout comme ses baisers

sous la douche. Je suis une nouvelle fois égoïste envers lui, mais rien ne l'obligeait à venir et personne ne lui a demandé !

– Merci pour la douche, susurre Noah dans mon oreille.

Une de ses mains se glisse sous mon peignoir, caresse mon ventre, tandis qu'il se perd dans ma nuque. Je me crispe, repousse un haut-le-cœur. Je tente de me laisser aller à ses attentions, essaie de me rappeler comment c'était avant. *Avant Matthew*. Je ne me posais pas de questions, je ne me demandais pas si c'était bon, si ça pouvait être meilleur avec quelqu'un d'autre. Je répondais, tout simplement. J'appréciais. Mais là, je suis pétrifiée. Sous l'eau chaude, je serais incapable de faire plus que de l'embrasser. Je me retourne vers lui pour esquiver sa tendresse.

Torse nu, une serviette autour de la taille, il me dévisage, incrédule, et laisse tomber ses bras sur ses flancs.

– Désolée, Noah, mais ce n'est pas le jour. Mon mal de crâne monopolise toutes mes pensées.

À trop feindre la migraine, celle-ci va finir par pointer le bout de son nez !

– Tu as pris un Doliprane ?

S'il était aussi simple de se débarrasser de mon connard de voisin avec un vulgaire comprimé, je l'aurais déjà fait !

– Je vais boire une tisane, j'espère que ça m'aidera à dormir quand tu seras parti.

Je hausse les épaules pour appuyer mon mensonge.

– Tu veux que je reste avec...

Heureusement pour moi, la sonnette de la porte d'entrée l'empêche de finir sa phrase, et nos deux têtes se tournent à l'unisson vers elle. Mais j'en devine facilement la fin, il veut passer sa journée avec moi. *Hors de question*. Je n'oublie pas ma *migraine*. La bouilloire se met à siffler sur la gazinière avant que j'aie le temps de réagir.

– Tu veux bien aller voir ? demandé-je.

Noah acquiesce et me relâche.

– Tu attends quelqu'un ? demande-t-il à mi-parcours.

– Non. Pas que je sache.

C'est sans doute pour Vic. Je grimace tout en levant la bouilloire du feu, j'espère qu'il ne s'agit pas d'une visite improvisée de son George, il ne manquerait plus que lui. Ça donnerait une raison de plus à Noah de rester.

– Ouais, dit Noah en ouvrant la porte.

— Charlyne est là ?

Je me fige et m'étouffe comme si je venais de recevoir un coup de poing dans le ventre. Mon sang circule vite dans mes veines. Acide et épais. La bouilloire m'échappe des mains et tombe dans un fracas contre le plan de travail. J'ai à peine le temps de la rattraper. Mes membres tremblent. La peur ? L'excitation ? L'appréhension ?

– Eh ! C'est pas toi, le type de la poissonnerie ?

Si, si, c'est bien lui. Le connard arrogant de la poissonnerie, celui qui veut m'offrir un saumon en papillote et qui serait prêt à me péter un poignet.

– Charlyne ? appelle Matthew en l'ignorant.

Je tourne la tête vers la porte. L'imposante musculature de Noah m'empêche de le voir.

– Ouais, c'est toi. Je te reconnais. Elle a la migraine, qu'est-ce tu lui veux ?

Il a raison, *qu'est-ce qu'il me veut ?* Le dos de Noah se tend et une de ses mains prend appui contre le montant de la porte. Il tente de l'impressionner. Je reprends mes esprits.

– Charlyne !

Les frissons qui parcourent ma peau me clouent au sol. Mes pieds ne répondent pas à ses appels. Je déglutis.

– T'es sourd ou quoi ? s'agace Noah.

– Non. Je veux simplement parler à ma voisine.

Le ton assuré et calme de Matthew, comme à Pike Place, ne fait qu'échauffer les nerfs de mon ami. Et maintenant, je suis un peu plus dans la merde. Celui-ci sait que le type de la poissonnerie est mon voisin. Il ne manquerait plus qu'il sache que j'ai bu quatre bières chez lui hier soir.

– Et moi, je suis son mec.

C'est moche, très moche. D'une, il ne l'est pas, de deux, je n'aime pas la provocation. La réponse de Matthew me fait l'effet d'une gifle :

– Super.

Pas de jalousie, pas d'agressivité, pas de sarcasme. Son ton était platonique et sans équivoque : il s'en fout. Le feu me monte aux joues. Soudain, j'ai aussi terriblement envie de faire dans la provocation, mais sans mocheté. Je me redresse, ajuste mon peignoir blanc afin qu'il dévoile une partie de mon buste et défais ma queue de cheval. Mes cheveux tombent en cascade sur mes épaules. Je n'ai pas besoin de feindre quoi que ce soit. Ce rôle-là, je le connais par cœur pour le jouer

quasiment tous les soirs au PinkLady, je me veux femme fatale. Je rejoins Noah en un rien de temps, me glisse sous son bras et dépose ma main sur ses reins pour appuyer son « je suis son mec ».

La réaction de mon voisin ne se fait pas attendre. Au-dessus de son cache-cou, ses yeux glissent avec indécence sur ma poitrine à peine cachée, et il déglutit. Je prends une grande inspiration en sentant ses billes sur ma peau. Mon cœur cogne si fort qu'il me donne l'impression de vouloir le toucher. Je lui souris de toutes mes dents et apprécie l'image que je lui renvoie. Je ne m'attarde pas sur sa tenue. Ou peut-être rapidement, sweat à capuche blanc, jean noir. Je. Ne. Veux. Pas. Le. Trouver. Sexy.

– Tu voulais ? demandé-je, indifférente.

Son regard agrippe le mien et s'obscurcit, une veine se forme sur son front sous ses cheveux indisciplinés. Je repousse l'idée qu'il ait pu se les tirer des milliers fois en ressassant sa méchanceté à mon égard, et me dis : il est où ton « super », maintenant ? « Super » énervé, ça c'est certain, et moi je suis « super » heureuse (provisoirement). Ma comédie a fonctionné. Noah m'enlace de ses bras nus et me vole un bisou sur le crâne, les pupilles de Matthew se dilatent et valsent de l'un à l'autre, ses tempes s'étirent. Pour une fois, Noah m'a servi à être autre chose que mon « ayant droit plus élargi ».

– Laisse tomber, ça n'a plus d'importance.

– Je ne sais pas si je dois te frapper de m'avoir caché ça pendant tout ce temps ou si je dois te consoler. Laisse-moi une minute de réflexion.

Vic me jauge, les yeux plissés, pour finalement se saisir d'un coussin et me le balancer en pleine figure avec hargne. Je pouffe de rire sous les plumes. Parler avec elle a eu l'effet escompté, je suis plus détendue. J'aime ma meilleure amie. Finalement, je n'ai pas pu attendre qu'elle se lève toute seule, je me suis faufilée sous ses draps sitôt Noah parti.

– Notre voisin ! Bordel ! s'exaspère-t-elle. Je t'avais dit qu'il était louche.

Louche parce qu'au cœur brisé., mais ça, elle ne le sait pas. Je lui ai tout raconté, de la pomme à mon baiser sur sa joue, et ai consciencieusement omis de lui parler de son passé. Peut-être parce que je ne veux pas qu'elle s'attriste sur son sort à lui ? Ça donnerait une raison de plus à la petite voix dans ma tête de lui pardonner. *Et je ne veux pas.*

– Et donc, Noah est tombé sur lui.

Je lui rends son coussin. Elle le replace sous sa tête en pleine réflexion. Je l'éclaire :

– Catastrophe.

La partie avec Matthew avait été marrante, et je ne me serais jamais doutée que, dans la tête de Noah, une partie de jambes en l'air suivrait. J'ai gentiment esquivé : *migraine*.

– Pourquoi ? Il t'a sortie du pétrin.

J'acquiesce.

– Pour me fourrer dans un autre.

Je me blottis contre elle dans son lit et complète :

– Il y a vu un « nous sommes un couple normal », et j'ai dû lui rappeler que non.

Vic fait claquer la bretelle de mon débardeur pour me réprimander. *Aïe ! Ça fait mal !*

– Tu fais connerie sur connerie. C'est quoi, ton problème avec Noah ?

Nous n'étions pas en train de parler du connard d'en face ? Je soupire et détaille sa chambre à la recherche d'une réponse. Elle ressemble à mon cerveau. Sens dessus dessous.

– Il n'y en a plus, je lui ai dit que je ne voulais plus qu'on se voie. Ou en tout cas pas de cette façon-là.

Ma bretelle claque une nouvelle fois. Quoi qu'elle dise, je ne pouvais plus faire semblant. Au fond de moi, j'ai compris que plus rien ne serait comme avant. Je ne cherche pas l'amour, je ne désire pas Matthew à la place, je veux simplement m'en tenir à mes règles de l'« ayant droit élargi », et Noah les a dépassées depuis longtemps. Je me voilais la face jusqu'à maintenant, mon voisin m'a seulement aidée à en prendre conscience.

– Tu sais que tu viens de signer ton arrêt de mort au PinkLady, se moque-t-elle.

– Bien sûr que non, je négociais déjà avec Big Boss avant d'être avec son neveu.

Je me redresse néanmoins, soucieuse. *Merde*. Ça signifierait plus de passe-droit, strip-tease obligatoire, pas le choix des clients dans les salles privées, faire face aux demandes des habitués. Je me déteste de ne pas savoir apprécier Noah et encore plus de penser que je pourrais me servir de lui. Dans un grognement, je me laisse tomber en arrière à ses côtés. *Tant pis*.

– Alors, sous sa capuche, ce mec est charmant ?

Je défie ma langue de dire qu'il a des yeux d'enfer, une bouche appétissante, un regard à faire frémir et qu'il est diablement sexy dans n'importe quelle tenue, pour un :

– Avant tout, c'est un connard rustre, impoli, effrayant et arrogant.

Qui sent bon même quand il pue le poisson !

– Mais il ne t’a pas coupée en morceau, et c’est l’essentiel.

Non, mais j’aurais presque préféré. Mon cœur s’agite nerveusement dans ma poitrine. Hier soir, tout s’est passé si vite. Comment peut-on passer de l’euphorie au désespoir en si peu de temps ? Réponse : « S’approcher de Matthew de trop près ».

Je frissonne malgré moi comme si j’étais encore sous ma douche glacée. Ma poitrine me serre, blessée, et j’anéantis le peu d’indulgence que ma bonne conscience lui porte en fixant mes poignets. Je. N’ai. Pas. Peur. De. Lui. Mais seulement de ce qu’il sait sur moi, maintenant.

– Est-ce que tu sais pourquoi il est venu cet après-midi ?

Non. Et j’espère m’endormir assez vite ce soir pour ne pas avoir à y penser. Ce n’est pas comme si je ne pensais pas à lui constamment, ces derniers temps !

– Parce qu’il avait besoin de farine ?

– Sans rire, Charlyne, fais attention à toi !

Mes muscles brûlants s’étirent et se détendent au rythme de la musique. J’agrippe ma *putain* de barre de pole dance avec fermeté et me hisse aussi haut que ma force me le permet. L’appartement baigne dans la lumière tamisée de la lampe de la cuisine, seuls quelques éclairs s’évertuent à briser l’obscurité de temps à autre, faisant scintiller une lumière dorée sur ma peau. Il est déjà plus de vingt-deux heures, Vic est partie prendre son service après notre dîner et, bien que manquant de sommeil, j’étais incapable de m’endormir. Ça doit déjà faire une heure que j’exécute mes pas de danse, je halète, je sue, j’ai mal partout et pourtant je sais que je ne fermerai pas l’œil de la nuit. La tête en bas, les pieds enlacés à la barre à deux mètres du sol, mon débardeur glisse sur mes flancs et met à nu mon ventre, tandis que mes cuisses m’en veulent déjà de ne pas avoir mis de collant sous mon short en coton.

La sonnerie de la porte met fin à mes exercices. Je me redresse et chope une serviette en hurlant :

– J’arrive !

J’essuie grossièrement mon visage et fais taire la musique tandis que la sonnette retentit une nouvelle fois. Mon visiteur s’acharne littéralement sur le bouton, le bruit strident ne cesse pas une seconde et met mes nerfs à vif. Je rejoins la porte dans une grimace, tant c’est insupportable, et l’ouvre violemment, prête à en découdre avec le fauteur de troubles.

Mon agacement atteint son paroxysme en découvrant George. Vais-je réussir à m’en tenir à la règle : « Ne pas émettre de jugement négatif sur le prétendant de l’autre » ? J’en doute.

Je me force néanmoins à sourire pour le saluer.

– Salut, Charlyne.

Sa manière de prononcer mon prénom me dresse le poil et son haleine de whisky me donne un haut-le-cœur. Il a bu.

– Vic n’est pas là.

– Bien dommage, moi qui comptais lui faire une surprise.

Sans pudeur, son regard s’attarde sur ma poitrine, puis sur mes cuisses encore rougies par mes enchaînements. Je repousse mon malaise en me redressant. Je croise les bras sur mon buste et me racle la gorge :

– Désolée si je ne te propose pas de l’attendre ici, elle fait la fermeture ce soir.

– OK. Je...

– À plus, le coupé-je, la main sur la porte.

George glisse son pied dans l’encadrement et je comprends, trop tard, que je ne me débarrasserai pas de lui aussi vite.

– Eh, Charlyne, Vic n’est pas là, mais vu que je suis ici, je peux au moins te tenir compagnie.

Les bras m’en tombent, mais mes pieds restent fermement plantés dans le sol. Si je lui laisse le champ libre, il en profitera pour rentrer, c’est certain.

Au même moment, l’ascenseur s’ouvre sur Matthew. Il se tourne vers sa porte sans un regard, alors que mon cœur fait un loupé. *Et si je lui demandais de la farine ?* Juste pour qu’il me regarde. Juste pour me convaincre qu’il n’est pas sexy dans ce jean. Juste pour oublier que George est devant ma porte.

– Alors ? Ça te dit ?

Non sans mal, mes yeux reviennent sur mon visiteur dont les coins de la bouche expriment un sourire assuré à la limite de la prétention. Sauf que son charme n’opère pas sur moi, ce mec me dégoûte.

– Non merci, je comptais me coucher tôt ce soir.

– Un verre et je m’en vais.

Je jurerais avoir vu mon voisin se redresser face à l’insistance de George qui, en plus d’être agaçant, est borné. Je le toise dans une grande inspiration, pantalon à pince gris, chemise d’un blanc éclatant sous un manteau noir, il frôle la perfection de l’élégance masculine. Mascarade, je n’oublie pas qu’il a levé la main sur mon amie.

– George, avec tout le respect...

– Tu as raison, ce serait malsain, c’est vrai que Vic est ta meilleure amie. Je comprends. Je pisse

et je décampe. Promis !

Matthew disparaît dans son appartement et moi, je suis foutue. Foutue parce que je n'ai aucune excuse pour lui refuser l'accès à mes toilettes. Foutue parce que je connais assez George pour savoir que le ton qu'il a employé veut dire le contraire de ce qu'il a dit. Il ne trouve pas ça malsain. Il se ferait un malin plaisir de m'épingler sur son tableau de chasse.

Forcée, je laisse le champ libre :

– Première porte à gauche.

Je ne fais que le lui rappeler, puisqu'il est déjà venu pour se perdre dans ma colocataire. D'un battement de cils, je balaie leurs gémissements et leurs couinements alors qu'il rejoint les toilettes lentement, trop lentement. Cette journée n'a pas fini de m'agacer. Je reste stoïque devant la porte d'entrée entrouverte. Je ne veux lui laisser aucune chance de rester, et surtout lui faire comprendre qu'il n'est pas le bienvenu.

De longues minutes passent avant qu'il ne réapparaisse.

– Désolé, je ne me sens pas très bien.

Des gouttes d'eau perlent sur son front, il n'a pas remonté sa braguette et sa démarche est hasardeuse. Maintenant, il ne frôle plus la perfection, plutôt le type amoché. Mais je suspecte une entourloupe. Je me redresse contre la console de l'entrée et ignore sa plainte :

– Rentre bien, George.

Ma réponse lui fait froncer les sourcils. Ça m'est égal.

– Tu n'aurais pas un verre d'eau ?

Je lui désigne la cuisine d'un mouvement sec de la main. Il me semble que c'est exactement l'endroit dans une maison où il trouvera un verre et de l'eau ! Mon agacement doit se peindre sur mon visage, des poings se forment au bout de ses bras et il s'empresse de me rejoindre pour se poster devant moi. Pour ne pas dire *sur* moi. *La cuisine n'est pas censée être dans l'autre direction...* ? Je déglutis, mon cœur s'affole. Je n'ai pas besoin de me rappeler qu'il a frappé Vic il y a quelques mois, qui sait ce qu'il a pu lui faire après. Son poids me presse contre la console, mes mains s'agrippent au rebord alors que tous mes muscles se tendent, je le sens mal. Très mal.

– Pourquoi me repousses-tu constamment, Charlyne ?

Son souffle sur ma joue me donne la nausée. Un mélange de vomi et de whisky. Il caresse maladroitement mon bras, remonte mon épaule, je tressaille et détourne la tête. Je pense à crier en voyant la porte entrouverte, mais ma gorge étouffe un :

– Arrête, George.

– Arrêter quoi ? Je suis presque certain que tu rêverais d’être avec moi. J’ai vu la façon dont tu me regardais, Charlyne.

Mon cœur fait un loupé, autant pour ses mots qu’au contact de sa main sous mon débardeur. Jamais je ne lui ai laissé entendre quoi que ce soit. Si je ne réagis pas maintenant, je devine aisément la suite, je vais finir violée sur le parquet de mon appartement. Ça ne fait qu’un tour dans ma tête. Je tente de le pousser de mes deux mains, il ne cille pas et s’appuie un peu plus sur moi. Ma gorge se resserre, mes jambes s’agitent à la recherche d’une issue de secours. Je me débats de toutes mes forces. En vain. George fait trois fois mon poids en muscle.

– Laisse-toi faire, Charlyne. Je sais que c’est ce que tu veux.

Mon estomac remonte dangereusement dans mon œsophage. Je me souviens des cours de lutte et de self-défense de mon père. Destabiliser son attaquant, trouver sa faiblesse, et viser. Je n’ai jamais rien compris et je le regrette vraiment. Trop tard. Dans un élan de lucidité (ou de folie), je tente une chose absurde, feindre de me laisser aller à ses cajoleries. Sa bouche s’empare de la mienne, je cesse de respirer. Il me dégoûte, je me dégoûte. Son torse fait pression sur ma poitrine, son bassin se fixe contre le mien et m’offre le dessin de son horrible érection. Il gémit sur ma mâchoire, ses mains caressent mon dos tendu, sa langue lèche avidement ma peau. La tête me tourne, ma gorge se noue, mon cœur cesse de battre. Lorsque je sens son corps se relâcher, je libère ma jambe et lui assène un coup de genou droit dans ses parties intimes en hurlant.

Il l’esquisse merveilleusement bien.

– Petite salope !

Je ne comprends pas ce qu’il m’arrive jusqu’à sentir le goût ferreux du sang dans ma bouche. Il m’a frappée. Une gifle. Je sens l’empreinte de sa main sur ma joue. Brûlante et piquante. Je suis tétanisée, et à l’agitation saccadée de mes poumons dans ma poitrine, je sais que je vais finir sur le sol, en pleine crise de panique. Sous son regard animal et rageur, je voudrais seulement m’évanouir. Ne pas être ici. Avec lui qui ne me laisse aucun moment de répit pour reprendre où il en était. Je désire ne plus rien sentir. Ni ses mains sur ma poitrine. Ni ses dents sur ma peau. Ni son goût dans ma bouche. Je ferme les yeux et me laisse mourir. Il va me violer. Des spasmes s’emparent de mon corps, j’étouffe. Comme si des mains se pressaient autour de ma gorge, comme si l’on remplissait mes poumons de polyuréthane. Ma tête va exploser, ma peau est meurtrie et salie. Il est toujours là. Ses mains, sa bouche, son corps sont toujours sur moi.

Soudain, un gros fracas me fait sursauter et aussitôt, le froid me saisit. Me suis-je évanouie ? Mes fesses heurtent violemment le sol, ma tête le pied de la console, et je réalise aux cris étouffés qu’il se passe *autre chose*.

Mes paupières s’ouvrent sur un George au visage ensanglanté. Il est par terre, les coups pleuvent, son assaillant à cheval sur lui ne lui laisse aucune chance. Je regarde la scène, incapable de réagir,

bien trop choquée pour bouger ou crier. Mes membres tremblent et ma poitrine se soulève avec anarchie, je reste les yeux figés sur le dos nu de mon sauveur. Les muscles bandés, il est en partie couvert de... brûlures.

– Matthew...

Mon murmure l'atteint comme une onde de choc. Distract, il se retourne vers moi et George en profite pour se dégager. Il décampe en un rien de temps, je le vois à peine passer la porte. Je voudrais être soulagée, sortir de ma torpeur, reprendre une respiration normale, je n'y arrive pas. Seuls mes yeux sont fixés sur ceux de mon voisin, sur son nez, sur ses joues, sur ses lèvres, sur son menton. Je tremble de plus en plus. Mes dents s'entrechoquent. Mon corps me fait souffrir, partout. Et je devine à la mine horrifiée de Matthew que je ne dois pas être belle à voir. Je ne veux pas me couvrir et je bénis le froid qui a remplacé les mains de George, il signifie uniquement qu'elles ne sont plus là.

Il s'empresse de me rejoindre. Ses bras m'agrippent fermement et le sol se dérobe sous mes fesses. Je me dis que je pourrais apprécier cette sensation. Être dans ses bras, contre lui. Mais je suis figée, inerte, ma poitrine toujours secouée de spasmes. Néanmoins, son torse humide et brûlant agit telle une caresse sur moi et mes sens reviennent un à un. L'air passe en filet dans ma gorge, je sens ma tête tambouriner. Je reconnais le couinement des ressorts de mon canapé défraîchi et, alors que je pense qu'il va me laisser, il n'en fait rien. Il me retient fermement contre lui.

– Charlyne, regarde-moi.

Je ne fais que ça. Ces lèvres pleines et allongées, ce menton proéminent sur cette mâchoire saillante et une bien triste cicatrice, stigmaté d'une brûlure, sur sa joue gauche. Un long soubresaut agite ma poitrine et le fait tressaillir. Il saisit mon visage entre ses mains avec véhémence.

– Charlyne, c'est fini. Je suis là, maintenant.

Son ton se veut rassurant, mais sa voix est frêle. Il est désespéré. Même si je reprends peu à peu mes esprits, je suis incapable de faire autre chose que trembler et suffoquer. La crise ne passe pas, elle se tarit mais reste là. Ses yeux me détaillent avec folie, ses doigts caressent mes cheveux et son corps se presse contre le mien. Je dois réagir. Je me force à réagir.

– Pourquoi ?

C'est le seul mot qui sort. Ça ne veut rien dire. Pourquoi être là ? Pourquoi être avec moi ? Pourquoi m'avoir fait mal ? Pourquoi s'être comporté comme un con ?

Ses pupilles tremblent sur mon visage en entendant mon murmure. Sa main chancelle jusqu'à ma nuque.

– Je... J'ai... Je t'ai entendu crier, balbutie-t-il.

– Non. Pourquoi ?

Je sais ce que je veux savoir. Je ne veux pas savoir comment il a su, mais pourquoi il m'a sauvée de George, après tout ce qu'il a pu me dire.

- Il t'a frappée. Il t'a fait du mal, il allait...
- Toi aussi.

Lui aussi m'a fait souffrir. Toute une nuit. Et d'une autre façon qu'aujourd'hui. Ma phrase l'atteint comme un coup de poignard, il tressaille.

- Je suis désolé, je regrette tout ce que je t'ai dit hier.

Sa mâchoire se contracte et fait danser sa cicatrice. Je ne veux pas qu'il m'échappe, et pourtant ma langue s'agite toute seule dans un murmure incertain :

- Parce que tu as pitié de moi ?
- Non...

Ses yeux reprennent cette teinte indéfinissable qui devrait me terroriser puisque ça se finit toujours de la même manière : il me repousse, me brise en quelques mots et détail. Sauf que ce soir, je n'ai pas besoin de ça. Je ne veux pas me disputer avec lui. Ma tête se détourne et mon regard se perd quelque part dans le salon.

- Eh, Charlyne, regarde-moi.

Je n'y arrive pas. J'aimerais seulement que tout reste comme ça. Moi dans ses bras. À la chaleur de son torse, dans la force de ses bras. Et contre toute attente, mes yeux sortent de leur orbite au moment où ses lèvres se posent sur ma joue. C'est un électrochoc. Je crois rêver un instant. Mon cœur perce dans ma poitrine et galope jusqu'à ma bouche. Un souffle se perd dans ma gorge.

- Je ne veux pas de ta pitié. Ne fais pas ça...

Mon murmure sonne comme un supplice parce qu'il est aussi difficile de le dire que de l'empêcher de le faire.

- Il ne s'agit pas de pitié, Charlyne. Je le fais parce que j'en ai envie.

Chapitre 13

Charlyne

Les sourcils froncés, je le regarde, incrédule. *Il en a envie*. Ses mots font une percée dans ma tête à la manière d'un rayon de soleil en plein hiver. Et comme pour répondre à son simple bisou, mes muscles se relâchent et mon corps s'apaise. Un froid hostile s'est plaqué sur ma joue à la place de ses lèvres. C'est la seule preuve qu'elles ont été là. Le front plissé, les mâchoires serrées, le regard rempli d'émotion, son expression est indéchiffrable. La crainte, la rage, la peine ?

– Je suis désolé, je n'aurais pas dû.

Non !

– Recommence.

Un éclair traverse ses yeux et, réconforté, il esquisse un sourire qui fait percer une fossette sur sa joue saine. C'est donc à ça qu'il ressemble lorsqu'il sourit. Dorénavant, je n'aurai plus besoin de l'imaginer, je le sais. Et je me rends compte qu'il ne s'agit plus d'un simple défi mais d'un vrai désir. J'aimerais connaître cette partie de son visage par cœur, ne plus avoir à le rencontrer avec ce cache-cou, et n'avoir affaire qu'à cette bouche, quels que soient ses sentiments du moment. Comme maintenant, lorsqu'elle se fige au-dessus de moi sans jamais me toucher. C'est son front qui se dépose sur le mien. Il est brûlant. Un profond soupir anime sa poitrine, et le voir tiraillé ainsi me replonge instantanément dans ma torpeur. Elle ne m'a jamais quittée, Matthew m'a juste aidée à l'oublier. Temporairement, avec ses lèvres.

Je m'agite sur lui. Ma poitrine recommence à m'oppresser. Douloureusement. Je m'affole :

– Pourquoi tu ne recommences pas ? Parce que j'ai son goût ? Oh mon Dieu. Je suis sale. Je me sens sale. Je...

– Charlyne, calme-toi.

Ses mains prennent possession de mes joues. Il s'acharne à me garder près de lui. Je n'y arrive pas. Je découvre l'état de mon débardeur, déchiré et en partie enlevé, celui de mes bras et de mon ventre, rougis et meurtris, et je sens encore et toujours son odeur.

– Non. Je suis sale. Je le sens encore sur moi. Partout. Je me sens tellement sale.

Pas seulement où il m'a touchée ou embrassée, mais dans ma tête, sur ma peau, sur mes habits. J'ai l'impression de puer le vomi, le whisky, et surtout *lui*.

Je happe l'air, mes membres se remettent à trembler, mon cœur s'en prend de nouveau à mes

tempes. Ça ne va jamais s'arrêter.

– Charlyne, écoute-moi, il faut que tu restes avec moi.

Impossible.

– Je n'y arrive pas.

C'est incontrôlable. Même sa bouche ne pourrait rien faire pour moi.

– OK.

Il réfléchit rapidement en balayant la pièce du regard, puis dans un soupir, résigné, il m'enlace et nous lève du canapé, sans forcer. Je ne me pose aucune question. Je serais prête à tenter n'importe quoi pour ne plus avoir cette sensation de ne plus être maître de mon propre corps. Sous son regard grave, je ferme les yeux et me laisse aller contre lui. Je ne vois plus rien. Je me concentre sur son souffle chaud sur ma joue, sur le dessin de sa cicatrice sous une de mes mains, sur son odeur boisée, sur son bassin qui s'agite à chaque pas. J'essaie d'occulter le poids dans ma poitrine et la sueur sur ma peau.

Une porte claque. Le froid m'atteint sans jamais me faire frissonner : je tremble déjà. Il marche encore, son cœur s'acharne dans mes oreilles et je ne suis pas certaine que c'est dû à l'effort qu'il fournit. Je me souviens de ses bras et apprécie de les savoir dans mon dos et sous mes jambes. Ils sont robustes et musclés. D'après la résonance de la pièce, je devine aisément la cause de sa tourmente. Nous sommes dans ma salle de bains. Mes yeux s'ouvrent instantanément au moment où il nous fait pénétrer dans la cabine de douche. Le carrelage blanc derrière lui, la porte vitrée sur notre droite, les produits de bain posés sur une étagère grise sur la gauche, je la connais par cœur pour y avoir passé ma nuit de la veille.

Sa bouche tremble et son regard se fait incertain.

– Tu peux tenir debout ?

Sa question sonne comme un supplice et elle l'est d'autant plus pour moi. Je n'ai aucune envie qu'il me quitte. Frénétiquement, ma tête s'y oppose et s'agite de gauche à droite. Il tressaille.

– Je... Tu... balbutie-t-il.

Il ferme les yeux un instant puis, après un long soupir, il reprend :

– Je reste avec toi, mais peux-tu tenir debout ?

Je suis submergée par des tonnes de sentiments devant son regard si profond. La crainte, l'angoisse, l'excitation. Ici, il ne s'agit pas du PinkLady et d'un strip-tease devant un client, mais de Matthew. Ici, il ne s'agit pas de prendre une douche quelconque, mais de venir à bout de ma panique.

D'effacer ce qu'un autre m'a fait.

Je hoche la tête dans un mouvement quasi imperceptible. Je fixe ses yeux et appréhende chacun de ses mouvements. J'ai peur qu'il me quitte, qu'il décampe, sitôt hissée sur mes jambes.

– Je reste avec toi, me rassure-t-il dans un sourire.

Sa bouche agit telle une caresse, autant pour ce qu'elle dit que pour ce qu'elle forme. Une fossette, un demi-cercle parfait. Est-il possible de sacrifier une telle merveille aux yeux de tous ? Lentement, il me fait descendre, les yeux rivés aux miens, les sourcils froncés, comme s'il attendait un signe de ma part pour tout arrêter. Je n'arrêterai rien, je sais ce que je veux : que ma panique cesse et être avec lui. Qu'importe ce qu'il y verra, je n'ai plus honte de mon intimité depuis longtemps, et m'avoir surprise dans cet état est encore pire.

Sitôt la porcelaine froide entrée au contact de mes pieds, les yeux fermés, je m'agrippe fermement à ses épaules et retiens le peu d'air que mes poumons contiennent pour apprécier la solidité de mes jambes. La tête me tourne, mon ventre se tord, mes cuisses flageolent, mais je reste droite dans les bras de Matthew.

– Je suis là, ne t'inquiète pas.

Mes doigts se détendent sur ses trapèzes et mes paupières s'ouvrent sur son visage. Il est aussi désemparé que moi, et je donnerais n'importe quoi pour savoir à quoi il pense. Seulement à moi ? À nous ? À ce qu'il doit faire ? Ses yeux naviguent sur moi sans trouver lieu où s'amarrer, ses mains me soutiennent fermement, mais ses doigts tremblent sur mes reins et son corps se tend à chacune de ses respirations.

Un tremblement involontaire de ma poitrine le fait réagir, il se redresse et m'offre un sourire à faire s'évanouir tous mes problèmes. Mes spasmes se tarissent, mes muscles se détendent, ça fonctionne et je n'ose imaginer l'effet que me ferait cette bouche en me touchant une nouvelle fois. Je rejette d'emblée l'idée que je puisse être déçue.

– Tu as raison, Charlyne, j'ai peur de toi.

– Je serais pourtant bien incapable de te faire le moindre mal.

Ma voix est rauque et frêle, mais je parle et j'ai réussi à construire une phrase complète. C'est déjà ça.

– Tourne-toi. On en reparlera plus tard. Si je dois finir sous l'eau avec toi, je préfère sauver mon pantalon. Tu peux tenir debout toute seule un instant ?

Je prends le temps de le détailler, torse nu, jean et chaussettes, avant de m'exécuter. Face à la plomberie, je ne peux que supposer ce qu'il a vécu : il m'a entendue crier alors qu'il se mettait à l'aise chez lui et n'a pas pris le temps de se rhabiller pour venir me sauver de... Ma respiration se bloque en me remémorant les mains de George. Comme pour les chasser, je referme mes bras sur ma

poitrine et me serre les côtes. *C'est moi. Seulement moi.*

Je vois le pantalon et les chaussettes de Matthew voler derrière la baie vitrée et je suis parcourue d'un frisson. Il est quasi nu. Derrière moi. Comment en sommes-nous arrivés là ? *Avec une pomme.* Son bras me dépasse dans un frôlement et sa main ouvre le mitigeur devant moi. Je n'ai pas le temps d'apprécier le doux murmure de mon cœur que l'eau s'abat sur ma tête dans une pluie glaciale avant de devenir rapidement chaude. Je frissonne, c'est aussi agréable qu'étrange. Je ne sais même plus si je suis toujours paniquée ou seulement troublée par la présence de Matthew derrière moi.

Je m'agite. Des images de George me reviennent. Je me sens sale. Terriblement sale. Je chope le gel douche et savonne énergiquement mes bras. Ma gorge n'étouffe aucun son. Ils trahissent mon état, je veux me débarrasser de tout ça et ne plus penser que j'ai failli finir violée. Je frotte sans vergogne mon ventre sous mon T-shirt, mon cou, mon visage et surtout ma bouche, puis me fige en sentant Matthew contre moi. L'eau s'abat fort sur moi, mais c'est pourtant son souffle qui me saisit.

– Je t'ai menti sur des tas de choses, hier soir.

Pas le temps de comprendre le sens de ses paroles, car sa bouche s'est posée sur une de mes épaules. Des milliers de frissons parcourent ma peau et mon cœur palpite. Son souffle caresse ma nuque et il récidive sur l'autre épaule en longeant ma clavicule, je ferme les yeux, ma poitrine s'agite et mes muscles se relâchent. C'est aussi puissant qu'insuffisant. C'est mieux que le savon, déjà loin dans la bonde.

– Sur plein de choses...

Ses mains se fixent délicatement sur mes hanches, se faufilent sous ce qu'il reste de mon débardeur, caressent mon bas-ventre. Je me charge en électricité. C'est si bon que je ne peux me retenir de rejeter la tête en arrière. Son souffle effleure ma joue et je ferme les yeux. J'imagine qu'il n'y a jamais eu de gifles, qu'il n'y a jamais eu de George, que le Matthew d'hier soir n'a jamais existé.

– Je prie tous les jours pour avoir la chance de te rencontrer sur notre palier, dans l'ascenseur, dans la rue, n'importe où, tant que je te vois.

Moi aussi...

Sa bouche navigue sur ma joue, sur ma mâchoire, dans ma nuque. Ma tête tourne sous ses baisers. Ils sont si brûlants qu'ils me font même penser que l'eau est glacée. En réalité, dans ses bras, je suis un brasier que rien ne peut éteindre. Et pas que...

– Je voudrais que tu repousses mes limites toujours un peu plus.

Je suis aussi bien tétanisée par sa tendresse que par ses mots, parce que sa confession résonne de la même façon que la mienne. Je sais que Matthew sera ma perte. Je n'ai jamais voulu d'un homme dans ma vie, parce que je les mets tous dans la case « connard ». Et au fond de moi, je le sais, il n'en

fait pas partie.

Ses mains remontent le long de mes flancs en entraînant mon débardeur vers le haut. Aussi délicatement que s'il déballait un carton rempli de cristal de Bohême, il le fait passer par-dessus mes bras et ma tête. J'ai à peine le temps de l'entendre s'écraser sur le sol trempé que Matthew me presse contre lui. Son torse se contracte tellement contre mon dos que je suis certaine de pouvoir dessiner à main levée les traits de chacun de ses muscles. Du gonflement de ses pectoraux au galbe de ses obliques, jusqu'à la division parfaite de ses abdominaux. Nos souffles sont courts et le bruit de l'eau couvre nos râles. Mes doigts frémissent sur ses avant-bras plaqués contre mon ventre. J'ai autant envie de le toucher que de me laisser aller sous ses baisers le long de ma nuque, ma clavicule, mon épaule. C'est exquis.

– Tu ne peux pas savoir l'effet que tu me fais lorsque tu me touches.

Et moi donc.

– Je croyais que tu ne sentais rien.

Consciemment, je fais grimper délicatement mes doigts sur la brûlure de son bras, il frémit, râle contre mon oreille. C'est jouissif de le savoir si impuissant. Lentement, sans cesser de le toucher, je me retourne. J'atteins son cou, puis la naissance de sa joue sous son regard sibyllin, sous ce voile mystérieux qui me fait tant douter habituellement. Sauf qu'ici, entre les gouttes d'eau de la douchette, j'ai la chance de voir sa bouche esquisser un semblant de sourire.

– Je te l'ai dit, je t'ai menti sur plein de choses.

Je caresse sa cicatrice du pouce et sa joue se déplace jusqu'à ma paume pour s'y blottir. Il ferme les yeux dans une grande inspiration, comme si c'était la seule chose qu'il avait attendue depuis des mois.

– Pourquoi ?

Il se redresse et plante ses yeux dans les miens. Ils se plissent et me jaugent. Mon cœur cesse de battre, il n'attend que sa confession pour repartir. Mes doigts aussi : ils restent figés dans le vide laissé par sa joue.

– Parce que j'ai peur de toi, et que je n'ai aucune envie que tu rentres dans ma vie.

– Moi non plus. Nous sommes d'accord sur un point, pour une fois.

Mon ton est sans équivoque, je me force à croire à mon mensonge et ignore le coup de pied au cul de ma conscience, qui me rappelle que Matthew est sous ma douche, avec moi, en plongeant mes doigts dans sa chevelure. Elle est soyeuse et épaisse. J'oublie. J'oublie, un instant qu'il ne s'est pas déjà faufilé dans mon existence. Et ne vois pas arriver sa bouche sur la mienne. Tout se précipite à son contact. Ses mains m'attirent contre lui avec passion. Mon cœur explose littéralement dans ma poitrine. Des frissons font crépiter l'eau sur ma peau. Ma gorge se resserre dans un gémissement. Ses

lèvres sont aussi douces que possessives, elles effleurent les miennes autant qu'elles les maltraitent. C'est insensé de penser pouvoir jouir en un baiser, mais je suis certaine que Matthew repousse toutes mes certitudes. Mon ventre se contracte à la sensation de sa langue sur ma bouche, qui s'ouvre instinctivement pour la goûter. Tous mes principes éclatent comme des bulles de savon, je glisse comme une savonnette entre ses doigts. Ce mec va me tuer. De plaisir. Avec sa bouche !

– Juste ce soir..., susurre-t-il sur mes lèvres.

Son regard est enflammé et brillant. Il reflète parfaitement notre désir, notre attirance, la fin de tant de retenue. Sa bouche ne me lâche pas, elle fait gonfler mes lèvres, sa langue tournoie sur la mienne dans une valse parfaite. Mon ventre se remplit de chaleur et mes tétons pointent douloureusement dans mon soutien-gorge. Je suis incapable de le repousser ou de le contredire. *Juste ce soir.*

Mes doigts tripotent ses cheveux, tirent dessus, le pressent un peu plus contre moi. Ses mains épousent les courbes de mes hanches, de mes fesses, descendent le long de mes cuisses avec avidité. Il me soulève sans effort et me fait percuter le carrelage froid de la douche dans un râle incontrôlable. Je me sens exploser. Mon sexe palpite contre le sien. Je gémiss en le sentant si dur et apprêté pour moi sous son caleçon. *Est-il possible de mourir de désir ?* Je le crois et je suis à deux doigts de périr entre ses bras, sous ses baisers, dans ses caresses. Ce serait la plus belle des morts... Mes jambes s'enroulent autour de son bassin avec indécence, je le veux. Je presse mes talons contre ses fesses, mais nos respirations bruyantes nous trahissent : il ne s'agira pas d'un soir, mais de beaucoup d'autres. Autant pour lui que pour moi, nous ne retrouverons pas ça ailleurs. Jamais.

– Ça ne marchera pas.

Mon murmure perce tel un poignard. Matthew se fige sur mes lèvres gonflées. Je suis sadique, mais pas stupide. Je préfère de loin m'en tenir à ses baisers passionnés qu'au souvenir douloureux de son corps dans le mien. Il ne veut pas de moi dans sa vie, et je ne suis pas sûre de vouloir le laisser partir si nous allons plus loin. Un sourire se dessine sur sa bouche, son pouce caresse ma joue avec délicatesse, ses yeux me détaillent, et c'est rassurant. Pense-t-il comme moi ?

– Et si nous sortions de l'eau maintenant ?

– Serviettes. Étagère du bas, je lui indique en pointant du doigt le meuble sous la vasque.

Lentement, je retrouve la terre ferme. Mes jambes flageolent, l'eau cesse de couler et le froid saisit chaque parcelle de peau qu'il a touchée, frôlée, agrippée. Je le regarde sortir de la douche et récupérer nos serviettes. Je reprends mes esprits, retrouve une respiration normale et ma conscience en profite pour me battre à plate couture : *pauvre fille*. Je l'emmerde. Je l'emmerde les membres tremblants et la culotte plus trempée de mon désir que de notre douche, je le conçois, mais je l'emmerde !

La lune verse une faible lueur dans ma chambre. Elle éclaire mon bureau sous la fenêtre, une partie de ma penderie sur la gauche et me permet de discerner le corps de Matthew allongé à mes

côtés dans mon lit. Son doigt glisse le long de mon bras, doucement, calmement, avec bienveillance, il caresse mon épaule, me presse un peu plus contre lui. J'essaie de ne pas penser au fait qu'aucun homme ne m'a jamais touchée avec autant de tendresse. Dans quelques heures, nous serons le petit matin, et il faudra que je me fasse à l'idée qu'il ne s'agissait que d'une nuit.

Il a cessé depuis longtemps de me répéter qu'il attendrait Vic pour lui expliquer, qu'il resterait avec moi jusqu'au lever du soleil et qu'il fallait que je m'endorme. Il a compris que j'étais têtue, mais ce qu'il ne sait pas, c'est que si je lutte actuellement contre le sommeil, c'est seulement parce que je veux profiter des dernières minutes qui nous restent ensemble. Je ne sais pas quelle heure il est, je ne veux pas le savoir. J'ai seulement entrevu l'heure sur mon téléphone lorsque j'ai contacté Samuel, le barman du PinkLady, pour lui faire promettre de ramener en personne Vic jusqu'à notre appartement. Et il me semble déjà que c'était il y a une éternité.

Je dessine une ligne imaginaire autour de son nombril, redescends le long de ses obliques jusqu'à sa hanche sans qu'il tressaille. Ce mec est hermétique à la moindre chatouille. J'ai dû essayer des dizaines de fois depuis que nous nous sommes couchés, en vain, seule sa peau se pare de frissons et son cœur s'accélère contre mon oreille, mais il ne se trémousse pas, n'étouffe aucun rire et ne me retient pas.

Frustrée, je soupire et écrase sa cuisse sous la mienne. Son jean blesse ma peau et me rappelle une nouvelle fois qu'il aurait pu être entièrement nu et moi aussi. Son caleçon et ce qu'il reste de mes habits sèchent dans la salle de bains. À l'abri de ses regards, j'ai enfilé une culotte et un T-shirt large avant de me faufiler sous les draps avec lui. Il me l'a dit, il resterait avec moi toute la nuit.

Tellement obnubilé par sa bouche et ses caresses sous la douche, je ne me rappelle même pas avoir vu un seul centimètre de ses jambes. Sont-elles fines ? Musclées ? Poilues ? J'aimerais les voir et, surtout, je préférerais la chaleur de sa peau à la sensation de son jean. Je tente :

– Tu ne veux pas que je te prête un caleçon ?

Je le sens se tendre contre moi, je précise :

– C'est celui de Jack, ça lui arrive de rester dormir chez nous.

– Quel homme prévoyant !

Son sarcasme trahit sa jalousie, sa main se fige sur mon flanc. Inerte et froide. Je me redresse pour voir ça de mes propres yeux, pose mes mains sur son torse et les surplombe de mon menton. Il évite mon regard et pince les lèvres, amusé. Je pouffe :

– Prévoyant et ultra gay...

Un rictus anime sa poitrine et fait balloter ma tête de haut en bas. Je fonds devant sa fossette et me hisse jusqu'à sa joue brûlée pour y déposer un baiser. Je suis certaine qu'avant, il y en avait une, là aussi. Sous mes lèvres. Son sourire s'agrandit, sa cicatrice se déforme, et moi je me liquéfie un peu plus. Je me demande encore s'il est possible de mourir de désir.

Ses doigts s'introduisent sous mon T-shirt, empoignent mes reins avec ferveur et font dresser mes poils le long de mon échine. Mon souffle se fait court, ses mains grimpent jusqu'à mes omoplates, j'ai l'impression qu'elles recouvrent tout le haut de mon dos. Sont-elles si grandes que ça ? Je me sens importante et fragile à la fois. Je continue d'embrasser sa joue, elle est douce et lisse, et sa respiration rauque me rassure, j'ai cette emprise sur lui.

Dans un mouvement fluide, Matthew me retourne et renverse la situation. Mon cœur fait des bonds contre son torse, mon bassin s'agite sous le sien, je perds le contrôle et rejette mon « ça ne marchera pas » de la douche en sentant la merveilleuse bosse sous son pantalon. Sa respiration est aussi saccadée que la mienne, sa peau frémit sous mes doigts. Je m'accroche à sa nuque, à ses trapèzes, comme si ma vie en dépendait, et ne cesse de me languir de sa bouche.

– Tu repousses mes limites, là, Charlyne.

Son jean écorche délicieusement mon ventre. Ses mains accaparent le haut de mes cuisses. Je me cambre dans un gémissement et il en profite pour embrasser mon cou.

– Qu'est-ce qui va se passer après, Matthew ? Je veux dire, qu'est-ce que nous serons ?

Sa bouche remonte ma jugulaire qui doit pulser, pulser, pulser aussi fort que mon sexe palpite contre les boutons de son pantalon.

– Que veux-tu que je sois ?

– J'avoue... adorer... mon connard de voisin, haleté-je.

Il se redresse pour me jauger, les yeux plissés. Un froid hostile remplace la brûlure de son torse sur ma poitrine et je sens le manque de ses mains flétrir mes cuisses.

– Et moi, mon emmerdeuse de voisine.

J'ai le temps de voir sa fossette se creuser avant que sa bouche s'écrase rapidement sur mes lèvres et qu'il se remette à mes côtés sur son flanc.

– Retourne-toi et dors, maintenant. Je reste avec toi.

Résignée, je m'exécute, me place dos à lui, le cœur battant, la culotte à nouveau trempée. Cette nuit, je vais mourir dans les bras de mon connard de voisin ! Je ferme les yeux, apprécie la chaleur de son torse contre mon dos, de son souffle dans mes cheveux, de ses caresses sur ma main. Petit à petit, ma respiration redevient normale, et je m'endors.

Chapitre 14

Charlyne

Hier soir je n'ai pas pris la peine de fermer les rideaux de la fenêtre, si bien que je distingue toute ma chambre en me réveillant. L'armoire, le bureau, ma commode, et surtout, je vois Vic. Elle est allongée à côté de moi, elle ne dort pas. Elle m'observe, les yeux rougis, mais d'un regard vide et sans vie. Elle a pleuré, beaucoup pleuré.

Je tente un coup d'œil vers le coin du lit où est censé se trouver Matthew. *Vide.*

– Il... Il est parti, balbutie-t-elle.

Mon cœur fait un loupé en entendant sa voix frêle. Ses lèvres tremblent et ça me mine. Ai-je une fois de plus été égoïste ? Cette nuit, je n'ai pas pensé une seule seconde à ce qu'elle pouvait ressentir. Trahison ? Jalousie ? Incompréhension ? Peine ? J'ai seulement pensé à moi, à ma détresse, puis en dernier à sa sécurité.

– Je suis désolée.

C'est la seule chose que j'arrive à dire. Pourtant j'aimerais lui demander comment elle va, depuis quand elle est là, si elle m'en veut.

– George est à l'hôpital, Matthew l'a défiguré.

Sa bouche se referme vigoureusement, comme si elle se forçait à retenir une tonne de paroles infâmes. Dois-je y voir un reproche ? Je me redresse sur un coude, affolée. Mes yeux tremblent dans les siens ; elle, elle ne cille pas. Elle est sans vie.

– J'aurais dû venir te voir hier soir, me précipité-je au bord des larmes. T'expliquer ce qu'il s'est passé, je suis désolée, Vic. J'étais incapable de sortir d'ici.

Un haut-le-cœur me prend, ma tête est prise dans un étau. Je chasse mes souvenirs de la veille. C'est du passé et mon amitié vaut mieux que tout ça. Je ne veux pas la perdre. Vic est la seule personne qui me connaisse vraiment, de mes petits tracasseries à mes plus grandes peurs. Je me jette sur elle et répète inlassablement que je suis désolée.

Elle tente de me repousser allègrement, mais je m'agrippe à sa nuque.

– Arrête, Charlyne, me supplie-t-elle. Ce n'est pas à toi de me consoler, c'est moi qui devrais t'enlacer et te dire que je suis désolée.

Je me redresse. Mes joues sont trempées. De nos larmes. Vic pleure aussi.

– Je vais survivre et toi aussi, me réconforte-t-elle en se redressant aussi. Ce n'est pas de ta faute, Charlyne.

Sa voix est une caresse, un baume au cœur.

– Ce n'est pas ta faute si George est malade, ce n'est pas ta faute s'il est à l'hôpital et encore moins si je suis amoureuse d'un connard.

Mon cœur martèle ma poitrine. Je n'ai pas perdu ma meilleure amie. Elle me caresse la joue et me sourit avec bienveillance. J'ai envie de sauter de joie, mais la situation ne s'y prête pas. Je me contente de renifler et de lui sourire à mon tour.

– Arrête de penser que tout le monde est comme ton père, me gronde-t-elle. Je ne te reproche rien. Je te le promets. Je te crois. La Charlyne que je connais déteste George et ne l'aurait jamais allumé.

J'ai l'impression d'entendre la psychologue de l'hôpital.

– Tu l'as eu au téléphone ? demandé-je, et elle hoche la tête. C'est ce qu'il t'a dit ?

– Oui, mais je te crois. J'étais peut-être folle de ce mec, mais pas stupide au point de lui accorder ma confiance après ce qu'il m'avait fait !

Son regard se voile et elle détourne la tête.

– Je suis juste en miettes parce que je réalise que c'est moi qui ai fait rentrer ce type dans nos vies.

– Ce n'est pas non plus ta faute...

Elle soupire et revient vers moi.

– Trêve de bavardages, Charlyne. Tu as un problème, ou plutôt, Matthew a un problème.

– Je ne comprends pas ?

– Quand je suis arrivée, des flics l'emmenaient au poste. George a déposé plainte contre lui.

Ce mec est vraiment la plus grosse enflure de la planète. Il a voulu me violer, me séparer de ma meilleure amie, et maintenant il retourne la situation en faisant passer Matthew pour le malfrat.

– J'ai une idée, reprend Vic. Elle ne va pas te plaire, mais c'est ta seule solution pour aider Matthew.

– Et donc, vous dites que vous étiez en tenue *légère* lorsque c'est arrivé ?

Je ne supporte plus ni le ton qu'emploie ce policier avec moi, ni la manière qu'il a de me

regarder. La cinquantaine, les cheveux gris impeccablement plaqués sur le sommet de sa tête, ses billes noires me mettent mal à l'aise.

Ça doit déjà faire plus d'une demi-heure que je réponds à ses questions, que je retrace avec lui les événements de la veille, et il fait toujours preuve d'autant de réticence et de jugement face à mon histoire.

– Short et débardeur, parce que je venais de m'entraîner, je précise de nouveau.

Il croise les bras sur son gros ventre puis se redresse sur son siège pour se donner de l'importance. Il n'en aura pas plus, même avec mon mètre soixante-cinq je le domine de presque une tête. Touche-t-il le sol avec ses pieds, assis ainsi ?

– Seule ?

Je fronce les sourcils, agacée. Ferme les yeux le temps de me ressaisir, j'oublie que je suis dans une pièce bondée de flics, que je suis assise sur une inconfortable chaise en bois devant le bureau d'un officier malhonnête, et me concentre sur le brouhaha qui pourrait ressembler à un concert de hard rock.

– Oui, je dansais seule.

– Ah, il est vrai que vous êtes strip-teaseuse !

Ses yeux glissent avec perversité le long de mon pull, je resserre ma prise sur mon sac et me racle la gorge. *Et la strip-teaseuse, elle t'emmerde !*

– Danseuse de bar, le reprends-je.

Pas de bague au doigt, pas de décoration sur son uniforme ni même de médaille dans un coin de son bureau, les ongles rongés, des tonnes de dossiers en attente. Je connais ce genre de type pour avoir passé mon enfance au poste de police avec mon père. Pas assez de carrure pour être un homme de terrain, trop vieux pour continuer à faire la circulation, il a été relégué à la paperasse et doit se faire lyncher par ses collègues de travail.

– Peu importe.

Un sourire condescendant se dessine sur sa bouche et ça m'effleure à peine. Je le méprise et lui fais comprendre :

– En effet, je ne vois pas tellement en quoi ça justifierait le comportement de George Benson à mon égard.

– Le problème, c'est que M. Benson dit que vous l'avez agüiché en petite tenue, que vous lui avez sauté dessus et que, lorsqu'il a tenté de vous repousser, vous avez simulé le fait d'être agressée devant votre voisin M. Lewis Matthew.

Il n'y a pas d'effet de surprise. Je connais cette version, puisque Vic me l'a racontée. Cet enfoiré a fait courir le bruit que je lui avais fait des avances. Si ça ne tenait qu'à moi, je m'en foutrais, sauf que Matthew se retrouve avec une plainte aux fesses. Par *ma* faute. Néanmoins, j'ai l'impression que mon métier et ma tenue, trop aguicheuse, rendent mon discours risible. Il est vrai que chez soi, à vingt-deux heures, il est recommandé de se trimballer en combinaison de ski. N'importe quelle femme sur cette planète le sait, nous sommes les seules responsables lorsqu'il s'agit d'agression !

- C'est aussi ce que M. Lewis vous a raconté ?
- Son interrogatoire ne rentre pas en considération, dans la mesure où vous vous connaissez.

Moi qui croyais avoir tout entendu !

- C'est mon voisin !
- C'est aussi ce qu'il a dit.

Je prends une longue inspiration pour me retenir de jouer des ficelles de mon paternel, et argumente sagement :

- Aucune loi n'interdit d'avoir de bons rapports avec son voisinage, et aucune loi ne rejette un témoignage pour ces mêmes raisons.
- Vous avez fait des études de droit, peut-être ?

Ne pas parler de mon père, ne pas parler de mon père, je me le répète comme une litanie.

- Non.
- Le visage de M. Benson ressemble à une citrouille d'Halloween à cause de votre petit ami.

Je manque de m'étouffer et m'empourpre, mes joues doivent être aussi rouges que ma tenue du PinkLady.

- M. Lewis n'est pas mon petit ami, il est seulement mon voisin ! Il m'a entendu crier alors que M. Benson tentait d'abuser de moi.
- Lui avez-vous demandé une seule fois de s'arrêter ?

Mes doigts se crispent sur mon sac, je suis à deux doigts de lui montrer mon ventre pour preuve.

- Bien entendu ! Mais il était trop bourré pour comprendre quoi que ce soit !
- M. Benson dit n'avoir bu qu'un verre de whisky.
- Il ment. Je le connais assez pour vous dire qu'il ne s'arrête jamais à un verre.
- C'est sa parole contre la vôtre.

Je crois défaillir sur ce merveilleux argument. *Inspirer. Expirer.* En plus d'être minable, hautain, prétentieux et injurieux, ce type ne connaît pas son travail. Il croit me faire peur, pense m'intimider parce qu'il représente la loi. Mais ce qu'il ne sait pas, c'est que je ne suis pas n'importe quelle strip-teaseuse qui se pavane en petite tenue chez elle. Je suis la fille d'un shérif. Je me ressaisis.

– Sauf que dans le cadre d’une bagarre, la procédure veut qu’une prise de sang soit faite, donc je suppose que le taux d’alcoolémie de M. Benson confirmera mes dires. Sauf si la procédure n’a pas été respectée.

Je lui ai littéralement coupé l’herbe sous le pied. Ses pupilles se dilatent et toutes ses rides tremblent. *Eh oui, la danseuse de bar est cultivée !*

La sonnerie de son téléphone me sauve d’une remarque acerbe.

– Oui ! hurle-t-il en décrochant.

J’en profite pour jeter un coup d’œil autour de moi. Pas l’ombre d’un Matthew dans le commissariat. Je lui ai déjà envoyé des tonnes de messages pour m’excuser, je n’ai toujours pas eu de réponse et il n’était pas chez lui lorsque je suis partie de l’appart. J’aperçois Vic un peu plus loin, assise seule sur un banc, elle a les yeux rivés sur son téléphone. Elle doit espérer, comme moi, que notre plan fonctionnera.

– Bon !

Je sursaute et mes yeux reviennent instantanément sur mon flic véreux. Il a raccroché. Et à en croire sa position, depuis un bon moment : mains jointes sur son ventre, buste enfoncé dans son fauteuil, il me fixe, les yeux plissés et la mâchoire serrée. D’ailleurs, à sa place je me ferais du souci pour mon dentier. Je lui offre un sourire crispé.

– Il semblerait que M. Benson soit revenu sur sa décision, il a levé sa plainte contre M. Lewis.

Voilà ! Notre plan a fonctionné ! Menacer George de porter plainte contre lui s’il ne levait pas celle contre Matthew a été de loin la meilleure idée que j’ai eue ces dernières vingt-quatre heures ! Vic lui a aussi *gentiment* rappelé que mon père était de la police, qu’elle avait pris des photos des ecchymoses sur mon ventre et mes bras pour avoir des preuves et que sa vie professionnelle serait foutue s’il avait un casier judiciaire. Faute de pouvoir jubiler, je marmonne un sarcasme :

– Bien entendu, maintenant qu’il a éliminé sa bouteille de whisky et qu’il a les idées plus claires...

– Souhaitez-vous porter plainte, mademoiselle Bauer ?

Ce serait si facile... Je me rappelle du goût de sa bouche, de la pression de ses mains et de ses râles hideux sur ma peau. Je frissonne malgré moi. Mais... Matthew est hors de danger maintenant. J’essaie de me montrer déterminée :

– Non.

Mais je prépare une menace à son intention dans ma tête, s’il s’avise d’approcher Vic d’un millimètre, je le tue.

J'ai passé le reste de mon samedi après-midi à broyer du noir, sans nouvelles de Matthew. Je l'ai appelé des milliers de fois, lui ai envoyé un nombre incalculable de messages ; en regardant sa porte de plus près, on pourrait y voir l'empreinte de mon poing à force d'avoir trop toqué. J'avais peur qu'il lui soit arrivé quelque chose (allant jusqu'à imaginer un guet-apens de cet enfoiré de George pour se venger), qu'il m'en veuille de l'avoir entraîné malgré moi dans mes histoires, qu'il regrette tout ce qui a pu se passer entre nous. Que s'est-il passé, d'ailleurs ? Des bisous. *Rien* que des bisous. Il n'y a pas failli y avoir de câlin coquin, ou d'acte sexuel entre adultes consentants. Non, nous ne sommes *rien d'autre* que des voisins, et il m'a aidée dans ma panique comme je l'avais fait avec lui et les pompiers. *Rien d'autre* !

Finalement, le dimanche est arrivé assez vite puisque Jack et Vic ne m'ont pas lâchée d'une semelle. Le matin, mon père a refusé de me parler au téléphone – toujours *ennuyé* par mon comportement à Thanksgiving – grand bien lui fasse, je n'étais de toute façon pas encline à lui faire la causette !

Ma mère a tenté de me soutirer des informations sur mon *mystérieux* comportement. « Est-ce que tu as enfin trouvé quelqu'un ? » Enfin... ? Non !

Le prix de « la plus grande claque » de ces coups de fil hebdomadaires fut décerné à ma grand-mère maternelle ! Après avoir parcouru presque deux mille kilomètres depuis Los Angeles en camping-car avec mon grand-père, elle a encore eu la force de jacasser :

– Ça ne te dérange pas que ta sœur cadette se marie avant toi ?

Je me suis retenue de lui dire que ce qui me dérangeait le plus, c'était d'être invitée, pour finir par répondre que j'étais simplement destinée à autre chose.

– Est-ce que tu es frigide ?

Bordel, non ! Devais-je lui décrire les sensations que m'avait fournies la bouche d'un putain de voisin ? Après m'être enfoncée dans mon mutisme, mon grand-père m'avait sauvé les oreilles d'une autre question *délicatement* peu appropriée, jusqu'à samedi soir tout au moins ! Je n'échapperai pas à ma grand-mère lors du mariage de Phoebe, et c'était peut-être la meilleure compagnie que je trouverais là-bas ! Mamie n'a pas qu'un grain. Elle a un sac entier de grains ! Grains de folie, de joie, d'histoires burlesques et de conclusions hâtives. Mais elle fait rire, du moins, lorsqu'on n'est pas concerné.

Dans l'après-midi, Jack m'a traînée au cinéma avec Vic, *Bridget Jones Baby*. Il n'aurait pu trouver mieux. C'était comique, certes, mais tellement moi. Oui. Moi. Parce que je suis comme Bridget, une « célibattante », en d'autres termes, je fais tout pour rester seule, avec ou sans « ayant droit élargi ». Je n'ai plus qu'à rester rigoureuse sur le port du préservatif, hors de question de me retrouver mère célibataire à mes dépens. Jack a émis une hypothèse sur ma volonté de tenir les hommes éloignés de mon cœur :

– Tu aimes les femmes, mais tu ne le sais pas encore.

– Je te promets de te laisser organiser ma soirée de coming out le jour où je ne serais plus dans le déni, m'étais-je moquée.

– Elle a surtout peur d'être déçue par l'homme qu'elle aime, avait répliqué Vic.

Tiens, parlons-en, de la déception ! Pas de celui que j'aime, il n'existe(ra) pas. Il semble que la culpabilité m'ait quittée ; la colère l'a remplacée. Je suis clairement en rogne contre Matthew. Pas parce qu'il me laisse sur le carreau après m'avoir avoué qu'il voulait que je repousse ses limites ou qu'il priait tous les jours pour me voir, non. Seulement parce qu'il se comporte encore comme un gosse. Il continue à ignorer mes appels et mes messages, et ne me donne aucun signe de vie. Et si je suis à peu près certaine que George n'a rien à voir avec sa disparition, je ne sais en revanche pas pourquoi il fait l'autruche. Je le pensais un peu plus mature et réfléchi pour me dire les choses. Un « je regrette », ou même pire, « j'ai eu pitié de toi » ferait l'affaire, mais pas ce méprisable silence qui me fait péter les plombs !

Allongée dans mon lit, les yeux rivés au plafond aux nuances nocturnes de gris, je mets à la porte ma conscience qui essaie de me forcer à creuser le *pourquoi* je pète les plombs. Tout doit être clair dans ma tête telle une chorégraphie, et je m'exécute : je n'ai pas d'attache, Matthew est seulement mon voisin de palier, mon cœur ne palpite pas en sa présence et je ne finirai pas comme Bridget ! Tout est clair. À partir de demain, je reprends le boulot, je vais pouvoir danser et m'oublier jusqu'au mariage de ma sœur. Il n'y aura pas de voisin, ni de George, ni de journées longues et interminables. J'aime *ma* routine.

– Toujours pas de nouvelles ?

Sans détacher mes yeux du plafond, je secoue la tête en réponse à Vic. *Non !*

Dehors, la lueur des lampadaires s'évanouit, elle a fermé les rideaux et j'en déduis qu'elle va squatter mon lit cette nuit. Pikachu, aussi perspicace que moi, se redresse sur ses quatre pattes, s'étire – sans manquer de percer la housse de couette de ses griffes – et se fait la malle direction la penderie. Je me décale et l'accueille avec enthousiasme d'une petite tape sur le matelas. L'avant-veille Matthew, hier soir Jack et aujourd'hui ma meilleure amie, bientôt je ne saurai plus dormir seule !

– Comment ça va ?

Sa voix est frêle et emplie de doutes. Nous n'avons plus parlé de George depuis le commissariat, et j'ai attendu qu'elle parte au PinkLady pour aborder le sujet avec Jack. Je me force à garder les yeux ouverts en sentant mon cœur tambouriner dans ma poitrine. Samedi, je pensais en avoir fini avec ma phobie, mais le seul fait d'évoquer ce qui s'est passé me met mal à l'aise. Ça ne va pas. Je hausse les épaules en chassant un frisson.

– Je suis certaine que si tu me fais ce merveilleux gâteau magique demain, ça ira mieux.

À vrai dire, il ne me reste plus que cette solution, puisque j'ai écoulé le stock de Häagen-dazs au

chocolat de la supérette du coin avec Jack samedi soir. Ma sœur se moquerait de moi !

– Tout ce que tu veux.

Elle plante son doigt perfide dans mes côtes et je me tords sous ses chatouilles. Ça va se terminer en bataille de polochon. Ça finit toujours comme ça. Mon portable met fin à sa torture, elle me chevauche et se précipite à ma place dessus. Mon cerveau se fige un instant jusqu'à comprendre ce qu'elle détient.

– Vic, rends-le-moi ! hurlé-je.

Joueuse, elle s'agenouille à mes pieds et pianote sur l'écran. Je me redresse et lui saute dessus.

– C'est lui. Matthew, explique-t-elle.

Comme si elle avait besoin de le préciser. La colère monte en moi, ma mâchoire se crispe et je me rallonge instantanément, un regard noir pour le plafond. L'écran du téléphone me permet de distinguer les défauts précédemment constatés. Une craquelure, un morceau de peinture arraché, mon ampoule dénudée sans lustre.

– Tu veux toujours le récupérer ? demande-t-elle avec malice.

Non. Devant mon mutisme, elle lit :

– « J'avais besoin de recul ». C'est tout ?

Eh bien, qu'il recule un peu plus ! Presque deux jours sans nouvelles !

– Tu ne veux pas lui répondre ?

Je secoue la tête, inflexible. Vic replonge son nez dans mon téléphone. Je déglutis en voyant ses doigts pianoter sur le clavier. Je m'affole et mon cœur aussi. *Ne peut-il pas se taire, lui ?*

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je lui réponds que tu es sortie et que tu as laissé ton téléphone à la maison. (Elle relève la tête vers moi.) Tu crois que je signe : *l'autre voisine* ?

– C'est peut-être un connard, mais il est loin d'être stupide !

Je lui arrache mon téléphone des mains, l'éteins et me rallonge. Peut-être va-t-elle comprendre que la discussion est close ?

– Tu es consciente que tu ne pourras pas l'ignorer indéfiniment ?

Non, finalement elle n'a pas compris. Je ferme les yeux tout en marmonnant :

– Je n'ai jamais dit que j'allais l'ignorer.

Waouh, je n'ai jamais aussi mal menti ! Le matelas s'affaisse à côté de moi et son souffle vient balayer ma joue. Elle murmure dans mon oreille :

– *Cap ou pas cap* d'aller le voir maintenant.

Malheureusement pour elle, je n'ai vraiment pas envie de jouer. Je ne trouve aucune fougue, aucun enthousiasme à son pari. Je lui assène un petit coup de coude qui la fait s'étrangler.

– *Pas cap*. Tu n'auras qu'à choisir mon gage demain. Ce soir, je vais essayer de dormir, Vic Susan !

Je dors d'un sommeil sans rêves cette nuit-là. Et je n'ai pas simplement dormi, j'ai aussi rattrapé tout ce que Morphée me devait. C'est Vic qui me réveille avec mon gâteau magique au chocolat en début d'après-midi. J'ai fait le tour du cadran.

L'esprit léger, l'estomac rempli et le moral au beau fixe, je suis en pleine forme. Suis-je folle d'être aussi heureuse de reprendre le travail ? Non. Je sais seulement que danser va me permettre de continuer d'être aussi sereine. Je n'ai pas oublié ma colère contre Matthew, elle a seulement pris une autre couleur, celle de la victoire. En me forçant à croire que j'ai eu le dernier mot en l'ignorant, je me sens mieux. Après une bonne douche, je m'habille rapidement et m'étonne de retrouver Vic devant la porte. Nous sommes peut-être du même service toute la semaine, mais elle n'arrive jamais une heure avant au PinkLady. Elle attend toujours la dernière minute pour partir travailler.

– Ça fait déjà deux fois que notre cher voisin vient sonner à la porte, m'informe-t-elle.

Je suis sur la bonne voie, mon cœur ne palpite pas ! Je souris, plus pour moi qu'aux explications de Vic et enfile mon manteau et mes bottines avant de sortir gaiement de l'appartement. Je dois me rendre à l'évidence, il cherche encore à rentrer en contact avec moi, et je refuse de me laisser gagner par l'excitation. Je ne cherche qu'une chose, qu'il comprenne que même si nous ne sommes pas amis, même si nous ne sommes que des voisins à relation compliquée, il ne doit pas m'ignorer comme il l'a fait. Finalement, je redeviens coléreuse et un brin mélancolique. Je fixe l'ascenseur des yeux et me retiens de regarder sa porte. J'essaie aussi de ne pas penser qu'il est là, chez lui, et que je pourrais sagement passer le voir et l'écouter. Surtout le voir.

– Big Boss est toujours malade, on se tape encore Betty ce soir, grogne Vic en me rejoignant sur le palier.

Je force une grimace. Betty est la plus ancienne des filles. Elle ne danse plus, elle ne sert plus – à rien – elle orchestre simplement nos plannings, et s'évertue à nous rendre la vie plus difficile lorsque Big Boss n'est pas là.

– Si nous nous en tenons à...

Mes cordes vocales se glacent à l'instant où j'entends la porte de Matthew s'ouvrir. Mes pupilles frétilent et mes yeux sortent de leur orbite, je suis complètement démunie.

– Charlyne, ça va ?

Sa putain de voix rocailleuse étouffée par son cache-cou me fait dresser le poil. Si je pouvais m’oublier rien qu’une seconde pour retrouver tous mes moyens.

– Elle va bien, répond Vic.

– Charlyne, j’aimerais l’entendre de ta bouche.

Pour quoi faire ? S’en est-il soucié un minimum en deux jours ? La porte métallique de l’ascenseur s’ouvre, je m’y engouffre en une enjambée et me retourne vers lui, déterminée. Je sais ce que j’ai à dire, et surtout ce que je dois taire. Que j’ai craint son silence, que j’ai eu peur qu’il lui soit arrivé quelque chose et tout le reste, que j’aimerais un nouveau frisson de sa bouche, me plonger encore dans son regard de braise, apprécier ses caresses et son souffle rauque sur ma peau.

– Je. Vais. Bien, explicité-je, les yeux rivés aux siens.

Non. Je ne vais pas bien. Et lui non plus. Il a l’air... exténué. Je crispe la mâchoire et ne laisse rien paraître face à son apparence : il a les yeux rougis, les cheveux en vrac et le front ridé. Bordel, pourquoi j’aimerais prendre une nouvelle douche avec lui ?

– Tu as eu mon message ?

– Oui.

J’appuie sur le bouton zéro de la cabine.

– Je dois te parler.

– Et moi, je dois partir travailler.

Il retient d’une main ferme le rideau métallique au moment où celui-ci tente de se déplier.

– À quelle heure tu finis ?

Mon pouls s’accélère, la cabine est bloquée. Je lui lance un regard noir.

– Tard.

– Ou tôt, ça dépend à quel moment de la journée tu te situes, tente Vic avec humour.

J’envoie mon coude en arrière, et au bruit étouffé de ma meilleure amie, je sais que j’ai touché ma cible. C’était moelleux, *sûrement son sein*.

– Tu comptes bloquer la porte encore longtemps ?

Ses yeux se plissent puis sa main libère la cabine. Je pourrais sauter de joie sauf qu’au lieu de nous laisser partir, il se faufille jusqu’à nous. *Merde*.

– Je pars travailler.

Vous connaissez le *Guinness Book* ? Eh bien, aujourd'hui semble être le jour où je tente de battre mon propre record d'apnée. Il est là. À seulement quelques foutus centimètres de moi. Il ne sent pas ce délicat parfum boisé que j'apprécie tant, il sent seulement la mer, le frais, le salé, et j'aime ! Je n'étais pas censée battre un record ?

– Et moi je dois te parler. Donc, à moins que tu ne me rendes visite cette nuit en rentrant, je t'accompagne.

Lui rendre visite ? Mon cœur explose et je manque de m'étouffer. Les portes métalliques se ferment et la cabine tressaute. Encore cinq étages à faire avec lui. Cinq étages à ne pas flancher devant ses merveilleuses billes azur. L'air me manque, l'espace est si confiné qu'à chaque inspiration j'ai peur de le toucher.

– Je n'ai aucune envie de t'écouter, et je ne suis pas en train de repousser tes limites, voisin.

Je croise les bras et fixe le tableau numérique pour ne pas entrevoir sa réaction. Vic brise le silence :

– Ne t'inquiète pas, elle ne tiendra pas longtemps. Elle ne tient jamais longtemps. Charlyne fait partie des personnes trop gentilles, trop aimables, trop magnanimes, trop bonnes poires, bref trop tout, sauf haineuses.

– Tu veux parier ? vociféré-je à la suite de ma saleté de meilleure amie.

Matthew joue des sourcils, aussi étonné qu'amusé par ma détermination. Sauf que je ne ris pas.

– Là, par contre, ça sent le roussi. Charlyne ne parie jamais. Moi, je parie, elle non. Elle joue, mais ne parie pas. D'ailleurs ça me fait penser qu'elle me doit un gage. Laisse-moi réfléchir...

Par chance, l'ascenseur arrive enfin au rez-de-chaussée et je m'empresse d'en sortir. Oui, je m'empresse. Je ne veux même pas connaître son gage – qui, je sais d'avance, me coûtera cher – ni continuer à être si près de Matthew – qui, lui aussi, aura ma peau. Mes jambes ne tremblent peut-être pas, mais chaque cellule de mon foutu corps frémit. Je marche vite, passe les blocs sans me retourner. Je ne sais même pas si Vic ou Matthew sont derrière moi, je n'entends que mon cœur dans mes oreilles. Je ne sais qu'une chose : le soleil se couche, et cette nuit, je vais danser.

Chapitre 15

Matthew

Tous les garçons post-pubères pénètrent une fois dans leur vie dans ce genre de club, certains pour s'amuser, d'autres par défi, ou encore pour pouvoir crier haut et fort qu'ils ont pu approcher des filles toutes plus belles les unes que les autres. Puis il y a les fêtards. L'événement particulier. La réussite, la signature d'un contrat, un anniversaire.

Deux. C'est le nombre de fois où je suis entré dans un bar à strip-tease. Pour m'éclater avec Jason, mon meilleur ami de l'époque, et pour *mon* enterrement de vie de garçon. Si je me souviens très bien de mon âge, du temps qu'il faisait, et de qui était présent ces jours-là, en revanche pour ce qui est de comment j'ai terminé ma soirée, rien n'est plus flou. C'est même le néant. Certainement encore une soirée où j'ai fini allongé sur la banquette arrière d'un taxi, un reste de vomi dans le gosier. C'était toujours comme ça.

Le PinkLady ne diffère pas des autres clubs dans son fonctionnement, même si sa clientèle est largement plus cossue que dans les bars que j'ai fréquentés. Des strip-teases, des danses sensuelles, des spectacles osés, des filles belles, très belles, une grande scène, une lumière tamisée, une ambiance chaleureuse et j'en passe. En gros, tout ce qui pousse à la consommation et à l'accoutumance.

J'ai choisi délibérément la table la plus éloignée de la longue scène sur laquelle une danseuse fait son show. Une grande rousse – à moins qu'elle ne soit blonde, les projecteurs rouges peuvent me jouer des tours. Ce soir, je ne suis pas là pour le plaisir, pour me vanter d'être venu ni pour fêter quelque chose ; j'attends. J'attends patiemment que ma voisine finisse son service pour pouvoir lui parler et m'expliquer.

Par chance, elle n'a pas en charge le coin sombre dans lequel je me suis terré. Elle ne m'a pas vu, ne se doute pas une seconde que je puisse être là. J'en conclus que sa meilleure amie a su tenir sa langue, et ce serait une première ! En cinq minutes, seul avec elle, j'ai pu apprendre : un, que Charlyne m'en voulait de mon silence, deux, qu'elles finissaient leur service à une heure du matin, trois, qu'elle ne trahirait pas sa copine et ainsi que je devrai me débrouiller tout seul, et quatre, que j'étais un gros con. *Message reçu*. Après avoir fait les cent pas dans mon appartement, j'ai pris ma décision. L'attendre à sa sortie. Et OK, je l'admets, boire un coup en l'attendant.

Bien entendu, j'ai dû faire un effort vestimentaire. Ma chemise blanche est presque trop petite, mon pantalon à pinces m'écrase les burnes, et mon cache-cou me démange. Je regarde l'heure sur mon portable – fraîchement acheté pour Charlyne, il y a moins d'une semaine – à peine plus de minuit. Je ne tiendrai jamais. Mon verre de Bud est vide, j'ai chaud, la musique est assourdissante et je ne suis plus sûr de rien. Pourquoi je tiens absolument à lui parler ? Aucune idée. Je sais seulement

trois choses ce soir, que ça fait plus de cinq ans que je n'ai pas couru après une fille (même si ce n'est pas ce que je fais), autant de temps que je ne suis pas sorti boire un verre, et que Charlyne a disparu de la salle. *Merde*, où est-elle passée ? Sa meilleure amie semble avoir pris sa place.

J'agite le bras précipitamment dans les airs à l'intention d'une certaine Mary, ma serveuse du moment. Si elle m'avait paru effrayée en m'approchant la première fois, maintenant, il n'en est plus rien, elle m'offre des sourires dès qu'elle le peut. J'hésite entre la pitié parce qu'elle a pu entrapercevoir ma joue brûlée lorsque je devais boire, et le désir de récolter un gros pourboire.

– Monsieur ? Que puis-je pour vous ? demande-t-elle.

Je m'éclaircis la voix.

– La serveuse brune qui était avec vous tout à l'heure, où est-elle ?

Son sourire tombe devant ma franchise. Elle ne désirait peut-être pas de pourboire finalement.

– Vous n'êtes pas satisfait de mes services ? se braque-t-elle.

Rien ne sert de lui sourire pour la rassurer, elle ne le verrait pas.

– Je n'ai rien à vous reprocher. Va-t-elle monter sur scène ce soir ?

Elle me dévisage, dubitative. J'ai été trop direct et mon apparence me joue encore des tours. Est-ce qu'un jour une fille cessera de me prendre pour un pervers ou un type bizarre avec mon cache-cou ? *Charlyne*. Ouais, c'est bien la seule.

– Non. Veuillez m'excuser.

Elle tourne les talons et s'en va aussi sec. Dois-je me sentir soulagé de le savoir ? Non. Elle est censée terminer dans moins d'une heure, et sa copine l'a remplacée au service de table. J'attends patiemment quelques minutes. Fixe alternativement les diverses portes de service dans l'espoir de la voir apparaître. Observe la salle qui s'est largement vidée et ne compte plus qu'une dizaine de clients. Finalement, je me rends à l'évidence, Charlyne a peut-être tout simplement fini plus tôt. Au moment où je me décide à partir, Vic m'interpelle :

– Tu me fais confiance ?

Est-ce que j'ai le choix ? Je hoche la tête, sans réelle conviction.

– File-moi deux cents dollars.

Rien que ça ! Elle ouvre sa main devant elle.

– Une carte de crédit fera l'affaire, précise-t-elle en levant les yeux au ciel.

Je me résigne à lui donner.

– Je te préviens, si tu lui dis que c’est moi qui t’ai mené à elle, je te coupe les couilles ! Suis-moi et ôte ton machin, là, sur ton visage, elle risque de te reconnaître et de se débiter.

Pourquoi j’ai soudain l’impression que l’idée de cette fausse blonde ne va pas me plaire ? Pour mon machin, ça attendra. Je récupère mon manteau et marche dans ses pas. Nous traversons la grande salle, passons un rideau rouge qui dévoile un couloir longé de portes.

– Numéro cinq, m’indique Vic. Et n’oublie pas. Je ne t’ai rien dit.

– C’est quoi ici ?

– Show privé, *chéri*.

Je m’étrangle. *Show privé*.

– Hors de question, rends-moi ma carte.

– C’est ta seule façon de lui parler. Charlyne n’a aucun traitement de faveur ce soir. Le patron n’est pas là. Une fois rentrée, elle ne pourra pas sortir, crois-moi.

– Je n’ai aucune envie de la voir...

– Décide-toi, voisin. Si on me chope là avec toi, je suis foutue. D’autant que tu l’as déjà vue quasi nue. Alors, ici ou dans notre salle de bains, ce n’est pas bien différent, non ?

Salope. C’est le premier mot qui me vient à l’esprit. Je la fusille du regard. Elle m’a grugé. Et la question n’est pas de savoir si je suis prêt à payer deux cents dollars pour lui parler, l’argent n’est pas un problème, mais si je suis prêt à voir Charlyne se trémousser devant moi. Bien sûr que non, je ne le suis pas. C’est ma voisine, putain !

Néanmoins, je me résigne ; la mâchoire serrée, je traverse le couloir jusqu’à la porte cinq.

– Un seul truc, voisin ! hurle Vic. Tu n’as pas le droit de toucher.

Un sourire espiègle se dessine sur sa bouche avant qu’elle ne disparaisse derrière le rideau. Je suis réellement foutu. Mon cœur bat fort dans mes oreilles, je n’entends presque plus la musique de la grande salle. J’ouvre d’une main moite la porte numéro cinq.

Je découvre un lieu confiné, faiblement éclairé par une lumière rouge au plafond. Un podium d’un côté, un canapé en velours de l’autre, et une seconde porte dans le fond.

Dire que je m’installe confortablement est faux. Je gigote dans le siège. Passe mes mains trente fois dans mes cheveux. Ôte et remets mon cache-cou pour finalement suivre le conseil de Vic et le fourrer dans la poche de mon pantalon.

Mon cerveau est en ébullition. Pourquoi suis-je là, déjà ? *Parler à Charlyne*. Un rire amer m’échappe, je viens de lâcher deux cents dollars pour lui répéter que j’avais besoin de prendre du recul ! Je suis complètement fou ! Oui, j’avais besoin de prendre du recul. Parce que les sensations

qu'elle m'a offertes me sont interdites. Sur l'instant, c'était magique, presque irréel. Contre elle et sur elle, j'avais l'impression de revivre. Comme si mon passé, ma peine, ma colère n'avaient plus lieu d'être. Je repense à ses mains sur ma nuque, son souffle sur ma bouche, et à la douceur de ses lèvres. Cette fille n'est pas seulement troublante, c'est mon péché défendu. Au fond de moi, je sais qu'elle pourrait être ma résurrection, si je m'y autorisais. Mais c'est sans compter sur ma culpabilité. Elle est double. D'une, je trahirai Holly en devenant heureux alors qu'elle est décédée par ma faute, et de deux, je pars dans quelques semaines pour mon tour du monde parce que c'était l'objet de ma dispute avec elle la veille de sa mort.

Une musique démarre au moment où la deuxième porte s'ouvre. Shakira, *La tortura*. Je me fige, les avant-bras en appui sur les genoux, la tête enfoncée dans le col de ma chemise avec appréhension. Cette chanson va être *ma* torture.

Si je pensais avoir chaud tout à l'heure, je me trompais. *Maintenant*, j'ai terriblement chaud. Je mets une infime seconde à la reconnaître. Ses chaussures à talons aiguilles donnent de la longueur aux fleurs de cerisier tatouées sur son tibia droit. Ses jambes me paraissent sans fin avant de disparaître sous son peignoir rouge. Je remonte lentement et avec appréhension ses flancs. Le tissu satiné met en valeur ses formes, je devine ses fesses rebondies, sa poitrine ni trop petite ni trop grosse. Je déglutis devant cette bouche cerise aux lèvres pleines et gourmandes. Et dire que j'y ai goûté. J'en ai encore envie.

Ses yeux se figent en me découvrant. Son regard se fait dur, mais je ne suis pas surpris.

- C'est une blague ? lâche-t-elle, exaspérée.
- Je veux simplement te parler.
- Est-ce que tu as besoin que je t'offre un dictionnaire ? Je travaille, Matthew.

Sa réplique me fait sourire.

- J'avais besoin de prendre du recul...
- Très bien. Je t'ai entendu.

Elle monte sur le podium, l'air méprisant. Habituellement, j'aime la pousser à bout, sortir une remarque cinglante. Sauf que ce soir, je sais que nous ne jouons pas. Et surtout que je ne suis pas en mesure de jouer.

- Charlyne, je viens de lâcher deux cents dollars, crois-tu vraiment qu'il ne s'agissait que de ça ?
- Quoi que tu aies à me dire, économise ta salive, je ne veux ni savoir pourquoi, ni les conclusions que tu as tirées.

Cette fille est bornée ! Elle se retourne pour appuyer son envie de me voir décamper, néanmoins, je l'ignore une nouvelle fois :

- Je n'avais pas mon portable, j'ai découvert tes messages en rentrant hier, *so...*

Ma gorge se noue, mes yeux sortent de leurs orbites et mon cœur fait un bond vers elle au moment où son peignoir gagne le sol. La quasi-totalité de ses fesses luit sous la lumière rouge, sa colonne vertébrale forme un trait parfait et gracieux jusqu'à sa nuque. Je remarque à peine la ridicule dentelle au milieu de son dos et ce qui s'apparente à un tanga.

– Qu'est-ce que tu fais ? m'écrié-je.

Je déglutis. Fixe mes doigts sur le velours du fauteuil, aux aguets.

– Je travaille.

Et tu repousses mes limites.

– Charlyne...

– Continue. Je suis tout ouïe. À moins que tu n'éprouves des difficultés à parler ?

J'éprouve aussi et surtout tout autre chose. Ma queue se rebelle dans mon pantalon serré. Ma bouche devient sèche devant ses hanches qui ondulent de droite à gauche sur le rythme de la musique. Je crois mourir de désir en voyant ses mains caresser ses flancs. Lentement. Descendre sur ses cuisses, tandis que ses fesses se tendent telle une offrande devant moi.

– C'est ce pour quoi tu as payé, non, Matthew ?

Sa voix est un supplice. Elle se retourne, les doigts glissés dans ses cheveux, le regard de braise, la lèvre inférieure coincée entre ses dents. Combien d'hommes l'ont vue faire ça ? Combien d'hommes ont eu envie d'elle comme je la veux moi ? Me poser la question me file autant la gerbe que cela me rend fou. Je reprends contenance et me lève d'un bond. Je n'arriverai jamais à la regarder comme ça.

– Qu'est-ce que tu fais ? se précipite-t-elle en devinant mes intentions.

Je ne l'écoute pas et marche en direction de la sortie, la mâchoire serrée.

– Si tu pars avant la fin de ton temps, je risque de recevoir une pénalité !

– De mon temps ?

Je me retourne. En équilibre au bord de l'estrade, elle a l'air désespérée. Je la dévisage.

– Tu as payé pour une demi-heure de salle privée. Si tu quittes cette pièce, ça signifiera que tu n'as pas apprécié ce que je faisais. Je risque de me faire virer pour ça.

Un rictus incontrôlable s'empare de ma poitrine. Elle ne se rend même pas compte que ce serait peut-être la meilleure chose pour elle.

– Ça m'est complètement égal. Après tout, ça n'est pas mon job.

Même sous la lumière rouge, son visage blêmit. Je ne me laisse pas affecter, récupère mon cache-cou, l'enfile et sors d'un pas assuré de la salle cinq.

Pourtant, je me déteste parce que je sais, au fond de moi, que je l'ai blessée. J'ai une nouvelle fois agi comme un connard.

Chapitre 16

Matthew

Bordel, j'ai vraiment foiré. Mon cerveau est toujours en ébullition, mon estomac se tord de culpabilité et ma bite affiche toujours cette demi-érection. Malheureusement pour elle, je n'ai aucune intention de me branler ! Je sors d'une douche brûlante et je suis dans le même état qu'en partant du club. Je n'avais pas le choix, c'est ce que je me force à penser.

Est-ce que je devais continuer à la regarder danser ? Oui. Mais je ne pouvais pas. Rédhibitoire. J'ai déjà assez de mes rêves salaces toutes les nuits. Oui, je rêve de me perdre en elle, et ce n'est pas ça qui me terrifie. Mon dernier rapport remonte à plusieurs mois – une stagiaire de mon oncle – et le sexe, c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas. Non, ce qui me fait peur c'est tout ce que ça implique. Je n'ai aucune envie de m'engager, de devoir rendre des comptes, de recommencer à exister pour quelqu'un.

Si c'est clair dans ma tête, je ne suis pas certain de pouvoir m'y tenir. J'espère tous les jours la voir et sentir sa main sur ma peau une nouvelle fois. Tout ça à cause d'une foutue pomme ! Elle ne m'aurait jamais remarqué outre mesure, je serais resté à ses yeux le voisin terrifiant et insignifiant à la fois, et elle serait restée aux miens la voisine bandante et strip-teaseuse.

Tel un rituel, j'essuie rapidement la buée du miroir de la salle de bains et regarde attentivement ma joue. Au-delà du fait que ma peau est disgracieuse et mon visage amoché pour la vie, ces brûlures signifient plusieurs choses : j'ai commis – plus que – l'irréparable avec ma femme, j'ai survécu et je le paierai toute ma vie.

Des coups violents contre ma porte me font sursauter. Je devine aisément qui est ma visiteuse et presse le pas jusqu'à l'entrée en nouant une serviette autour de mon bassin. L'horloge dans la cuisine m'indique un peu plus d'une heure du matin. Je déverrouille la porte et l'entrouvre.

– Espèce de sale enfoiré ! m'insulte Charlyne, furibonde.

Je me retiens de lui dire que je suis désolé, parce que je ne le suis pas. Je reste persuadé que travailler dans ce club ne lui apporte rien de bon.

Je la scrute froidement, puis suggère avec dédain :

– Tu t'es fait virer ?

Elle ferme les yeux et secoue la tête, résignée :

– Je ne sais pas pourquoi je m'obstine avec toi ! Tu sais quoi, Matthew ? Laisse tomber, oublie-

moi.

Oublie-moi. Si seulement tout était aussi simple ! Je me souviens encore de son goût, de sa douceur et maintenant de ses yeux bleus qui ressortaient dans la dentelle noire de son masque. Ma queue se rebelle sous la serviette autour de ma taille. *Fais chier.* Je ne laisse pas Charlyne faire un pas en direction de son palier, je l'empoigne, l'attire contre moi puis referme ma porte.

– Pourquoi t'entêtes-tu avec moi, Matthew ?

Elle tente de se libérer, mais ma prise est si forte que son effort est vain. Je la presse contre le mur, la bloque. Elle sent divinement bon. Peut-être la fleur.

– Je t'écoute, maintenant. Parle, murmure-t-elle.

Ma respiration est bruyante, c'est ma seule réponse. J'inspire son odeur. Je mémorise une nouvelle fois son visage, ses yeux entourés de noir, son nez fin, sa bouche encore cerise, comme si je craignais de faire une nouvelle connerie.

– Matthew, qu'est-ce que tu attends de moi ?

Je ne l'écoute pas. Son souffle m'effleure, sa poitrine se tend sous mon torse. Bordel. Combien d'hommes se branlent sur elle en rentrant chez eux ? Moi, j'aurais été capable de le faire si je n'avais pas été aussi énervé. Mais je l'ai déjà fait, je dois l'avouer.

– Tu allais me faire un putain de strip-tease !

Mon poing heurte le mur à côté d'elle. Elle sursaute à peine.

– C'est mon métier, Matthew. Mais est-ce vraiment ton seul problème ? Pourquoi avais-tu besoin de prendre du recul ?

Parce que pour la première fois en cinq ans, je ne désire plus me terrer dans mon appartement comme un homme des cavernes. Elle me fait rire, me fait rager, me fait languir, me fait douter, mais fait aussi ressortir le pire de moi-même, *la colère*. J'avais oublié que j'étais en colère contre moi-même. Je pensais pourtant avoir accepté que Holly soit décédée par ma faute. Je n'ai rien accepté du tout. C'est un peu comme pour mes brûlures, je me suis contenté d'empiler un tas de choses dessus – mon boulot, préparer mon tour du monde en voilier, le sport, limiter les relations humaines. Mais Charlyne y a foutu un sacré bordel. J'ignorais les femmes et c'est la plus belle qui a su m'approcher.

– C'est compliqué, lâché-je entre mes dents.

– Si c'est par rapport à moi, sache que rien n'est compliqué. Je n'ai aucune attache. Je n'attends rien de personne et encore moins des hommes, parce que vous êtes...

– Tous les mêmes, terminé-je à sa place.

Son regard se voile une infime seconde, comme toutes ces fois où elle me sort le même baratin.

Quoi que lui ait fait subir son père, ce type est la plus grosse ordure que je connaisse. *Après moi.*

– Oui, dit-elle fermement.

Je n'arrive pas à le concevoir. Jamais je ne rabaissrai une femme plus bas que terre. Jamais. Je prends son visage au creux de ma main.

– Tu sais que c'est faux.

Ma voix est suppliante mais elle ne se laisse pas atteindre. Son regard se durcit et ses mains se posent sur mon torse. Elle me repousse sans effort. Je la laisse faire, je n'ai aucun argument pour la convaincre du contraire. Je n'ai fait que foirer avec elle depuis le début. Même sous sa douche, alors qu'elle avait besoin de réconfort, je n'ai pensé qu'à l'embrasser et à la goûter.

Elle peut rajouter « égoïste » à sa longue liste d'injures à mon encontre, je ne la contrarierai pas.

– Tu as fait l'autruche pendant deux jours, me reproche-t-elle, amère. Tu m'as laissée sans nouvelle alors que je me faisais du souci. En quoi est-ce différent ?

Ses mains sont toujours sur ma poitrine, sent-elle à quel point mon cœur bat fort ? Elle a raison, mais penser qu'elle chercherait à me revoir ne m'a pas effleuré l'esprit. Alors qu'au poste de police, je ne pensais qu'à prendre la fuite en ressassant mes remords, maintenant ma raison s'étiole. Je suis incapable d'ignorer cette fille.

– Je suis désolé.

Les mots m'échappent si vite que j'en tremble.

– Prouve-le.

Elle me dévisage, impassible. Que veut-elle dire par là ? Je pourrais lui expliquer pendant des heures ce qui me semblait juste sur le moment, elle trouverait toujours à redire. Lorsque nous parlons tous les deux, tout vire à la polémique, au défi et à l'affrontement. C'est notre truc. Nous aimons ça.

Je déteste la position dans laquelle elle me met. J'ai le choix entre l'embrasser et faire exploser mon désir pour elle, ou la repousser et risquer de la perdre – vraiment – pour toujours. Est-ce ce que je souhaite ? Finalement, c'est moi que je déteste, parce que je suis fou de cette fille. Elle me laisse une dernière chance et je suis prêt à tout pour la saisir. Je réalise que je serais incapable de me détacher d'elle.

Je réduis la distance entre nous et agrippe délicatement sa nuque. Elle regarde ma bouche s'approcher de la sienne. Le temps s'est figé. Tout est en suspens. Mon cœur, mon souffle, mes méninges. Surtout mes méninges. Si je pense une seule fois à ce qui se passera après, je vais me débiner.

Mes lèvres entrent en contact avec les siennes. Doucement. Délicatement. Je me laisse gagner par un frisson. Une impression de renouveau. C'est vivifiant. Comme vendredi soir, un rôle m'échappe. Ma queue se dresse haut et violemment contre son bassin. Parce que ça fait trop longtemps que j'avais envie de faire ça. Je lui fais savoir mon excitation :

- Bordel.
- Continue.

À tes ordres. Je serais incapable de m'arrêter. J'empoigne ses fesses, la hisse contre le mur, la goûte encore et encore. Ses lèvres, sa langue, sa mâchoire. Ses jambes s'enroulent au-dessus de mes hanches, ses mains se glissent dans mes cheveux, descendent sur ma nuque, caressent mes brûlures. Je me charge en électricité. Je ne sais toujours pas pourquoi elle est la seule qui les fait tressaillir. D'habitude, elles restent imperméables à toute sensation. Quand je dis qu'elle me rend fou, je n'exagère pas.

Je glisse mes doigts sous son manteau puis sous son pull. Ses muscles se contractent, sa respiration est bruyante. Je l'embrasse encore. Je ne veux pas qu'elle m'échappe. Je suis pressé. Je veux seulement assouvir mes besoins et me dire que je pourrai passer à autre chose.

- C'est ce que tu veux ? demandé-je, empli de doutes.
- Ferme-la, Matthew. Continue.

Sa réplique me rassure. Je dégrafe son manteau et le lui ôte. Elle s'empresse d'enlever son pull et je reste en émoi une longue seconde devant sa poitrine recouverte du même ensemble que précédemment. La différence, c'est que là, j'ai le droit d'y toucher. Il n'y a plus de règles. Je tire sur ses cheveux pour libérer son cou, observe sa réaction. Elle ferme les yeux, torture sa lèvre inférieure et gémit. Elle est parfaite.

Je fais glisser mes lèvres de son cou à sa clavicule, son cœur bat fort dans ses jugulaires. Je goûte sa peau jusqu'à l'un de ses seins, m'empare de son téton tendu, le lèche puis le mordille par-dessous la dentelle noire de son soutien-gorge.

- J'ai rêvé de ça, une nuit, avoue-t-elle.

Je me fige comme une statue tant sa confession me chamboule. Se rend-elle compte de la bombe qu'elle a lâchée ? J'y vois un sens caché, on ne rêve pas de quelqu'un sans raison : Charlyne me désire autant que je la désire. C'est mal. Je resterai son connard de voisin et je ne veux pas qu'elle devienne plus.

Sentir ses doigts sur ma peau me ramène à la réalité. Elle caresse les brûlures de mon bras, suis les cicatrices jusqu'à ma nuque. Je ne veux pas ressentir tout ça. Je passe la vitesse supérieure. La porte jusqu'à ma chambre. Je veux continuer à croire que demain, je l'aurai oubliée. Parce que c'est toujours comme ça, non ? Une fois que nous avons ce sur quoi nous avons fantasmé, l'envie s'évanouit.

Devant mon lit, je la fais descendre délicatement sur le sol, l'embrasse avec agitation, défais son jean qui rejoint en un clin d'œil ses chevilles. Elle se débarrasse de ses chaussures et enjambe prestement son pantalon. Ses doigts reviennent sur moi, tremblants. L'excitation ? Je ne m'attarde pas sur son regard énigmatique et observe son corps à la lumière des réverbères qui filtre à travers ma fenêtre. Ses fines épaules, le galbé de sa poitrine, son ventre légèrement musclé, ses hanches généreuses et ses longues jambes. Elle est belle, extrêmement belle.

– Ne t'arrête pas maintenant, Matthew.

Il n'y a plus d'ordre, ça ressemble à une prière. Et j'y réponds. Je me rue sur sa bouche, caresse son dos, la pousse jusqu'au lit. Elle grimpe jusqu'à ma tête et m'emporte avec elle. J'embrasse son cou, ses seins à moitié découverts, descends sur son ventre. Ses muscles se contractent, elle se trémousse. Mon cœur bat fort, ma respiration est courte, j'ai tellement envie d'elle. Elle ferme les yeux, les doigts dans mes cheveux qu'elle tire sans vergogne.

– Pourquoi ne me regardes-tu pas ?

Je souffle sur son nombril et grimpe jusqu'à elle, me hisse à la hauteur de son visage.

– Pour ne pas penser que tu es mon voisin.

De sa main, elle me presse contre elle, et je devine aisément sa prochaine réplique : « Ferme-la et continue ».

– Tu n'es pas seulement ma voisine.

Je l'avoue, faible et lâche. Peut-être parce que je n'ai aucune envie qu'elle m'échappe. Un éclair traverse ses yeux bleus et un sourire rassurant naît sur ses lèvres. Je ne peux m'empêcher d'y répondre. Comme à chaque fois, elle fixe ma joue brûlée. Qu'y voit-elle ? Elle réagit à l'inverse de tout le monde, et semble oublier mes stigmates. C'est troublant.

Entreprenante, sa main descend le long de mon dos et se faufile entre nous. Ses doigts s'amuse entre la serviette et mes obliques, ils me font languir. Elle mord sa lèvre, se cambre et appuie sa cuisse entre mes jambes pour presser mon érection. Mon sexe pulse, torturé. En admiration devant elle, je la laisse mener la danse. Ce n'est pas comme ces dernières années où le but ultime était seulement de me vider les burnes. Cela va au-delà d'une réponse à un simple besoin primaire, c'est bien plus qu'une envie et j'essaie de ne pas y penser. Je me concentre sur ma respiration, sur sa main qui caresse maintenant ma queue par-dessus la serviette. Délicatement, avec grâce. C'est exquis. Mais j'ai encore cette urgence à la posséder, à me perdre en elle, rapidement. Je m'empare de sa bouche. Mes doigts étreignent sa cuisse, remontent jusqu'à son antre brûlant, jouent avec le bord de sa culotte. Bordel, elle est trempée. Ça décuple mon avidité. Je crois même râler sur sa bouche. Elle frissonne au passage de mon doigt entre ses lèvres, je devine son clitoris sous la dentelle.

– Bordel, refais ça, m'ordonne-t-elle.

Je lèche sa mâchoire et m'exécute. Plongé dans son cou, je lui jette un regard à la dérobée : ses yeux étincellent et elle grogne de plaisir. Ça m'excite d'autant plus. J'écarte sa dentelle et introduis un doigt en elle. Elle se cambre et sa bouche forme un « o » parfait. Mon pouce appuie sur son clitoris et dessine des cercles, mon doigt s'agite en elle. Des sons s'évanouissent dans la pièce, ses mains tremblent sur moi. Une dans mon dos, une sur mon sexe. Je sais qu'elle est tout près. Je sens son vagin se resserrer un peu plus à chaque instant, et j'ignore la chaleur qui se déverse dans mes veines en pensant que je vais apprécier de la voir jouir. Mais elle ne me laisse pas faire. Mon cœur fait un bond lorsqu'elle s'agite et retire ma main. C'est trop précipité pour être involontaire. Dubitatif, je fronce les sourcils et tente d'évaluer la situation.

– J'ai envie de toi, en moi, articule-t-elle avant de m'embrasser.

Elle arrache ma serviette, empoigne ma queue sans jamais quitter ma bouche de ses lèvres. Je perds pied. Dois-je la laisser faire ? C'était quoi, ça ? Ce moment qu'elle m'a volé. Elle était tout près et elle m'a empêché de la faire jouir avec mes doigts. Et maintenant ? Elle tente de me faire avaler la pilule de la fille pressée de passer à la vitesse supérieure.

– Arrête de penser, Matthew.

Sa main s'agite sur ma queue, monte, descend, ne laisse pas de côté mon gland qui pulse sous ses ongles. Bordel, la pilule passe... elle a gagné. Je m'exécute, guidé par ma soif de me perdre en elle. Je lui arrache sa dentelle, embrasse son cou, lèche sa peau douce et parfumée, lui retire son soutien-gorge. Sa main me fait perdre la tête, elle me branle si fort que je risque de jouir trop vite sur sa cuisse si je ne l'arrête pas. J'empoigne ses avant-bras et les fixe au-dessus de sa tête, glisse entre ses jambes, les écarte pour m'y faufiler. Elle se cambre et son sexe trempé se colle au mien. Ses coups de hanches parlent pour elle, elle me veut tout de suite. Je fais durer le moment. J'attrape un de ses seins. Leur taille est parfaite, comme s'ils avaient été façonnés pour mes mains. Je coince son téton entre mon pouce et mon index et le fais rouler. Elle tressaille et je suis en admiration devant son regard de braise.

– Je crève d'envie de te prendre tout de suite, je lui avoue.

Elle se cambre pour toute réponse, ma queue bat sur son clitoris.

– Alors ne faiblis pas.

Je ne peux réprimer un sourire et tends le bras jusqu'à ma table de chevet. J'attrape un préservatif dans le tiroir, m'agenouille, lui embrasse l'intérieur de la cuisse, et déchire de mes dents l'emballage. Tout en le déroulant sur mon sexe douloureux, en surtension, je jette un coup d'œil à Charlyne. Elle est en admiration. À une époque, avant Holly, j'aurais été capable de lui servir un « eh ouais, ton voisin est bien gaulé », mais maintenant, tout est différent. Bizarrement, penser à ma femme ne me fait pas culpabiliser. Est-ce mon agitation ? Ou tout simplement Charlyne ?

Je reviens à elle, et toutes mes interrogations fondent à la chaleur de sa poitrine nue sous mon torse. Combien de fois ai-je maté ses seins ? Trop. Et ils sont là réels, entiers contre moi.

– Est-ce que c’est ce que tu veux ?

J’ai l’impression de me poser la question à moi-même.

Elle acquiesce d’un signe de tête, sa lèvre inférieure entre ses dents, comme si elle réprimait un sourire. Ses mains agrippent mes omoplates et ses cuisses s’enroulent à mon bassin. J’observe sa réaction en la pénétrant lentement, si lentement que c’en est douloureux. Centimètre après centimètre. Elle est trempée à souhait, douce, ardente, son vagin est le plus merveilleux des cocons. Un souffle m’échappe, sa bouche s’entrouvre et ses paupières se font lourdes, mais elle continue à me fixer de ses grands yeux bleus. J’ai l’impression que nous sommes connectés, bien au-delà de la simple imbrication de nos corps. Je m’agite en elle. L’embrasse et aspire tous ses gémissements. Je les prends pour moi. Pour ce que je lui donne à chaque coup de bassin. Ils sont brutaux, jusqu’à ce que je sente son vagin se resserrer. Je me retire.

Pas sans moi.

– Attends, pas encore, je la prie.

Ma voix est rauque, à peine audible, mais elle m’a entendu. J’embrasse son épaule, remonte ses jambes et la prends plus fort, plus vite. Elle est splendide. Ses cheveux noirs font des vagues sur mon oreiller, ses mains s’appuient sur la tête de lit, sa bouche mime des sons et ses merveilleux seins bougent dans tous les sens. Elle flanche, se contracte autour de moi, j’ai l’impression d’être avalé. Elle murmure des « Matthew » et d’autres mots que j’ai peine à entendre, tant je suis envahi moi aussi. La chaleur me prend les entrailles et je la rejoins. Ma jouissance me coupe le souffle et me vide de mes forces. Dans un dernier coup, je m’affale sur elle, le visage dans son cou. Mon cœur bat fort – ou peut-être est-ce le sien – mes jambes sont lourdes et, bordel, ça faisait longtemps que je n’avais pas été aussi bien.

Et je suis terrorisé. Je viens de baiser ma voisine. Et maintenant, je le pense et j’en suis même certain, Charlyne ne sera jamais plus une simple voisine.

Chapitre 17

Matthew

Je peux citer plusieurs différences entre la relation sexuelle que je viens d'avoir avec Charlyne et celles que j'ai eues ces dernières années, après Holly. Un : je n'ai pas baisé avec un cache-cou et un T-shirt. Deux : je n'ai pas fait qu'apprécier, j'ai savouré chaque moment, même celui où je l'ai fait jouir – et il ne s'agit pas de flatter mon ego. Trois : je l'ai laissée me toucher et m'embrasser. Quatre : je la tiens encore dans mes bras alors que ça doit bien faire un quart d'heure que j'ai ôté la capote.

Le silence qui s'est imposé n'a rien de dérangeant. Il le serait si elle s'était jetée sur mon parquet pour ramasser sa petite dentelle et son jean et rentrer chez elle, ou si elle s'était gratté la gorge maintes fois avant d'éviter mon regard. Mais au lieu de ça, elle a seulement plissé les yeux et pincé les lèvres lorsque je l'ai invitée – inconsciemment – à se blottir contre moi et, depuis, je joue de mes doigts sur son épaule comme si c'était naturel.

– Je peux te poser une question ? demande-t-elle finalement.

Je n'aime pas les questions. Parce que, quelque part, c'est se livrer à l'autre. Et je ne veux plus avoir *d'autre*. Néanmoins, je marmonne :

– Hum.

– L'incendie, c'était il y a combien de temps ?

Facile. Pas de justification, seulement une réponse simple.

– Un peu plus de cinq ans.

Plus précisément, ça a fait cinq ans le jour où je suis resté coincé avec elle dans l'ascenseur.

— Et depuis, tu n'avais pas... euh... comment dire...

Le reste de sa phrase reste en suspens. Je ne suis pas stupide pour ne pas en deviner la suite, en revanche, la fille que je viens de sauter est complètement folle ! Qu'est-ce qui lui passe par la tête ? Comment peut-elle en arriver à se poser ce genre de question après ce que nous avons fait ? Je la rappelle à l'ordre :

– Charlyne !

Elle se redresse, l'air faussement innocent.

– OK. Je recommence. C’était extra, même s’il m’en coûte de te l’avouer, puisque je suis toujours en colère contre toi. Donc aucune crainte, beau gosse, je ne remets pas en cause tes compétences. As-tu eu d’autres relations depuis ?

Je me retiens de rire.

– Et moi, je ne vais pas répondre à ta question parce que... Je ne me vois pas en parler avec toi !

– Matthew. Je ne suis pas uniquement ta voisine. Je ne suis pas ta petite amie. On ne peut pas parler de *sex friend* puisque c’est notre premier rapport. Donc, si nous partons du fait que nous ne sommes rien de tout ça et seulement des amis, je pense que tu peux tout me dire.

Est-ce que je peux rire maintenant ?

– Tu as oublié le coup d’un soir, ajouté-je à son argumentaire.

– Improbable. (Elle chasse ma phrase d’un coup de main.) Je suis ta voisine, le coup d’un soir tu n’es pas censé le revoir.

Sans le vouloir, son constat me pique. Mon envie d’elle ne s’est pas évanouie. Je n’irai pas jusqu’à dire que je remettrais le couvert dans la seconde qui suit, mais ce que nous venons de faire était tellement « waouh » que je mentirais si je disais que Charlyne restera un simple coup d’un soir. OK, je me mens à moi-même, je n’ai qu’à la regarder pour bander. Ses yeux étincellent, ses lèvres sont encore gonflées de mes baisers, ses cheveux noirs tombent en cascade sur sa poitrine, ses tétons percent entre deux mèches de cheveux. Je capitule, frustré :

– Oui. La réponse est oui.

– Oh.

Je ne suis pas dupe, son indignation suggère que le gros enfoiré qui a perdu sa femme a réussi à tourner la page assez vite. Sauf que mon couple battait de l’aile. J’aimais Holly, et je suppose que c’était la même chose de son côté, mais des différends nous opposaient. Quelques fois, je me torture à imaginer ce que serait notre vie aujourd’hui s’il n’y avait pas eu cet incendie. Nous aurions peut-être un enfant, je l’aurais peut-être suivie à Denver, ou tout le contraire, j’aurais vécu mon rêve de m’échapper sur l’océan. La vérité, c’est que je n’en sais rien. La vérité fait mal.

– Je vais rentrer, lance-t-elle avec désinvolture.

Alors qu’elle s’assoit au bord du lit, je me redresse, alerte. Je n’ai aucune envie qu’elle s’en aille.

– OK.

Ma voix me trahit, elle me dévisage. Gêné, je détourne le regard, fais mine de m’intéresser à autre chose et me lève pour rejoindre ma commode.

– Je ne dors jamais avec un homme. Hormis Jack, mais ça ne compte pas puisqu’il est gay, raille-t-elle.

J'attrape un boxer dans le premier tiroir et l'enfile dans une grande inspiration. *Reprendre contenance.*

– Nous avons déjà dormi ensemble, lui rappelé-je.

Je ne devrais pas la retenir, bordel.

– Tu n'as pas réellement dormi.

Je m'empare d'un T-shirt blanc dans un autre tiroir. Je ne sais même pas pourquoi je m'habille, habituellement je dors à poil. La faute à mes cicatrices qui me démangent constamment. Je le garde au creux de ma main, incapable de faire autre chose que de la regarder se dandiner pour mettre son tanga. Elle est de dos, je fais le voyeur. Ses hanches ballottent de gauche à droite, ses fesses embrassent l'air. Je regrette que mon cerveau soit démuné d'un mode « rembobiner » afin de me jouer son strip-tease une fois qu'elle sera partie ! Elle se retourne et me surprend.

– Tu... tu... ronflais trop, balbutié-je.

Elle tord sa bouche et plisse les yeux dans une grimace dont elle seule a la recette.

– menteur ! Qu'est-ce qui s'est passé ce jour-là ? Je t'ai cherché au poste de police. Puis chez toi. Puis je t'ai appelé. Je t'ai envoyé des messages. Bref ! J'ai passé mon week-end à me faire du souci.

Oh, je me rappelle très bien ses messages, surtout les derniers. Tous ponctués d'injures et de vilains noms d'oiseau. Elle croise les bras avec assurance. Sa poitrine remonte, et je me rappelle la règle numéro un avec une femme : toujours la regarder droit dans les yeux. Malheureusement, ce soir, je suis foutu. Je me rapproche d'elle et la défie :

– menteuse.

– OK. Dans l'ordre, ça donnait : culpabilité, souci, rancune.

Elle m'arrache le T-shirt des mains et l'enfile. Cette fille est une cleptomane. Je me promets de ne jamais lui montrer mon bateau !

– Les flics sont venus chez toi et m'ont embarqué pour un simple interrogatoire. Trois heures plus tard, ils m'ont relâché. Mon casier était vierge, je suppose que ça a fait pencher la balance. En revanche, j'ai toujours la plainte de cet enfoiré sur le dos.

– Tu ne l'as plus. J'ai marchandé. Je ne déposais pas plainte contre lui s'il retirait la sienne.

La rage s'empare de moi. Mon avocat de père aurait pu régler cette histoire en un rien de temps. Savoir qu'il s'en tire à si bon compte me fait littéralement péter les plombs !

– C'est complètement stupide ! hurlé-je. *Tu es stupide !*

À l'instant même où les mots sortent de ma bouche, je comprends mon erreur. Trop tard, je l'ai

dit. Elle me lance un regard noir.

– Un simple « merci » aurait suffi. Tu ne peux pas t’empêcher d’être con deux minutes ?

Pense-t-elle vraiment qu’il n’y avait pas d’autre solution ? Dans une grande inspiration, j’articule :

– Tu aurais pu au moins m’en parler.

Elle plante rageusement les poings sur ses merveilleuses hanches.

– Oh, attends une seconde... Bien entendu, j’aurais sûrement dû t’appeler, taper chez toi. Ah non, j’aurais dû le faire tout à l’heure dans le salon privé.

J’ai envie de la gifler autant que j’aime sa façon qu’elle a de prendre son air hautain ! Elle joue des sourcils et ses yeux crient victoire. Pour une fois, elle a raison. *Pour une fois.*, Mais là encore, je joue les cons et ne le reconnais pas directement.

– C’est bon. Sujet clos, marmonné-je.

Elle jubile, la garce, et me le fait savoir dans un sourire extatique. Elle rejoint mon lit et se glisse sous les draps pour s’asseoir à la tête du lit.

– Tu ne devais pas rentrer ?

– Tu n’as pas fini ton histoire.

Elle est dans mon lit. Des souvenirs de ses cheveux éparpillés sur l’oreiller s’imposent à moi. Ses paupières lourdes, sa lèvre inférieure torturée, sa poitrine opulente. Je ne dois pas y penser. Je lève les yeux au ciel pour chasser ces images et la rejoins.

– Je suis parti en mer.

À la façon dont elle me regarde, je comprends qu’elle n’a rien compris. Je me glisse à ses côtés.

– J’ai un bateau. Un voilier, plus précisément. J’ai pris le large jusqu’à dimanche.

Elle me considère, la bouche ouverte, les sourcils au plafond. Je continue :

– Je ne pensais pas que tu aurais besoin de moi. Je pensais que ton mec prendrait le relais.

– Mon mec ? s’indigne-t-elle.

– Ouais.

Je m’enfonce dans mon coussin. Elle ne nie pas et je serais prêt à me châtier pour ce que je ressens. De la jalousie. Et, encore pire, je n’ai aucun remords de l’avoir eue dans mon lit alors qu’elle est déjà avec quelqu’un.

– *Tu es stupide, Matthew.*

Sûrement.

- Je n’ai pas l’habitude de devoir rendre des comptes à quelqu’un.
- Je ne te l’ai pas demandé. En revanche, un message, ça ne mange pas de pain !
- J’ai perdu l’habitude d’utiliser un téléphone portable.

Toutes mes excuses sont plus minables les unes que les autres. Néanmoins, éberluée, elle cligne des yeux deux fois. Ouais, mon téléphone n’a pas une semaine de vie, mon répertoire possède seulement son numéro et ma photo d’écran est une image préenregistrée par le constructeur. Je n’en dis rien.

- Tu rigoles ?
- Non. Je te l’ai déjà dit, je n’ai pas d’amis. À quoi me serviraient-ils ?

Elle hausse les épaules et parcourt la chambre des yeux, j’en déduis que mon argument l’a convaincue. Elle épie chaque recoin, se mord la lèvre et se trémousse.

- À quoi tu penses ?
- Que je vais rentrer, se précipite-t-elle.

Elle ment. Je commence à la connaître assez pour m’en rendre compte. Sa bouche s’écrase rapidement sur ma joue. Je n’ai pas le temps de l’apprécier qu’elle est déjà debout à la recherche de son jean et de ses chaussures. Je la laisse faire. Je m’interdis de la retenir. Je ne me lève pas. Je ne l’accompagne pas. Je reste dans mon lit.

Elle se redresse et se gratte la gorge. Qu’est-ce que je disais, déjà, à propos des moments gênants ? Exemple typique devant mes yeux : Charlyne, les bras chargés de ses fringues, le regard hagard.

- Merci pour... pour... le T-shirt, balbutie-t-elle.

J’étouffe un rire.

- Je commence à être habitué.

Merde. Ce n’était pas ce que je voulais dire. Je suis loin d’être habitué au sexe, parce qu’il s’agissait bien de ça, non ? Elle devient livide.

- Tu n’auras qu’à me le rendre dans la semaine.

Plus de deux heures que je trie chaque facture de la poissonnerie, que je couche sur le cahier des comptes, des chiffres, que j’additionne et soustrais, pour arriver au même résultat. Mon oncle Jay est dans la merde.

– Rentre chez toi, Matt, me supplie-t-il.

Il s’assoit en face de moi, sur une chaise devant son bureau. Il a déjà ôté son tablier, j’en conclus qu’il a fermé boutique. Il doit être plus de 21 heures.

– J’essaie de trouver une solution.

Je m’essuie le visage d’une main pour me réveiller et me laisse tomber en arrière dans le fauteuil en cuir marron, dépité. Il est dans la merde.

– La seule solution serait que je cesse de faire des ardoises, et que je réclame mon dû aux restaurants du coin.

Un rire lui échappe, mais rien là-dedans n’est drôle. Il a tort, ça ne suffirait pas. Il lui reste trois options : mettre la clé sous la porte, supplier mon père de lui prêter de l’argent, ou accepter le mien. Aucune des trois ne le satisfait, et il prend tous les mois de nouveaux risques. Ce qui me fout en rogne, c’est que mon oncle, qui a été pour moi ma meilleure figure paternelle, ne veut en aucun cas accepter mon aide. Pourtant, avec l’argent de l’assurance de l’incendie, j’aurais de quoi renflouer ses comptes, et même plus. La seule chose qu’il accepte, c’est de ne pas me payer pour ce que je fais à la poissonnerie. Et là encore, ce n’est pas exactement ce que je veux puisqu’il m’oblige à me servir sur le stand de ses produits frais.

Je change de sujet pour quelque chose qui, je le sais, le rendra heureux.

– J’ai sorti *Eden*, ce week-end.

– Ça, ça annonce le grand départ !

J’ai repoussé trop de fois mon tour du monde. Avant Holly, parce qu’elle me le demandait. Après Holly, parce que je ne pouvais pas faire autrement. Deux ans de convalescence, plus d’une année pour remettre à l’eau *Eden*, et le reste pour me remettre dans le bain. Mes muscles, mon endurance, l’état de ma peau. Mais aujourd’hui, tout est planifié. Toutes mes destinations sont couchées sur une carte. *Eden*, mon voilier, est prêt. Je suis prêt et l’intrusion de Charlyne dans ma vie me fait dire que je vais l’être d’autant plus.

– Comme prévu. Après les fêtes de fin d’année. Il va y avoir du boulot.

– Matt, ne te fais pas de souci pour moi, je m’en sortirai sans toi.

Je sais. Sauf qu’*Eden* me rappelle trop souvent ma dernière dispute avec Holly. Alors, peut-être que mettre une date à mon départ me donne l’effet d’une échéance, d’un compte à rebours. Parce que je sais aussi qu’une fois à bord, je ne reviendrai plus à Seattle. Tout, ici, me rappelle ma vie d’avant.

– J’ai encore du mal avec l’air marin. La preuve, ce week-end, je me serais arraché la joue si je n’avais pas emporté cette crème hydratante !

Et le pire, c’est que c’est vrai ! Le sel sur mes cicatrices est un vrai supplice. Mais ce n’est rien à

côté de ce que je ressens tous les matins au réveil, et tous les soirs en me couchant dans la solitude. Elle aurait dû être là. Je n'aurais jamais dû rejoindre Jason dans ce pub. Il n'y aurait jamais eu cet incendie.

Je chasse ma mélancolie en balayant du regard le bureau de l'arrière-boutique de mon oncle. C'est le bordel, pourtant j'avais tout rangé la semaine dernière. Des cartons vides s'amoncellent dans un coin. Une couverture roulée en boule traîne sur le canapé défraîchi. Des habits jonchent le sol. Je ne peux m'empêcher de regarder les murs qui accueillent des clichés de famille. De moi sur *Eden* avant que je le rénove, j'étais si petit que mon gilet de sauvetage semble m'avalier. Une photo de mon oncle et mon père affichant fièrement un colin d'Alaska de plus d'un mètre trente. Au sourire de mon paternel, je sais qu'elle a été prise il y a longtemps. Et d'autres encore, des photos de voyage d'oncle Jay avec tante May, une photo de famille lors de ma remise de diplôme et, le plus douloureux pour moi, un cadre sans cliché. Je le fixe, la mâchoire serrée à m'en faire péter les molaires.

La photo a été enlevée – par moi –, mais j'en connais chaque détail par cœur. Un ciel bleu comme il est rare d'en voir à Seattle, dans le fond, une petite maison sur la plaine qui domine la mer, une avalanche de rochers bruns polis par le sel et Holly en robe blanche, sur mes genoux, les yeux plongés dans les miens. Elle sourit, heureuse, accomplie et moi je suis en admiration parce que c'était le plus beau jour de notre vie. C'était. Il devait y en avoir d'autres. L'achat d'une maison, s'endormir sous une pluie d'étoiles face à l'océan, une naissance, et tant de choses que je n'arrive pas à imaginer tellement c'est douloureux.

Finalement je n'ai rien chassé du tout. En plus d'être mélancolique, maintenant, je suis en colère. Je me hais.

– Est-ce que ça va ? Tu peux venir souper à la maison, si tu veux. May fait toujours de quoi nourrir dix personnes.

Mes yeux reviennent à oncle Jay. Les rides qui entourent ses yeux bleus et qui surplombent son front traduisent le chagrin qu'il ressent en devinant mes pensées. Je hoche la tête.

– Merci, mon oncle, mais je vais rentrer chez moi.

Un instant, il paraît étonné et arque un sourcil. À vrai dire, je me surprends moi-même. En temps normal, lorsque je suis en colère, je fonce soit au cimetière, soit sur mon voilier. Mais ce soir, je ne pense qu'à une chose, rentrer chez moi. Il faut dire qu'après le départ de Charlyne, je n'ai pas beaucoup dormi.

Je me lève d'un bond, récupère ma veste à capuche et fais le tour du bureau.

– À demain, mon oncle. Embrasse Tante May pour moi.

Je lui tapote l'épaule et lui offre un sourire qui se veut rassurant.

– Pas de problème, fiston, ce sera fait.

Mes pas me pressent vers la sortie, mais mon oncle me retient.

– Matt ?

Je me retourne.

– Ouais ?

— Tu es certain que ça va ?

Je hausse les épaules brièvement.

– Pas plus mal que d’habitude, pourquoi ?

Le sourire qu’il me fait me laisse perplexe.

– Tu as oublié ton cache-cou, dit-il en me le tendant.

Je n’oublie *jamais* mon cache-cou. Si je devais faire le point sur toutes les premières de ces dernières semaines, celle-ci arriverait tout en haut du palmarès.

Je le récupère en hâte d’une main tremblante, le passe sur ma tête et quitte l’arrière-boutique. Je ne veux répondre à aucune question. Il me connaît trop bien pour savoir que quelque chose cloche dans ma vie. La chose en question mesure un petit mètre soixante, possède une paire de seins magnifique, une bouche à faire fantasmer tous les hommes et des yeux aux couleurs de l’océan. Est-ce que c’est tout ? Non. Je m’interdis juste d’y penser.

Chapitre 18

Matthew

Comme à chaque fois que je rentre tard, trouver une place dans mon quartier relève du défi. Je me gare à au moins trois rues de chez moi et rentre presque en courant, la pluie m'a pris au dépourvu. Et je ne suis pas le seul. Charlyne ruisselle sur le carrelage du hall d'entrée. Son chignon s'affaisse sur sa tête, sa doudoune crème est trempée, et son écharpe beige au bout de ses doigts goutte le long de ses jambes. Mon arrivée en trombe ne passe pas inaperçue, elle se retourne. Dommage, ce slim lui faisait un cul d'enfer. Je ravale un sourire pour paraître détaché. Je la rejoins et, aussi muet qu'une carpe, je me déleste de ma capuche imbibée de flotte tandis qu'elle se replace droite comme un piquet face à la cabine d'ascenseur. Est-ce que la situation est gênante ? J'énumère : adultes consentants, c'était génial, aucun regret, Charlyne n'a jamais honte de rien. *Ce n'est pas normal*. Je lui jette un coup d'œil. Sa mâchoire se resserre et ses joues sont écarlates. Je me fais violence :

- Salut.
- Salut, aboie-t-elle.

Pas de malaise mais de la colère. Je poursuis :

- Mauvaise journée ?
- Depuis quand ça t'intéresse ?

OK...

L'ascenseur s'ouvre, je la devance en y entrant. Je bouleverse une autre habitude, ignore la paroi du fond pour me poster au milieu, près du pavé numérique. Ainsi, je ne lui laisse pas d'autre choix que de se placer à mes côtés. Je soupire et réplique :

– Tu as raison. Après tout, je pourrais te demander si ton p'tit cul va bien ? Mais je voulais seulement savoir si j'allais devoir supporter ta musique ce soir.

Elle lève les yeux au ciel avant de me rejoindre. J'appuie sur le cinq, les portes se ferment et la cabine tressaute.

- Aucune crainte, je viens de passer une heure sur scène et tout autant dans les salons privés, je n'ai plus aucune envie de danser.
- Et c'est pour ça que tu es en colère ?
- Non.

Fin de la discussion. Est-elle en colère contre moi ? J'aurais peut-être dû lui envoyer un message ce matin ? Habituellement, elle rentre dans mon jeu. Hormis quand j'oublie – stupidement – de la

prévenir de mon départ tout un week-end. La différence, de taille, c'est que ce soir elle parle ! Je tente une approche physique. J'ouvre la fermeture éclair de ma veste, lentement, très lentement tout en frôlant son bras sur toute sa longueur. Elle me jette un coup d'œil rapide et fait remarquer :

– Tu sens le poisson.

Je me mets à rire. Elle me dévisage et ses yeux se fixent sur mon cache-cou, comme si elle a peine à croire que ma bouche ait sorti ce son. Je le baisse. Après tout, ma charmante voisine a déjà vu, touché, embrassé, léché mes cicatrices. Un frisson incontrôlable me gagne. STOP ! Je déraille.

– Et toi, tu sens la strip-teaseuse, me moqué-je.

Un délicieux parfum de roses...

– Et c'est ça qui te fait rire ? vocifère-t-elle, le regard noir.

OK. Retour à la case départ. L'ascenseur se fige et les portes s'ouvrent. Je me maudis et avoue bêtement :

– Tu n'as pas utilisé le verbe « puer ».

Elle tressaille et se précipite à l'extérieur de la cabine. Je suis prêt à jurer que je l'indispose. Comme à chaque fois, me sentir maître de la situation avec elle me donne des ailes. La même rengaine dans ma poitrine, mon cœur palpite, excité, et dans ma tête tout se bouscule pour gagner. Je continue devant notre palier :

– Peut-être que ça signifie que tu commences à m'apprécier.

Ma remarque l'effleure à peine. En guise de réponse, elle m'offre son dos et soulève les épaules avant de sortir ses clefs. *Merde*, elle m'échappe.

– Et si tu me disais ce que j'ai encore fait ?

Elle soupire.

– Il ne s'agit pas de toi, monsieur Centre-de-mon-monde.

Mon ? Je me détends et souris à son dos.

– Décidément, je passe de l'égorgeur à ton monde, j'en ai de la chance.

Elle fait volte-face et secoue la tête, l'air blasé.

– Franchement, Matthew, je t'assure que je ne suis pas d'humeur.

J'avais compris.

- OK. Qu'est-ce que tu fais, en temps normal, quand tu es énervée ?
- C'est ça le problème. Je suis rarement énervée. Frustrée, triste, je sais gérer. La colère, je sèche.

Moi, ça me connaît. Mais étrangement, ce soir, c'est elle qui m'a canalisé. Bordel, il ne manquait plus que ça !

- Ça te dit, pizza, bière, télé ?

Je propose, mais n'insisterai pas. J'ai déjà mal à la langue et la nausée de l'avoir fait : je ne veux pas qu'elle se méprenne sur mes intentions. Je. Ne. Lui. Cours. Pas. Après !

Certainement en plein conflit intérieur, elle me jauge. Je bous, camoufle un poing dans la poche de ma veste, et lui laisse trois secondes pour répondre. Je compte. Un. Qu'importe qu'elle vienne ou non. Deux. C'est seulement et uniquement platonique. Trois. J'ai survécu jusqu'ici sans elle.

- OK, lâche-t-elle.

Alors pourquoi je me sens soulagé ?

J'ouvre ma porte et m'engouffre dans mon appartement. Hors de question que je lui fasse une révérence, n'oublions pas qu'à la base je dois être plus un connard que son monde.

Elle me suit, la porte claque. Machinalement, j'ôte mon cache-cou, ma veste et les suspends à l'entrée. Je me débarrasse de mes chaussures et me crispe en la voyant faire de même. C'était une mauvaise idée. Platonique ne fait pas partie du dictionnaire *Charlyne*. Son top beige en dentelle dévoile ses clavicules saillantes, il souligne la cambrure parfaite de ses reins et accentue la perfection de sa poitrine où je devine des dessous noirs. Non. Charlyne n'a rien de platonique et ma queue semble d'accord avec moi sur ce point.

Elle pend sa veste à côté de la mienne et fixe avec inquiétude le téléphone dans sa main. Tandis qu'elle pianote dessus, elle laisse échapper un profond soupir.

- Tu ne veux toujours pas me dire ce que tu as ?
- Tu manges de tout ? Elle ignore ma remarque tout en passant un appel.
- Peut-être que si tu m'en parles, tu te sentiras soulagée... tenté-je une dernière fois.

Pour seule réponse, j'ai droit à son merveilleux popotin qui danse jusqu'à ma cuisine. Super. La soirée promet d'être longue. Je l'entends commander une pizza au fromage et je l'informe que je vais prendre une douche. Je ne rajoute pas « fais comme chez toi » puisqu'elle a déjà la tête dans le frigo.

Sitôt dans la salle de bains, je me débarrasse de mes habits, les fourre dans la poubelle et me rue sous la douche. L'eau chaude me fait un bien fou, jusqu'à ce que j'entende la porte de la salle de bains s'ouvrir. Je jette un coup d'œil affolé et découvre, à travers la porte vitrée, ma chère voisine.

- Je peux savoir ce que tu fous là ?

Elle rabat le couvercle des chiottes et s'assoit dessus. Rassuré qu'elle ne me rejoigne pas, je chope le gel douche *peau sensible, sans parfum, sans parabène* conseillé par le dermatologue et me lave.

– Je vais parler, tu as raison.

– Et ça ne pouvait pas attendre que je sorte ?

– Est-ce que je dois te rappeler que je t'ai déjà vu à poil ? Je ne te regarde même pas, ne sois pas stupide !

J'ai envie de rire devant sa grimace. On dirait qu'elle met toutes ses forces pour garder ses paupières fermées. Je me rince en insistant sur mes cicatrices.

– Je t'écoute.

– Bordel, mais à quelle température tu prends ta douche ? Je ne vois plus rien !

Moi, je la vois très bien. Et bon sang, elle est bandante. Elle se redresse jusqu'au miroir et, son élastique entre ses dents, elle tente de dresser sa chevelure de ses mains. En partie mouillés, ses cheveux forment de grosses boucles qui caressent le bas de son dos en dessinant des vagues. Il ne faut pas que je bande. Je me rappelle dans un moment de lucidité que je suis sous la douche et elle, dans ma salle de bains. OK. Ça ne m'aide pas. Je bascule le mitigeur sur le côté froid.

– Tu n'as pas besoin de voir pour... pour... pour parler, Charlyne.

Le son de ma voix me trahit, l'eau gelée est si insupportable que j'ai l'impression de manquer d'air. Charlyne me dévisage avant de se souvenir que je suis tout nu, et retrouve son air détaché en regardant son reflet dans le miroir. Je coupe tout, jette un coup d'œil à la dérobée à ma queue qui ressemble maintenant à un topinambour. *La classe.* J'ouvre la porte vitrée et chope une serviette.

– C'est à cause de Vic, commence-t-elle.

Sa meilleure amie ne sait garder aucun secret ; à coup sûr, elle n'a pas pu s'empêcher de lui raconter mon intrusion dans leur club. Je me sèche prestement, enroule la serviette autour de mes hanches et sors de la cabine de douche.

– Elle te l'a dit ?

– Me dire quoi ?

Il ne s'agissait peut-être pas de ça, finalement.

– Rien. Continue.

Elle plisse les yeux, suspicieuse.

– Elle est avec lui ce soir.

Je me fige tandis que Charlyne s'assied d'un bond à côté du lavabo. J'ai peur de mal comprendre.

- Lui ? demandé-je.
- George. Le connard qui m’a...

Sa phrase reste en suspens, elle baisse la tête sur ses mains jointes. Le connard qui lui a fait du mal et qui aurait pu lui en faire plus si je n’avais pas été là. Je ne veux même pas savoir pourquoi sa meilleure amie retourne voir cet enfoiré, qu’importe la relation qu’ils aient pu avoir avant. Néanmoins, voir Charlyne dans cet état me rend malade. Et me souvenir de l’état dans lequel je l’ai trouvée me rend fou de rage.

- Elle avait peut-être besoin de lui parler, suggéré-je.

Au moment où je récupère mon tube de crème hydratante, je reçois un coup de poing dans l’épaule.

- Hey ! Depuis quand est-ce que tu défends ma meilleure amie ?

Je pouffe en la voyant se masser le poignet. Je n’ai pas bougé.

- Je ne la défends pas, j’essaie de te rassurer. Avoue que c’est ce que tu voulais entendre.

– C’est ce qu’elle m’a certifié aussi. Clarifier la situation et ne lui laisser aucune lueur d’espoir, ce sont ses mots.

Elle me subtilise le tube, l’ouvre, en verse dans sa main et me fait signe d’approcher. À quel moment je l’ai laissée rentrer dans ma vie ? Entrer au point qu’elle puisse deviner ce dont j’ai besoin et ce que je pense. Je récupère le tube et en verse dans ma main. Hors de question que je la laisse faire.

- Et je n’ai pas besoin d’être rassurée, je suis en colère !

Sa main pleine de crème s’écrase avec nonchalance sur un de mes pectoraux. Je me retiens de la défier d’un « si tu recommences je te fous sous la douche », elle risquerait de se prendre au jeu. Et bon sang, je sais où ce jeu nous mènerait. Nos lèvres entremêlées, mes doigts dans son antre, ma queue sur sa cuisse. J’appuie fermement sur mes cicatrices pour me ramener à la réalité.

- Et moi, je suis certain que tu te fais du mauvais sang. Où sont-ils ? la questionné-je.
- Dans un bar, au coin de la rue.
- Certaine ?

Je me rince les mains.

- Photo à l’appui.

Elle se dandine sur le plan de travail et récupère son portable dans la poche arrière de son pantalon pour me montrer l’écran. Sa meilleure amie est timbrée. La photo la montre un pouce en l’air, le sourire forcé, sur la banquette d’un bar loin d’être vide. Elle est en sécurité.

- Alors c’est quoi ton problème ? Tu sais qu’il ne la touchera pas.
- Oui. Non. Peut-être.

Elle range son téléphone, le regard dans le vague. Je prends une grande inspiration, me place entre ses jambes et relève son menton pour appuyer mes mots. J’articule, mes yeux dans ses yeux :

- Il ne la touchera pas. Vous en avez parlé, toutes les deux ?
- Elle me croit. Mais...
- Mais tu as peur qu’elle retourne vers lui ?

Elle hoche la tête, le regard grave. Elle se fait du souci pour sa meilleure amie ; quoi qu’elle dise, il ne s’agit pas de colère. Sauf qu’elle ne peut rien faire contre les choix de celle-ci.

- L’amour rend aveugle, argumente-t-elle comme si elle essayait de s’en persuader.

Et aussi très con, mais je n’en dis rien.

- Ce sera son choix. Est-ce que tu as déjà été amoureuse ?
- Jamais. Plutôt mourir.

Sa répulsion me blesse, mais je ne me laisse pas démonter et fais mine d’en rire.

- Je ne te crois pas. Toutes les filles tombent amoureuses de leur voisin qui tond la pelouse de l’autre voisine.

OK, l’exemple du voisin n’est pas tellement approprié dans notre situation. J’aurais pu citer celui du voisin qui nourrit le chat, ç’aurait été pareil !

- Pas de voisin ni de pelouse.

Un instant ses yeux s’attardent sur ma bouche. Je profite de cette brèche pour la déstabiliser comme j’aime le faire. Je pose mes mains sur ses cuisses et me penche sur elle.

- Pas de cœur affolé quand un mec t’approche ?

Elle secoue la tête énergiquement. Je remonte jusqu’à ses flancs, elle frissonne, mordille sa lèvre. Bordel, qu’elle est sexy. Je continue :

- Pas d’impression de bouche sèche quand cette personne te pose une question ?

Son mouvement de tête est moins frénétique. Elle déglutit, les yeux obsédés par ma bouche. Je retire mes mains brutalement et fais volte-face vers la sortie.

- Je ne te crois pas.

Je presse le pas jusqu’à ma chambre. Je l’entends me suivre. Je jubile parce que je sais qu’elle

ment. La preuve, il n'y a qu'à voir la manière qu'elle a de me regarder. Je ne la laisse pas indifférente.

– J'ai une parade. Je les imagine en collant de soie, tutu rose et diadème sur la tête.

Cette fille est aussi folle que sa meilleure amie. Je me marre tout en enfilant un boxer et un bas de survêt.

– Waouh ! Je dois être sexy.

– Pour t'imaginer, il faudrait déjà que tu fasses palpiter mon cœur. Sauf que tu es seulement mon connard de voisin qui me paie une pizza ce soir, raille-t-elle.

OK. Je me suis fait lamentablement battre à plate couture. J'abdique dans un grognement :

– Elle a quel goût, en matière de télé, la strip-teaseuse ?

La seule chose bien avec Charlyne – en dehors de notre partie de jambes en l'air de la veille – c'est qu'elle n'est pas contrariante, question cinéma. Moi qui pensais que toutes les filles aimaient les comédies romantiques, je me trompais. Charlyne est la preuve vivante que danse, ballet et autres trucs de nana ne riment pas avec *chamallow*. Elle déteste les films à l'eau de rose et n'affectionne pas particulièrement les Disney, hormis *Rebelle* (bizarrement, ça ne m'étonne pas). Elle aime les films d'action, les histoires gore et les comédies. Je peux aussi rajouter qu'elle peut boire autant de bières que moi sans tomber, qu'elle se fout de manger avec les doigts et qu'elle peut roter sans rougir ni même s'excuser. En gros, Charlyne serait le merveilleux pote de tous les hommes si elle ne possédait pas deux merveilleux nibards et cette putain de bouche à croquer.

Trois épisodes de *Game of Thrones* et l'alcool ont eu raison de moi, j'ai envie d'elle. Cette putain de série manie le sexe avec perversité. Merci au producteur d'avoir alimenté mon imagination, cette nuit, j'aurai de quoi rêver. Dès que le générique de fin se déploie sur l'écran, je fais mine d'être éreinté, je baille fort et ouvre mes bras pour m'étirer. Charlyne, à l'autre bout du canapé, n'en perd pas une miette et laisse ses yeux lorgner mon torse jusqu'à mon pubis. Je fais durer le moment, elle me reluque et j'aime ça. Elle ne s'attarde pas sur mes cicatrices, ou en tout cas ne laisse paraître aucune gêne, jusqu'à ce que je me gratte la gorge. Je me retiens de rire lorsqu'elle s'empourpre et se précipite sur son téléphone resté bien en vue sur la table basse. Au cas où.

– Je vais rentrer, tu es fatigué, dit-elle.

– Non, c'est simplement la télé qui me file mal à la tête. À quelle heure rentre ta copine ?

J'éteins le grand écran.

– Il est plus d'une heure du mat, mais elle devait rattraper la pause qu'elle a prise pour aller parler à George, donc je pense qu'elle ne devrait pas tarder. À moins que Betty ne la punisse d'une heure supplémentaire.

Elle se lève et ramasse les culs de bières sur la table. Je sais que ce n'est pas par politesse. La nuit de son agression, j'ai pu épier chaque recoin de sa chambre et tout était parfaitement rangé, propre, dénué de poussière. Bref, tout le contraire de la chambre de sa coloc. J'en déduis que cette fille est aussi à cheval sur le ménage que moi.

– Qui est Betty ?

– La vieille strip-teaseuse qui ne peut plus danser pour le club à moins qu'un client soit nécrophile.

Je la suis jusqu'à la cuisine sans pouvoir retenir une pensée encore négative sur son *métier*.

– Hum.

– Ça veut dire quoi ce « hum » ?

Elle lâche si violemment les bouteilles dans la poubelle que je doute que l'une d'elles ait survécu. Je déglutis face à son regard noir. *Tout se passait pourtant si bien...*

– Je n'ai pas envie de me disputer avec toi.

– D'autant plus qu'à chaque fois que ça arrive, tu ne peux pas le nier, je reviens vers toi. Et vice versa.

Exact. Là où je suis son monde de connards, elle est mon aimant à distractions. Elle croise les bras sous sa poitrine et se cale contre le plan de travail, bien décidée à écouter ce que j'ai à dire. Je soupire, la rejoins et me place à ses côtés. Comment lui faire comprendre qu'elle gâche sa vie ?

– Je me demandais simplement si tu comptais lui ressembler plus tard ?

– Tu insinues que je n'ai pas d'ambition ?

Je sens M^{me} Dispute pointer son nez.

– Ce n'est pas ce que j'ai dit.

– Je ne t'en voudrais pas.

Je la regarde, éberlué. Elle me sourit avec sincérité. Là, il ne s'agit pas d'autodérision liée à son père.

OK. Je me suis endormi devant *Game of Thrones*, dans mon rêve Charlyne est docile, gentille et dans deux minutes je vais la baiser sur le marbre de la cuisine. Merveilleux rêve. J'en saliverais si elle ne s'était pas échappée jusqu'au canapé. À moins que mon rêve finisse là-bas ?

– J'approche de la trentaine, reprend-elle en s'asseyant, je suis strip-teaseuse, et n'importe qui saurait que ça ne peut pas être une situation définitive.

Elle laisse échapper un profond soupir. Je la rejoins et m'assois sur la table basse en face d'elle. En pleine réflexion, elle continue, les yeux fixés au plafond :

– J’ai déjà pensé à reprendre mes études. J’étais plutôt bonne élève, en même temps je n’avais pas le choix si je voulais intégrer Juilliard. Mais aujourd’hui, je ne sais pas quoi faire. Toute mon enfance a tourné autour de la danse. Je n’ai pas d’autre passion. Si ce n’est peut-être t’emmerder un peu, raille-t-elle.

Ravi de pouvoir la passionner !

J’essaie de m’imaginer sans la poissonnerie ou sans mon voilier. J’aurais suivi le plan de mon père et me serais terré dans un bureau de compta où j’aurais moisi le cul sur une chaise. Certes, c’est difficile à concevoir.

- Je n’ai plus de but. Tu en as un, toi ?
- Me casser d’ici et faire le tour du monde en bateau.
- Waouh.

Son ton n’a rien d’enthousiaste. J’ai même l’impression qu’elle y met de l’amertume.

Son téléphone sonne l’arrivée d’un message. Ni une ni deux, elle est dessus.

– « La salope de Betty veut que je reste une heure de plus », lit-elle. Je m’en doutais, quand Big Boss n’est pas là, Betty nous mène la vie dure. Je vais te laisser.

Je me redresse en même temps qu’elle. Et comprends du même coup que je ne rêve pas. *Putain de série, Charlyne se casse !* À mon contact, elle frissonne, croise les bras sur sa poitrine et détourne la tête, les joues aussi rouges que ses lèvres. Et là, j’ai l’impression de vivre le même moment gênant et stupide que la veille. Charlyne fuit mon regard, chuchote un « bonne nuit » et « merci pour la soirée », alors que moi je n’ai d’yeux que pour sa bouche.

Je glisse ma main derrière sa nuque et l’intime de me faire face. Ses yeux trouvent les miens et son regard me fait douter. Il est indéchiffrable, je dirais même chargé de reproches et de remords si je ne sentais pas son corps aussi réceptif au mien. Son souffle est court, sa bouche entrouverte, sa peau couverte de frissons.

– Je... je suis désolé, balbutié-je en la relâchant.

Elle paraît surprise et cligne des yeux à deux reprises, comme si me voir désarçonné était irréel. *Ouais... je me suis excusé.* Sa grande inspiration ne passe pas inaperçue, et à sa main qui rejoint mon torse, j’en déduis qu’elle s’est donné du courage. Moi, j’en aurais bien besoin. Mon ego flageole, je ne suis plus sûr de rien avec elle. Amie ? Plan cul ? Tout stopper pour arrêter de se faire du mal ? Quoi qu’il en soit, je suis incapable de penser intelligemment avec ses minuscules doigts sur ma poitrine. Mes cellules convergent toutes vers son point de contact. Traduction : nous la voulons partout.

– Est-ce que tu crois que si tous les deux... comment dire... si tu me donnes un autre... *T-shirt*, la situation serait moins gênante ?

Cette fille est aussi surprenante que folle, mais j'ai tellement peur de tout foutre en l'air en rigolant que je préfère jouer l'ignorance :

– Rassure-moi, tu n'es pas fétichiste ?

Elle me coule un regard amusé et appuie un doigt pour avertissement.

– Je ne parlais pas réellement de T-shirt, Matthew.

Je soupire pour cacher ma joie. Cette fille me tient par les couilles.

– C'est vraiment ce que tu veux ? demandé-je.

– Et toi ?

Je hoche la tête et me penche jusqu'à son oreille pour chuchoter.

– Si tu me laisses te toucher.

Elle tressaille. *Bingo !* Je me doutais que c'était prémédité. Je garde la même position, le nez enfoui dans ses cheveux, les lèvres survolant sa joue, j'effleure la cambrure de ses reins du bout des doigts, conscient de la tension que je fais naître en elle.

– Je ne t'en ai jamais empêché, souffle-t-elle.

J'étouffe un rire moqueur contre sa bouche.

– Tu veux que je te rappelle le déroulement de nos préliminaires de la nuit dernière ?

– J'étais pressée.

Une excuse. Je l'embrasse, mes lèvres sont dures et piquantes. Je la provoque et je me libère. Toute cette putain de soirée, j'en ai eu envie.

– Et ce soir ?

Je la presse contre moi, lui fais sentir mon érection, lui fais comprendre que, moi aussi, je suis pressé. Elle s'agrippe à mes cheveux, joue avec eux comme elle se joue de moi sans s'en rendre compte, me rend mes baisers. Ils sont avides, comme les miens. Je me détache d'elle juste le temps de lui retirer son haut en dentelle.

– Je le suis encore.

Ses lèvres tremblent, ses yeux s'illuminent quand je défais son pantalon. Elle se laisse faire, accrochée à ma nuque. Le pantalon rejoint rapidement ses chevilles. Je ne peux m'empêcher de la regarder. Entièrement, sans trop de recul pour la quitter, mais juste assez pour voir à quel point elle n'est pas *platonique*. Sa poitrine se gonfle sous son balconnet, son ventre se contracte, son nombril forme un rond parfait et de fines ficelles surplombent ses hanches. Je les suis du doigt. De l'arrière

de ses fesses jusqu'à la dentelle qui recouvre son pubis.

– *Cap ou pas cap* de me dire pourquoi tu m'as empêché de te faire jouir.

Les yeux sur sa bouche, je la pénètre d'un doigt. Bordel, elle est trempée. Elle tire mes cheveux dans un réflexe, entrouvre ses lèvres sur un râle.

– Ça ne marche pas comme ça, chuchote-t-elle.

Elle déglutit tandis que j'entame un va-et-vient. J'aime la sentir vulnérable. Elle l'est, malgré tout ce qu'elle me dit. À cet instant, je suis certain d'être en tutu rose dans sa tête.

– Non ? demandé-je dans un sourire condescendant.

Elle tente de me repousser sans vraiment y mettre de force. Mes doigts ne s'arrêtent pas. Je continue de la pénétrer, de caresser de mon pouce son clitoris, de la faire basculer.

– Non.

Je m'arrête sous son ton sans appel. Elle en profite pour choper mon poignet et m'arracher une nouvelle fois à son orgasme. Néanmoins, c'est la seule chose qui est en suspens. De sa main libre, elle agrippe fermement ma nuque et se hisse jusqu'à ma bouche pour m'embrasser. Cette fois-ci, ses lèvres sont douces et calmes, comme si elle s'en servait pour récupérer. *Non, je pense que je suis en train de me faire pigeonner... encore.* Elle s'attaque à ma mâchoire, lèche ma joue saine, remonte jusqu'à mon lobe, elle serre ses cuisses sur ma main. Je me rappelle où sont mes doigts.

– Et si j'é mets une condition ? tenté-je.

– Je t'écoute.

J'ai le souffle court, sa main a délaissé mon poignet pour mon ventre, se promène sur mes adducteurs. J'en perds mes mots. Pourquoi je tiens absolument à la faire jouir autrement qu'en la baisant déjà ? Sa main se fraie un chemin sous mon pantalon, son doigt caresse mon gland. Bientôt elle me tiendra par les couilles au sens propre comme au sens figuré. Au contact de sa bouche sur mes cicatrices, je reprends contenance. Ces sensations-là sont trop intenses, parce qu'elle est la seule à me les donner et que je ne veux pas y penser. Je m'écarte.

– Tu ne me dis pas pourquoi, mais tu me laisses faire ce que je veux ce soir.

– Arrête, Matthew.

Son regard se fait dur, elle écarte ma main de sa culotte. J'ai une nouvelle fois perdu cette manche. J'ai les doigts qui collent, une trique d'enfer et la peau aussi brûlante qu'un brasier. Hors de question que je me tape un cinq contre un ce soir. Je me résigne en levant les yeux au ciel, l'attrape par les cuisses et la bascule sur mon épaule.

– Je n'ai pas dit mon dernier mot. Si ça n'est pas aujourd'hui, ça le sera un autre jour, je t'avertis.

Je presse le pas jusqu'à ma chambre tandis qu'elle glousse. Elle n'a pas dit non ! Si elle veut du sexe pour du sexe, c'est ce que nous ferons. Mais à ma façon. Elle ne jouira pas non plus de cette manière. Je me fous de passer pour un rapide, ce sera sa punition. Je la jette sans vergogne sur le matelas.

– Déshabille-toi, ordonné-je.

Elle s'exécute. Je fais de même. J'ignore son air transi, récupère un préservatif, déchire l'emballage et l'enfile. Mon pénis tressaute... *Oui coco, bientôt tu seras libéré.* Je ne laisse pas le temps à Charlyne de se faufiler jusqu'au milieu de lit, l'attrape par les cuisses et la ramène à moi. Je la pénètre du même coup. Bordel, ce soir, elle est serrée, et au grognement qui sort de sa bouche je comprends pourquoi. Je ne vais pas la punir. Je ne serais jamais aussi rapide que je veux l'être, parce que ce soir, elle jouira avant moi. Je pense haut et fort :

– Fais chier.

Elle en sourit, le regard ardent. J'entame de violents allers-retours, cale mes mains sur ses hanches et rejoins ses merveilleux monts du bout des lèvres. Je la goûte, la lèche. Sa peau est douce et sucrée comme une friandise. Tant pis si je perds, entendre ses soupirs et ses gémissements emplir la chambre en valent le coup. Elle s'agrippe fermement tantôt au matelas, tantôt à ma nuque. Ses ongles me lacèrent et ses talons me poussent toujours plus loin. Ma queue glisse en elle, en sort et y revient aussi vite. Très vite. Parce que ça me crève le cœur de le penser, mais je n'ai jamais été aussi bien dans une fille que dans elle. *Jamais.* Ma queue et son vagin étaient faits pour se rencontrer.

L'entendre hurler mon prénom fait grandir la chaleur en moi. Je me sens transporté, hissé toujours plus haut jusqu'à ce que quelque chose de merveilleux éclate en moi et se propage dans tout mon être. *Égalité.* Elle jouit en même temps que moi. Et je lui avoue dans un soupir, en m'effondrant dans ses bras :

– Je veux plus.

Chapitre 19

Charlyne

– Je veux plus.

Est-ce que je suis une bonne comédienne ? La réponse est non. Sauf... sur scène ! Danser, incarner un rôle, jouer la sensualité, je sais faire. Alors en quoi serait-ce différent au lit avec un homme ? *Parce que Matthew n'est pas n'importe quel homme ; lui, il me met à nu.* Je ne laisse pas les trois petits mots de Matthew faire leur chemin jusqu'à mon esprit, deux choix s'offrent à moi – ignorer ou jouer la comédie. La veille, il a été clair. Il ne veut pas de petite amie. Quel est son *plus*, alors ? Je tente :

– Tu as raison, c'était si bon que nous devrions passer la nuit à faire du sexe.

Je caresse sa nuque, continue à chercher de l'air, mes jambes flageolent. Comme la veille, c'était monumental. Je ferme les yeux, enfermée dans une béatitude sans fin, nos sexes tressautent. Finalement, ces trois petits mots ne peuvent pas m'atteindre. Je le répète : *monumental*. Ses caresses devant le canapé y ont beaucoup aidé et je chasse d'un coup de pied au cul ma conscience qui me dit que ce n'est pas tout. Qu'il est question de *plus*, là encore. J'oublie son regard ardent, la possessivité de ses baisers, la douceur de ses mains et sa tête couverte d'un diadème.

Après un rapide bisou sur la commissure de mes lèvres, je le sens se lever. Un froid glacial me saisit et il se retire. Le temps d'ouvrir les yeux, il est déjà de dos, la tête baissée sur son putain de membre qui a laissé un vide amer dans mon antre. Le préservatif vole jusqu'à sa table de nuit et il ricane :

– Nous sommes sur la même longueur d'onde !

Outch... Pourquoi je suis déçue de sa réponse ?

Il enfle son boxer. Je ne peux m'empêcher de fixer son dos des yeux : malgré les cicatrices, sa musculature est parfaite. Bordel, je viens de recoucher avec mon voisin ! Je me demande encore comment j'ai pu vivre à quelques mètres de lui sans me rendre vraiment compte de l'espèce rare qui nichait en face de chez moi.

Il se retourne et me dévisage. Ou plutôt, il essaie de se concentrer sur autre chose que mes seins. Je ne lui en veux pas, c'est un peu comme moi avec sa bouche, elle m'obsède. Je me redresse et tente désespérément de remettre mon soutif, mais la gêne me gagne. Je tremble. Hier soir, tout était plus simple. S'il ne s'était pas levé comme un sauvage, je me serais presque endormie dans ses bras.

– Je crois qu'il faut qu'on parle.

Aïe, je n'aime pas ça. Je me fige, ma culotte au bout des doigts. Je tente un regard, mon beau gosse se gratte la tête maladroitement avant de me rejoindre. Il s'assied à côté de moi. J'enfile ma dentelle et me dresse sur mes jambes. J'ai soudainement une forte envie de prendre la fuite.

– Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te demander de rester avec moi cette nuit, reprend-il, joueur. Mais...

– Mais il faut qu'on parle, le coupé-je. Je suppose que tu vas me dire que nous avons fait une énorme connerie, et tu aurais raison.

Je fais semblant de me concentrer à la recherche de mes affaires en regardant la pièce avec application. J'oublie que mon cœur palpite en attendant sa réponse.

– Pourquoi ? grommelle-t-il, visiblement agacé.

Il se lève, me rejoint le regard mystérieux et fait glisser ses doigts sur ma nuque en reprenant :

– Parce que tu as bien trop peur de tomber amoureuse de moi ?

Un frisson me saisit. Sa main ? Ce qu'il vient de suggérer ?

– Fais gaffe, Matthew, je suis certaine que tu perdrais à ce jeu-là !

Je prie de toutes mes forces pour que ma phrase soit crédible. Son pouce se promène sur ma joue, frôle mes lèvres. Un éclair traverse ses yeux. Sa bouche s'étire dans un sourire malicieux. *Oh, oh... Ça sent le roussi.*

– OK. Jouons. Mais je tiens à te prévenir, si jamais je gagnais : je mets les voiles à la fin de l'année. Donc tu serais triste et anéantie de ne plus m'avoir.

Je le suis déjà.

– Tu te surestimes, raillé-je.

Son sourire s'agrandit. Sa paume large et puissante exerce une légère pression sous ma mâchoire pour m'attirer vers lui et m'embrasser. Il n'en a aucun besoin. Je kiffe sa bouche.

– Marché conclu, alors ? demande-t-il sur mes lèvres.

– Ouais.

Sa bouche me caresse délicatement, comme si j'étais faite de cristal, comme si j'étais unique, fragile et importante à ses yeux. Ma poitrine se serre. Ce n'est pas possible.

– De quoi voulais-tu parler ?

– Ça n'a plus d'importance maintenant.

Cette journée de boulot m'a paru sans fin. Ce n'était pas la clientèle qui manquait pourtant, mais Betty nous en a fait voir de toutes les couleurs. Nous avons toutes fait le yoyo toutes les heures, alternant service, scène et show privé.

Je devrais être éreintée, mais ce n'est pas le cas. Je suis tout excitée à l'idée de sortir avec Jack et Vic. Seul remède à son chagrin pour oublier George ? *Accordé !* Je pourrais lui accorder n'importe quoi après ce qu'elle a osé faire hier soir. Leur entrevue s'est soldée par une incroyable gifle après que ce minable a essayé une nouvelle fois de lui vendre la piteuse excuse : « Ce n'est pas moi, c'est l'alcool ». Et bim ! Est-ce que j'ai déjà dit que j'aimais ma meilleure amie ?

Après notre service au PinkLady, nous avons couru jusqu'à l'appartement, avalé un reste de tourte, pris notre douche puis nous nous sommes apprêtées pour aller danser dans un club près du port de Seattle.

Il est onze heures passées lorsque nous mettons un talon sur le trottoir devant notre immeuble.

– Jack ne devrait pas tarder, m'informe Vic.

Elle me sourit naïvement en me voyant tenter de baisser ma robe pour la dixième fois sous mon manteau. Trop courte, trop aguicheuse, trop Vic. Mais accordée ! Je l'ai laissée me préparer. J'assumerai. Sans doute, après quelques verres, j'oublierai que n'importe quel clubbeur peut voir ma petite culotte. Je ne peux pas le nier, elle est très belle. Entièrement noire, deux bandes de dentelle fine descendent dans mon dos depuis ma nuque jusqu'au bas de mes reins, et devant, deux larges bandes de tissu cachent ma poitrine. Vic y a ajouté une touche personnelle, une ceinture en cuir dorée.

J'enfonce ma tête dans mon manteau. J'ai froid. La seule aubaine, ce soir, c'est qu'il ne pleut pas.

– Tiens, regarde, voilà ton diable, annonce-t-elle.

Je suis du regard la direction de son coup de menton et découvre Matthew. Il doit son nom au pari que j'ai fait avec lui : d'après Vic, je vais me brûler les ailes. Hors de question pour moi de le laisser gagner, je ne tomberai pas amoureuse de lui.

Je lui fais un demi-sourire tandis qu'il me détaille de derrière sa capuche, et pour une fois, je suis contente de l'image que je lui donne. *Eh oui chéri, ce soir, les jeans restent au placard.* Il nous adresse un signe de tête et s'échappe dans le hall d'entrée.

– Il pourrait au moins dire bonjour, grogne Vic.

– Estime-toi heureuse, habituellement, il ne t'aurait même pas regardée.

Jack arrive en fanfare. Son klaxon résonne dans toute la rue. Je m'engouffre rapidement à l'arrière de sa voiture pour le faire taire, Vic monte devant. Le trajet se passe dans leurs hurlements et leurs chants, comme toujours !

À peine cinq minutes d'attente et nous pénétrons dans la boîte. Ce n'est pas la première fois que

nous venons, mais comme à chaque fois que je rentre dans ce genre de lieu, mon cœur s'empresse de se caler sur le rythme de la musique et ma peau frémit. Je suis ensorcelée et groggy à la fois. Je ne pourrais pas vivre sans ça. C'est ma poussée d'adrénaline. J'affiche un sourire béat, c'est presque aussi bon qu'un orgasme avec Matthew. *OK, je mens.*

Jack a tout prévu : une table réservée en bord de piste, une bouteille de champagne avec des coupes. Nous nous installons et trinquons à l'exorcisme de Vic !

La salle est comble. Je peine à voir le DJ, au fond, sur son podium. Les lumières des stroboscopes et des spots scintillent sur la robe à sequins argentée de Vic. La musique est assourdissante, mais ça ne m'empêche pas d'entendre Jack raconter son début de semaine épuisant. Celui-ci, comme d'habitude, se fait approcher par bon nombre de filles, et chacune à son tour, avec Vic, nous endossons le rôle de la petite amie jalouse pour les faire déguerpir. Conclusion du concerné : nous aurions dû choisir une boîte gay ! Sauf que ça aurait amoindri les chances de Vic de se trouver un parti convenable pour la nuit.

Après cinq flûtes, je ne me rends plus compte de rien. Ma robe n'est plus courte, les hommes sont tous charmants, Jack peut parier ce qu'il veut, et Vic peut fouiller dans mon téléphone.

Bordel de merde ! Je lui subtilise en un rien de temps. Ou plutôt aussi rapidement que l'alcool me le permet. Je découvre qu'elle a envoyé un message à Matthew lui indiquant le nom du club et son adresse. Je lui envoie un regard noir. *Je peux la tuer ?*

- Oh, ça va, proteste-t-elle les yeux vers le ciel. Ça vaut pour ton gage de dimanche soir.
- Ce n'est pas un gage !

Est-ce que je viens réellement de demander une autre sentence ?

– Elle a conclu un marché avec notre voisin, explique-t-elle à Jack. Celui qui tombera amoureux de l'autre aura perdu.

Jack me dévisage, éberlué. *Ouais, dit comme ça, je me rends compte de la stupidité de mon pari.* Mon téléphone vibre dans mes mains.

te passer de moi ?]

Je vire au cramoisi. Et sans réfléchir, je me lève, fais trois pas sur la piste, chope le premier inconnu qui vient et lui colle un bisou sur la joue tout en prenant une photo. Je lui envoie. Voilà qui devrait répondre à ses deux questions.

- C'était seulement un pari, expliquée-je au type aux yeux remplis d'espoir.

Je retourne m'asseoir. Mes deux amis sont morts de rire. Super. Je souffle.

- Je trouve que tu prends les choses plutôt bien à cœur, se moque Jack.
- Est-ce que j’ai oublié de spécifier qu’elle a déjà passé deux nuits avec lui ?
- Je n’ai pas dormi avec lui.
- Qui a parlé de dormir ?
- Soit c’est un sacré bon coup, soit tu as déjà perdu ton pari, suggère Jack victorieusement.
- Blablabla... le coupé-je.

Jamais je ne leur avouerai que je dois à Matthew un orgasme monumental. Jusqu’alors, je pensais que toutes les relations sexuelles se soldaient par la même impression de bien-être, et surtout que si je ne m’y autorisais pas, je n’atteindrais pas l’orgasme. Or, avec Matthew, je n’ai rien décidé du tout. L’explosion de cette sensation indéfinissable qui nous saisit lorsqu’on la touche du doigt et qui s’échappe trop vite pour avoir été réelle était juste extraordinaire. Le mot est faible. Fantasmagorique ? Phénoménale ? Pfff. Je serais prête à tuer Matthew pour m’avoir offert cette sensation ! J’avale d’un trait ma coupe de champagne et marmonne :

– Je vais aux toilettes.

Mon cœur bat plus vite que la musique, je suis en colère. Mon téléphone vibre dans mes mains au moment où je passe la porte des toilettes. Deux filles se refont une beauté devant les miroirs et me dévisagent, me voyant sûrement comme une adversaire tangible. En découvrant mon reflet, je comprends pourquoi. Vic n’a pas lésiné sur mon maquillage et ma coiffure, mes yeux sont d’un bleu ardent sous mon eye-liner noir, mes lèvres rouges et pulpeuses sont suggestives, et mes cheveux remontés dans un chignon bohème ne dissimulent en rien la nudité de mon dos et de mes épaules. Je les ignore et me réfugie dans une toilette.

[Notre pari sous-entendait que tu n’aurais que moi.]

Ma colère monte d’un cran. Pour qui me prend-il ? Ce n’était qu’une photo ! Je réponds :

derrière moi d’ôter sa main de ma cuisse ?]

Je sors des toilettes et tente de remettre de l’ordre dans mon apparence. Avec un papier mouillé, j’estompe le contour de mon œil et de mon rouge à lèvres, puis je défais mes cheveux. C’est mieux ainsi. Mon téléphone vibre.

[Tu me pousses à bout.]

Mon cœur fait des bonds dans ma poitrine et je me réjouis. Sans le vouloir, mes réponses ont eu l’effet escompté. Je m’empresse d’y répondre :

[Il me semble que la jalousie n’est pas très loin de l’amour, non ?]

J’y joins une photo de moi lui envoyant un clin d’œil et sors des toilettes.

Mes amis sont sur la piste de danse. Mes pieds ne se font pas prier, je bouge instantanément au

rythme de la musique. Je me place en face de Vic, je me déhanche et oublie tout. Toute la partie piteuse de ma vie. Je ne garde que le meilleur, la danse et mon amitié. Vic me sourit. Ma joie est contagieuse. Elle sait ce qui est bon pour moi, comme je sais ce qui l'est pour elle.

On alterne danse et champagne pendant un moment qui pourrait sembler une éternité pour certains. Je n'ai plus la notion du temps. La seule notion que j'ai est celle de refouler tous les inconnus qui s'approchent de moi. Pas pour Matthew, mais seulement parce que ce n'est pas mon but de la soirée. Ça ne l'a jamais été, dirait Jack. Je vois des bulles de champagne partout sur la piste, je les sens circuler de la racine de mes cheveux à mes orteils. Je suis à la limite d'être bourrée.

Mon tibia droit me fait mal, je passe outre, je doublerai la dose d'antalgique demain et la migraine m'en remerciera sûrement. Les chansons défilent, j'ai chaud, j'ai la tête qui tourne, je suis presque à bout de souffle, je ferme les yeux, monte et descend mon bassin pour retrouver une harmonie avec la musique. Mais je me sens flancher. J'ai dépassé mes limites, *ma jambe* a atteint ses limites. La douleur devient insupportable, je lutte contre un souvenir. Ma jambe est immobile, tout comme le vélo couché à côté de moi sur le chemin de terre, des couteaux aiguisés traversent mon mollet de part en part et lacèrent mon tibia, un spasme convulse ma poitrine, je sais que j'ai tout perdu.

Je crois m'écrouler sur la piste quand je sens deux mains me retenir fermement. En un rien de temps, je me retrouve le dos plaqué contre le torse d'un inconnu. Youhou ! C'était moins une ! Ou pas... Sa prise se referme, il me tient les bras croix contre la poitrine et au moment où le DJ passe *Chasing cars*, son bassin se presse contre le mien et se met à onduler. Mon cœur s'emballe, ma gorge se resserre, je tente de me dégager, mais mon sauveur a bien trop de force. J'essaie de réfléchir à une solution, parcours la piste des yeux à la recherche de Vic ou de Jack, tente de bouger mes poignets. *Rien ne fonctionne.*

L'inconnu continue ses pas de danse. Une rumba, si ma mémoire ne me fait pas défaut. Il glisse sa bouche contre mon oreille et avant même qu'il parle, je devine qui il est. *Une odeur boisée !*

– Danse, Charlyne.

Sa voix rauque me fait dresser l'échine. Une douce chaleur me saisit les tripes. Et ce n'est pas l'alcool ! Je succombe dans ses bras. Est-ce je sourirais, par hasard ? *Ouais...* Il est venu ici pour moi. Ou pour me faire la guerre, qu'importe.

Il me retourne face à lui. Ses doigts s'entrelacent aux miens, son autre main se glisse sous un pan en dentelle de ma robe. C'est chaud et délicieusement agréable. Son regard est insondable, mais ses lèvres se déforment dans un sourire indécent. Pour moi. *Encore !*

Il n'a pas son cache-cou, a laissé son sweat et son jean au placard (lui aussi !), pour une chemise en soie et un pantalon à pinces noir. *Waouh !* Est-ce que j'ai trop bu ? Est-ce que je danse avec le sosie de mon voisin ?

Lorsqu'il reprend sa rumba, je tente de rassembler les morceaux de mon esprit qui doivent actuellement se trouver loin, enfoncés profondément dans ma culotte. Nos pieds s'accordent, son

bassin se cale au mien et son érection me titille. *Bordel !* Il danse à la perfection. Mon cœur cogne dans chaque partie de mon corps qu'il épouse. C'est sensuel, à la limite de l'érotisme. Il ne me lâche pas des yeux, et même lorsqu'il se retrouve dans mon dos, sa bouche et son souffle dans mon cou sont là pour me rappeler que je lui appartiens. *Seulement maintenant, qu'on se le dise, je n'ai pas encore perdu.*

– Finalement, je l'aurai eue, ma danse, susurre-t-il sur ma joue.

– Si j'avais su que tu dansais aussi bien, je t'aurais laissée gagner ce soir-là.

Une de ses mains remonte le long de ma cuisse, guide ma jambe. Je suffoque de bien-être.

– Est-ce que c'est comme ça qu'il te touchait ?

Hein ? Qui ça ? Ah, le beau brun ! Non.

– Oui...

Son autre main embrasse mon ventre, applique mes fesses contre sa puissante érection. Il s'y frotte délicieusement au rythme de la musique.

– T'a-t-il autant fait tourner la tête que moi ?

Pas une seule fois.

– Il n'y a pas *photo*...

Il râle de frustration contre mon oreille avant de me faire tourner pour me plaquer contre son torse. Nos cuisses s'emmêlent. Son regard se fait dur. Et tout s'embrase en moi. Je remonte mes bras, agrippe sa chevelure et fais jouer mes doigts avec sensualité autour de ses mèches. Je ne vois que nous et nos corps qui ondulent parfaitement, jusqu'à ce que la chanson cesse. Nos pieds se figent, nos souffles ne font qu'un. *Bordel, c'était dément !*

Notre bulle éclate au moment où il avoue naïvement :

– Holly tenait à ce que j'apprenne à danser pour notre mariage.

Même si je suis bourrée et totalement imprégnée de phéromones, je ne suis pas stupide. Je déduis : Holly = femme = morte. Je ne sais pas vraiment pourquoi, sûrement parce que finalement je suis stupide, mais je souris.

– Quoi ? relève-t-il.

– Je dois être une sorcière parce que je n'ai même plus besoin de te tirer les vers du nez pour te faire parler !

Aïe... ça sent mauvais. Je n'aime pas lorsqu'il plisse ses yeux de cette manière. Il prépare quelque chose.

Je continue :

– Et puis tu es venu jusqu’ici... Pour moi...

Je fais glisser un doigt de sa nuque à son torse, et le laisse en stand-by sur son cœur.

– Je te rappelle que j’ai un pari à gagner. Toutes les filles raffolent d’un mec qui sait danser, ricane-t-il.

Ne pas ouvrir la bouche et trouver une réplique. Échec.

– Allez ! Prends tes affaires, voisine, on rentre.

Je cligne des yeux plusieurs fois.

– Notre pari ne sous-entendait pas que je devais te suivre au doigt et à l’œil ! La soirée n’est pas finie, et je ne veux pas laisser Vic et Jack en plan.

Je croise les bras sur ma poitrine, inflexible. Que mon clitoris et mon vagin aillent au diable, je ne suis pas à ses ordres ni aux leurs ! Il penche la tête dangereusement au-dessus de la mienne et articule :

– Et moi, je n’ai aucune envie de voir tes amis.

– De les voir ou de les connaître, homme des cavernes ?

Ma remarque le glace. Il se redresse. Son regard devient noir. *Touché*. Il me jauge, la mâchoire tendue. Je lui fais un sourire factice qui se veut désolé. Et ça marche ! *Ouf*... il lève les yeux au ciel et mime une révérence pour sortir de la piste.

Je boîte jusqu’à la banquette et constate avec effarement que Vic et Jack ne sont pas à notre table. Je me retourne vers Matthew qui a retrouvé toute sa prestance, un sourire aux lèvres si triomphant que sa joue saine s’en retrouve percée de sa fossette.

– Ai-je oublié de te dire que tes amis sont partis ?

Connard.

– Vic ne m’aurait jamais laissée seule.

Je regarde autour de moi, épie chaque coin de la piste. *Rien*. La colère monte et mes yeux reviennent à Matthew. Son sourire ne tombe pas, malgré mon regard noir.

– Elle ne l’a pas fait. Je suis avec toi, jusqu’à preuve du contraire.

Je capitule en constatant que seul mon manteau traîne sur la banquette. Ils sont partis.

- Pourquoi ?
- Pourquoi quoi ?
- Pourquoi tu les as fait partir ?
- Parce que je voulais être certain que tu me suivrais.

Vic n'est venue que pour une chose : foutre un mec dans son lit. J'ai du mal à croire qu'elle soit partie aussi facilement, et surtout bredouille !

- Comment t'y es-tu pris ?
- Apparemment, tes amis sont tout excités à l'idée de te voir perdre ton pari.

Le coup de grâce ! Mes amis sont des traîtres ! Je chope ma coupe de champagne et bois d'une traite ce qu'il en reste. *Trois gouttes...* je ne vais pas aller bien loin.

Après une grande inspiration, je récupère mon manteau, sors mon téléphone et commence à chercher le numéro de Vic dans mes contacts tout en grognant :

- Je ne joue plus et je ne te suivrai pas.
- Très bien. Tu ne me laisses pas le choix.

Pas le temps de comprendre le sens de ses mots qu'il me subtilise mes affaires, et je me retrouve sur son épaule. Je pousse un cri de surprise et braille, exaspérée :

- Lâche-moi, Matthew ! Bordel !

J'agite mes jambes, tape des poings dans son dos. Cet homme est une armoire à glace !

- Cesse de te débattre, gronde-t-il tout en s'avancant dans la foule pour sortir.

Tout le monde se retourne sur notre passage, certains rigolent. *Super ! C'est la loose !* Je remue encore jusqu'à sentir l'air frais des rues de Seattle fouetter mes fesses.

- Est-ce que tu sais que tout le monde a vu mon cul !?
- Ça ne doit pas te changer du quotidien, se moque-t-il.

Un rire franc secoue sa poitrine. Nous y voilà, mon métier...

- Sale con !
- Quoi ? Tu préfères que je te dise que ce soir je serai le seul à le baiser ?
- Dans tes rêves ! Lâche-moi ! Promis, je ne m'enfuirai pas.

Jambes et doigts croisés bien sûr.

- Je ne te crois pas.

Il presse le pas sur le trottoir. Le sang commence à me monter à la tête, et ma nuque devient

douloureuse à trop rester tendue pour observer les alentours. Je souffle et me laisse choir. Peut-être que si je me fais assez lourde, il en sera plus vite fatigué ?

- Tu sais que mon père est shérif, marmonné-je sans grand espoir de lui faire peur.
- Hum... laisse-moi réfléchir... j'en ai rien à foutre, *sorcière*.
- Grrrrr...

Il me lâche devant une voiture. Je tangué dangereusement, et peine à remettre ma robe en place et mes cheveux en arrière tandis qu'il ouvre la portière.

- Allez, on rentre.

Ma colère s'efface devant son expression. Soucieux ? Apeuré ? Je ne sais pas si c'est dû à la faible luminosité des lampadaires, mais ses yeux ont une lueur plus sombre et, a contrario, son teint est blafard. Mon pouls accélère quand il me détaille et je m'empourpre. À quoi pense-t-il ? Je regarde mes bras et les resserre autour de moi. J'ai froid et chaud à la fois.

- Allez, grimpe.

Je m'exécute. De toute façon, ai-je le choix ? Son pick-up est aussi propre que son appartement. On pourrait y manger à même la banquette. Pas de ticket de parking, pas de veste égarée, pas de fanfreluches accrochées au rétroviseur intérieur ni de poussière sur le tableau de bord. La seule chose qui me certifie que sa voiture ne sort pas d'un concessionnaire est la forte odeur de poisson qui y règne. Je grimace sans retenue.

- C'est si terrible que ça ?

Il me rend mon manteau que je m'empresse d'enfiler. Il démarre et s'engage dans l'avenue. Je fixe la route et minaude, joueuse :

- Ça aurait pu être pire, j'aurais pu me faire kidnapper par un vrai égorgeur.
- Charlyne...

J'aime cette façon qu'il a de me gronder. Est-ce que je viens vraiment d'employer le mot *aimer* ?

– Oh ! Tu parlais peut-être de cette odeur infecte qui risque de me suivre pendant des jours et des jours... non. Ce n'est pas la mort. Je commence à y être habituée.

Son rire emplit l'habitacle. *Ouf ! Je suis sauvée*, il a retrouvé sa bonne humeur. Les rues défilent et, bizarrement, le port se rapproche au lieu de s'éloigner.

- Ce n'est pas le chemin vers nos appartements, lui fais-je remarquer.
- Non. En effet.

Un rictus lui échappe, mais je ne suis pas certaine que ce soit de l'humour. De l'appréhension ?

- Où va-t-on ?
- Nous allons faire un tour sur mon voilier.

Chapitre 20

Charlyne

Cette fois-ci, c'est moi qui ris jaune. Je déglutis. *Sur la mer ! Bordel.* Je me rassure en me disant que je sais nager. Je suis loin d'être fatiguée, alors finir ma soirée à trois heures du matin en sortant de boîte ou à six heures debout sur un quai, qu'importe. Sauf si son plan s'éternise...

– Ce sera une première pour moi, avoué-je.

Il me jette un regard en coin et dévoile sa fossette.

– Je ne compte pas m'arrêter à cette première-là ce soir.

– OK. Je vais faire semblant de n'avoir rien entendu.

Et surtout, je me garde une petite avance. Quel homme fait découvrir sa passion à une femme, s'il n'y est pas attaché ?

– Tu devrais envoyer un message à ta copine, je lui ai promis. Et en mer, tu risques de ne pas avoir de réseau.

Il me rend mon téléphone. Il est plus de deux heures. Je le déverrouille, ouvre l'appareil photo et me glisse jusqu'à lui.

– Souris.

Je fais mine d'être pendue à son cou, la langue en dehors de la bouche et prends le cliché de sorte qu'on ne voit pas la partie gauche de son visage. Je l'envoie à Vic et à lui. Tandis que je me réinstalle dans mon siège, Matthew se tortille sur le sien pour récupérer son téléphone.

– Tu t'es trompé de destinataire, constate-t-il.

– Non. C'est une assurance vie. J'ai envoyé la photo à tout mon carnet d'adresses, me vanté-je.

Il se retourne vers moi, éberlué, le visage blême. Je lui offre un clin d'œil moqueur et ne peux me retenir plus longtemps de rire. C'est incontrôlable. Ma poitrine me fait un mal un chien. Je ris, les mains sur le ventre, la bouche grande ouverte et les yeux fermés pleins de larmes. Je ris si fort que je l'entends à peine m'appeler. Vive les bulles de champagne !

– Charlyne ! hurle-t-il.

Je me tais à l'instant où sa main saisit mon visage. Je le regarde, figée comme une statue, tandis que son pouce passe sur mon menton puis sur mes lèvres.

– Nous sommes arrivés, murmure-t-il.

Je m'en fous ! Son regard de braise m'hypnotise. Un désir brûlant, profond, puissant tiraille mes entrailles. Je peine à reprendre ma respiration, mais ce qui est encore plus difficile, à présent, c'est de dire qui va gagner ce foutu pari. Parce qu'à chaque fois, c'est la même chose. Matthew a cette emprise sur moi. Il sait me faire taire, me faire rire, me mettre en colère, me blesser et me donner des orgasmes.

Je choisis la fuite. Je me libère de sa main, ouvre la portière et me précipite sur la terre ferme. La brise saisit mes joues en feu, je prends une inspiration vivifiante et observe les alentours. La ville derrière nous est habillée de mille lumières, elle est vivante et animée. Quelques voitures sont garées sur le parking et des centaines de bateaux sont amarrés le long des pontons. Un ciel noir s'étend à perte de vue au-dessus de l'eau.

Matthew m'intime de le suivre, je m'exécute en resserrant les pans de mon manteau. Il m'aide à descendre un premier ponton, puis, quelques mètres plus loin, un second. Mes talons qui claquent sur le béton brisent le silence. J'en ai presque honte, tout avait l'air si paisible avant que nous arrivions. Tous les bateaux se ressemblent, petits, grands, à voile ou à moteur, mais je suis intimidée, je me sens ridicule avec mes escarpins et ma robe de soirée.

Nous nous arrêtons devant l'arrière d'un bateau. Matthew saute dessus et me demande de l'attendre ici, le temps qu'il trouve de quoi me faire grimper à bord. Une minute plus tard, le bateau s'éclaire et il est de retour avec une planche. Il m'aide à la traverser et je me retrouve sur son voilier, *Eden*, si j'ai bien lu. Entièrement en bois blanc et bleu marine avec un grand mât à l'avant au-dessus d'une cabine, il doit mesurer au moins dix mètres de long.

J'observe Matthew s'agiter. Il a remonté les manches de sa chemise, les muscles de ses avant-bras se contractent à chacun de ses mouvements. Il défait la grosse corde qui nous maintenait à quai, court à l'avant du bateau et une lumière se met à éclairer l'eau ; il revient aussi vite, fait des nœuds, se hisse sur son mât. Une petite voile se déploie et se tend. Chacun de ses gestes est coordonné et appliqué. J'ai l'impression qu'il danse sur son bateau. C'est aussi beau qu'un ballet. Enfin, il revient à ma droite et empoigne la barre de gouvernail, le regard épiant chaque bord du voilier tandis que celui-ci avance, lentement mais sûrement, jusqu'à la sortie du port.

Je regrette tout à coup tous mes verres de champagne. Et si je vomissais ? Je ne suis jamais montée à bord d'un bateau. L'eau n'est pas agitée, mais je ressens néanmoins chaque secousse de notre embarcation. Je retire mes escarpins, les laisse tomber sur le sol et me tiens fermement à une barre en fer derrière moi. Le froid me saisit les pieds, mais ça n'est pas désagréable.

– Ici, ça devrait aller, dit-il avant de s'évanouir à nouveau vers l'avant du bateau qui s'est figé sur l'eau.

Je regarde derrière nous, les lumières de la ville sont plus petites et la baie Elliott semble nous engloutir.

– Dommage qu’il ne fasse pas jour ! lui crié-je.

Il réapparaît devant moi comme par magie, un sourire malin au bord des lèvres.

– Je ne t’ai pas amenée ici pour te faire apprécier la vue, Charlyne.

J’ai envie de lui rappeler notre photo dans la voiture.

– Je pensais que ton but était de me faire tomber amoureuse...

– Oui. Mais je te connais assez pour savoir que tu ne dois pas aimer les fleurs, les chocolats, et les scènes à l’eau de rose. Et je suis à peu près certain que d’autres ont essayé avant moi.

– Pas sur un bateau...

Il détend la voile et grimpe sur son mât pour l’attacher.

– Ni dans un lit, puisque tu ne dors jamais avec eux !

– Eux ? Je n’aime pas quand tu parles comme ça.

Il se poste devant moi, les sourcils froncés.

– Comme ça ?

Non, je n’aime pas quand il sous-entend des tas de trucs sur mon métier, ma façon de vivre, mes relations. Je n’aime pas quand *lui* le fait.

– Comme un connard.

Il soupire.

– Je ne recommencerai plus.

Et je le crois.

– C’est pour ça que nous sommes là ? Pour que je dorme avec toi ?

– Non. Pour que tu te *réveilles* avec moi.

J’ai envie de lui demander de me ramener à quai. Je ne veux pas me réveiller avec *lui*. Son regard me transperce. Il sait ce que ça implique. Ma poitrine se resserre, mes yeux me brûlent et mes lèvres tremblent, mais aucun son ne sort. Je détourne la tête vers la côte. La Space Needle transperce le ciel.

– Je joue cartes sur table avec toi, Charlyne. Je n’ai plus aucun secret pour toi. Tu as vu mes brûlures, tu en connais la signification, et tu pourrais me demander n’importe quoi sur mon passé, je te répondrais. Mais toi, tu ne me laisses pas t’approcher. Tu ne me laisses aucune chance.

C’est justement ça le truc, dans un pari : c’est de ne laisser aucune chance à son adversaire. Mon cœur palpite, mes yeux ont du mal à fixer l’horizon, je serre de toutes mes forces la barre métallique.

– OK.

Je suis foutue. Mon cœur se brise.

– Regarde-moi.

Je m'exécute en inspirant profondément, comme si cela me permettait d'avoir plus de force pour l'affronter.

– Sais-tu combien de femmes sont montées sur ce bateau ? (Je secoue la tête dans un mouvement infime.) Il y a eu ma mère, ma tante May, Holly, et maintenant toi. Sache que jusqu'à ma femme, j'étais plutôt du genre à collectionner les filles. Et pourtant, jamais je n'en aurais mené une ici. Jamais.

Un sourire profondément bienveillant étire sa bouche. Je la fixe, des petits nuages sous la plante des pieds. Ils se glissent dans les pores de ma peau, grimpent jusqu'à mon ventre. Mon cœur pulse fort en les accueillant. Je suis une privilégiée. Je suis particulière pour lui. Je le sais.

– Qu'est-ce que je dois comprendre ?

Je me mords la lèvre pour me retenir d'exprimer mon euphorie. Il avance lentement vers moi ; son regard a changé, il est brûlant, assoiffé. Il m'attire à lui brusquement, me plaque contre son torse et murmure :

– Que tu es meilleure sorcière qu'Harry Potter !

Je le devance d'un quart de seconde et m'empare de sa bouche. Je laisse exploser mon envie. Il a le même goût que d'habitude : mentholé et sucré. *Ohhh...* Sa langue s'empare de la mienne avec férocité. Elles s'enlacent, endiablées. J'ai l'impression que quelque chose a changé, qu'il n'est pas question de pari, mais de vie ou de mort. J'ai l'impression d'être importante, ici, à ce moment précis, sur son voilier. Il tire sur mes cheveux à m'en faire mal, m'embrasse, me presse contre lui. Son avidité me rend folle et réveille en moi une chorégraphie de sensations, de douceur, de chaleur, de passion.

Il me soulève sans jamais lâcher ma bouche et j'enroule instinctivement mes jambes à son bassin qui se met à bouger. Le bruit d'une porte se fait entendre, un mélange d'odeurs me saisit : sel, bois, un soupçon d'humidité. Je devine à ses mouvements que nous descendons des escaliers, je m'accroche fermement à ses épaules puis, au bout de quelques pas, il se cambre et me fait descendre lentement. Je suis essoufflée, non à cause de l'effort, mais de m'être retenue. Un matelas accueille mes fesses et il me lâche pour me contempler. À la douce lumière de la cabine, ses yeux ont une teinte plus chaude. Il me détaille avec ce feu dans les pupilles. C'est à la fois puissant et inquiétant. Je me suis déjà sentie désirée, mais avec Matthew, c'est différent. C'est sensuel et surtout réciproque. Parce que je le désire aussi, *plus que tout*.

Sans détacher mon regard du sien, je défais mon manteau. Je ne veux pas connaître la taille de la

pièce, ce qu'il s'y trouve, la couleur des murs – ça m'est égal, et surtout, j'aurai tout le loisir de le faire dans la nuit. Je veux seulement apprécier la force de son désir et le voir se décupler. Il m'imité sans détourner le regard, défait les boutons de sa chemise avec calme mais détermination. Sa chemise tombe sur le sol. *Waouh...* Cet homme est à moi ! Je me trémousse et j'ôte ma robe avec empressement. Ses yeux dévient vers ma poitrine nue.

– Tu es sortie comme ça ? me reproche-t-il.

Est-ce que je dois vraiment lui faire un cours d'esthétique à propos des soutifs et des robes décolletées ? Je lève les yeux au ciel et l'attrape par son pantalon pour l'attirer à moi. Nous tombons tous les deux à la renverse sur le matelas. Son torse me brûle, les draps sont froids. Un rire m'échappe. Mes doigts se battent avec sa ceinture. Il m'embrasse par petites touches sur les lèvres, sur les joues, jusqu'à mes oreilles. Je viens à bout de son pantalon. Il se trémousse et s'en débarrasse d'un coup de pied, ôte ses chaussettes sans jamais cesser de m'embrasser. Il agrippe mes jambes, caresse mes cuisses, grimpe jusqu'à mes fesses où ses doigts s'accrochent. Son sexe se plaque contre le mien. Un râle salvateur m'échappe. Je fais danser mon bassin vers lui. Un combat s'ensuit, la dentelle trempée de mon tanga contre le coton tendu de son boxer.

– Bordel, Charlyne.

J'aime comme il fait durer le son « i » dans ces moments-là. Il me rend plus puissante. Je parcours sa colonne vertébrale, effleure les cicatrices de sa nuque, en suis le chemin disgracieux jusqu'à sa joue ; je le sens frissonner avant qu'il me plaque les deux bras au-dessus de la tête.

– Cartes sur table, hein ? je le défie.

Il me fait un sourire malicieux et replonge dans mon cou. Il lèche ma peau jusqu'à ma poitrine, l'embrasse et relâche mes bras de son emprise. Il malaxe un sein, en titille la pointe durcie, la lèche, la pince. Je reçois une décharge électrique jusqu'à mon sexe comme s'il existait un chemin express. J'ai tellement envie de lui. Mes mains se faufilent jusqu'à son boxer, attrapent l'élastique et le font glisser sur ses hanches.

– Pas maintenant.

Au ton de sa voix, murmure frêle et impulsif, je devine qu'il ne voulait pas le dire à voix haute. Mon cœur galope un peu plus vite. *Est-ce possible ?* Je sais ce qu'il veut. Mais est-ce que je le veux moi aussi ?

– Je vais déjà dormir avec toi, ça ne te suffit pas ?

Il se redresse, les yeux plissés. *Oh, non... reviens vers moi...* La pointe de mes seins frémit dans un courant d'air.

– Si tu ne me laisses pas faire, je te promets de t'attacher. Ce ne sont pas les cordes qui manquent par ici !

Joueuse, je tends mes poignets ouverts devant lui. Il arque un sourcil.

– Tu veux que je t’attache ?

Bordel, oui.

– Pas tellement.

Je fais la moue pour dissimuler mon excitation. Il attrape une de mes mains et l’embrasse, dessus, à l’intérieur, remonte mon poignet puis mon bras. Son torse caresse mes seins douloureux et je gémis, accrochée à son épaule. Je sens sa main s’emparer de ma cuisse, se faufiler jusqu’à mon entrejambe, glisser langoureusement sur la dentelle de la culotte.

– C’est quoi ton problème avec les préliminaires ? demande-t-il en frôlant ma clavicule.

Tout. Je ne sais plus où donner de la tête. Sa bouche sur ma peau. Ses doigts sur mon clitoris. C’est...

– Trop intime, haleté-je.

Il se fige, ébahi, et me sonde tandis que je presse sa main entre mes jambes de continuer. S’il s’arrête maintenant, je ne le laisserai pas finir. C’est sa seule et unique chance.

– Est-ce que je dois en déduire que c’est une autre première ?

Je devine une certaine fierté dans sa voix. Je hoche la tête, la bouche sèche. *Oui.* Je ne laisse jamais un homme me donner un orgasme. Mais après tout, ce n’est pas comme s’il ne m’avait jamais fait hurler de plaisir. Sa main reprend son exploration. J’ouvre mes lèvres et expire fortement lorsque ses doigts trouvent l’entrée de mon vagin. Il me remplit lentement, les yeux fixés sur ma bouche avec perversité. C’est ça qui est intime. Sentir son regard sur moi qui prends du plaisir.

– Malheureusement, je n’ai aucune première à te dédier, Charlyne.

Ses va-et-vient me rendent folle. *Seigneur, je me meurs.* Mon ventre se remplit doucement d’une chaleur explosive.

– Sale prétentieux.

Son pouce m’assène une décharge électrique à chaque passage sur mon clitoris.

– La prochaine fois, je te bâillonne.

Sa main quitte mon antre. Je regarde ses doigts trempés sur mon flanc. *Hey ? Vous faites quoi, là ?* Je boude, mais il ne me regarde plus.

– Je suis certaine que tu aimes quand je te parle comme ça.

Il agrippe ma dentelle et la fait descendre le long de mes jambes pour l'enlever. Je suis nue. Entièrement nue et offerte. Et avant que je ne m'y oppose, elle est là. Là où je n'ai laissé aucun autre y accéder. Sa bouche est posée sur mon sexe trempé. Je m'accroche fermement aux draps, fixe un point au plafond pour me détendre. Des lattes en bois marron, aux nervures plus foncées.

– Regarde-moi, Charlyne. Ce n'est que le pauvre mec que tu as ensorcelé.

Je le regarde. Il embrasse l'intérieur de ma cuisse, les yeux rivés aux miens. J'aperçois sa brûlure, ses cheveux en bataille, son regard bleu lagon. C'est lui. Mes doigts se détendent, mon ventre se relâche. *OK*. Je trouve sa main et enlace ses doigts. Sa bouche caresse mes lèvres... Une palette de sensations s'ouvre à moi. Sa langue dure, rugueuse et possessive glisse sur moi. Je gémis, le souffle court. Elle me pénètre puis titille ce point si sensible, connu seulement de mes doigts. C'est une délicieuse torture. Elle tourne en moi, sur moi, à m'en faire perdre pied. Pourtant, ma tête s'évertue à se concentrer là où il est. Comme si ma conscience se trouvait là et seulement là pour être au plus près le moment venu. Il me pénètre d'un doigt, profondément, et mes jambes flageolent. Je ne tarde pas à reconnaître cette sensation de bonheur.

– Tu es si trempée.

Sa langue tournoie, son doigt se glisse en moi, son pouce s'applique en parfaite harmonie. Tout mon être est en stand-by dans cette attente douloureuse où tout va exploser. Ça monte crescendo dans une vague sans fin, sans creux, brûlante. Mon ventre se tend et je ne peux résister plus longtemps. De longs spasmes me prennent. À cet instant, je suis la plus grosse centrale électrique de Seattle, un flot d'énergie déferle en moi. Je gémis, hurle. *Oh mon Dieu*, cet orgasme est monumental !

Je halète si bruyamment à la recherche de mon souffle, un sourire extatique sur les lèvres, que j'entends à peine le bruit métallique de l'emballage d'un préservatif.

Il me retourne brusquement, écarte mes cuisses. La joue plaquée contre un oreiller, bras ballants au-dessus de ma tête, je suis emportée par une vague de plaisir telle que je n'ai pas la force de lutter. Je le laisse faire. Ses mains s'emparent de mes flancs et remontent mes fesses jusqu'à lui. Il me remplit lentement, entièrement. Je l'entends râler dans mon dos. Puis il glisse en moi, paresseusement, comme pour se maîtriser. Je me cambre, réanimée. J'essaie d'aller à la rencontre de son bassin, de m'accorder à ses mouvements. Il applique ses doigts sur mon dos, suis la courbe de mes reins. Je me tiens à nouveau en équilibre au bord du précipice du plaisir. Puis il devient plus brutal. Ses coups de bassins sont plus profonds, plus acharnés, plus rapides. Je ne suis plus que sur un pied, je vais tomber. Ma conscience est à nouveau dans mon vagin. Chaud, brûlant, conquis. J'explose autour de son sexe. C'est aussi fort et bon que précédemment. Je ne peux me retenir de l'appeler. Entre deux gémissements, j'entends sa respiration se faire plus rauque et, dans un cri guttural, il donne un dernier à-coup puis s'effondre sur moi.

Son souffle balaie mon oreille et je devine son sourire dans mes cheveux. Moi aussi, je souris. Je suis aux anges. Je ne me suis pas brûlé les ailes, je vole encore...

- Je l’ai finalement baisé, ton petit cul...
- Connard, marmonné-je, la bouche écrasée dans l’oreiller.

Il se retire, le claquement du plastique se fait entendre, la lumière s’éteint, puis il revient. Je sens la douceur d’une couverture. Il se place en face de moi.

Nous sommes parfaitement parallèles. Nos souffles se mélangent sans que jamais nos corps ne se touchent. À la faible lueur qui traverse le hublot de la porte, loin à nos pieds, je devine les traits de son visage. Ses yeux sont ouverts, ils brillent, sa bouche est un fin trait mystérieux. Il pense.

- C’était bon, le nargué-je.

Il lève un sourcil.

- Seulement bon ?

Je suis épuisée. Je n’ai pas la force de me chamailler, je capitule :

- Non. Pas seulement.

– Et tu dis que parmi tous ces hommes, je suis le premier ? Je vais me contenter de bon premier, alors.

Alors qu’il arbore un sourire suffisant, je tique :

- Tous ? Combien crois-tu qu’il y en a eu ?

Je le fusille du regard. Son doigt dessine le contour de mes sourcils pour les détendre.

- Aucune idée.

Son doigté est efficace : mes paupières papillonnent.

- Cinq. Deux au lycée, un à New York, un ici, et toi.

- Oh...

Je me redresse sur un coude.

– Oh quoi ? Oh merde, cette fille est vraiment niaise pour passer à côté de ça, ou, oh putain, je suis tellement prétentieux que je vais pouvoir m’en vanter ?

Ses lèvres se pincent et ses joues se gonflent. Se paierait-il ma tête ?

- Ni l’un ni l’autre. Je dirais plutôt, oh bordel, je suis heureux d’avoir fait tomber une pomme.

- Elle était délicieuse.

Je joue des sourcils et me lèche langoureusement la lèvre supérieure.

– Donc je résume, la pomme était délicieuse et moi j’ai été simplement bon.

Il glisse sa main dans ma nuque et m’attire à lui pour m’embrasser. Mon cœur tambourine dans ma poitrine, son baiser est chaud et doux.

– Qu’est-ce que je vais faire de toi, Charlyne Bauer ?

Sa voix rauque me perturbe autant que son introspection. *Tu vas me briser, me faire souffrir au point que tout mon être aura l’impression de mourir parce que tu vas partir.* Je me tais, pose ma tête sur son torse et la main sur son ventre, tandis qu’un frisson me gagne.

– Tu as froid ? demande-t-il.

Non.

– Oui, un peu. La fatigue n’aide pas, mens-je.

Il resserre son étreinte et embrasse le sommet de mon crâne tout en caressant mon épaule. Au bout d’un moment qui me semble une éternité, sa respiration ralentit, ses doigts deviennent immobiles, son bras est lourd sur mon flanc et son cœur change de tempo. Il bat lentement, paisiblement. Il dort et moi, j’en suis incapable. Je me concentre sur le bruit des vagues contre la coque, les yeux fermés, j’essaie de trouver le rythme pour le rejoindre. Rien n’y fait. J’ai chaud, j’ai soif, je suis torturée.

Finalement, je me lève. Avec précaution, je me déleste de son bras, me faufile aux pieds du lit, ramasse sa chemise sur le sol et l’enfile. Elle sent son odeur boisée puissance mille ! Hum...

La pièce est plus grande qu’elle n’y paraissait. Une petite cuisine sur ma gauche, une banquette et une table à droite, et deux portes de part et d’autre des escaliers. Je marche à tâtons jusqu’à la cuisine et me lance à la recherche d’un verre. Les placards sont encombrés de boîtes de conserve et de provisions. L’angoisse me prend à la gorge et je fais un constat saisissant : il l’a dit, quoiqu’il se passera entre nous, il partira.

Chapitre 21

Matthew

Je me réveille en sursaut, trempé de sueur. Mes brûlures sont si douloureuses que j'ai l'impression de sentir les flammes me dévorer une nouvelle fois. J'ai la gorge serrée avec au fond un arrière-goût de cendre, et mes oreilles bourdonnantes me font croire qu'un feu crépite non loin. Encore un cauchemar, toujours le même. Mon cœur tambourine dans ma poitrine, je manque d'air. Non. Il était différent. Ce n'était pas mon ancienne maison qui brûlait, mais l'appartement que j'occupe aujourd'hui, et je ne cherchais pas Holly mais Charlyne. *Bordel de merde, Charlyne !* En une seconde, je sors du brouillard, me souviens de notre soirée et où je suis. Je tâte les draps à sa recherche, me redresse, elle n'est pas dans la couchette avec moi. Il fait toujours nuit. Dans la pénombre, je balaie rapidement la cabine du regard. Rien. *Elle n'aurait pas tenté de rentrer à la nage, quand même ?*

– Charlyne ?! appelé-je une première fois d'une voix éraillée.

Je tends l'oreille tout en me glissant hors des draps. Je chancelle, encore happé par mon rêve. Je me fais violence et secoue la tête. Mis à part le craquement du bois et le clapotis des vagues contre la coque du voilier, toujours rien. Sa robe et sa dentelle sont toujours sur le sol, mais ma chemise a disparu. *Voleuse, ça ne m'étonne même pas !* Je réitère mon appel et cette fois-ci, un bruit sourd au-dessus de ma tête se fait entendre. *Dieu soit béni, elle n'a pas sauté.* Je récupère la couverture, m'enroule dedans et sors de la cabine.

À l'extérieur, il fait froid. Je grimace furtivement au contact de la brise sur ma joue brûlée. La sensation est désagréable. Un mélange de picotements et de tensions. Il va bien falloir que je m'y habitue, pourtant.

Je la trouve assise à même le sol du pont avant, le menton sur les genoux. J'ai l'impression de la revoir ce fameux soir où, trempée, elle avait dormi sur son palier. C'était quoi sa réplique, déjà ? « Une pomme, un oreiller, bientôt tu m'offriras ton lit ? » Ah ! Elle avait raison, la garce.

Je monte la rejoindre. Ses cheveux tombent en cascade sur son dos, quelques mèches couvrent une partie de son visage. Je m'assois derrière elle et passe mes jambes de chaque côté des siennes. Ses cuisses sont glacées. Elle frémit à mon contact.

– Tu comptes vraiment dormir ici ? demandé-je, un brin moqueur.

Elle secoue légèrement la tête, les yeux fixés sur la vue que nous offre Seattle illuminée, mais ne souffle pas un mot. Est-ce si difficile pour elle de dormir avec un homme ?

– Tu veux que je te ramène ?

Elle secoue une nouvelle fois la tête, toujours aussi muette qu'une putain de carpe, puis essuie diligemment ses joues sur ses épaules. Je tique, l'espace d'une seconde. Pleure-t-elle ?

– Charlyne...

– Je vais bien, me coupe-t-elle d'une voix lasse. C'est seulement le froid.

Bien entendu, ma voisine est trop fière pour avouer le contraire. Elle se blottit contre moi.

– Tu m'as encore volé quelque chose.

– Question pratique : ta chemise a plus de tissu que ma robe.

Je nous enroule dans la couverture, glisse mes mains sur son ventre et appuie ma joue meurtrie contre la sienne. Au contact de sa peau, même froide et humide, sur la mienne, mes cicatrices se mettent à crépiter. C'est un peu comme si mes cellules poussaient un profond soupir de soulagement, comme si ma peau avait été cryogénisée pendant des années et ne se réveillait que pour elle. Je ne suis même plus surpris.

– Je croyais que tu n'étais pas du tout dans le romantisme, je me moque.

– Il n'y a que les cons qui ne changent pas d'avis. Et puis jusqu'à ce que tu me rejoignes, il n'y avait rien de très romantique. J'admirais seulement la vue.

Ses doigts trouvent les miens et se mélangent à eux.

– Il y a encore plus beau.

– Certainement. Mais vu que tu ne m'as pas amenée ici pour ça, je ne le saurai jamais.

Je n'y ai pas réfléchi, nuance. Mon but était seulement de l'obliger à dormir avec moi, parce que je savais que c'était une étape à franchir pour elle, que ça la déstabiliserait. Sauf que j'aurais pu choisir n'importe quel hôtel, dans un coin paumé, sans taxi pour la ramener, à des milliers de kilomètres de Seattle. Mais j'ai choisi mon voilier, parce que je voulais que ce soit particulier. Je me mords la joue pour me retenir de lui en faire part. « Particulier » va rester bien sagement planqué dans ma tête, ce mot lui donnerait un semblant d'espoir sur la finalité de notre pari. Est-ce que j'ai déjà perdu ? Non. Je ne suis pas amoureux, mais je serais un lâche de dire que je n'éprouve rien.

– Est-ce que ta femme aimait être sur ton voilier ?

Je me tends, pris au dépourvu. Holly détestait *Eden*. Elle me voyait comme tous ces mecs qui bichonnent plus leur joujou que leur femme. C'était faux. J'ai délaissé *Eden* dès l'instant où je suis tombé amoureux d'elle.

– Ça n'était pas sa passion, réponds-je simplement.

Elle soupire fortement. Je n'ai pas joué cartes sur table, je sais. Mais à quoi me servirait-il de lui dire la vérité ?

– Ma vie est à chier, constate-t-elle.

Il n’y a pas une once d’amertume dans sa voix. Elle me donne même l’impression d’en rire. Je sais peu de choses sur sa vie hormis qu’elle ne peut plus danser comme elle le voudrait, que son père est un con, qu’elle a une sœur et qu’elle déteste tous les hommes sauf peut-être son pote gay et moi.

– C’est faux, réponds-je tout en l’étreignant.

Elle tourne la tête vers moi, les sourcils en l’air.

– Ah bon ? Cite-moi une chose merveilleuse dans ma vie.

Tes seins.

– Ton voisin.

Elle lève les yeux au ciel, mais ne dément pas.

– OK. Donc ma vie sera à chier dans quelques semaines.

J’étouffe un rire en embrassant son cou.

– Tes amis, proposé-je.

– Ne sois pas stupide, je ne vais pas finir ma vie avec Vic et Jack !

Je reçois un coup de coude direct dans les côtes.

– Mais tu ne nies pas l’hypothèse de la finir avec moi.

– C’est *ton* hypothèse. Et de toute façon, tu vas partir, alors que mes amis ne seront jamais loin.

– Ouais.

Je me le répète toutes les heures comme une litanie depuis notre foutu pari. *Que j’ai lancé !* Quel con. Je devais simplement lui dire que nous ne devions plus nous voir de cette façon-là, que j’avais plus d’estime pour elle que ce qu’elle pensait et que je voulais la faire changer d’avis sur les hommes ; au lieu de ça, tout a tourné au vinaigre. Et pour couronner le tout, j’ai merdé parce que si je gagne mon pari, je vais la briser et lui donner une raison de plus de détester la gent masculine.

– Matthew ? (Je hoche la tête contre sa joue.) Qu’importe la finalité de notre pari, tu partiras ?

– Oui.

– Même si tu tombes désespérément amoureux de moi ?

Le souffle me manque. Des souvenirs d’Holly et de son ultimatum me reviennent en plein visage. Aujourd’hui, la situation est différente, je n’ai pas de choix à faire. Je ne voulais pas le faire à l’époque, ce ne sera pas différent aujourd’hui. Même pour elle.

– Oui. Je dois le faire.

– Tu dois ?

– Oui. Comme mon père l’avait fait avec mon oncle, puis plus tard avec ma mère.

Et pas seulement. Je dois le faire aussi parce que c’était l’objet de ma dispute avec ma défunte femme le matin avant l’incendie. Si je ne le fais pas, j’aurai l’impression de l’avoir tuée un peu plus de mes propres mains demain. Je m’en veux assez comme ça.

– Alors tu as tout faux, reprend Charlyne. Une passion ne doit pas se vivre, elle se vit. *Simplement*. Nous ne faisons pas ce que nous aimons par obligation, mais seulement parce que nous le voulons profondément.

Ses mots me troublent. A-t-elle raison ? Et si partir en voilier n’était plus une envie, mais juste une idée à laquelle je m’étais trop accroché ? Je n’ai pas besoin de me souvenir de ce qui me plaît dans ce voyage. Les longs discours de mon oncle sur ses aventures, la quiétude que procure l’océan, la découverte et l’émerveillement des paysages, la pêche, les limites que l’on repousse et la sensation que l’on s’accroche à la vie, si futile qu’elle soit.

– Non, tranché-je. C’est ce que je veux faire, plus que tout au monde.

– Alors dans quelques semaines, tu seras l’homme le plus heureux du monde.

Peut-être.

Finalement Charlyne a fini par s’endormir, loin de moi, à l’autre bout de la couchette. Je ne peux pas en dire autant. Elle ne ronfle pas, ne bouge pas, non, ce n’est pas ça : sitôt l’œil fermé, je replongeais direct dans mes putains de cauchemars. Si bien que, dès les premiers rayons de soleil, j’ai abandonné l’idée de dormir paisiblement.

J’ai tiré le rideau opaque au-dessus du couchage pour l’isoler du jour, j’ai récupéré un cache-cou, un sweat et un jean dans un des placards et me suis habillé. Pas de café, pas de douche, je suis directement sorti de la cabine et j’ai navigué toute la matinée. J’ai répété et encore répété toutes les manœuvres possibles, fait et défait tous les nœuds de corde que je connais. Je ne dois pas me contenter d’être prêt et précis. Je partirai seul, je n’aurai pas de seconde chance si je rencontre une tempête, je n’aurai personne pour m’aider à tirer ou ranger les voiles, je dois aussi être rapide. Et je pense l’être. Il ne me reste plus qu’une chose à faire : franchir le cap, sans jamais me retourner. Je n’attendrai pas la fin de l’année. Je n’irai pas au bout de mon pari. Je ne veux pas la briser.

Un peu avant midi, j’ai rejoint le port et amarré *Eden*. Après avoir vérifié que Charlyne dormait à poings fermés, je me suis rendu à la première épicerie du coin pour nous acheter de quoi déjeuner. Ou plutôt, manger autre chose que mes réserves.

Avant de m’affairer en cuisine, je m’autorise à regarder ma voisine dormir. Ce sera peut-être ma seule et unique chance de la voir dans un lit le matin. La dernière.

À mon approche, elle ne bouge pas d'un poil. En revanche, elle a profité de mon absence pour s'approprier la couchette entière ! Elle ne sourit pas, ne fait pas de grimaces, elle dort paisiblement, la bouche entrouverte, une main recroquevillée sous sa joue et les cheveux dispersés sur l'oreiller. Elle est belle. À ce constat, mon cœur tambourine dans ma poitrine. Je n'oublierai jamais cette image d'elle. Elle n'en remplace aucune autre de Holly, puisque ma femme n'a jamais dormi sur *Eden*. Jamais. Alors comment ai-je pu croire une seconde, à l'époque, qu'elle ferait ce voyage avec moi ? Parce qu'elle me l'avait promis. Comme j'avais promis devant Dieu de la protéger, sauf que moi, je suis toujours en vie pour éprouver de la culpabilité.

Je m'agenouille devant le lit et chasse mes mauvaises pensées en caressant le front de Charlyne. Ses sourcils frémissent, sa respiration change. Je descends le long de sa joue jusqu'à ses lèvres et chuchote :

– J'ai une faim de loup, lève-toi maintenant.

OK. Je le conçois, il y a mieux comme phrase au réveil. Un sourire s'étend sur ses lèvres mais ses yeux restent clos.

– Je pourrais rester des siècles sur ton voilier, marmonne-t-elle. Tout ici, est fait pour dormir. Sauf peut-être depuis que tu nous as ramenés au port.

Perspicace. Entre le bruit des moteurs et le chahut des marins, il serait improbable de dormir ici. Je ne relève pas ses « siècles ». De un, j'ai assez à penser, de deux, je ne saurais dire s'ils me font plaisir ou souffrir.

– Qu'est-ce que tu prends au petit-déjeuner ? demandé-je en me levant.

Je rejoins le coin cuisine en quelques pas. Charlyne se redresse sur un bras tout en tenant fermement la couverture d'une main au-dessus de sa poitrine. Elle plisse les yeux et me dévisage. A-t-elle compris ? Je détourne le regard et me racle la gorge.

– Je ne déjeune jamais.

– Encore une première, alors ?

– Tu n'as pas dormi avec moi de la nuit, Matthew. Donc la seule première que tu pourrais te décerner serait celle du « c'était bon ».

Vipère. Je lève les yeux au ciel et déballe mon sac de courses sur le petit plan de travail.

– Alors ? Tu voudras manger quoi ?

– Pour l'instant, la seule chose que je veux, c'est aller au petit coin.

La Charlyne bourrée d'hier soir aurait dit « pisser » ! Je lui indique la salle de bains. Elle s'enroule prestement dans la couverture, récupère ses affaires sur le sol et s'évanouit au pas de course derrière la porte à côté des escaliers.

Je l'entends crier :

– Ce que tu veux, mais pas de poisson !

Je souris malgré moi et m'affaire à la préparation de *pancakes*. Rien de bien compliqué, j'ai vu tant de fois tante May en faire que je pourrais exécuter la recette les yeux fermés. J'entends l'eau couler à flots dans la salle de bains. Je note pour plus tard de recharger les barils du bateau. J'ai le temps de dresser la table, d'y disposer les six *pancakes*, l'eau chaude accompagnée de sachets de thé et le café, quand Charlyne sort enfin.

Les cheveux enroulés dans une serviette, le visage nu sans maquillage, mis à part sa putain de robe de la veille, elle ressemble beaucoup plus à la Charlyne que j'ai l'habitude de côtoyer. J'essaie d'oublier qu'elle ne porte pas de soutien-gorge et que sa culotte couvre moins d'un quart de son merveilleux cul. *Peine perdue !*

– Tu sais que l'eau est un bien précieux, sur un bateau ?

– Oups. Désolée.

Elle me sert une mine contrite avant de s'asseoir sur la banquette. Je la rejoins avec du beurre, des tranches de jambon blanc et de la confiture de groseille. Salé, sucré, elle aura le choix. Je m'assois en face d'elle. Mes mains tremblent imperceptiblement sans trop que je sache pourquoi. La faim ? La fatigue ? Voir Charlyne déjeuner sur *Eden* ? Je préfère m'imaginer sa dentelle et ses tétons aguicheurs. Je reprends contenance. Pas pour longtemps. Je me sers un café tandis qu'elle préfère un thé à la menthe. Derrière sa tasse, elle m'observe tartiner du beurre sur un *pancake*. Son silence n'annonce rien de bon. Elle sait que je suis mal à l'aise. Mon cerveau engourdi est incapable d'énumérer les raisons et je ne veux pas qu'elle s' imagine que c'est à cause d'elle. *Bien sûr que ça l'est.*, Mais Charlyne a tendance à dramatiser, à se dévaloriser. Alors qu'ici, c'est juste moi le problème. Moi, qui trouve ça normal de prendre mon déjeuner avec elle !

Je décide de briser le silence :

– Tu risques d'attraper froid avec cette serviette trempée.

– Je n'ai pas trouvé de sèche-cheveux dans tes placards. Et puis, si je pouvais choper la grippe avant le mariage de ma sœur, ça ne serait pas plus mal.

Elle a fouillé dans mes placards ?!

– Je suis sûr que tu ne penses pas vraiment ce que tu dis. Quel est le problème avec le mariage de ta sœur ?

Elle pousse un long soupir avant de rouler une tranche de jambon et de mordre dans une extrémité.

– Je vais devoir jouer à la petite fille parfaite avec toute la famille. Personne ne sait ce que je fais. Aux yeux de tous, je ne suis qu'une simple serveuse.

Simple, mais pas assez pour son père. Même si elle l'était vraiment, il ne serait pas satisfait. Je préfère jouer l'attaque que la compassion. C'est notre jeu préféré, après tout.

– Alors soit la simple serveuse. Et puis, vois le bon côté des choses, tu vas pouvoir danser toute la nuit, la seule différence c'est que tu seras habillée.

Ma technique fonctionne, un sourire étire ses lèvres avant qu'elle n'articule :

– Connard.

– Je sais.

Je m'attaque à mon *pancake* avec fierté, mon malaise semble s'être évanoui.

– Je suis certaine que tu apprécierais que je te fasse un strip-tease.

Je manque de m'étouffer. *Bien entendu*. Je réponds par la positive dans un grognement.

– Alors c'est quoi ton problème ?

Mis à part que j'aurais une trique d'enfer ?

– Les autres mecs.

– Tu es jaloux ? s'amuse-t-elle en arquant un sourcil.

Je prends le temps de finir ma tartine. La fais languir.

– Ce n'est pas de la jalousie. Ils ne te voient pas comme je te vois, moi.

Moi, je vois au-delà de son corps qui ondule, au-delà de sa sensualité, au-delà du rôle qu'elle tient à tenir. Elle n'est pas simplement belle et sexy. Elle est aussi lasse de toute cette vie, et à la fois, elle met de la hargne à en dépendre. Il faudrait seulement qu'elle se rende compte qu'elle peut dire « merde » quand elle le souhaite, et qu'il n'est jamais trop tard pour changer son destin.

– Ah bon ?

– Non. Quoi que tu en dises, tu ne prends aucun plaisir à faire ce que tu fais.

Elle me jette un regard noir. Je suis allé trop loin. Mais je ne crois pas un mot de son éternel baratin « je ne vis que pour danser ». Là, il ne s'agit pas que de sa passion.

– Et tu as fait des études de psychologie pour en arriver à cette conclusion ? lance-t-elle d'un ton cinglant.

– Non. Mon truc à moi, c'est les chiffres. Mon père aurait voulu que je devienne comme lui, avocat, mais après tout, ce n'est pas lui qui m'a élevé, alors pourquoi l'écouter ? Je suis devenu comptable.

Lui parler de ma vie la détend.

– Sans doute parce qu’à l’époque tu étais déjà arrogant et une tête de con !

J’adore cette fille. J’étouffe un rire et, comme à chaque fois, ses yeux se précipitent sur mes joues. Note pour plus tard : lui demander ce qu’elle y cherche.

– Sans doute.

– Chez qui as-tu vécu ?

– Chez mon oncle et ma tante, la plupart du temps. Mon père était souvent en déplacement, et de toute façon, il n’a jamais été très famille. Je ne lui en veux pas. Ma mère et lui se sont mariés jeunes, ils ont fait de grandes études, avaient planifié et orchestré la moindre parcelle de leur vie à l’exception de mon arrivée et du fait que ma mère décède à ma naissance. Tout son château de cartes s’est écroulé. Se retrouver seul avec un enfant qu’on n’a pas tellement voulu, ça ne s’organise pas.

Ses pupilles tremblent sur ma bouche.

– Je suis désolée.

Il ne s’agit pas d’une simple compassion. Elle semble réellement affectée. Pourquoi ? Je me lève dans un soupir et entreprends de débarrasser la table. Je ne veux pas qu’elle perde notre pari.

– Ne le sois pas. Je ne lui en veux pas. Dans la vie, rien ne se passe comme prévu, Charlyne. Jamais.

Non, jamais, c’est certain. Je n’avais pas prévu de la rencontrer. Je n’avais pas anticipé sa main sous la mienne sur cette pomme ni qu’elle puisse me faire sourire autant de fois en une journée, et encore moins qu’elle déjeunerait sur mon voilier. Quelquefois, je me dis que Charlyne a été mise sur ma route afin de me raccommode, qu’il ne pouvait pas en être autrement, que sans elle, je serais resté le gars qui n’a pas tenu ses engagements auprès de sa défunte femme. Et aujourd’hui qu’est-ce que je suis ? Je suis un mec qui ne veut plus avancer avec son passé accroché tel un boulet à son pied.

Et merde. Qu’en restera-t-il quand je serai parti ? Appuyé contre l’évier, dos à elle, je prends le temps d’inspirer.

– Pourquoi n’as-tu pas dormi avec moi ?

Je me fige, les yeux rivés au placard devant moi, mon cœur s’emballe et je déglutis.

– Je n’avais plus sommeil.

– menteur...

Ouais.

La vaisselle tinte et le bois craque derrière moi. Elle s’est levée.

- J’ai fait des cauchemars, avoué-je.
- Pourquoi tu ne m’as pas réveillée ?

J’en ai eu envie des milliers de fois.

- Parce qu’habituellement, je sais les gérer.

Elle dépose sa tasse sale dans l’évier.

- Donc je dois comprendre que ma présence t’a empêché de les gérer ?

Au contraire. Je suis à peu près certain que si je m’étais blotti contre elle, je n’aurais eu que son goût à elle au lieu de la cendre dans l’arrière-gorge.

- Comprends un peu ce que tu veux, je m’en fous.

Pourquoi je ne peux pas m’empêcher d’être un connard ? Bizarrement, elle ne réagit pas comme je m’y attendais. Mes pensées seraient-elles devenues assez limpides à ses yeux ? Elle se rapproche, la mine joueuse, dépose sa main sur la mienne et ses doigts se mettent à flâner le long de mes cicatrices. Ça m’électrise.

- Si ma présence t’affecte plus qu’elle ne t’apporte, alors nous devrions peut-être mettre un terme à notre... (Ses doigts grimpent sur la manche de mon sweat jusqu’à ma nuque, l’air me manque et mon cœur palpite.)... relation.

Chaque passage de ses doigts sur les lésions de ma peau me procure un frisson différent, toujours plus puissant. Mon sang devient de la lave en fusion, il circule vite, et pourtant ma poitrine se serre. Hier, j’ai offert à Charlyne son premier orgasme avec ma langue sur *Eden*, je l’ai regardée s’épanouir et je l’ai laissée me faire confiance. J’ai adoré ça. Alors, décider de tout plaquer, de mettre un terme à cette relation transitoire, c’est putain de débile ! Pourtant, dans quelques semaines, il n’y aura pas d’autre issue.

- Peut-être, réponds-je.

Instinctivement, je l’attrape par les hanches et la fais glisser jusqu’à moi. Elle tente de dissimuler un sourire en se mordant la lèvre inférieure sans jamais relâcher ma nuque. Je la hisse sur le plan de travail et pose mes mains sur ses genoux. Sa peau est douce et chaude.

- Et nous resterions de simples amis ? demande-t-elle malicieusement.

Je reluque sans vergogne ses seins à hauteur de mes yeux et déglutis en hochant la tête. *Non. Qu’est-ce que je dis ?!* Amis voudrait dire : cesser de la baiser tout en continuant à la voir. Hors de question, je n’en serais pas capable !

Je remonte ses cuisses par-dessous le tissu de sa robe. Sa peau frémit, ses muscles tremblent.

– Eh ! me gronde-t-elle. On vient de dire qu'on arrêtaît !

Elle joint les gestes à ses paroles, stoppant fermement mes poignets vers leur avancée. *Il s'est passé quoi, là ?* Je viens de me faire rembarrer ?

– Parce que tu as perdu ?

Mon ton est joueur mais il n'en est rien, je suis désespéré.

– Non. Parce que tu vas partir et qu'il ne s'agit pas d'un simple pari. Je me fous de perdre ou de gagner aujourd'hui puisque ça n'aura pas la moindre importance pour toi dans quelques semaines.

Son aveu me fait l'effet d'une gifle. Le souffle me manque et mes doigts se crispent sur sa peau. Elle a tort. Je ne m'en fous pas.

– Tu crois que tu pourrais me faire voir des trucs géniaux avant qu'on rentre ? Je ne commence pas avant vingt heures ce soir, j'ai tout mon temps !

Elle tapote dans ses mains, les yeux pétillant d'excitation. Elle ne se doute pas une seule seconde de l'état dans lequel elle vient de me mettre.

– Ça n'était pas prévu dans mon programme.

– Mais tu ne dis pas non.

– Je ne dis pas non, mais j'émets une condition.

– Aïe. Dois-je avoir peur ?

Je n'ai pas le temps de répondre que je veux seulement l'inviter à manger mon saumon en papillote, que son téléphone se met à sonner. En une fraction de seconde, elle devient livide et tourne la tête brutalement en direction de la mélodie, tandis que ses ongles s'incrustent dans mes poignets. La musique des *Simpson* résonne dans la cabine. Je fronce les sourcils, perplexe, et demande :

– Tu ne vas pas répondre ?

Elle déglutit et revient à moi. Puis comme si elle sortait d'une transe, elle se force à sourire et répond d'une voix frêle :

– C'est mon père. Vic lui a attribué cette musique le soir où il a appris pour mon nouveau job. Elle disait que pour effacer le souvenir d'une bonne engueulade, il fallait au moins en rire.

– Ça a fonctionné ?

Elle secoue la tête. Bien sûr que non, il n'y a qu'à voir sa réaction en entendant ce simple appel. La musique cesse l'espace d'une seconde pour reprendre. Cette fois-ci Charlyne se dégage de ma prise, saute du plan de travail et court jusqu'à son manteau échoué sur la banquette. Elle récupère son portable et décroche, essoufflée. Elle me tourne le dos et se blottit contre le hublot.

Je peine à entendre ses réponses tant sa voix est faible et craintive. Je déteste son père. Mes poings se resserrent et ma mâchoire se crispe à m'en faire péter les molaires. Je ne me lance pas dans un débat avec mon moi intérieur sur la vulnérabilité de Charlyne après mon départ. Mon principal argument : avant je n'existais pas, et elle survivait ! Leur conversation dure moins d'une minute, Charlyne se retourne, le regard hagard, les bras serrés contre sa poitrine et le teint encore plus blanc que précédemment. Ma colère monte d'un cran.

– Il est chez moi, il m'attend.

Elle retire sa serviette de sa tête, enfle son manteau et se précipite sur la table pour finir de débarrasser.

– Tu me promets de me ramener sur ton voilier, un jour, avant de t'en aller définitivement ? demande-t-elle d'une voix éraillée, mais profonde.

Je hoche la tête, je ne peux rien lui refuser. Pas seulement maintenant parce qu'elle a l'air écorchée, mais aussi parce que j'en serais heureux.

– Laisse tout comme ça, je te ramène et je reviendrai pour ranger.

Il est presque seize heures lorsque nous arrivons enfin au pied de notre immeuble. J'ai essayé plus d'une fois durant le trajet de me détendre, de *la* détendre. Je lui ai raconté quelques conneries que j'avais faites au lycée, le feu aux poubelles, les lancers de grains de maïs dans les cheveux d'un type au QI largement supérieur au nôtre, en cours de physique. Elle a juste souri.

Je coupe le moteur et prends le temps de l'observer. Ses cheveux ont quasiment séché et forment de grosses boucles brunes désordonnées. Son regard bleu fixe amèrement la porte d'entrée de l'immeuble, ses lèvres sont pincées et je ne crois pas que ses bras se soient détachés de sa poitrine une seule fois. Je ne l'ai jamais vue aussi incertaine et alarmée.

– Ça lui arrive souvent de venir à l'improviste ?

Elle secoue la tête.

– Il t'a dit pourquoi il était là ?

Nouvelle réponse négative.

– Vic est là ?

– Non. Elle a déjà pris son service. Elle lui a juste ouvert la porte.

Elle prend une grande inspiration avant de déclarer :

– Merci pour la nuit et le petit dej.

Au moment où elle attrape la poignée de la porte, je l'imites et sors du véhicule.

– Tu ne devais pas juste me déposer ? demande-t-elle, interloquée.

Et la laisser seule dans son appartement avec son père ? Hors de question.

– Je dois récupérer deux-trois conneries chez moi avant.

Qui sait ce qui pourrait lui arriver ? Je lui emboîte le pas et lui ouvre la porte du hall d'entrée. Mon excuse a paru crédible.

– Tu allais me proposer quoi comme deal, en échange d'une virée sur ton bateau ?

Elle appuie sur le bouton de l'ascenseur. L'écran indique que la cabine est au deuxième étage. Je n'aurai pas beaucoup de répit pour la détendre.

– Une autre nuit avec toi, mens-je.

La tête droite vers l'ascenseur, elle me jette un regard en coin, un rictus sur les lèvres. L'idée lui plaît.

– Nous n'avons pas arrêté ?

Elle l'a décidé, pas moi. Et puis, pari ou non, je ne suis pas encore prêt à tirer un trait sur tout ça.

– Je ne crois pas. Je veux une seconde chance de dormir avec toi.

Elle sursaute à l'ouverture des portes coulissantes de la cabine. Elles viennent de lui rappeler la réalité, son enfoiré de père l'attend chez elle. Il n'y a plus une once de joie sur son visage. Ça n'a duré qu'une minute. Pas assez.

Elle pénètre dans l'ascenseur d'un pas incertain, les yeux rivés sur le sol. La rage circule dans mes veines. Je n'arrive pas à comprendre comment un père peut vouloir autant de mal à sa propre fille !

Je la rejoins, déterminé, une idée complètement aberrante dans la tête. Je ne la laisserai pas tomber, ce coup-là. Pas encore.

Je ne sais pas comment m'y prendre mais il faut que son père nous surprenne, il doit me voir, c'est essentiel. J'appuie sur le cinq et, volontairement, je me place derrière elle, dégage sa nuque et effleure son oreille de mes lèvres. Elle se tend, les bras le long du corps.

– Qu'est-ce que tu fais, Matthew ? souffle-t-elle.

Je te séduis.

Je l'attire à moi dans un grognement. Même si elle s'est lavée avec mon savon, sa peau garde une odeur de rose persistante. C'est exquis. Elle l'est. Je glisse mes mains sous son manteau, remonte jusqu'à ses reins et susurre au creux de son oreille :

– Je me rappelle la première fois où je t'ai vue. C'était dans cet ascenseur. Tu avais les bras encombrés de cartons, un large débardeur blanc et un putain de legging noir. (Je lui tapote une fesse, putains de fesses !) Tu étais si occupée à porter tes affaires que tu m'as à peine remarqué.

– Faux. C'est toi qui as appuyé sur le bouton cinq.

J'étouffe un rire dans sa nuque et la nargue :

– Pas par galanterie, je te rappelle que c'est aussi mon étage et que j'étais déjà dans l'ascenseur.

Je jette un coup d'œil sur le cadran, plus que trois étages. Je dois la faire craquer.

– Le connard de l'époque a bien changé, il est plus docile maintenant. Il lui arrive même de m'offrir des orgasmes.

Le connard est le seul à le faire !

– La fois suivante, tu revenais de ton jogging. Un chignon derrière la tête, des cheveux collés sur le front et les joues aussi rouges que des cerises, tu as enlevé tes écouteurs pour me souffler un « bonjour » auquel je n'ai pas répondu.

– Tu ne répondais jamais.

Malheureusement.

La cabine tressaute. Nous sommes arrivés. Merde. Je passe à la vitesse supérieure :

– Un soir, j'ai été trop curieux. Alors que je rentrais chez moi, j'ai entendu de la musique classique de ton appartement. Je n'arrivais pas à comprendre comment une fille qui me paraissait si superficielle et sexy pouvait s'intéresser à ce genre de musique ! J'ai enjambé la fenêtre de la cuisine et je me suis faufilé jusqu'à la tienne le long de notre balcon de secours. Et je t'ai vue. Un truc que tu appelles short, un soutif et ta barre de pole dance entre les mains. Je m'attendais à tout, sauf à ça !

Tout en sortant de la cabine, elle me chuchote :

– Espèce de pervers !

Je la suis, les mains en l'air tel un brigand prit en plein délit.

– J'assume ! Bordel, je me suis branlé deux fois dans la soirée avec ton image dans la tête. C'est aussi ce jour-là que j'ai fait la connaissance de Pikachu.

Elle se retourne vers moi à quelques centimètres de sa porte, la mine faussement interloquée. *Je la tiens.*

– Seulement deux fois ?

Je l’attire à moi, triomphant, un sourire condescendant sur les lèvres.

– Deux fois ce soir-là...

– Parce qu’il y en a eu d’autres ? Tu es un gros pervers !

J’exagère un rire. Si elle savait le nombre de fois où son petit cul et sa poitrine de déesse ont fait irruption dans ma tête lorsque j’avais besoin de me soulager !

Je me penche sur elle et embrasse sa joue, puis ses lèvres, un tour chacune. C’est plus fort que moi, je ne peux y résister.

– On n’avait pas arrêté ?

Elle radote ! Mais cette fois-ci, sa question n’a pas la même intonation, elle est moins assurée. Je l’embrasse encore.

– Oui. Mais j’étais obligé de t’arrêter sinon tu aurais été capable de me tirer les vers du nez pour connaître le rythme de mes branlettes.

Elle éclate de rire et toutes mes cellules se parent d’ailes de papillons. Ça faisait combien de temps que je ne l’avais pas entendue rire ? *Bordel, j’adore cette fille bien plus que je ne veux l’avouer !*

Mais son euphorie prend fin lorsqu’un homme ouvre brutalement sa porte. Moi, je jubile. J’ai réussi mon coup. Et je n’ai pas besoin de présentation, je sais déjà à qui j’ai affaire. Je reconnaîtrais ces yeux verts mouchetés de bleu parmi des milliers. Les mêmes que sa fille.

Chapitre 22

Charlyne

Mes yeux passent de mon père à Matthew. Ils se dévisagent longuement. Je ne pouvais pas rêver pire. Disons-le clairement, je suis dans la merde. La première question qui me vient en tête est : que va-t-il m'arriver ? J'en tremble déjà. Finalement, mon père m'accorde son attention : il me détaille de haut en bas comme il passerait en revue l'un de ses agents de police. Un hochement de tête voudrait dire que je suis en règle, une bouche pincée le contraire. Je force un sourire, me redresse et croise les bras sur ma poitrine pour me faire plus petite. Ses lèvres se joignent. *Aïe...* Je me maudis d'avoir laissé Vic me fringuer la veille !

- Bonjour, papa.
- Bonjour, Charlyne, répond-il d'une voix blanche.

Matthew pose une main sur mes reins. Je me tétanise. J'ai autant envie de m'en dégager que de l'enfoncer profondément dans ma peau. Elle me donne de la force, me soutient, mais elle laisse sous-entendre tant de choses.

- Désolée. Nous avons fait aussi vite que nous le pouvions. Mais tu connais Seattle, à cette...
- Je ne pensais pas que tu rentrerais accompagnée.

Il offre un sourire faux à Matthew tandis que ça ne fait qu'un tour dans ma tête. Je n'ai aucune peine à imaginer ce qu'il pense. Sa fille, les cheveux en vrac, des échasses de dix centimètres aux pieds et une robe aussi couvrante qu'un tablier de cuisine, lui ramène un type à la maison. *Grand Dieu, je suis foutue !*

- Oh non, papa, ce n'est pas ce que tu crois, assuré-je. Matthew est mon voisin.
- Matthew, donc.
- Oui, son voisin, entre autres choses, reprend le concerné.

Autres choses ?

- Autres choses ? répète mon père, faisant écho à ma pensée.

Il m'interroge du regard, les sourcils au plafond. Je lui adresse un sourire niais. Traduction : c'est une blague, Matthew est un type hilarant !

- Votre fille est aussi ma prof de danse.

Mais bien sûr ! *Quoi ?* Le regard de mon père s'illumine un instant, moi, je chancelle. Sans doute reste-t-il encore des bulles de champagne coincées entre mes conduits auditifs et les hémisphères de

mon cerveau ?

- J’ai du mal à croire qu’un homme comme vous puisse s’intéresser à la danse.
- Vous avez raison, Monsieur. Je m’y intéresse seulement parce que ma femme me l’a demandé.
- Votre femme ?

Matthew opine. Il me fait quoi, là ? Mon père me dévisage une nouvelle fois, amer. Je vais passer un sale quart d’heure. Il pense maintenant que je suis la maîtresse de mon voisin. Je n’arriverai jamais à gérer ses accès de colère, et encore moins à trouver des excuses tangibles. Je déglutis avec difficulté.

- Et votre femme ne voit aucun inconvénient à ce que vous *dansiez* toute la nuit avec ma fille ?

Autant dire baiser. Il n’est pas stupide.

- Je suppose que non, puisqu’elle est décédée il y a cinq ans.

Une vague de soulagement m’envahit. Je crois même pouvoir respirer à peu près normalement, jusqu’à la question fatale :

- Quelles sont vos intentions auprès de ma fille ?

Je ne peux me retenir de lever les yeux au ciel. Résumons les intentions de Matthew : me faire jouir autant que me faire enrager, me pousser à bout, me faire tourner en bourrique... ah, et son nouveau hobby : provoquer mon père.

- Papa...

Celui-ci me jette un regard mauvais.

- Tu préfères peut-être que je lui foute mon poing dans la gueule ?

Matthew ne semble pas atteint par son attaque. Il reste impassible, à la limite de l’arrogance. Moi, je me tends de tout mon être. L’air devient irrespirable, mes méninges sont paralysées et incapables de trouver une solution pour me sortir de ce mauvais pas.

- Garde ton poing rangé bien sagement dans ton pantalon, fiston, et cesse d’importuner le petit ami de ta fille.

Bénis soient les Dieux ! Je laisse aux oubliettes le *petit ami* pour accueillir avec soulagement l’arrivée presque irréaliste de mon grand-père à côté de mon paternel. Il m’offre un sourire entendu et lui assène une tape dans le dos.

- J’aurais peut-être dû t’accueillir de la même manière il y a trente ans ? Bonjour, Charlyne.
- Je voulais simplement voir à quel genre de type j’avais affaire, marmonne mon père.
- Bonjour, Grand-père.

Je lui saute dans les bras et l'étreins. Mon geste le surprend, mais il y répond. Je ne crois pas avoir été aussi câline avec lui. La raison : il vient de faire avorter une guerre nucléaire. Je me replace aux côtés de Matthew.

– Désolé de ne pas avoir pu intervenir avant, ma prostate me retenait sur les toilettes, reprend-il. Bonjour, jeune homme. Sam, le grand-père de Charlyne.

Ils se serrent la main.

– Matthew Lewis.

Mon père grince des dents, mais je sais à présent que je ne risque plus rien. Super Papi est là. Néanmoins, j'essaie de dissimuler mon engouement, car je n'oublie pas une chose : Papi ne restera pas éternellement dans la région. Ce n'est que partie remise.

– Et si nous rentrions ? propose mon grand-père.

Nous ? Je me précipite :

– Matthew avait des choses à faire.

– Rien ne presse, répond-il avec assurance.

Je me retourne, autant effarée qu'agacée. Croit-il que mon grand-père puisse toujours sauver ses fesses ? *Magnifiques fesses, je le conçois.* Un demi-riktus aux lèvres et les yeux rivés vers mon grand-père, il applique délicatement le bout de ses doigts sur la cambrure de mes reins. Dois-je y voir un message subliminal ?

J'abdique, non sans lui asséner un coup de coude dans les côtes à la dérobée. Je le laisse avec les mâles de ma famille – après tout, s'il en est là à présent, il ne le doit qu'à lui-même – et m'échappe en direction de ma chambre. Je me débarrasse de mon manteau et de mes chaussures et troque ma robe contre un body à col roulé blanc et mon inaltérable jean bleu foncé. Pendant que je remets de l'ordre dans ma chevelure, j'entends mon grand-père interroger Matthew sur sa vie privée. Celui-ci, sans hésitation, ne répond rien que je ne sache déjà. Mon père prend même part à la conversation lorsque le sujet de son voilier et de son départ est abordé. Je ne note aucune pointe de sarcasme ni d'amertume dans sa voix. J'ai presque l'impression qu'il y trouve un réel intérêt. *Ça ne peut pas être possible.*

Comme cette nuit face à ses placards, l'angoisse me saisit à la gorge sans trop que je sache pourquoi. Sans doute parce que Matthew pourrait plaire à mon père – *ça aussi, c'est impossible.* Sans doute parce que je me dis que tout ça n'a aucun sens puisque bientôt, il partira. Je me laisse choir sur mon lit et ferme les yeux. Juste une seconde. Mon cœur bat beaucoup trop fort, ma respiration est trop saccadée. Est-ce que je vais réussir à rester aussi détachée jusqu'à ce qu'il parte ? Aujourd'hui, je serais incapable de profiter du temps qu'il me reste avec lui. J'y pense sans arrêt. Il a tatoué dans ma tête à l'aide d'une douloureuse aiguille cette ridicule petite phrase : *qu'importe ce qu'il se passera, il partira.* C'est l'unique raison qui me pousse à cesser ce que l'on

fait. Sauf que Matthew a souvent tendance à remettre en question ce que je dis, et surtout à semer le trouble dans mes pensées.

Les griffes de Pikachu plantées dans mes orteils me sortent de ma torpeur. Je lui file un coup de pied dans un grognement, mais il revient à la charge, plus vif et plus fielleux. J'ouvre les yeux et me redresse tandis qu'il part au pas de course se tapir dans l'ombre sous mon bureau.

– Tu feras moins le malin, chat ingrat, quand tu n'auras plus notre voisin pour te nourrir !

Comme s'il avait compris, surnoisement, il me rejoint dans un miaulement. *Ouais, toi tu n'auras plus de poissons et moi, je n'aurai plus d'orgasmes.* Je le récupère, me lève et quitte ma chambre. Dès mon arrivée dans le salon, les trois hommes assis sur mon canapé se taisent et les têtes se tournent. Matthew plisse les yeux en me regardant et tord sa bouche, perdu dans une réflexion. Ses doigts tapotent son genou. Je n'aime pas ça. Je stoppe net mes pas.

– OK. J'accepte, lâche-t-il finalement.

– Accepter quoi ?

Je déglutis et resserre mon étreinte sur Pikachu.

– Son métier ne vous pose aucun souci ? lui demande mon paternel en ignorant ma question.

Mes yeux se dirigent instantanément vers Grand-père. Ai-je bien entendu ? Aborde-t-il le sujet tabou et tenu au secret ? J'en oublierais presque l'accord que Matthew a passé avec mon père. *Presque.*

Grand-père me coule un regard exaspéré, et avant même que Matthew prenne la parole, il vocifère :

– Je ne suis pas né de la dernière pluie, petite fille. Ta copine Vic bosse dans le même bar que toi et sa tenue de travail aurait pu réveiller la queue d'un mort !

Ma mâchoire m'en tombe, et Pikachu avec. Il s'échoue dans un « ploc » sur le parquet. A-t-il vraiment employé le mot « queue » ?

– Tu veux que je te dise ce que j'en pense ? demande-t-il.

Je secoue la tête et feins l'indifférence en me dirigeant vers le placard à croquettes. Dans son coin de canapé, mon père jubile. *Il n'est pas tout seul aujourd'hui pour me dénigrer.*

– Eh bien, je te le dirai quand même. C'est une grosse connerie, Charlyne. Enfin, qu'est-ce qu'il te passe par la tête ?

Je me retourne brutalement. *Qu'ils me foutent tous la paix avec ma barre de pole dance !* Malheureusement, mes paroles revêches s'échouent lamentablement dans ma gorge en voyant l'air

sévère de mon père. Je me contente d'une grande inspiration.

– J'espère du fond du cœur que tu vas cesser ces conneries, soupire mon grand-père.

– Voyez-vous, Sam, le problème avec Charlyne, c'est qu'elle ne supporte pas les ordres et les bons conseils. Et je reste persuadé qu'elle fait ça aujourd'hui uniquement pour me mettre en rogne. Comme elle l'a toujours fait, d'ailleurs !

Mes yeux passent avec appréhension de ceux de mon père à ceux de Matthew. Il ne va quand même pas faire ça devant lui ? Si ? Matthew l'étudie d'un regard froid et méprisant. Mon cœur tremble dans ma poitrine, mes mains deviennent moites. Quand va-t-il cesser de croire que tout ce que je fais le concerne ? Ma psy me dirait de me détacher de tout ça. De ne pas oublier que le seul malade dans l'histoire, c'est mon père. Parce que son plus gros problème n'est pas de savoir comment m'aimer, mais de ne pas me voir comme je suis. J'attrape le paquet de croquettes et emplis la gamelle de Pikachu, tandis qu'il continue :

– Même lorsqu'elle était à New York, elle se débrouillait pour que j'entende parler d'elle. Elle s'est fait attraper à une beuverie, dans un état déplorable, avec une fausse carte d'identité.

C'est ce que font tous les jeunes Américains n'ayant pas la majorité légale pour boire de l'alcool ! Il rit, mais Matthew n'est pas dupe. Il sait ce qu'il est en train de faire. Me rappeler que je suis mauvaise. Il prend une grande inspiration et simule un rictus par politesse. Aucune fossette ne perce sa joue.

– À Buckley, continue mon père, il ne se passait pas un jour sans problème. Lancer un ballon dans une vitre de la maison, mettre le feu aux poubelles, fumer un joint, peindre sur le mur de l'école, et j'en passe. Je ne sais pas de qui elle tient, mais ce n'est ni de votre fille, Sam, ni de moi.

Je m'avance jusqu'à l'îlot central et m'y accroche pour ne pas flancher. Mon sang écorche mes veines sur son passage, l'entendre m'est insupportable. Bizarrement, devant Matthew, ses paroles ont moins de poids. Peut-être parce qu'il me ramène à la réalité : nous ne sommes pas à Buckley, je dirigerai ma vie comme je l'entends et qu'importe ce qu'il pourra en dire. Ma poitrine est un trou béant, ma gorge se serre, mais je réussis à murmurer :

– Tu as oublié de citer la plus grosse connerie de ma vie, papa.

Mon intervention le fait dresser. Il me jette un regard noir, sans doute piqué au vif par le fait que j'ose parler à sa place. J'évite de regarder l'air surpris de mon grand-père et les doigts de Matthew qui pianotent sur son genou. *Je n'ai pas honte de ce que je suis. Certaines choses doivent changer. Je dois arrêter de m'apitoyer sur mon sort. Je dois me faire confiance. Je ne suis pas tout ce qu'il dit.*

Tout serait tellement plus simple, si le simple fait de le penser pouvait tout balayer. Au faible sourire de Matthew, je trouve le courage de parler :

– Oui. Celle qui est la clef de tout mon plan consistant à rendre ta vie plus insupportable. Tu ne

vois pas ? (Il fronce les sourcils, agacé.) Faire exprès de me fracturer le tibia. C'est ce que tu veux que je croie, non ?

Il se lève d'un bond, le visage rouge de colère, et les deux autres hommes le suivent de près, sur le qui-vive. Sa mâchoire se contracte et ses poings se forment au bout de ses bras. Pour la première fois, je ne bouge pas d'un iota. Je n'irai pas jusqu'à dire que je me sens surpuissante, mais faire un pas vers la guérison en lui disant merde, ça fait un putain de bien fou !

– Sauf votre respect, monsieur Bauer, intervient Matthew. Je ne crois pas que Charlyne fasse ce qu'elle fait aujourd'hui par simple défi envers vous.

Sans se détendre d'un poil, mon père fait volte-face vers lui. *Mauvaise tactique, il ne faut jamais le contredire.* Je retiens ma respiration, mes yeux s'affolent en passant de l'un à l'autre.

– Je ne connais pas votre fille aussi bien que vous, mais nous sommes d'accord tous les deux pour dire que lorsqu'elle danse, rien d'autre autour d'elle n'existe. Même pour nous, d'ailleurs. C'est un enchantement. Personne ne pourrait détourner le regard. (Mon père opine de la tête et soupire.) Elle croit que c'est sa seule façon pour avancer, de vivre sa passion, d'aller mieux. Comme vous, je ne suis pas d'accord avec ce qu'elle fait mais elle ne l'entend pas de la même façon, et je ne peux pas lui en vouloir. Après tout, elle m'a demandé de rester et je ne le ferai pas. (*Ah bon ?*) Je veux faire ce tour du monde comme elle veut continuer à danser. Elle n'a simplement pas encore compris qu'elle pourrait le faire d'une autre manière. Elle a d'autres possibilités. Mais je lui fais confiance. Elle-même le dit, ce n'est que provisoire. Elle trouvera le bon chemin.

Mon père pince les lèvres et l'étudie, en pleine réflexion.

– Ce jeune homme me plaît ! conclut mon grand-père en brisant le silence.

– Il est aussi têtu que ma fille, marmonne mon père en levant les yeux au ciel.

Je ne sais pas si les paroles de Matthew ont eu l'effet escompté, en tout cas elles nous ont sauvés d'un drame familial. Mes muscles se relâchent et je respire de nouveau normalement.

– Bon, ma chérie, reprend mon grand-père. Nous avons encore de la route à faire. Je voulais simplement voir où tu habitais. (Il regarde autour de lui dans une grimace.) Ça plairait à ta grand-mère. Bien entendu, je me garderai de lui raconter cette histoire de strip-tease, elle serait capable de te demander de lui apprendre. Et mon Dieu, je l'aime de tout mon cœur, mais je ne suis pas certain que celui-ci supporte encore ce genre de choses !

Il me désigne la barre de pole dance du menton. Je préfère nettement entendre l'histoire sur sa prostate que d'imaginer la poitrine flétrie et les fesses ridées de Grand-mère caressant le métal. *Beurk.*

Il vient m'embrasser tandis que mon père rejoint le pas de la porte. Décidément, nos au revoir se font de plus en plus glaciaux.

– À très bientôt, Matthew, lance-t-il.

Je me retourne instantanément vers Matthew qui m'ignore en lui répondant par la positive. Je reste les yeux fixés sur lui, sourcils froncés et bouche ouverte. *À très bientôt ?* L'îlot central redevient mon meilleur soutien, j'agrippe mes doigts dessus avec la nette impression que la suite ne va pas me plaire. La porte claque et il me rejoint dans une démarche assurée, un putain de demi-sourire sur les lèvres !

– Ton grand-père ne manque pas d'humour !

– Qu'est-ce que tu as accepté ?

Il fait le tour et vient se placer derrière moi. Je prends une grande inspiration pour ne pas perdre patience. Ses doigts se baladent sur mon ventre, son menton glisse sur ma nuque. Finalement, ce n'est pas de la patience qu'il me faudrait, mais du cran. Je suis incapable de lui résister, mon cœur tambourine, ma peau frémit et mes lèvres s'entrouvrent dans un souffle. Il murmure :

– Je suis invité au mariage de ta sœur.

Un rire nerveux m'échappe. Ce mec est malade ! Je disais quoi, déjà, à propos de sa tendance à remettre en question ce que je dis ? L'enfoiré. Sauf que ce qu'il ne sait pas, c'est que si mon père l'a invité, c'est seulement pour me détruire. Il n'a jamais voulu mon bonheur. Jamais. En quoi serait-ce différent aujourd'hui ?

– Qu'est-ce que tu dis ? s'étonne Vic tout en dressant les verres de ses clients sur un plateau.

Je lui réexplique pour la énième fois comment Matthew a pu être invité au mariage de ma sœur. Mon père a joué fort sur ce coup-là : « Si vous tenez à ma fille, vous ne verrez aucun inconvénient à vous joindre à nous ». Et cela même en sachant que Matthew partirait dans quelques jours. C'est ça, son plan... que je m'attache et que je sois brisée après son départ.

– Tôt ou tard, il se servira de Matthew pour me faire du mal, assuré-je.

Samuel nous presse, la salle est pleine ce jeudi soir. Vic lui tire la langue avant de me donner raison et de partir servir ses clients.

Je m'active à mon tour, sans prendre goût à ce que je fais. J'ai la tête ailleurs et plus précisément coincée au cinquième étage de mon bâtiment. Dans l'immédiat, la présence de Matthew ne s'avérera pas néfaste, il pourrait même m'être utile auprès de Grand-mère, qui me voit comme une puritaine. Mais après ? Que me restera-t-il ? D'autres souvenirs, d'autres moments plaisants et un cœur brisé ? Parce que je ne suis pas stupide, je le sais. Matthew va me mettre en miettes. Je ne sais pas ce qu'est l'amour, ni même si ce que je ressens pour lui s'y apparente, mais il ne me laisse pas de marbre, et ça dépasse la petite culotte mouillée !

Alors que je note une commande, Big Boss me somme de prendre le relais de Mary dans les salles de shows privés. Il a fait son grand retour aujourd'hui, il ne se mouche plus, mais je ne lui trouve pas meilleure mine. Il est un brin bougon.

Je le rejoins devant la porte des loges.

– Bonsoir, monsieur Krauss.

– Salle trois. C'est un habitué.

Je tique sur son ton, tandis que sans un sourire, il ouvre en grand la porte comme pour me congédier. Je n'ai pas assez de pourboire pour négocier, je prends à peine mon service, mais je tente :

– Un habitué ?

– Les règles ont changé, Charlyne. Si tu n'es pas contente, tu peux toujours rendre ton tablier, je n'aurai aucun mal à te remplacer.

Bougon, j'ai dit ? Pire, il est d'une humeur exécrable. J'ai l'impression de recevoir une douche froide. Je frémis sous sa menace mais ne me dégonfle pas, je n'ai aucune envie de perdre mon job. Le cœur battant, je le dépasse et fonce me préparer.

J'enchaîne les clients et les salles pendant près de quatre heures. Tous des habitués. Pas un seul nouveau client, à la différence de mes collègues de travail. Elles y passent toutes sans que moi je sorte. Je suis autant épuisée que blessée. Jamais M. Krauss ne m'avait autant malmenée. Je ne comprends pas.

Alors que je traverse le couloir pour un autre client, il réapparaît, un sourire espiègle aux lèvres :

– Intégral pour celui-là, annonce-t-il.

Je me fige et mes pupilles tremblent dans les siennes, aussi solides et froides que le marbre. Je peux encaisser les habitués, danser pendant des heures sans ciller, mais me dénuder entièrement me paraît être la punition suprême. Mais de quoi ? Il sait ce que cela représente. Malgré ses intentions à mon égard habituellement, il ne s'est jamais comporté de la sorte avec aucune autre fille.

– Pourquoi ? bredouillé-je.

Il arque un sourcil.

– J'ai ouï dire que pendant mon absence, un client avait payé pour un show qu'il n'a jamais eu.

Je resserre un peu plus les pans de mon peignoir. *Matthew.*

– Il est parti.

– Oui, mais pourquoi ?

Parce qu'il voulait simplement me parler.

– Je ne sais pas. Peut-être qu'il n'a pas apprécié ce qu'il a vu.

Il secoue la tête.

– Pourtant, tu es une de mes meilleures danseuses. Et ce soir, j'ai gagné avec toi autant d'argent en une heure qu'en quatre avec une autre. Il a suffi de dire que *Charlyne* était en salle trois. J'espère seulement que ton client mécontent ne nous fera pas de mauvaise publicité.

Je déglutis.

– J'espère aussi.

– En attendant, ne fais pas patienter le prochain. Je resterai près du hublot, *au cas où*.

J'opine péniblement. Il sera surtout là pour vérifier que je ne me dérobe pas. Ça fera quatre yeux sur moi. Pas deux, mais quatre. Ma gorge se serre et j'ouvre la porte de la salle d'une main frêle.

– Au fait, Charlyne, tu as le bonjour de Noah.

Je repousse sans cesse le réveil ce matin, j'ai du mal à sortir du lit. Ma nuit au PinkLady tourne en boucle dans la tête. Enchaîner les clients, danser sans y prendre goût, se dévêtir et subir. Subir les râles, subir les regards inquisiteurs, subir les encouragements déplacés et cette salle étouffante empestant la testostérone. Pourquoi est-ce différent cette fois ? Parce que là, Big Boss ne m'a pas utilisée pour gagner de l'argent, mais seulement pour venger son neveu. Maintenant, reste à savoir s'il a agi sur simple demande de ce dernier ou sur un coup de tête. Je pensais pourtant que notre relation n'interférerait jamais dans ma vie professionnelle. Je me suis gourée sur toute la ligne. Et le plus douloureux, c'est de réaliser que M. Krauss n'a jamais éprouvé la moindre compassion à mon égard, mais qu'il se sentait seulement redevable envers Noah. J'en ai pleuré toute la nuit.

Je déteste tous les hommes, même Matthew par association.

Serai-je capable de retourner auprès de Noah afin de garder une place confortable au PinkLady ? Non. Jamais. Serai-je capable de quitter le PinkLady parce Big Boss me maltraite ? Pas dans l'immédiat. Il me faut d'abord trouver autre chose. Je ne peux pas rester sans revenus. Malheureusement, ce n'est pas aujourd'hui que j'éplucherai les petites annonces, je dois me rendre dans le centre de Seattle pour récupérer ma robe de demoiselle d'honneur, puis j'aurai tout juste le temps de revenir prendre une douche avant mon service de l'après-midi.

Je me lève dans un soupir, au moins, aujourd'hui Big Boss ne pourra pas me faire souffrir trop longtemps puisque le gros de la clientèle arrive après dix-neuf heures – il ne me restera alors que deux heures à tenir avant de pouvoir rentrer à la maison.

J'attrape un jogging et traverse à la hâte le couloir jusqu'à la salle de bains. J'ai le temps d'entendre Vic en pleine conversation téléphonique. Elle rit à gorge déployée. Devant le miroir, je grimace face à mes paupières bouffies et mes yeux injectés de sang. J'empeste les pleurs à des kilomètres à la ronde ! Je me presse. Hors de question que ma meilleure amie me voie dans cet état. Je n'ai pas envie de parler du PinkLady. J'attache mes cheveux en une natte grossière, rebrousse chemin jusqu'à ma chambre, attrape mes lunettes de soleil dans un tiroir, mon portable et mes clefs puis enfle la casquette de Matthew avant de prendre la poudre d'escampette.

Au moment où je pose un pied sur le palier, j'entends le verrou de la porte de Matthew cliqueter. Je ne me fige pas, je ne déglutis pas, je ne réfléchis pas, je pars en courant dans la cage d'escalier et dévale les marches deux à deux jusqu'à la sortie. Je stoppe ma course devant ma voiture et m'y engouffre. La pluie tombe en trombe sur la ferraille, c'est assourdissant.

Je reprends ma respiration, la tête sur le volant. C'était moins une. *Ou peut-être pas*. La portière passager s'ouvre et le bruit de ma rue se répand dans l'habitacle aussi vite que l'odeur boisée de mon voisin. Je ne suis même pas surprise. Après tout, c'est toujours la même histoire avec M^{me} Providence !

Chapitre 23

Matthew

Avant de connaître mes voisines plus intimement, j'avais noté certaines habitudes chez elles. Vic fait les courses, Charlyne sort les poubelles, Vic a tendance à être dévergondée et exubérante alors que sa coloc est plutôt discrète et rêveuse, Vic prend toujours les escaliers pour partir car elle n'est jamais à l'heure alors que Charlyne préfère l'ascenseur, sauf le dimanche à l'occasion de son jogging.

Alors, lorsque je vois la tête brune filer à vive allure dans la cage d'escalier, je réfléchis très vite. Nous ne sommes pas dimanche, il pleut à torrents dehors, conclusion, elle ne part pas faire un jogging. Soit elle est en retard, soit elle m'évite. La première réponse me conviendrait. Je la suis de près pour finalement la retrouver dans sa voiture.

Le front appuyé contre le volant, elle ne cille même pas. Elle m'évitait. Je retire ma capuche et lui ôte ma casquette de la tête.

– Je crois bien que c'est à moi.

Je la règle à ma taille et me couvre le chef. Elle a pris son odeur. Charlyne remonte ses épaules sans pour autant quitter son volant. J'aurais préféré qu'elle se batte pour la récupérer. *Tant pis.*

– Crois-tu vraiment avoir besoin de tes lunettes de soleil ?

– Migraine, marmonne-t-elle.

Je ne la crois pas.

– Et tu penses pouvoir conduire ?

Elle se redresse et plaque ses mains sur son front. Bordel, avec ses lunettes noires et sa bouche entrouverte, j'ai l'impression de la revoir dans sa salle de strip-tease. Je secoue la tête pour me défaire de cette image.

– Je dois aller récupérer ma robe de demoiselle d'honneur, je n'ai pas vraiment le choix.

Sa voix s'éraille. Il est hors de question que je la laisse partir dans cet état. Je me fous presque de savoir pourquoi, tant que je suis avec elle.

– Ils vendent des costumes pour homme, dans ta boutique ?

– Bien sûr, elle est spécialisée dans les tenues de cérémonie.

– Parfait ! m'exclamé-je.

Elle se retourne, étonnée, et grimace.

– J’ai dit « migraine ».

Mais bien sûr.

– Et je ne te crois pas. Mais je te promets de ne poser aucune question.

– Tu ne veux pas savoir ce qui ne va pas ?

Bordel oui, mais quelque chose me dit que ça ne va pas me plaire, sinon elle n’aurait eu aucun mal à m’en parler. Je laisse le fardeau à sa meilleure amie. Moi, avec Charlyne, j’ai ma propre recette pour lui changer les idées. Un sourire espiègle aux lèvres, j’attrape ma ceinture, m’attache et décrète :

– Je m’en contrefiche, aujourd’hui, mon seul objectif est de trouver un costume pour le mariage de ta sœur. Je ne vais quand même pas remettre celui de mon propre mariage !

Mon excuse est à moitié vraie, je n’ai absolument rien à me mettre, et je ne crois pas qu’un sweat et un vieux jean soient de rigueur.

Sa réaction ne se fait pas attendre. Je me reçois un coup de poing direct dans le ventre. *Presque parfait !* Je m’étouffe, néanmoins.

– Sale con ! Si tu n’avais pas tout fait pour voir mon père, tu n’en serais pas là !

Elle me subtilise la casquette et la repose sur sa tête.

– Tu as toujours mon cadre, marmonne-t-elle en guise d’excuse.

Et je ne crois pas le lui rendre un jour. Là, maintenant, tout est parfait. Elle a ma casquette, elle est à moitié joueuse et moi, je souris, aux anges. Tandis qu’elle démarre, je me retiens de lui coller un baiser direct sur sa joue, au lieu de ça, je lui ôte ses lunettes de soleil. Elle enfonce un peu plus sa casquette sur sa tête, mais j’ai le temps d’apercevoir ses yeux. Ils sont si rouges qu’ils ne tromperaient personne. Elle a pleuré. Beaucoup pleuré. Mon sourire tombe. La dernière fois que je l’ai vu aussi bouleversée, elle manquait de se faire violer dans son appartement. Si cette enflure est revenue pour lui chercher des noises, je ne me contenterai pas de lui refaire le portrait.

– Est-ce que je dois casser la gueule à quelqu’un ?

– Aucune question, tu avais dit.

C’est autre chose, je le sens.

– Tu ne veux vraiment pas m’en parler ?

Elle secoue la tête, les lèvres pincées. Et cette autre chose risque de me mettre en rogne. *À moins que je ne le sois déjà ?* Je capitule – pour le moment, car, qu’on se le dise, je ne suis pas du genre à

abandonner aussi vite.

– À quelle heure finis-tu, ce soir ?

Je me concentre sur la route devant moi afin de penser à autre chose.

– À vingt et une heures. Si tout se passe bien.

Si tout se passe bien. Est-ce que je deviens parano, ou est-ce qu'elle vient d'éprouver une sorte d'inquiétude face à son job ? Je fais le lien, pose les problèmes comme un bon mathématicien. Hier, je l'ai quittée en colère, à la limite de l'implosion – je l'aurai bien baisée d'ailleurs, avec son body blanc qui dissimulait à peine la couleur cuivrée de ses tétons – parce que je suis invité au mariage de sa sœur. Ce n'était pas mon objectif, mais soit ! Je pourrai surveiller ses arrières, même si je ne serai pas toujours là pour le faire. J'essaie de ne pas trop y penser. Et ce matin, il n'y a plus une seule miette de rancœur envers ma présence au mariage. Elle s'en contrefout. J'émet des hypothèses et les réfute une à une. Son père ? Elle n'aurait pas de retenue à m'en parler. Vic ? Si elles ont survécu au problème avec son enfoiré d'ex, elles peuvent désormais tout surmonter. La dernière est de taille et s'apparente au vide sidéral : sa soirée au club. Il s'est passé quelque chose, là-bas.

– Je passerai te prendre, tu me dois une nuit.

– Pas la peine, assure-t-elle, je te rejoindrai. Chez toi ou chez moi ?

Je ne suis pas dupe, je n'insiste pas mais ne rends pas les armes. Je ferai comme bon me semble.

– Chez moi, je te ferai mon saumon en papillote.

– OK.

– Aucune réflexion ?

– Lorsque tu partiras, je n'aurai plus l'occasion d'en manger. Alors autant en profiter.

Est-ce que je dois sourire ou me sentir mal ?

Dans le café du coin, je l'observe, songeur, boire son thé sur la banquette en face de moi. Un flux d'air chaud me traverse. J'ai réussi à lui faire oublier ses démons l'espace d'un instant. Ses yeux ont repris une teinte normale et ses joues, la couleur que je leur connais : rose glamour. Il faut dire que j'ai mis le paquet, et je n'ai pas eu peur de me ridiculiser dans sa boutique. Après avoir récupéré sa robe, elle m'a regardé essayer une dizaine de costumes. J'ai délibérément choisi des tenues complètement loufoques et ma technique a fonctionné, elle a fini par rire à gorge déployée face à mon look. Du vert bouteille en passant par du velours crème jusqu'au motif à carreaux, je n'y suis pas allé de main morte, et mon effort n'a pas été vain. Dommage que la boutique n'ait pas eu de collant en satin et de tutu dans son stock !

– À quelle heure a lieu la cérémonie, demain ? demandé-je.

Elle pose son thé fumant devant elle et garde les mains dessus.

– À quatorze heures. Mais je souhaiterais y être avant. Ma mère a fait appel à un traiteur, mais je la connais, elle ne pourra pas s’empêcher d’avoir la main sur tout.

– La mère d'Holly était comme ça. Elle a fait remplacer toutes les fleurs à une heure du banquet sous prétexte que quelques-unes étaient fanées. Ce jour-là, j’ai bien cru que ma femme allait me faire une syncope tant elle était angoissée à l’idée que tout ne soit pas prêt dans les temps.

Elle lève un sourcil face à ma soudaine envie de parler de mon passé. Je me dérobe derrière mon café.

– Comment était-elle ?

Je pose ma tasse et ne comprends pas pourquoi j’ai besoin de réfléchir à sa question pour y répondre.

– J’ai envie de te dire : tout ce que tu n’es pas.

– Oh.

Ma réponse la trouble. Elle détourne la tête pour regarder la rue à travers la baie vitrée. Quoi ? Ai-je été un enfoiré ? C’est la seule chose qui m’est venue à l’esprit. J’attrape sa main et la rassure :

– Ce n’est pas un reproche.

Je soupire et entrelace mes doigts aux siens. Plus le temps passe et plus j’oublie. Pas les traits de son visage, ni la couleur de ses cheveux, mais tous les moments anodins de notre vie en couple. Je ne sais plus pourquoi je l’aimais, ni même quand est-ce que c’est arrivé. Est-ce normal ?

Conscient d’être étudié, je me racle la gorge et reprends :

– Elle était tout mon contraire. Holly était terre à terre, impulsive et dominante. Elle était aussi dure à contenter et capricieuse.

Je marque une pause. Pourquoi tout ce que je dis semble négatif ? Avant que Charlyne ne m’en fasse la remarque, je complète :

– Au lycée, c’était la fille que tous les garçons voulaient, mais que personne ne s’autorisait à approcher.

– Mais toi, tu l’as eue.

Je plante mes yeux dans les siens et souris avec nostalgie. Du plus loin que je me souviene, j’ai toujours connu Holly. *Toujours.*

– Pas compliqué, son grand frère était mon meilleur ami. Il n’aurait jamais sorti les crocs, il savait très bien ce que valait mon coup de poing !

Et surtout, Jason préférait la savoir avec moi qu'avec un autre. Aujourd'hui, il doit s'en mordre les doigts, sa sœur n'est plus et moi, j'ai pris la poudre d'escampette, honteux, haineux et incapable de soutenir la peine de mon meilleur ami.

– Que s'est-il passé exactement ce soir-là ?

Je relâche sa main et tressaille comme si sa question m'avait brûlé. Charlyne n'est pas n'importe qui. Elle est devenue ce *plus* dès l'instant où elle a su me faire oublier la sirène des pompiers dans cette ruelle. Mes lèvres s'agitent, ma voix est monotone comme si je racontais un film sans intérêt :

– La boîte où elle bossait lui a offert un poste à responsabilités sur Denver. Une évolution non négligeable pour sa carrière, disait-elle. Sauf que ça signifiait aussi laisser tout ce qu'on avait ici.

– Plus de bateau.

Je hoche la tête.

– Ouais. Reporter notre tour du monde, je pouvais le faire. Ça pouvait attendre. Mais tout quitter, mon voilier, la poissonnerie, mon oncle et ma tante, c'était hors de question.

Je déglutis, ce film est le mien et j'ai toujours du mal à l'accepter. Qui le pourrait ?

– Le matin de l'incendie, elle m'a envoyé un message pour me dire qu'elle rentrerait tôt le soir, qu'elle nous préparerait un bon repas et qu'elle voulait qu'on trouve un compromis.

Je marque une pause. Je me souviens exactement de ce que je faisais et où j'étais à ce moment-là. Devant une cagette de crevettes. Sous le coup de la colère, je l'avais envoyé valser dans l'entrepôt.

– J'étais tellement certain qu'elle resterait campée sur ses positions que j'ai préféré aller boire un coup avec mon meilleur ami avant de rentrer. Je voulais seulement la punir et la faire languir. Je voulais lui montrer que cette fois-ci, je ne céderai pas à ses caprices.

J'ai bu deux bières. On a maté un match de foot et je suis rentré. La fumée dans le ciel se voyait d'en bas de la rue. Des véhicules de secours me dépassaient. Je m'étais dit : « Encore un con qui a oublié d'éteindre le gaz ». Je ne m'attendais pas à ce que ce con-là soit ma femme. Je ne m'attendais pas à découvrir ma maison dévorée par les flammes.

– Je suis arrivé en même temps que les pompiers. Aucun d'eux n'a su me retenir, je suis rentré dans la maison, j'ai affronté les flammes et je l'ai trouvée inerte sur le canapé.

Je baisse les yeux sur la table, destabilisé. J'ai du mal à continuer. Des images de Holly me reviennent en plein visage. Ses cheveux habituellement d'un blond éclatant sont noircis par la suie. Son corps est sans vie, inanimé, inerte, mais je me force à croire que ce n'est pas possible. Elle dort paisiblement sur notre canapé noir. Nous l'avions choisi ensemble, un trois-places en tissu. Ma rétine me brûle, mes yeux sont secs et pourtant j'ai la sensation de pleurer, le feu grignote ma peau, l'air est irrespirable et mes membres flanchent. Un pompier tente de me faire sortir, je l'ignore et le repousse

de toutes mes forces. J'agrippe ma femme et la soulève. Chaque pas jusqu'à la sortie est une épreuve. Mes jambes sont lourdes, mes poumons empoisonnés par la fumée. Je ne regarde pas où je vais. Je la regarde, elle. Sa peau luit, ses bras et ses jambes ballottent, sa tête s'affaisse en arrière. Je l'appelle dans un cri désespéré. Elle ne répondra jamais. *Jamais.*

Je respire profondément et me contrains à déglutir. Ma bouche a le goût du café. Pas un arrière-goût de cendre. *Je suis ici.* Petit à petit, je discerne les nervures de la table en bois, ma tasse, puis la main de Charlyne qui s'approche délicatement de ma main tremblante. Pas de flammes, pas de maison, pas de pompiers, pas d'Holly. *C'est fini.* Je me force à reprendre contenance et me redresse.

– Le rapport du légiste stipule qu'elle est décédée asphyxiée dans son sommeil, celui des pompiers dit que c'est une chandelle qui a mis le feu à la salle à manger.

Je la laisse deviner le scénario, elle n'est pas stupide. Holly nous avait préparé un dîner aux chandelles, et, ne me voyant pas arriver, elle s'est assoupie sur le canapé. Ce que je ne dis pas, c'est que j'ai regardé les secours tenter de la réanimer pendant presque une heure, que pendant cette heure-là, j'ai refusé qu'on me soigne, qu'on retire les morceaux de tissu de mon pull mélangés aux lambeaux de ma peau calcinée pour leur crier de réessayer, encore et encore. Je ne voulais pas qu'ils arrêtent. Elle devait survivre. Ce que je ne lui dis pas non plus, c'est que j'ai fini assommé par un tranquillisant dans une ambulance et que je me suis réveillé dans un service de grands brûlés.

Soul.

Holly était morte depuis deux jours et je n'ai pas pu assister à ses funérailles, parce que je devais rester dans une bulle aseptisée pour survivre. Moi, je devais survivre. J'y suis resté pendant plus de neuf mois.

– Ce n'était pas ta faute.

La détermination dans sa voix me fait dresser l'échine.

– Si je n'étais pas allé boire un coup, elle serait encore là.

Elle lève les yeux au ciel. Quoi ? Sa réaction me pique. J'ai l'impression que, dénuée de compassion, elle me reproche de m'apitoyer sur mon sort. Je me tends et grince des dents, tandis qu'elle décrète :

– Ou peut-être qu'elle serait à Denver, ou peut-être qu'elle aurait eu un accident de voiture deux jours après...

– Ferme-la, Charlyne ! la coupé-je.

Mon poing s'abat sur la table, elle tressaille. Je la fusille du regard. Si c'est un jeu pour me détendre, il ne me fait pas rire.

Elle offre un sourire confus à un client avant de revenir vers moi, inflexible et sévère. Ses ailes du

nez frémissent et sa colère égale la mienne.

– Non, reprend-elle. Je peux aller plus loin. Si elle ne t'avait pas imposé son choix de partir, elle serait toujours en vie. Quand on aime, on ne pose pas d'ultimatum, on fait des concessions !

Et depuis quand l'amour est devenu son grand copain ?

– Mais je ne sais même pas ce qu'elle aurait choisi ! Nous devions en parler ce soir-là.

– Moi, je...

Elle coupe net sa phrase et rougit. Merde, qu'est-ce qu'elle s'apprêtait à dire ? Mon cœur fait des bonds, mais ma respiration est suspendue à ses lèvres. Voulait-elle dire qu'elle ne m'aurait jamais demandé de faire un choix ?

– Quoi ?

Elle fixe la table, triture nerveusement ses doigts et prend finalement une grande inspiration. Plongé dans le mien, son regard vacille.

– Ce que je veux te dire, c'est que tu ne peux pas t'accaparer tous les torts sur des suppositions. Tu ne sais pas ce qu'elle avait à te dire. Peut-être que c'était un dîner d'adieu, peut-être pas. Peut-être qu'elle refusait le poste, peut-être pas. Peut-être qu'elle partait pour revenir tous les week-ends, peut-être pas. Mais ça ne change rien. Tu as fait ce qu'il te semblait normal à ce moment-là. Tu peux t'en vouloir d'avoir agi comme un connard, mais ne culpabilise pas qu'elle se soit assoupie sur un canapé ou qu'elle ait provoqué cette situation.

Le dire est plus facile que l'intégrer. Je sais qu'elle a raison, mais il ne s'agit pas d'une simple erreur, comme de rater un entretien d'embauche. Il s'agit de la vie de Holly. Je ne sais pas quoi répondre. Je reste immobile devant son sourire bienveillant.

– Je vais être en retard, finit-elle par dire.

Ouais. Et moi, j'ai un grand besoin de me défouler. Elle se lève, dépose un rapide baiser sur ma joue, à la naissance de mes lèvres, et quitte le café dans un courant d'air.

Contrairement à ce que je pensais, *Eden* n'a pas eu l'effet que j'attendais. Si bien qu'après une heure dessus, j'ai rebroussé chemin jusqu'à la poissonnerie pour filer un coup de main à mon oncle. Ça n'a pas été mieux. Mon état grincheux n'est pas passé inaperçu et ses regards insistants et inquisiteurs n'ont fait que me rappeler ma conversation avec Charlyne. Si seulement ça s'arrêtait là ! Les idées noires, ça me connaît. C'est comme vivre indéfiniment avec une énorme arête dans la gorge. J'ai appris à faire avec. Sauf qu'il n'y a pas que ça. Je m'inquiète aussi pour elle. Ses yeux rougis par le chagrin se sont imprimés dans ma tête. Et plus j'y pense, plus je me maudis de l'avoir laissée partir travailler.

Si bien que, rongé par un mélange d'angoisse et de culpabilité, je n'ai pas perdu de temps. Pas de ménage, pas de rangement, juste l'essentiel : préparer les saumons en papillote, mettre une bouteille de vin au frais, s'habiller plus décent et rejoindre le PinkLady.

Je regarde mon portable en entrant dans le club. Un peu plus de vingt heures. Je constate également que ma chipie de voisine a changé mon fond d'écran. Sûrement lorsque j'amusais la galerie en début d'après-midi : je reconnais la boutique de costumes derrière elle et souris malgré moi devant sa photo. Elle tient la visière de ma casquette bien enfoncée sur sa tête et me tire la langue. Traduction : souvenir ! Je la garde.

Je la lui offre. C'est différent.

Si je compare avec ma dernière visite, ce soir la salle est quasi comble. Une serveuse me guide jusqu'à une place libre dans un coin sans pouvoir détacher ses yeux de mon cache-cou, et prend ma commande. Je ne change rien, une Bud.

De mon fauteuil, je zieute une à une les employés à la recherche de Charlyne. Je compte, une danseuse rousse sur la longue scène, quatre serveuses, deux barmaids, un grand type devant la porte de service le cul sur un tabouret, mais pas une seule trace d'elle. Ma mâchoire se crispe en supposant le pire : elle doit être dans une de ces putains de salles de strip.

Ma serveuse revient avec ma bière, je lui laisse un gros pourboire et m'empare de mon verre avec empressement.

J'ai besoin de boire autant que de m'enfuir. Je risque de faire une connerie, de jeter à nouveau deux cents dollars juste pour être certain d'être le seul à la voir pendant sa dernière heure.

La salle s'échauffe, des sifflements et des cris d'encouragement se font entendre et requièrent mon attention. La musique cesse, le type du tabouret monte sur la scène un micro à la main et, de l'autre, demande le silence :

– Je sais ce que vous voulez ! annonce-t-il gaiement. Vous ne voulez pas boire plus, vous ne voulez pas plus de musique, mais vous voulez du show ! Je me trompe ?

Des gars s'égosillent dans un : « Ouais ! » devant la scène.

– Eh bien, vous allez être servi ! Ma meilleure danseuse a décidé de changer certaines de ses habitudes pour le plaisir de vos yeux. Ne la décevez pas !

Mon cœur palpite. J'ai un mauvais pressentiment. La lumière se tamise et celui qui me semble être le patron regagne son siège. Le silence se fait lourd et tous les regards se figent sur la scène. Enfin une musique démarre, douce, au rythme donné par des violons. Puis un spot au-dessus de la scène s'éclaire et sa lumière rouge se fixe sur une danseuse à califourchon sur une chaise. Dos au public, elle reste un instant immobile avant d'entamer de légers mouvements de tête. Ses cheveux noirs ondulés dansent sur sa chemise blanche et caressent ses fesses à moitié cachées. Ses jambes nues

s'ouvrent et je flanche. C'est elle. Je reconnais les fleurs de cerisier qui marquent son tibia. L'air me manque et mes doigts se crispent sur mon verre.

Je le bois cul sec, les yeux rivés à son corps. J'ai besoin de courage pour voir la suite. Elle s'agite, se penche en avant sur sa chaise et fait naviguer ses fesses de gauche à droite avec une telle sensualité que je défie tous les hommes d'y résister. Moi, je bande déjà. Je m' imagine embrasser son cul, caresser ses jambes tendues et lui défaire ces putains de talons de dix centimètres. *Merde, qu'est-ce que je raconte !*

Elle tourne autour de la chaise, joue avec le fer du bout des doigts, descend et remonte dans une danse parfaite. Moi qui pensais que me retrouver seul avec elle dans une salle privée serait insurmontable, je me suis gouré, ici, c'est dix fois pire ! Ses jambes s'étirent, son corps ondule et je suis en admiration. Je comprends finalement ce qu'elle aspire à me faire entendre depuis des jours. Lorsqu'elle danse, elle vit. Elle n'est pas seulement Charlyne, il n'est pas question de jouer, elle n'est pas là pour s'amuser, mais pour faire naître des sentiments. Mon cœur est aussi bruyant que la musique dans ma tête. À cet instant, je suis une palette d'émotions, l'envie, l'adoration, mais aussi la jalousie.

Elle nous fait enfin face. Sa chemise entrouverte laisse apparaître une partie de sa poitrine. J'ai les nerfs à vif, mes mâchoires s'entrechoquent. Un masque en dentelle sur les yeux, ses paupières sont closes et sa bouche est crispée. Je ne suis pas certain de tout comprendre, mais elle est loin d'être heureuse. Elle est en total décalage avec son corps. Suis-je le seul à le voir ? Je balaie des yeux la salle. Tout le monde sans exception est en émoi devant le spectacle. J'aperçois Vic, le visage déformé par la rage, enveloppée dans un peignoir devant la porte des loges. La colère gagne un peu plus de terrain dans mes veines. Une chose est sûre, Vic n'est pas d'accord avec ce qu'elle voit, et Charlyne n'a rien voulu offrir aux clients. Des cris fusent et la font virevolter vivement sur la scène. Des billets volent, Charlyne continue son show, les boutons de sa chemise sautent un à un, mon cœur s'arrête, son ventre se profile lentement, puis vient le tour de son pubis couvert d'un ridicule tissu noir, ma vision se trouble.

– Bordel de merde.

Les mots m'échappent. Ma gorge se serre, l'air devient irrespirable. La salle explose dans une euphorie perverse. Je suis autant dégoûté que fasciné par ce que je vois. Elle est belle et tout le monde doit faire le même constat. *Elle est putain de baisable !* Je hais les hommes en adoration et surexcités devant son corps nu. J'aperçois sa chemise voler. Son string ne tarde pas à suivre. Si je ne sors pas, je vais exploser. C'est du délire, c'est un putain de mauvais rêve ! Tous ces hommes qui reluquent la fille que je...

Que je quoi ? Les mots me brûlent les lèvres, il ne s'agit pas que d'une amie, de ma voisine ou de la fille que je baise. Je la veux et je n'en ai pas le droit. Je veux être le seul à la voir comme ça et je ne peux pas, car ça ne dépend pas de moi.

Elle ne quittera jamais son job, et moi je serai parti avant la fin de... merde... Je raccourcis mon

délai de plusieurs semaines. Je me laisse jusqu'à vendredi pour quitter Seattle. Si j'attends un peu plus, je ne suis pas certain de pouvoir partir parce que je voudrai rester avec elle.

Je n'en ai pas le droit. Je ne l'aurais pas fait pour Holly, pourquoi le ferais-je pour Charlyne ?

Je me lève et quitte le club, le cœur battant à tout rompre et les ongles fermement plantés dans mes paumes. Pourquoi ne pas partir dès ce soir alors ? Parce que je ne peux que supposer la détresse dans laquelle va se trouver Charlyne en rentrant.

– Fais chier !

Chapitre 24

Matthew

Je fais les cent pas dans le salon, il est la demie passée et elle n'est toujours pas là. Après ce que j'ai vu d'elle au club, des tonnes de scénarios fusent dans ma tête. Le pire : un pervers l'a attendue à la sortie et l'a enlevée. Je pars complètement en couille ! Ça doit faire quoi ? Un an, peut-être plus, qu'elle y travaille ? Et ça ne lui est jamais arrivé, alors pourquoi serait-ce différent ?

Parce que c'est la première fois qu'elle se dénude entièrement. Je me souviens d'une discussion où elle me disait qu'elle marchandait constamment ses pourboires avec son boss. Mais qu'est-ce qui a changé ?

Alors que je m'apprête à quitter l'appartement pour aller à sa rencontre, quelqu'un tape à la porte.

Je me précipite sur la poignée. C'est elle. Elle porte les mêmes vêtements que cet après-midi et me sourit faiblement en entortillant ses bras l'un autour de l'autre. Elle a l'air d'être exténuée, brisée et gênée à la fois. Je ne peux m'empêcher de l'attirer contre moi. Elle niche son nez au creux de mon cou et inspire profondément. *Est-ce que je fais la même chose ? Bien entendu !* Elle est là, avec moi.

– Salut, marmonné-je dans ses cheveux.

Je me sens soulagé une minute jusqu'à ce qu'elle décide maladroitement de mettre fin à notre étreinte. Elle se dégage précipitamment et entre en boitillant.

– Bon sang, j'ai bien cru que jamais je n'arriverais jusqu'à chez toi.

Pas le temps de tiquer sur son comportement fuyant, je reste figé sur sa jambe droite. Je ne rêve pas, elle a mal.

– Tu t'es blessée ? fais-je remarquer.

Pour ne pas laisser paraître mon inquiétude, je ferme la porte et rejoins la cuisine. Elle ôte ses chaussures de sport et se laisse tomber sur le canapé.

– Le club était bondé ce soir, je n'ai pas quitté le service et j'ai dû courir dans tous les sens ! Je suppose que mon tibia n'a pas apprécié.

J'allume le four et me retourne du même coup pour la dévisager. *Menteuse*. La colère revient au galop. Pourquoi ne me dit-elle pas la vérité ?

– Je te pensais plutôt sportive.

Ma remarque la fait tressaillir. *Fort bien.*

– Ce n’est pas encore prêt ? demande-t-elle avec désinvolture.

Je réponds par la négative et enfourne les papillotes en alu.

– J’aimerais prendre une douche. Je me sens poisseuse. Ça ne te dérange pas si je reviens ?

Elle se lève.

– Tu n’as qu’à la prendre chez moi. Je te filerai un T-shirt.

Elle blêmit, comme si cette perspective ne la contentait pas.

– Tout va bien ? demandé-je sciemment.

Mon objectif n’est pas de la faire pleurer mais de lui tirer les vers du nez. Malheureusement, Charlyne est plutôt coriace. Elle pince les lèvres et hoche la tête tout en prenant la direction de la salle de bains. *Fais chier.*

Je m’affaire à mettre la table ; une fois la chose faite, je vais récupérer un T-shirt et un bas de jogging dans ma chambre et lui amène.

Je pénètre dans la salle de bains au moment même où elle sort de la douche. Je ne peux m’empêcher de la regarder avec avidité. Elle est parfaite. Ses épaules menues, le galbé de sa poitrine, le dessin de ses abdominaux et... Elle se précipite sur une serviette pour s’en couvrir. Depuis quand a-t-elle honte de sa nudité devant moi ? Ma mâchoire se crispe et mes poings se referment sur les habits. *Depuis qu’elle s’est dévoilée entièrement devant une salle emplie de mâles.* Ma colère gagne encore du terrain et ne passe pas inaperçue.

– Je suis désolée, s’excuse-t-elle. Je... je suis fatiguée. Je ne sais pas ce qui m’a pris.

Je ne suis pas en colère contre elle. Je le suis contre tous ces hommes qui l’ont vue et qui l’ont mise dans cet état. Mais pourquoi l’a-t-elle fait ?

Devant sa mine atterrée, je m’agite et fais semblant de ne pas comprendre :

– De quoi ? Tiens, je t’ai aussi pris un bas de jogging. (Je pose le tout sur le meuble.) Désolé, je n’avais pas de petite culotte. Ce n’est pas tellement ma tasse de thé.

Elle sourit faiblement à ma blague, mais ne rebondit pas. Elle finit de nouer sa serviette autour de sa poitrine et détache ses cheveux.

– Ça sent bon, fait-elle remarquer en essayant de dompter sa chevelure.

Ses doigts tremblent et me rappelle un peu plus son état. Je lui viens en aide. Je récupère une

brosse à cheveux dans un tiroir et me place derrière elle. Ses bras tombent le long de son corps. Elle me laisse la coiffer, ses yeux rivés aux miens dans le miroir. Je caresse sa chevelure plus que je ne la démêle. Elle frissonne et tente de maîtriser sa respiration. Seulement ? Je me souviens alors de son fonctionnement. Comme moi, il faut que je lui fasse oublier le principal. Nous ne sommes pas dans cette salle de bains. Elle ne rentre pas du PinkLady. Elle n'a pas dansé nue devant une cinquantaine d'hommes. Elle est seulement venue prendre un dîner chez moi et je n'ai rien vu ! Je tente de parler de choses anodines :

- Tu comptes dormir chez tes parents, demain soir ?
- Je ne sais pas encore. Ça va sûrement dépendre de mon taux d'alcoolémie.

Je dépose la brosse et repousse ses cheveux pour dégager une épaule. J'y dépose un baiser avant de dire :

- Je te ramènerai, si tu veux.

Sa peau est douce et soyeuse. Elle hoche la tête, le souffle court et le visage crispé. Quelque chose se brise en moi. Elle a du mal à gérer mon contact. Si je ne peux même plus la toucher pendant le peu de jours qui me reste, je vais littéralement péter les plombs ! Je n'en perds pas mes moyens et ne laisse rien paraître. Elle a besoin de moi. Oui. De moi. Sinon, elle ne se serait pas donné la peine de venir.

Je lui tends mon tube de crème hydratante.

- Je ne sais pas si c'est à cause du tissu de tous ces costumes que j'ai essayés cet après-midi, mais j'ai le dos en feu. Tu peux m'aider ?

Surprise, elle lève un sourcil mais ne se dérobe pas. Elle s'empresse même de récupérer le tube de crème comme s'il s'agissait d'un cadeau inestimable.

Moi, je chancelle, mes doigts tremblent sur les boutons de ma chemise qui rejoint prestement la corbeille à linge. J'appréhende la suite.

Les places se sont inversées. Elle se faufile derrière moi. Mes yeux ne lâchent pas ses mains et les observent avec attention dans le miroir, ma bouche se charge de salive, des tambours martèlent mes oreilles. Elle ouvre le tube, en verse dans sa main puis s'en débarrasse. Déterminée, elle agrippe mon regard et porte sa main jusqu'à mon épaule. Je déglutis et me tends dans l'attente de quelque chose qui ne vient pas. En effet, ses doigts sont en lévitation au-dessus de mes brûlures :

- Quel est le problème ?

Ma question ressemble à un grognement. Craint-elle de les toucher ?

- Tu es sûre de vouloir que je te masse ?

Comment qualifier cet âpre mélange d'envie et de peur ?

– Pas tellement, marmonné-je. Mais je me suis dit qu'après tout, je te devais bien quelque chose.

Toi, tu as fait des efforts : orgasme, dodo, repas...

– Oh, je te remercie de me faire cette faveur !

Et merde, elle l'a mal pris. Elle me jette un regard noir et laisse tomber sa main le long de son flanc.

– Charl...

Je me statufie, les yeux exorbités et la bouche ouverte. Ils sont là. Ses doigts. Posés sur ma hanche gauche. Je suis secoué par une décharge électrique qui m'oblige à me retenir au rebord du meuble de salle de bains.

Derrière mon épaule, Charlyne affiche un sourire narquois. La salope, elle m'a eu. Sa main remonte sur mes cicatrices. Lentement, chaleureusement, c'est la même sensation de picotement que d'habitude, mais j'ai l'impression que tout s'est intensifié. La voir faire ? La laisser faire ? Je n'en sais rien. Mais c'est... particulier, agréable. Mon cœur pulse fort, ma respiration est rauque et pourtant, contre toute attente, mes muscles se dénouent sous sa peau. Je me détends. C'est insensé.

– Tu n'aimes pas ?

Oh que si !

Je remonte les épaules que j'accompagne d'un : « Sans plus ». Mauvaise idée. Elle s'empresse de faire traîner ses ongles avec perversité sur les cicatrices de mon épaule. Je frissonne et râle à la fois. C'est une délicieuse torture.

– Quel effet ça te fait ?

J'ai envie qu'elle recommence. Je la fixe, réajuste ma position et la nargue :

– Rien.

Elle relève un sourcil, joueuse, et réitère cette fois-ci en veillant à le faire symétriquement sur mon dos. Peau lésée contre peau saine. Mon ventre se tend et je suis déconcerté. Ce sont mes cicatrices qui ont le plus frémi.

Je me dégage prestement. C'est trop... intense, inhabituel... intime.

– Le dîner va brûler, grogné-je avant de quitter la salle de bains.

J'entends un fou rire. J'ai au moins réussi deux choses, la faire rire et détourner ma colère contre moi-même. Je suis foutu.

Malgré quelques réticences sur les premières bouchées, Charlyne a tout mangé. Elle a adoré, même si elle n'ose pas me le dire. Son assiette est vide et son verre de vin blanc avec. Elle m'a briefé sur la journée de demain. Les personnes à éviter, ce que j'ai le droit de dire ou non de sa vie, le déroulement de la cérémonie... Des souvenirs de mon mariage m'ont ébranlé plus d'une fois. Holly en robe blanche devant l'autel, un sourire extatique sur les lèvres. Le repas copieux et la pièce montée digne d'un film hollywoodien. L'ouverture du bal, parfaite. Le protocole avait été suivi à la lettre et tout avait été orchestré à la minute près. Holly oblige. À l'époque, rien ne m'avait choqué. J'avais laissé faire parce que j'aimais Holly ? Non, aujourd'hui, je sais que c'était seulement parce que je ne voulais pas la contrarier, je voulais la rendre heureuse. Comme pour notre voyage de noces. « Nous aurons le reste de notre vie pour naviguer. La montagne, ça changera ! », avait-elle dit. Ouais. Ça change, c'est certain. Des engelures aux pieds après trois heures de marche dans la neige, des bûches à couper pour faire tourner la cheminée, des hématomes sur la fesse et la cuisse pour avoir glissé sur une plaque de verglas et... l'apothéose, ma femme trop fatiguée le soir pour me faire l'amour.

J'avale d'un trait les dernières gouttes de mon verre de vin et tente de changer de conversation :

– J'ai oublié d'acheter un dessert, mais je dois avoir de la crème glacée au chocolat dans le congélateur. Ça te dit ?

Elle hausse les épaules avant de se lever pour rassembler les assiettes et les couverts. Je la stoppe et la fais basculer sur mes genoux du même coup. Depuis quand refuse-t-elle du chocolat ?

– Maintenant, tu arrêtes tes conneries et tu vas me dire ce qui ne tourne pas rond.

– Non !

Elle se débat en vain, je n'ai pas à la forcer pour la ramener à moi. Je la menace :

– Ne me tente pas ! J'ai bien envie de te torturer.

Elle se fige et me tend ses deux poignets accolés. Bordel. Est-ce que j'ai envie de l'attacher pour en savoir plus ? Je déglutis devant son sourire joueur, pour finalement la gronder :

– Charlyne !

– Je ne te dirai rien. Si ça peut te rassurer, ça ne te concerne pas. Je n'ai pas encore perdu mon pari.

Je secoue la tête, las.

– Je croyais qu'on avait arrêté. D'ailleurs, tu peux rentrer chez toi si tu veux. Je ne te force pas à dormir avec moi.

Je lui tape sur les fesses pour qu'elle se relève. Elle n'en fait rien. Elle blêmit, et ses lèvres

tremblent :

– Non. Je ne peux pas rentrer chez moi.

Elle baisse la tête.

– Je peux au moins te demander pourquoi ?

– Parce que Vic sait ce qu’il se passe et elle aura vite fait de me réveiller pour en parler en rentrant du travail.

Je résume la situation : ce soir, je suis sa roue de secours. Je suis assez bien pour lui prêter mon lit, mais pas assez pour l’écouter. J’enrage.

– Qu’est-ce que veut faire ma voisine, dans ce cas ?

Malgré tous mes efforts pour me contenir, mon ton est cinglant. Une expression de douleur traverse son visage et à l’instant où sa bouche s’ouvre, je me précipite sur ses lèvres pour l’embrasser. Je voudrais lui dire que je suis désolé. Je n’y arrive pas. Les mots restent coincés dans ma gorge. Je me rends compte que j’attends quelque chose de Charlyne qui ne me fera pas avancer. Si elle se confie à moi, elle ne rendra que plus forte cette connexion qui existe entre nous et que je me refuse à entretenir. Pourquoi ? Parce qu’en y pensant, elle me donne envie de désirer quelque chose que j’ai oublié il y a longtemps.

Des coups sur la porte nous font sursauter. Ses lèvres quittent les miennes et nos deux têtes s’agitent vers l’entrée.

– Charlyne ! Je sais que tu es là ! Il faut qu’on parle !

C’est Vic. Elle martèle si fort ma porte que bientôt tout l’immeuble sera réveillé.

– Je ne veux pas parler de tout ça ce soir, Matthew, me supplie Charlyne.

Elle s’agite et se lève, la mine désespérée, pendant que sa copine continue à l’appeler.

Je lui chuchote d’aller dans ma chambre et la rassure. Vic ne rentrera pas chez moi.

J’entrouvre la porte en grognant :

– Tu comptes défoncer ma porte ?

Vic se redresse, les poings sur les hanches.

– Je me fous de ta porte, Matthew ! Je sais que Charlyne est chez toi.

Son cardigan laisse apparaître sa tenue en cuir rouge du PinkLady. Mes poils se dressent à la vision de mauvais souvenirs.

– Elle dort. Qu’est-ce que tu lui veux ?

Elle se touche le front et ferme les yeux, exténuée. J’hésite à revenir sur ma décision, elle se fait seulement du souci pour sa meilleure amie.

– Tu sais très bien ce que je lui veux. Je t’ai vu sortir presque en courant du club.

Merde. Je jette un rapide coup d’œil vers le couloir qui mène aux chambres. Personne. J’espère juste qu’elle n’a pas entendu. Je sors sur le palier et ferme la porte derrière moi. Vic a un mouvement de recul en lorgnant les cicatrices de mon bras et de mon flanc avec dégoût. Je serre les dents.

– Désolée, s’excuse-t-elle.

La vérité me saute aux yeux. Charlyne n’a jamais éprouvé ce genre de sentiment à mon encontre.

– Elle ne savait pas que j’étais là, ruminé-je.

– Et il vaut mieux pour toi qu’elle n’en sache rien.

Je la dévisage, incertain de comprendre ce que ses mots veulent dire. Charlyne aurait-elle honte de m’en parler ?

– Qu’est-ce qui s’est passé au club ? demandé-je finalement.

– Elle ne t’en a pas parlé ?

Je secoue la tête et me retiens de lui dire qu’elle ne veut pas en parler, *surtout* avec moi, j’ai bien compris.

– Notre boss est l’oncle de Noah...

– Son ex, la coupé-je, amer.

Mes mâchoires se serrent. Je me rappelle la façon dont ce connard m’a nargué en peignoir de bain.

– Noah n’a jamais été son petit copain, reprend Vic, amusée. En tout cas, dans la tête de Charlyne, c’était plus son plan cul du moment que son mec.

Si elle comptait me rassurer, c’est loupé. Je suis d’autant plus en rogne. Parce que je suis jaloux ? Ouais.

– Bref ! continue-t-elle. La semaine dernière, quand elle a compris que Noah attendait plus d’elle, elle a mis un terme à leur relation...

– Laisse-moi deviner, ton boss venge son cher neveu.

– Ou Noah compte la faire chanter.

Je fronce les sourcils, songeur. Est-ce que Charlyne serait prête à se remettre avec lui pour garder une place plus confortable au PinkLady ? Mon cœur se serre à m’en faire mal. « Je ne vis que pour danser » je l’entends me le dire tant de fois.

– Écoute, reprend-elle. Je veux juste voir ma meilleure amie. Je sais qu'elle ne va pas bien.

Non, elle n'ira pas bien si elles en parlent. *Nuance*. Pour l'instant j'ai su gérer. Elle a ri, j'ai finalement réussi à la toucher sans qu'elle se dérobe et je l'ai même mise en pétard.

– Elle ne veut pas en parler. Elle a dit « pas ce soir ».

Finalement, je ne suis pas seulement sa roue de secours. Elle est avec moi ce soir parce qu'elle savait que je réussirais à lui faire oublier sa vie de merde.

– Laisse-moi la voir. S'il te plaît, Matthew.

Elle pourrait me regarder les yeux pleins de larmes que ça ne changerait rien. J'ouvre ma porte et tonne, inflexible :

– Elle dort. Mais je te promets de venir te chercher à la première larme versée. À demain, Vic.

Je ferme à double tour sur sa bouche ouverte. J'entends une injure, puis finalement le bruit de sa porte. Elle a lâché l'affaire. *Parfait*. J'éteins toutes les lumières, reporte le rangement au lendemain et rejoins ma chambre, des tambours dans les oreilles. Maintenant, je sais tout et même plus.

Je sais qu'elle ne m'en parle pas parce qu'elle se doute de ma réaction : je lui dirai de tout quitter. Il ne s'agit pas de honte.

Ma chambre baigne dans la pénombre. Je distingue difficilement mon jogging, mon T-shirt, le soutif et le string de Charlyne sur le sol. Le souffle court, je progresse jusqu'au lit où je la trouve étendue sur le ventre, recouverte jusqu'à ses reins de mon drap. Je souris malgré moi. Elle dort.

Paisiblement.

Je reste une minute droit comme un piquet à la regarder. Mes yeux se sont habitués à l'obscurité. Je peux voir le dessin parfait de ses sourcils, ses paupières fines, le bombé rosé d'une de ses joues, la forme pleine de ses lèvres au-dessus du petit pli de son menton. Mes yeux s'envolent plus bas. Un grain de beauté sur une épaule, une petite cicatrice sur son omoplate droite. Je la connais par cœur. Sous le drap j'imagine le creux de ses reins au-dessus de ses merveilleuses fesses, un nouveau grain de beauté sur l'intérieur de sa cuisse gauche et le tatouage sur son tibia. Si elle se réveillait maintenant, elle me découvrirait fragile, nu et désarmé. Parce que je suis en émoi devant cette femme. Je me penche au-dessus d'elle pour l'embrasser, mais elle s'agite dans son sommeil et se tourne dans l'autre sens. Elle m'échappe. Je me redresse, mes doigts tremblent et mes jambes flageolent. Je ne prends pas la peine de fermer les rideaux, j'ôte mon pantalon et contourne le lit pour m'allonger à ses côtés.

Sitôt sous les draps, elle se blottit contre moi, m'entoure de son bras et murmure dans son sommeil :

– Ne me quitte pas.

Son aveu me saisit, une douleur incommensurable me troue la poitrine de part en part et j'ai du mal à respirer.

Je ne partirai pas. Ce soir, en tout cas. Mais bientôt. Parce que je suis un lâche. J'ai peur que Charlyne devienne trop importante pour avoir les couilles de la quitter à la fin de l'année.

Chapitre 25

Charlyne

J'ouvre les yeux à l'instant même où je me sens projetée à l'autre bout du lit. Affolée et déboussolée, mon cœur bat la chamade dans ma poitrine. Je me redresse, le souffle court. Il fait encore nuit mais je distingue Matthew assis au bord du lit, il respire bruyamment et rapidement.

– Matt...

– Je vais bien, me coupe-t-il, acariâtre.

Je grimace furtivement avant de me faufiler jusqu'à lui. Non, il ne va pas bien. Il a les yeux fermés, et malgré la pénombre je vois son visage saisi de terreur. Le cœur battant, je tente une approche. Je glisse mes doigts dans ses cheveux trempés de sueur et dégage son front avec délicatesse. Il frémit mais ne se dérobe pas. Je caresse sa joue de mon autre main. Sa peau est moite et bouillante. Il se laisse aller contre elle dans un souffle rauque.

– Je pensais pourtant que tu avais passé l'âge de faire des cauchemars, raillé-je.

Un rictus agite sa poitrine et sa joue se perce d'une fossette. J'adore ce trou furtif. J'y dépose un baiser. Il se détend.

– Tu ne veux pas en parler ?

Il répond par la négative et se laisse tomber sur le lit pour enfoncer sa tête dans son oreiller. Bien sûr que non ! Nous ne fonctionnons pas comme ça ! Un jour, il faudra que je lui dise... que nous sommes des adultes et que, de ce fait, nous avons le droit d'avoir des conversations gênantes et intimes. *Dixit la fille qui s'est emmurée toute la soirée ! Ouais, j'avoue.*, Mais s'il doit partir dans quelques semaines, à quoi bon garder tous ses secrets pour lui ?

Je monte sur son dos et le chevauche avec la ferme intention d'en savoir plus. Je plaque mes mains sur ses trapèzes et insiste :

– De quoi as-tu rêvé ?

– Charlyne, j'ai plus envie d'oublier mon maudit rêve que d'en parler. Alors le sarcasme, OK, si ça te chante, mais ne me pose pas de question !

– Oh, du sarcasme ! Laisse-moi réfléchir...

Ses fesses frémissent entre mes cuisses, je n'en tiens pas compte et me penche jusqu'à son oreille pour murmurer, joueuse :

– Peut-être que si j'allumais une bougie, ça te donnerait envie d'en parler.

Sa réaction ne se fait pas attendre, il se retourne et renverse la situation sans mal. Je me retrouve à présent sous son torse, les bras tendus au-dessus de ma tête.

- Petite peste ! articule-t-il à quelques centimètres de ma bouche, amusé.
- J’aurai plutôt employé le mot « salope » !

Il m’embrasse dans un sourire et mord ma lèvre avant de répondre :

- Je m’habitue à être moins grossier pour ta famille !

Je me retiens de dire qu’il n’en aura pas besoin, puisque tout ce qui se passera demain sera seulement fictif. Parce que la réalité nous rattrapera en rentrant, il partira et ne reviendra jamais.

Il ne laisse pas l’idée faire son chemin jusqu’à mon cœur. Ma peau réagit à ses caresses, je me laisse emporter par ses baisers. Et comme à chaque fois, toutes mes appréhensions et mes craintes s’envolent. Il n’y a que lui et moi. Pourtant ses lèvres ont un goût différent, elles sont douces et possessives à la fois, j’ai l’impression qu’elles me murmurent à chaque baiser que je lui appartiens. Ses mains descendent sur mes flancs, agrippent mes fesses. Mon corps frémit et je me cambre sans délicatesse jusqu’à son sexe. Je m’y frotte et fais glisser mes doigts jusqu’à sa nuque pour marquer mon envie. Mais tout s’évanouit, sauf les battements de mon cœur dans mon clitoris. Il se dégage de notre étreinte et se rallonge à côté de moi, un sourire mesquin au bord des lèvres.

Est-ce qu’il vient réellement de me laisser en plan ?

- Je suis certain de pouvoir bien dormir maintenant, me nargue-t-il.

L’orage est passé. Il ne pense peut-être plus à son cauchemar, mais moi, j’ai doublement perdu. Je n’ai aucune réponse à mes questions, et je n’ai plus sommeil. *Connard.*

Je me réveille trempée de sueur, un air brûlant dans les cheveux. Il fait jour, les rayons d’un soleil éclatant passent à travers la fenêtre en face de moi. Sans bouger, je jette un coup d’œil à ce qui m’entoure. Je dénombre : trois jambes, trois bras, et deux autres membres sous un drap. Mon cœur accélère sa cadence en comprenant à qui tout ça appartient, j’ai réussi à dormir avec un homme toute une nuit... et pas n’importe quel homme. *Lui.*

Lui, qui a réussi à me faire lâcher prise l’espace d’une soirée. Et pas seulement, j’ai presque réussi à oublier ce que j’avais fait. violemment, l’angoisse me saisit, l’air me manque, je suis happée par les souvenirs de ma journée au PinkLady. Mon dégoût refait surface, comme si les centaines d’yeux posés sur moi me souillaient une nouvelle fois. Encore et encore. Comme hier soir, prendre une douche devient une nécessité. Je m’extirpe des bras de Matthew avec douceur, mais dès que mes pieds touchent le sol, je cours jusqu’à la salle de bains.

Je ne laisse même pas le temps à l’eau chaude d’arriver, je me rue sous le jet et me noie sous le

flot d'eau glacée. C'est douloureux à en hurler mais je pince fort mes lèvres et plisse les yeux en retenant toute la rage qui me submerge. Je me dégoûte. Hier, je n'ai pas dansé pour moi mais pour eux. Je n'ai même pas dansé à vrai dire, je me suis donnée en spectacle, nue, désœuvrée et entière à la fois. Je frotte mon corps avec vigueur. Les larmes font surface. Je ne les retiens pas, je suis exténuée d'avoir puisé dans toutes mes forces pour les contenir. Aujourd'hui je lâche prise, j'en ai besoin pour avancer. Qu'importe la décision que je prendrai demain soir, ce sera mon choix. Et je n'en ai pas cinquante. Quitter tout pour retourner vivre chez mes parents, ou continuer jusqu'à oublier ce que je fais. Après tout, ce ne sont que des yeux et je ne suis qu'un corps, je n'appartiens à aucun d'eux et personne ne me touche.

Sur ces pensées, je sors de la douche, déterminée. Aujourd'hui, c'est le mariage de ma sœur et je vais devoir affronter bien pire. *Mon père*. Je remets mes habits de la veille, programme un réveil personnalisé sur le portable de Matthew, récupère mes affaires et rejoins mon appartement.

Vic est déjà levée. Assise sur le canapé dans un peignoir de bain, des bigoudis plein la tête et une tasse fumante de café entre les mains qu'elle dépose prestement sur la table basse avant de se ruer sur moi. J'ai à peine le temps de fermer la porte que ses bras m'enlacent fermement.

– Bordel, Cha, je me suis fait un sang d'encre !

Entre deux bigoudis, je m'étouffe :

– Je vais bien, ne t'inquiète pas.

Elle s'éloigne juste assez pour me dévisager.

– Mais bien sûr !

– On en parlera demain, si tu veux. Aujourd'hui, je voudrais garder quelques larmes pour la cérémonie de ma sœur.

Je me dégage de ses bras et rejoins ma chambre, Vic sur les talons.

– Hors de question ! tonne-t-elle.

Bizarrement, là, tout de suite, je pense à Matthew. Lui aurait ri ou rebondi sur mon sarcasme à propos de mes larmes. Sauf que Vic est une merveilleuse meilleure amie. Elle ne lâchera pas l'affaire.

– Est-ce que c'est M. Krauss qui t'a obligée à faire ce que tu as fait ?

Je déforme volontairement la vérité :

– Il ne m'a pas obligée. On en a déjà parlé ! J'ai seulement fait la même chose que vous toutes ! Il n'y a pas mort d'homme ! Et ce n'est pas comme si je ne l'avais jamais fait !

Je récupère ma robe de cérémonie encore dans sa housse et l'en sors pour la déposer bien à plat sur mon lit.

– Oh, c'est certain. Sauf que tu ne l'as pas fait par plaisir.

Je me retourne vers elle, la rage au ventre :

– Et qui prend du plaisir à se mettre à poil devant tous ces hommes !?

Elle tressaille et balbutie :

– Tu sais très bien ce que je voulais dire.

Je soupire, les yeux fermés. *Zen*. Je crois que ce sera le maître mot de cette journée.

– Je vais m'y faire. Ce n'est qu'une question de temps. Rappelle-toi, au début. Il m'a fallu plusieurs jours pour m'habituer à danser en petite culotte.

– Sauf que tu n'en as jamais pleuré.

Son ton est chargé de compassion. Ma poitrine se serre et mes larmes pointent. Tant pis pour la cérémonie. Je donne tout à ma meilleure amie. Elle me rejoint en une enjambée et me prend dans ses bras. Je fourre ma tête dans son cou et pleure sans retenue. Une minute, deux minutes, je ne sais pas. Mais les larmes finissent par se tarir sous l'effet de sa tendresse.

– Tu n'as qu'un mot à dire et on quitte tout, me console-t-elle.

C'est pour cette raison que je ne dois pas en parler avec elle. Parce que je sais que si je quitte le PinkLady, elle en fera autant. Ce sera la fin de notre colocation, un retour aux sources pour toutes les deux alors que Vic adore bosser là-bas. Je ne veux pas que mon choix devienne le sien. Si je le fais, je dois le faire seule. Je me ressaisis et lui colle un bisou trempé sur la joue. J'essuie mes larmes tout en affirmant :

– J'appellerai Noah pour tirer cette histoire au clair, et dans tous les cas, je sais que ça ira mieux. J'ai connu pire, non ?

Elle opine sans vraiment croire à mes paroles.

– Bon ! Je fais quoi avec tes yeux maintenant ? demande-t-elle en agrippant mon menton.

Je lui souris pour la remercier de passer à autre chose et hausse les épaules. Elle fait ce qu'elle veut, je m'en fous ! Ou peut-être pas... pour la première fois de ma vie, j'ai envie d'être irrésistible pour un homme. Et dans ma tête, il n'est pas question seulement de maquillage. Après tout, j'ai une vengeance à assouvir. Tandis que je prends la direction de ma commode, elle se laisse tomber à la renverse sur mon lit. Elle se met à fixer le plafond comme s'il pouvait lui donner de l'inspiration. Devant mes dessous les plus affriolants, je l'aide :

– Je veux quelque chose qui fasse dire à tout le monde : « Mon Dieu ! Mais cette fille a des putains d’yeux et une putain de bouche ! »

Sa tête virevolte vers moi et elle me regarde, médusée.

– Tu veux dire que tu n’émettras aucune objection à ce que je mette une tartine de maquillage sur tes paupières et du rouge sur tes lèvres ?

J’opine malicieusement. *Ouais !*

– C’est quoi l’embrouille ? reprend-elle en battant la cadence avec la lanière de son peignoir.

Matthew.

– Le shérif de Buckley, grimacé-je.

Je lui tourne le dos et retire mon T-shirt et mon bas de jogging.

– Tu te paies ma tête ?

Assurément.

Mes doigts fouillent la dentelle, mon choix se porte sur un ensemble crème.

– Non. Il va bien falloir un jour ou l’autre que je me trouve un bon parti.

– Et au shérif, tu comptes lui laisser tes dessous aussi ?

La main sur mon porte-jarretelles, je souris naïvement. Je suis nue comme un ver. Ma dentelle de la veille est restée sur le parquet de la chambre de mon voisin.

Et merde...

Je me console en me disant que je détiens toujours le record du nombre d’affaires. Un oreiller, un T-shirt et une casquette. Et Vic n’est pas stupide, elle sait très bien que je n’ai pas passé mes soirées avec Matthew les yeux dans les yeux. Quoique cette nuit aurait pu s’appeler abstinence et frustration.

Il est presque dix heures et je finis ma conversation téléphonique avec ma mère, lorsque j’entends Vic faire entrer Matthew dans notre appartement. Elle est presque aussi excitée de faire sa connaissance que de marier son autre fille ! Elle l’aime déjà ! Tu m’étonnes, pour une fois que je ramène un mec à la maison, et qu’en plus il a fait bonne impression à Papi !

J’ajuste prestement mes boucles d’oreille en entendant l’accueil sec de Vic : « Salut, connard ». Venant de ma meilleure amie, c’est plutôt affectueux, même si je pense qu’elle a encore du mal à digérer le fait qu’il a pu lui refuser l’entrée dans son appartement la veille.

Je jette un dernier coup d'œil à mon reflet dans le miroir de la salle de bains. C'est parfait. J'ai de ces yeux, et une putain de bouche ! Vic a assuré. Et je ne parle pas de ma robe bustier en satin rose qui laisse deviner mes atouts et dévoile mes jambes à chaque pas.

Une pochette et un boléro gris dans les mains, je rejoins le salon d'un pas mal assuré. Une idée fugace me traverse : je me rends au mariage de ma sœur accompagnée d'un homme. Bordel, ce n'est pas une idée, c'est la réalité ! Sauf que tout ça n'est que mascarade.

Je me fige à l'entrée du salon sous le regard intimidé de mon cavalier. Je ne sais pas si c'est son costume noir ou la journée qui nous attend, mais il me paraît indécis et désarmé. Il ressemble à un jeune ado qui vient récupérer sa petite copine pour le bal de fin de promo. Il me scrute rapidement mais reste immobile devant l'entrée, droit comme un piquet, les mains fourrées dans ses poches, un sourire rêveur aux lèvres. À l'instant où sa bouche s'entrouvre, un flux d'air chaud me saisit :

– Salut.

– Salut.

Le temps semble s'être arrêté. Il n'a d'yeux que pour moi et c'est réciproque. Mes mauvaises pensées se font laminer par les battements puissants de mon cœur. Je me fous de tout. Je suis dingue de ce mec et j'oublie que je serai brisée dans quelques semaines.

– Tout est OK, proclame Vic en nous rejoignant. La gamelle de Pikachu est pleine et les fenêtres sont fermées. On prend quelle voiture ?

Qu'a-t-elle demandé ? Je suis tellement obnubilée par le comportement de Matthew que j'en perds mes mots. J'essaie de m'agiter, j'enfile mon boléro, réajuste les pans de ma robe et chope mon manteau tandis que Vic réitère sa question. C'est finalement Matthew qui y répond :

– Je peux vous ra...

– Je ne te parlais pas, à toi ! Tapeur d'incruste ! le coupe Vic, hargneuse.

OK. Zen. La route promet d'être longue...

– Matthew s'est proposé d'être notre chauffeur, on pourra boire sans retenue, proclamé-je pour les contenter.

Je leur emboîte le pas jusqu'à la sortie. *Qui m'aime me suive !* Matthew me rejoint en premier devant l'ascenseur, tandis que Vic s'empresse de fermer la porte tout en ruminant :

– Il me pique ma copine et je n'ai même pas le droit de le taquiner un peu...

Je presse le bouton tout en lançant, exaspérée :

– Il ne te pique rien du tout, Matthew se casse avant la fin de l'année !

– La semaine prochaine, plus exactement, précise Matthew.

Ma respiration s'étrangle tout à coup et mes bras m'en tombent. Est-ce qu'il s'agit d'une nouvelle tactique pour me faire rager ? L'idée qu'il puisse partir dans peu de temps me brise en mille morceaux. Il n'est plus question de semaines, mais de jours. Je ne m'y attendais pas et je ne m'étais pas dit que je devais m'y préparer.

– La terre ferme ne va pas te manquer ? s'intéresse Vic.

L'ascenseur arrive à point nommé. Il me permet de ne pas m'étaler sur le sol. Ils pénètrent dedans avant moi et je me place volontairement devant eux, face aux portes coulissantes. Je ne veux pas que Matthew comprenne la détresse dans laquelle il m'a plongée.

À quoi je m'attendais ?

Est-ce que je pensais qu'il allait vouloir rester ici avec moi ?

Ici, là où sa femme est morte ?

Je n'ai pas ce pouvoir...

– Je ferai escale aux quatre coins du monde régulièrement.

– Non, je veux dire, Seattle ne va pas te manquer ? Cha m'a dit pour ta famille, mais de là à tout quitter !

Les portes de la cabine s'ouvrent sur le hall d'entrée de notre immeuble. Je m'y engouffre et me rue presque jusqu'à la sortie. L'air devient irrespirable.

– Charlyne t'a dit... répète-t-il avec amertume.

Mon estomac se gorge d'acide. Je fixe mon but pour ne pas freiner ma course : sa voiture à quelques mètres.

– Oui. Pour ton père, que ce n'est pas lui qui t'a élevé.

– Oh, seulement ça.

La colère chasse la tristesse en un tour de main. *Seulement ça ?* Me pense-t-il capable de raconter toute sa vie à ma meilleure amie ? Elle ne sait rien de ce qui se trame entre nous, hormis ce que je lui ai laissé entendre. Que nous baisons, que nous avons fait un stupide pari, et que Matthew s'en va faire le tour du monde. Elle ne sait pas la signification de ses brûlures, pourquoi c'est un merveilleux connard, ni même que je suis... *amoureuse* de lui.

Oui je le suis. Je ne l'ai jamais été, mais je suppose que ce poids qui m'opprime en m'imaginant sans lui s'appelle le manque de l'être aimé. C'est différent de la fois où je suis partie pour New York, quand j'ai laissé ma famille et mes amis. C'est différent parce que je sais que je ne sourirai plus de la même manière, que je n'aurai plus personne à qui m'amarrer. Il ne sera plus là.

Et comme si ce n'était pas assez, Matthew explique les raisons de son départ. Celles que j'ai tant de fois entendues.

– Je n'ai plus rien qui me retient ici. Mon oncle va mettre la clef sous la porte et mon père n'habite même plus ici.

Il ouvre sa voiture et me jette un coup d'œil. Son visage est confus. Je serre les dents. Il n'assume même plus ce qu'il dit. *Parce qu'il sait qu'il va me briser ?*

– Charlyne, ça va ? s'inquiète Vic.

– Très bien. (Je lui souris.) On y va maintenant ? J'aimerais arriver à l'heure au mariage de ma sœur.

Je m'étonne du ton assuré que j'ai pu employer. J'ai été parfaite, sauf pour Matthew. Il fronce les sourcils, étonné. Je prends place dans la voiture, sur le siège passager à l'avant. Matthew me rejoint, je m'attache, hausse le menton et fixe le pare-brise devant moi. Fin de la discussion.

– Bon sang, mais ça pue dans ta caisse ! s'exclame Vic en entrant à son tour.

Bizarrement, cette odeur de poisson ne me dégoûte plus. À moins que je ne sois trop affectée par ce que je viens d'entendre pour m'en soucier ?

Matthew ne réplique pas, enclenche le GPS de sa voiture, programme « Buckley » et démarre. Un silence lourd s'installe. Je suis à deux doigts d'exploser. Mon cœur ressemble à un champ de bataille. Colère, tristesse et amertume se battent en duel. Je lui en veux de me laisser, de me l'avoir annoncé de cette manière et de croire que je puisse avoir si peu de considération pour ce qui lui est arrivé pour en parler à ma meilleure amie.

Dieu soit loué, Vic réclame de la musique et notre connard de conducteur s'exécute, elle se met à chanter comme à son habitude mais après une dizaine de chansons, se met en sourdine.

– Elle dort, m'informe Matthew.

Forcément, la semaine a été rude. Je devrais faire de même mais mon estomac remonte dangereusement dans ma bouche et mon cerveau est en ébullition. Je me force à penser à ma sœur, à cette journée merveilleuse qui m'attend. Peine perdue. Une heure se passe sans que ma bouche s'ouvre et que mes yeux se ferment. Au panneau de Buckley, je prends le relais du GPS et indique à Matthew notre chemin du bout du doigt.

– Tu comptes rester silencieuse encore longtemps ? demande-t-il.

Aussi longtemps qu'il le faudra. Je soupire. Je me contente de regarder la route et d'agiter mon index tantôt à droite, tantôt à gauche.

– Tu vas me dire ce que j'ai fait ?

– Tu es un putain de fuyard !

Je m'égosille sur le dernier mot. C'était un cri du cœur. Sa tête tourne rapidement vers moi. Je l'ai blessé. *Tant mieux.*

– Je te demande pardon ?

Mes mains tremblent. Je me redresse et me gratte la gorge pour reprendre plus calmement :

– Tu prends la fuite. Pourquoi as-tu décidé de partir plus tôt ?

Je lui indique une route à droite, la maison de mes parents en ligne de mire. Il prend une grande inspiration et pèse ses mots :

– Parce que plus rien ne me retient ici.

Sa réponse est trop parfaite, trop connue. Je n'en crois pas un mot. Savoir qu'il peut me mentir ne fait qu'alimenter ma colère.

– Oh, je t'en prie, Matthew, mets un peu plus d'enthousiasme dans ton discours si tu veux être crédible ! Qu'est-ce qui a changé ?

Il tressaille. Je lui montre la maison de mes parents où des camions de livraison sont garés. Il ferme et ouvre sa bouche au moins dix fois avant de prendre finalement la parole :

– Et toi ? Pourquoi tu continues à danser au PinkLady si tu n'y prends plus goût ?

Mon cœur manque de battre un instant. Là, il ne s'agit pas de sarcasme ou d'une quelconque réplique pour me rapprocher de lui. Nous ne jouons plus, c'est une vraie dispute.

– Sale con. Qu'est-ce que tu en sais ?

Il se gare dans l'allée et coupe le moteur avant de s'exclamer :

– Je suis venu te chercher, hier soir. Je t'ai vue !

J'ai le souffle coupé. Mon ventre se noue. Je le tiens fermement comme pour me souvenir que je ne suis pas sur scène. Mes yeux tremblent dans les siens, sévères. J'aimerais qu'il s'excuse. J'aimerais qu'il me dise qu'il ne m'a pas vue me mettre nue devant tous ces hommes. Au lieu de ça, sa veine pulse sur sa tempe et ses joues valsent sur ses mâchoires.

– Pourquoi n'as-tu rien dit ?

Ma question ressemble à un souffle. Il était là. Il m'a vue. Le savoir me remplit un peu plus de dégoût.

– Et toi, pourquoi tu ne voulais pas m’en parler ?

Je ne l’ai jamais vu aussi énervé pour quelque chose qui me concerne.

– Parce que ça n’avait pas d’importance. On devait seulement dîner ensemble et passer une bonne soirée.

– Et c’est ce que tu as eu.

Son constat me pique, car j’ai l’impression qu’il m’a accordé une faveur.

– Si tu veux partir, on trouvera toujours quelqu’un pour nous ramener.

Il secoue la tête et soupire :

– On en reparlera plus tard.

– À quoi bon, Matthew ? Tu ne sais pas discuter. Tu dis jouer franc jeu mais tu te débrouilles toujours pour esquiver les vraies questions.

Ses yeux bleus tremblent jusqu’à ma bouche. Et à l’instant où sa main s’approche de mon visage, je me dérobe. Je quitte prestement sa voiture. Je n’ai plus envie qu’il s’excuse. C’est trop tard. Je veux seulement qu’il rumine mes paroles toute la journée. J’entends Vic lui dire qu’elle l’avait prévenu au moment où j’entame mon ascension jusqu’au porche. Je ne sais pas depuis quand elle est réveillée, ni ce qu’elle a entendu, mais je la laisse l’achever de vilains mots, c’est son problème, plus le mien. Enfin pour aujourd’hui. Mon nouveau problème se tient posté contre le chambranle de la porte, une cigarette dans la bouche. Brad. Je l’avais oublié celui-là. Il me crache sa fumée de cigarette en plein visage et me barre le passage de la porte à l’instant où je pose ma main sur la poignée.

– Tu ne me dis pas bonjour ?

Je m’étouffe dans une grimace et agite ma main devant moi.

– Bonjour. Tu me laisses passer maintenant ?

Il se penche dangereusement vers moi et murmure :

– La cérémonie est dans deux heures, on peut bien discuter cinq minutes...

Je fais un pas en arrière et tente :

– Oh, ça aurait été volontiers, mais j’aimerais voir ma sœur, elle a besoin de moi.

Il m’ignore totalement.

– On aurait pu faire la route ensemble de Seattle. Ou je pourrais aussi bien te raccompagner ce soir.

Même pas en rêve.

– Elle a ce qu’il lui faut, tonne Matthew.

Nos deux têtes se retournent sur lui. Il dévisage Brad, le visage sévère, avant de se poster à mes côtés. Je peux jubiler ? *Non. Parce que je suis censée faire la tête à mon cavalier.* Néanmoins, je sers un sourire faux à Brad qui grince des dents. Il se redresse et jette son mégot dans le jardin.

– Ah, salut, Brad, s’exclame Vic d’un ton faussement enjoué.

Matthew glisse sa main sur mes reins. Je me statufie. Son pouce caresse ma colonne vertébrale, son torse s’applique contre mon dos. Je le regarde. J’ai l’impression de ne pas être prête à le voir si près. Même s’il a l’air aussi sûr de lui qu’à son habitude, je ne reconnais pas les yeux bleus qui me sondent. Il y a quelque chose de nouveau.

– Va rejoindre ta sœur, je vais essayer de trouver ton père et de me rendre utile.

J’acquiesce et entre dans la maison de mes parents avec la boule au ventre. Cette maison sera de nouveau la mienne dans quelques jours, car une chose est sûre, je ne serai plus capable de remonter sur la scène du PinkLady et encore moins de vivre à côté d’un appartement vide.

Chapitre 26

Charlyne

Ma chambre a pris l'allure d'un atelier de couture, d'un salon de coiffure et d'un cabinet de psy. Ma sœur est prête depuis un bon moment maintenant, mais malgré tous les efforts de ma mère pour la rassurer sur son futur mariage, elle tremble et n'est plus sûre de rien. J'ai laissé parler tout le monde pendant plus d'une heure, Vic a tenté l'humour, ma grand-mère Mandy la confrontation, ma mère lui a conté les joies du mariage, mais rien n'y a fait. Ma sœur tremble toujours comme une feuille morte, assise au bord de mon lit. Je descends au salon, récupère une bouteille de whisky, trois verres dans le minibar et remonte. Je garde Vic et fous dehors ma mère et ma grand-mère. *On ne va pas y passer la journée !* Sitôt la porte de ma chambre fermée, je lui demande :

– Est-ce que tu te souviens de votre première fois ?

Je dépose les trois verres sur ma coiffeuse et les remplis.

– C'était horrible !

En voyant la grimace de Phoebe, Vic demande interloquée :

– Tant que ça ?

J'en donne un à chacune et prie pour ne pas entendre une nouvelle fois tous les détails.

– Kyle ne savait pas mettre une capote, je crois qu'il en a pété deux avant d'y arriver.

Ma sœur me jette un regard mauvais en me voyant boire le verre cul sec. *Quoi ? Je suis là pour la soutenir.*

– Rien de bien grave, répond Vic en avalant le sien.

– Ce n'était que le début. Moi qui m'étais posé des milliers de questions sur les poils pubiens, et où, et dans quelle position nous le ferions, j'aurais plutôt dû me demander si son sexe rentrerait dans le mien...

Elle jette un regard suspect au liquide brun puis, comme pour se donner des forces, prend une grande inspiration avant de l'avalier d'un trait. *Petite nature.* Elle s'étouffe.

– Elle est si grosse que ça ? s'étonne Vic en lui tapotant le dos.

Bordel, je vais vomir mon whisky sur le parquet. Ce soir-là, j'ai dû rassurer et *surtout* écouter ma sœur pendant des heures au téléphone.

– C’est plutôt qu’après l’avoir regardé dérouler plusieurs capotes, mon vagin était aussi sec qu’un lac en plein Sahara ! C’était horriblement douloureux, et autant te dire que je me foutais royalement de mes poils pubiens après ça !

– Rassure-moi, maintenant tout marche comme sur des roulettes ?

Cette fois-ci, j’interviens :

– S’il vous plaît, les filles, ce que fait ma sœur avec son mec, pas devant moi !

– Mon futur mari, me reprend Phoebe tout sourire.

Je ne sais pas si c’est notre discussion ou le whisky, mais elle a l’air plus détendue. Bon sang, j’espère juste que mon père ne l’apprendra pas !

– Voilà ! Tu es prête, je proclame en m’asseyant à côté d’elle. Tu vis avec lui depuis plus d’un an, ce papier, c’est un peu comme tes poils, on s’en fout ! Tu dois t’en foutre. Rien ne va changer. Tu vas faire un merveilleux voyage de noces et tu me ramèneras un joli petit bambin à chouchouter !

Je me retiens de lui dire que je vais en avoir besoin si je reviens dans le coin.

– Et toi, avec ce Matthew, c’est quoi votre avenir ?

– Il n’y en a aucun. Comme je l’ai dit à maman tout à l’heure, il doit faire ce voyage.

– Et si tout à coup il ne le faisait plus ? demande Vic.

Et si tout à coup on arrêta de parler de ça ?

– Tu l’aimes, reprend-elle.

Bordel, oui. Je crois l’aimer.

– Non, assuré-je en me levant.

– Ce n’était pas une question. J’en suis certaine. Jamais tu n’aurais dormi chez un mec et jamais tu ne l’aurais laissé venir au mariage de Phoebe.

Je rejoins la fenêtre et croise les bras sur ma poitrine.

– Je me languis déjà de le connaître ! s’exclame Phoebe.

– C’est un con très charmant !

Un soleil éclatant illumine le jardin, les tentes dressées pour le repas éblouissent. Plus loin, près du lac, j’aperçois l’allée de fleurs roses et blanches qui mène jusqu’à l’autel. De part et d’autre, les invités ont déjà pris place sur leur chaise. Ils n’attendent que nous. Malheureusement, ma sœur et ma meilleure amie ont décidé d’épiloguer sur mon cavalier. Vic lui raconte à quel point il peut être arrogant, et toutes ces fois où elle l’a croisé sans qu’il ne daigne jamais lui dire bonjour.

– Bon ! les coupé-je. Tu ne devais pas te marier ?

Ma sœur secoue la tête tandis que Vic lui ressert un verre de whisky.

– Ça peut bien attendre cinq minutes. Si j’ai bien compris, tu es attachée à ce Matthew et il s’en va dans quelques jours ?

Je récupère son verre à l’instant où elle le porte à ses lèvres. Il ne manquerait plus qu’elle soit bourrée avant l’heure !

– Non. La bonne question c’est : est-ce qu’il est attaché à toi ? renchérit Vic.

Cette fois-ci, je m’empresse de leur répondre. Peut-être qu’ensuite elles arrêteront de me harceler.

– Qu’importe. Nous en avons discuté pour plaisanter et, même s’il est fou amoureux de moi, il partira.

– Pourquoi ? demande Vic en s’enfilant un verre.

Je lève les yeux au ciel. Parce qu’il a trop peur d’affronter ses démons !

– Papa m’a dit qu’il était veuf, est-ce que ça a un rapport avec sa femme ? questionne Phoebe.

– Matthew était marié ? s’étonne Vic.

Et merde ! Je l’ignore pour répondre à ma sœur.

– Non. Il voulait faire ce voyage avant sa femme. Son décès n’a fait que le reporter.

– Je ne comprends rien, répond Vic avant d’avaler cul sec un autre verre.

– Il n’y a rien à comprendre. Si vous tenez vraiment à faire quelque chose pour moi, soyez seulement là le jour où il s’en ira. En attendant, va te marier, petite sœur, et toi, Vic, arrête de boire !

Je lui arrache la bouteille des mains et la pose sur la coiffeuse avant de sortir de ma chambre d’un pas pressé. Je ne veux pas penser au jour où il partira ! Et ça ne sert à rien de me poser les questions que je me pose déjà !

Je dévale les escaliers et rejoins le jardin. Mon père attend sur la terrasse. Il fait les cent pas.

– Ne t’inquiète pas, elle arrive.

Dès qu’il m’aperçoit, ses lèvres s’étirent dans un sourire bienveillant et il vient m’étreindre. *Waouh. A-t-il bu lui aussi ?* Ce n’est pas une simple accolade. Ses mains caressent affectueusement mes épaules, ça ne dure pas une toute petite seconde, mais une éternité. Enfin, il embrasse le sommet de mon crâne et murmure, la voix enrouée :

– Tu es ravissante, Charlyne.

Bordel, mon père est ému. J’en reste clouée sur le carrelage, les sourcils au plafond et les yeux tremblant dans les siens. Il a le regard qui brille.

– C’est bon ! proclame Vic en déboulant essoufflée de la maison.

Mon père se redresse et se recule d’un pas pour saluer mon amie.

– On y va ? demande Vic en me tendant son bras.

Je hoche la tête et m’agrippe à elle. Nous descendons les marches de la terrasse et avançons sur le long tapis blanc installé pour l’occasion. À l’approche des invités qui se tiennent debout la tête tournée vers nous, je retiens mon souffle. Est-ce que certaines personnes se disent qu’en tant qu’aînée, j’aurais dû être la première ?

Je balaie l’assemblée des yeux. Ma mère me sourit, je crois qu’elle pleure déjà. Ma grand-mère Mandy m’offre un hochement de tête. Brad est le seul à regarder le lac, bien entendu, c’est un con. Kyle tripote ses doigts, disons-le clairement, il a la trouille. Et Matthew... mon cœur bat terriblement fort dans ma poitrine. Suis-je la seule à voir en cet instant à quel point il me désire ? Son regard m’enveloppe d’une chaleur presque irréaliste. À quoi pense-t-il ? À nous ? À son mariage avec Holly ? Je ne me suis pas dit une seule seconde qu’être ici pouvait être douloureux pour lui.

Ça l’est tout autant pour moi. Devant tous les invités, j’ai ramené un petit ami au mariage de ma sœur. Mais sous ma robe en soie rose, je ne suis qu’une simple strip-teaseuse qui sera seule dans quelques jours. C’est ça, ma vie.

Je ne laisse rien paraître et j’avance, le dos bien droit. À l’instant où nous remontons l’allée de roses, une douce musique s’échappe des enceintes et le brouhaha des invités se tait. Vic me lâche à l’avant-dernier rang pour prendre place à côté de ma grand-mère. Je rejoins le premier rang sans faux pas et me poste à côté de Matthew.

J’imite le reste des invités et aperçois ma sœur aux bras de mon père. Avec son chignon bohème et sa grande robe blanche, elle est splendide. Elle ressemble à tout ce que les jeunes filles désirent être un jour. Ses joues rouges trahissent son verre de whisky mais sa démarche reste assurée et déterminée. Elle va se marier. En haut de l’allée, mon père lui embrasse le front avant de la laisser à Kyle, et la cérémonie commence.

Je n’ai fait qu’apercevoir ou croiser Matthew toute la journée. Ma famille a beaucoup aidé, ma mère m’a sollicitée pour orchestrer le vin, le rassemblement des invités pour les photos puis le repas, tandis que mon père et mon grand-père ont accaparé Matthew pour l’intégrer aux hommes de la famille. Ce n’est finalement qu’à la tombée de la nuit que je le rejoins sous les grandes tentures. Les dizaines de tables rondes ont été disposées autour de la scène où un orchestre joue une musique douce. Tout le monde est là. Même lui. Il ne s’est pas enfui en courant, ne présente aucun hématome au visage, signe que son après-midi avec mon père ne s’est pas trop mal déroulé.

Je le rejoins en lui souriant. Ses yeux bleus me percent avec indécence. À notre table, Vic parle décoration avec mes grands-parents. Ma présence se remarque à peine !

– Tu m’as manqué, murmure-t-il en posant sa main sur ma cuisse.

De son autre main, il lève son verre en direction d’un de mes oncles à une table voisine. Des frissons parcourent ma peau et mon cœur rougit autant pour sa phrase que pour son geste. J’attrape sa main sous la table. Nos têtes bien droites, les yeux rivés devant nous, les nappes roses et les pans de ma robe, rien ne laisse deviner ce qui pourrait se passer sous la table. Nos jeux me manquent. Nos sarcasmes me manquent. Il me manque. Je veux du Matthew mystérieux, pas du Matthew parfait et gentleman.

– J’espère que tu as su rester poli et courtois...

Je hoche le menton dans un sourire en direction de mon oncle pour lui rendre la politesse.

– Parfaitement, Madame, mais j’ai la langue qui picote à force de se retenir !

Je fais glisser sa main jusqu’à l’intérieur de ma cuisse, là où je la sais brûlante et amère de cette nuit, là où mes porte-jarretelles n’attendent que lui. Confondu, il me jette un coup d’œil, je relève un sourcil et articule :

– Et moi donc !

Il se reprend, se gratte la gorge et remet sa main en haut de ma cuisse. *Fais chier.*

– Je te laisserai m’insulter autant que tu le souhaites quand nous rentrerons.

Dois-je aussi supposer que ce tour de main est reporté à cette nuit ?

– Je ne suis pas certaine que tu apprécieras.

– J’en conclus que tu es toujours en colère contre moi.

Pour toute réponse, je lui adresse un sourire condescendant et chasse sa main de ma jambe. *Qu’il aille au diable !*

Le reste du repas se passe dans le silence. Les plats s’enchaînent sans que je lâche un mot. Matthew tente plus d’une fois de me toucher, en vain. *Je suis en colère.*

Vic a largement dépassé le seuil du raisonnable avec l’alcool, il n’y avait qu’à écouter sa conversation avec ma grand-mère. Cette dernière se demandait comment, nous, les jeunes, réussissions à avoir des relations sexuelles sans attaches. Vic lui a expliqué qu’il suffisait juste de penser au merveilleux orgasme qui nous attendait !

Matthew a souri plus d’une fois aux sornettes de grand-mère Mandy. Même lorsque celle-ci lui a demandé d’où lui venaient ces cicatrices, il ne s’est pas démonté et a inventé un mensonge nettement plus joli que la vérité : « Plus jeune, je m’amusais à faire des cascades à moto avec un ami. Un jour, ça a mal tourné, je suis tombé et la moto a pris feu. Sauf que j’étais coincé dessous. Depuis, je

préfère la mer à la terre ferme ». Ça a permis à ma grand-mère de rebondir sur son tour du monde en voilier. Il ne pouvait pas trouver meilleures oreilles. Mes grands-parents, depuis leur retraite, ne cessent de voyager. Mon grand-père Sam a expliqué que leur salon ressemblait maintenant à un musée tant il y avait de bibelots de tous les pays. Et la question fatidique est arrivée, celle à laquelle ni Matthew, ni moi nous étions préparés. Je l'avais prédit, il valait mieux ne pas participer aux conversations de Mandy :

– Si je comprends bien, vous êtes ensemble tous les deux, mais ça ne vous pose aucun problème que votre histoire se finisse bientôt ?

Merci, Mandy, d'avoir soulevé ce point essentiel ! Je n'y avais jamais pensé !

Tandis que Matthew blêmit, moi, je m'enfile mon verre de vin, ou tout du moins les dernières gouttes qui en restent, puis fais un sourire faux à ma grand-mère. Je la déteste.

– Charlyne était avertie, annonce Matthew.

Je tique, quitte mon air naïf pour le regarder dans la seconde avec dédain. C'est lui que je déteste à présent. Il me fait passer pour la faible qui s'accrocherait désespérément aux derniers jours qui me restent à vivre avec lui. Je passe pour celle qui l'aurait supplié de me garder jusqu'à son départ. Sauf que c'est lui qui m'a proposé ce stupide pari.

C'est le regard affolé de Vic qui me pousse à réagir :

– Grand-père, toi qui as fait de la politique, tu pourrais peut-être expliquer à Matthew ce qu'est la politique de l'autruche ?

Vic pouffe et Sam m'observe, éberlué. Bien entendu, il ne comprend pas quel est le rapport. Mais *bien entendu*, Matthew, lui, a tout compris. Ses mâchoires se crispent, sa cicatrice se tend sur sa joue. Ça me suffit. Maintenant, je suis ravagée par la complaisance ! Je me lève et dépose un baiser au coin de ses lèvres pincées, puis m'excuse auprès du reste de la table en prétextant une envie pressante.

Mes pieds me poussent vers la sortie de la tente. L'air frais me fait un bien fou ! Je marche jusqu'à la terrasse puis me décide à rentrer dans la maison quand j'aperçois la horde de serveurs en action dans la cuisine. Je longe les murs, passe devant l'établi de mon père et prends la direction du lac, avec comme point de mire les balançoires. Au moment même où je contourne la serre de ma mère, quelqu'un m'attrape le poignet et me fait virevolter. Je laisse échapper un cri avant que sa bouche se plaque contre la mienne. Je me laisse faire. C'est lui. Je connais par cœur la douceur de ses lèvres, leur forme et leur goût. Je fonds. *Ça fait quoi ? Douze heures que je ne les ai pas appréciées ?* Et pourtant, cette fois-ci, ça ne prend pas. Je le déteste quand même. Je le lui dis entre deux baisers :

– Je te déteste.

Ma réflexion ne le perturbe pas ; il renforce son étreinte. Sa main agrippe ma nuque et me

rapproche de lui, l'autre s'empare de mes reins. Je suis en incandescence. Là, je ne compte plus les heures, je sais que ça fait trop longtemps ! Je ne lutte pas. Je n'en ai jamais eu l'intention.

– Tu me détestes parce que je pars ?

Sa bouche glisse le long de ma mâchoire, telle une plume, elle me caresse jusqu'au lobe de mon oreille. Je frissonne.

– Non. Je te déteste pour tous les non-dits et parce que tu as écourté ton séjour de plusieurs semaines.

Je tire sur ses cheveux, lui arrache des râles. J'aime l'entendre craquer.

– Qu'importe, Charlyne, ça ne changera rien.

Il dépose des baisers sans fin sur mon épaule. De mes doigts, je presse sa nuque pour l'inviter à se rapprocher. Ma poitrine se gonfle, j'ai l'impression que mon corset va exploser.

– Je sais. Mais j'aurais aimé l'apprendre autrement que sur notre palier et devant ma meilleure amie.

Il se redresse et cligne des yeux, surpris.

– Je suis désolé.

C'est la vérité. Mes pupilles vacillent dans les siennes, il reste tant de choses à mettre au clair. Pourquoi part-il plus tôt ? Est-ce qu'il reviendra ? Est-ce qu'il m'appellera à l'autre bout du monde ? Est-ce qu'il déteste ce qu'il a vu de moi au PinkLady ? Par-delà nos souffles, la musique nous parvient en sourdine de sous les tentes. Un silence dérangeant s'installe, je craque :

– Comme tu es désolé d'être venu me voir au club ?

– Non. Pas pour ça.

Son visage passe de la culpabilité à la colère en un instant. J'en ai le tournis. Ses doigts se plantent dans mon bras.

– Lâche-moi, Matthew.

En regardant ses yeux, je me souviens du dégoût que j'ai pu éprouver sur scène. Mon estomac se retourne sur lui-même.

– Non. Nous allons en parler.

– Pour que tu me dises que je dois quitter mon travail, parce que ça me fait plus de mal que ça ne m'apporte de plaisir.

Et il aurait raison.

Son expression change encore du tout au tout. Son visage se radoucit et ses mains tremblent jusqu'à mes joues. Sa nervosité est palpable. Je crains le pire et retiens mon souffle.

– Non. Je veux seulement te dire que lorsque je t'ai vue, j'ai été l'homme le plus jaloux de cette foutue planète. Mais ça, c'était avant de me rappeler que j'étais le seul à t'avoir.

J'inspire profondément. Ai-je rêvé ? Ma conscience ressemble à un bébé kangourou qui ferait ses premiers pas. Elle bondit partout ! J'ai de la peine à dissimuler ma joie. *Il est jaloux. Il ne me repousse pas, je ne le dégoûte pas.* Je l'embrasse, lentement, et murmure entre ses lèvres :

– Pas seulement. Tu es le seul à me faire de l'effet.

Ma voix est joueuse. J'ai besoin de mon Matthew mystère.

– Est-ce que je peux aussi te dire que tu étais putain de bandante ?

J'étouffe un rire dans son cou.

– Tu redeviens grossier.

– Il n'y a que nous, ici.

Comme pour nous en persuader, nous jetons un coup d'œil aux alentours. À son regard fiévreux, je devine ses pensées. *Ouais, nous sommes seuls.* Il revient vers moi, sa bouche rentre en collision avec la mienne comme si m'embrasser maintenant était vital. Ça l'est pour moi. Tout se précipite. Ses mains sur mes reins puis sous mes fesses, il me soulève.

– Ça m'avait manqué, murmure-t-il.

Et moi donc. Naturellement, je passe mes jambes autour de ses hanches. Mes doigts pressent sa chevelure. Je joue avec ses mèches, les entortille, les tire et lui extirpe des râles. Sa bouche ne me quitte pas, mon corps est en incandescence. La lumière de la maison et des tentes suffirait à faire comprendre à n'importe qui ce que nous nous apprêtons à faire, pourtant nous ne nous posons aucune question. Nous sommes pressés de nous appartenir et de nous imbriquer. À bout de souffle, je lui ordonne :

– La serre.

Il me porte et s'exécute. Nos lèvres se mélangent sans cesse. Nous nous mordons, je caresse sa nuque. Un pot en terre cuite tombe et éclate, mais ni l'un ni l'autre n'y prêtons attention. Il n'y a que nous, c'est le plus important. Pourtant, tout serait plus simple si Matthew ne me faisait pas vivre tout cela – la crainte, l'amour, la possessivité, le manque, la joie. Tout serait plus simple s'il n'était pas cet homme, celui que je n'avais jamais espéré, mais qui s'est imposé. Il quitte mes lèvres et me fait descendre, essoufflé. Je le suis aussi.

– Bordel, Charlyne, tu...

Il se tait. Grâce à la lumière qui filtre à travers les grandes verrières, je peux voir ses yeux bleus. Il me détaille, la mine grave. *Tu quoi ?* Se pose-t-il les mêmes questions que moi ? Je m'en fous. Ma peau est brûlante et se languit de sentir ses mains agiles. Je ne veux pas penser aux jours qui me restent avec lui, je veux m'oublier maintenant.

Je me hisse sur la pointe des pieds et saisis son cou. Je l'embrasse délicatement pour le faire revenir à moi. Son souffle court sur ma joue. Je continue, passe deux doigts sous sa chemise et les fais glisser de sa hanche à son ventre. Ses muscles se tendent, sa jugulaire cogne contre mes lèvres. Je dépose un baiser dessus. Il grogne dans mes cheveux lorsque je détache son pantalon. Sa peau frémit et sa respiration tremble. Moi, mon cœur me taraude la poitrine jusqu'à mon clitoris en m'imaginant à genoux devant lui, sa verge dans ma bouche, ses doigts dans mes cheveux me retenant d'aller trop vite, son regard admirateur au-dessus de moi. Intérieurement je tremble, mais ça n'est pas de la crainte, c'est de l'excitation. J'ai une confiance aveugle en Matthew depuis longtemps.

Je libère son sexe, tendu et dur contre mon ventre. Je prends le temps de le regarder, de faire coulisser ma main de haut en bas. Ses doigts tremblent sur ma nuque et sa queue se dresse violemment contre moi quand mon pouce vient caresser délicatement sa verge nue. Il grogne, murmure que je vais le tuer. S'il savait à quoi je pense, il ne souhaiterait pas mourir maintenant... Je passe à la vitesse supérieure, lâche son membre et tout en m'agenouillant devant lui, je fais glisser le reste de ses habits le long de ses jambes. Je prends appui sur ses cuisses. Il paraît sidéré et ses yeux se mettent à grossir à l'instant où ma bouche s'ouvre devant lui. Je me languis déjà d'entendre ses cris puissants, ses mots inintelligibles et de le voir flancher.

Au moment où je m'approche, j'entends ma grand-mère nous appeler :

– Charlyne, Matthew, vous êtes là ?

J'ai à peine le temps de plonger derrière un énorme pot de fleurs. Mon cœur transperce ma poitrine de peur, j'ai grand besoin de respirer, pourtant je me retiens de le faire. Je dois être discrète. Elle ne m'a pas vue... en revanche, elle a une vue inégalée sur le merveilleux cul de Matthew ! *Est-ce que je peux rire ?*

Chapitre 27

Matthew

Bordel de merde. Tandis que Charlyne saute avec une rapidité irréaliste derrière une jarre haute d'au moins un mètre, je me fige, le souffle court. Il vient de se passer quoi là ?

– Matthew ? Mais qu'est-ce que vous faites ici les fesses à l'air ?

Voyons voir... qu'est-ce que je pourrais faire la *queue* à l'air ? Parlons-en, de celle-ci. Mes mains se précipitent dessus tandis qu'elle ramollit si vite que c'en est presque douloureux. Je jette un coup d'œil à ma droite. Charlyne, accroupie et recroquevillée, me supplie du regard.

– Je... euh... balbutié-je.

J'allais me faire sucer par votre petite-fille ?

Même si Mandy a l'esprit ouvert, je doute fortement que cette réplique la satisfasse ! D'autant qu'elle n'a pas l'air de voir Charlyne, de là où elle se trouve. L'air frais balaie mes fesses.

– Vous pissiez sur les légumes de ma fille ? s'indigne-t-elle.

Je regarde devant moi dans la jardinière et distingue plusieurs petites pancartes dressées au-dessus des pousses. Je plisse les yeux pour lire :

– Tomates, courgettes, radis.

– Que dites-vous ?

Je reprends contenance et me racle la gorge. *Bordel, j'ai chaud !*

– Que j'ai pissé dans les tomates et les courgettes. Je ne crois pas que les radis aient été touchés.

Je remonte mon boxer et mon pantalon d'un même geste pour me retourner lentement vers Mandy. Elle me dévisage. *Ne pas avoir l'air d'un mec qui allait passer un excellent moment...* Je ferme ma braguette, l'air innocent.

– Je ne peux pas faire comme si je n'avais rien vu..., relève-t-elle sévèrement.

Et merde.

– Je suis désolé. Toutes les toilettes de la villa étaient occupées.

Elle lève les yeux au ciel. *OK, j'aurais pu pisser ailleurs que dans le potager...* Sauf que je n'ai

pas pissé dans ce foutu potager !

– À chaque fois que je mangerai une tomate, elle me ramènera dans cette serre !

Un rire lui échappe. Et j’ouvre la bouche, dans l’incompréhension la plus totale. Qu’est-ce qu’il y a de drôle ?

– Vous avez un cul d’enfer, Matthew ! s’exclame-t-elle.

J’ai peur de ne pas tout saisir. Un gloussement sort de derrière la jarre. Charlyne ne perd rien pour attendre, je me vengerai.

– Un cul d’enfer ? répété-je.

– Je me fous pas mal des tomates de ma fille ! Je lui conseillerai seulement de bien laver ses légumes. Allez ! Allons trouver Charlyne ! Cette histoire restera entre nous.

Bordel, j’espère que Mandy a assez bu pour oublier mon popotin. Je hoche la tête et presse le pas jusqu’à la sortie, il ne manquerait plus qu’elle revienne sur sa décision. Une fois à l’air libre, je propose :

– Je vais aller voir vers le lac, il fait nuit noire par là-bas, je ne voudrais pas que vous vous fouliez la cheville. Retournez sous la tente, je vous promets de revenir avec elle.

– Merci, Matthew, vous êtes un drôle de gentleman.

Tu m’étonnes. Trop courtois pour dire un gros mot mais pas assez pour pisser dans le potager...

Elle s’éloigne sans se faire prier. Je fais mine de contourner la serre et, sitôt Mandy hors de portée, je rebrousse chemin à la hâte.

– Je crois que ma grand-mère t’aime bien, glousse Charlyne en sortant de la serre.

Elle balaie les pans de sa robe, remonte son bustier tandis que je déglutis en voyant un de ses seins disparaître sous la soie. Et dire que Mandy m’a fait loucher ça. Et autre chose, bon sang, sa bouche était si près. Je secoue la tête :

– Est-ce que tu te rends compte qu’on aurait pu se faire prendre ?

– Détends-toi, Matthew ! Elle n’a vu que tes fesses !

Facile à dire pour quelqu’un qui a l’habitude de les montrer tous les soirs...

Elle remonte le col de ma chemise et le réajuste. Ses yeux scintillent, ses lèvres sont encore rouges de nos baisers.

– Mandy ne dira rien, me rassure-t-elle. En revanche, je parie qu’elle dira au moins dix fois le mot « tomate » avant que nous quittions le mariage !

Je lève les yeux au ciel.

– Très drôle !

Elle glousse en attrapant mon bras et nous prenons le chemin des tentes.

– En tout cas moi, je suis certaine de pouvoir passer une bonne soirée, maintenant !

La salope. Comme si ça avait été facile pour moi de m'endormir avec la trique cette nuit ! Est-ce qu'à ce moment-là, j'avais voulu la punir ? Non. Seulement la laisser respirer. Je ne voulais pas profiter d'elle dans son demi-sommeil. J'avais à peine eu le droit de la toucher de la soirée, et il aurait suffi de quelques heures de sommeil pour balayer ce qu'elle avait vécu au club ? J'en doute.

– Est-ce que c'est une vengeance ? demandé-je sciemment.

Elle nous immobilise à l'entrée de la tente et se hisse sur la pointe des pieds pour venir se coller à mon oreille. À son contact mon cœur cogne, je me remémore nos ébats dans le jardin. Ses lèvres si délectables, sa peau douce au goût exquis, son souffle rauque dans ma bouche...

– Oh non, Matthew... ma vengeance se trouve sous ma robe.

Ouais. Et moi entre mes jambes. Ce soir, je vais l'obliger à passer une nouvelle nuit avec moi. Mais pas seulement. Je veux qu'elle comprenne ce qu'est naviguer, je veux qu'elle me voie dans mon élément, qu'elle cesse de croire que je prends la fuite. Cette nuit, nous retournons sur *Eden*.

– Bon sang, Charlyne, où étais-tu ?! l'interpelle Vic en l'attrapant par le bras.

Elle l'attire jusqu'à notre table. Je les suis. L'orchestre s'est tu ; tous les invités ont regagné leur table et leurs regards sont braqués sur la deuxième entrée, à l'autre bout de la tente.

Je connais la suite des événements pour y avoir été confronté. L'ouverture du bal. Je me rappelle le mien, c'était sur une musique de John Legend, *All of you*. Nous avons été parfaits, Holly resplendissait, ses yeux pétillant de joie dans les miens, je lui avais dit des milliers de fois que je l'aimais. Mes poils se dressent et la nausée me prend. Je m'assois précipitamment, mes jambes me lâchent. Charlyne fronce les sourcils et me coule un regard soucieux en me rejoignant. Allô ? Une pensée positive ?!

Rien. Et l'arrivée des mariés n'arrange pas mon affaire. Ma gorge se serre et mon rythme cardiaque augmente dangereusement, il faut que je sorte. Toute la salle applaudit. J'ai la sensation d'étouffer, de ne plus savoir où je me trouve. Trop de souvenirs me frappent et me retournent l'estomac... jusqu'à la main brûlante de Charlyne sur ma jambe. Cette main... celle que j'ai touchée malencontreusement devant notre ascenseur. Celle qui a su faire revivre délicieusement mes brûlures. Je l'attrape et exerce une douce pression dessus. Je la fixe, mon regard remonte le long de son poignet jusqu'à ce que je me décide à regarder Charlyne dans les yeux. Elle esquisse un sourire et ouvre sa bouche pour parler, mais à l'instant où Sam Smith entame le refrain, elle la referme aussi

sec et ravale sa salive. Les mots me frappent de la même manière qu'elle. *Stay with me*, chante-t-il.

Ouais. Reste avec moi. Je sais à quoi elle pense et ce qu'elle ressent, parce que la vérité est aussi cruelle pour moi. J'aimerais qu'elle reste. La douleur s'intensifie dans ma poitrine. Je souhaiterais qu'Holly revienne à la vie tout autant que Charlyne reste avec moi. Suis-je un enfoiré de vouloir ça ?

Je porte sa main à ma bouche et l'embrasse pour *nous* rassurer. Puis je me concentre sur le slow des mariés tout en caressant sa paume de mon pouce. Les parents ne tardent pas à les rejoindre, puis d'autres invités suivent. Les doigts de Charlyne se détendent peu à peu, mais mon estomac est toujours gorgé d'acide. J'ai envie de remplacer ce malaise par un instant merveilleux.

– Tu m'accorderas une danse ? lui demandé-je, fébrile.

– Oh, tu sais, je suis une piètre danseuse, raille-t-elle en m'offrant un clin d'œil.

Parfait. Elle rentre dans mon jeu.

– Tu veux dire que tu dances bien seulement lorsque tu as bu ? Il faut dire qu'entre ta grand-mère et Vic, il ne reste plus grand-chose à boire à notre table !

Elle me pince le bout du doigt, un sourire au bord des lèvres.

– Tu n'étais pas censé me rejoindre ce soir-là, me reproche-t-elle. Que veux-tu danser ?

– Ce que tu veux, tant que tu ne mets pas la nuit à te décider. J'ai d'autres projets pour toi après ce mariage...

– Est-ce que tu es en train de me demander une nuit supplémentaire ? Nous étions pourtant d'accord.

– Non. C'est toi qui t'évertues à mettre un terme à ce que nous faisons.

Elle me coule un regard désabusé. *OK. C'est bien moi qui me tire dans moins d'une semaine.* Le temps de téléphoner à mon père, de prévenir mon oncle, de rendre les clefs de l'appart et de régler quelques papiers à la banque. Tout ça pourrait se faire en une journée, mais il faut bien que je me trouve des excuses, un peu comme un compte à rebours. Je reprends :

– Je veux seulement te faire une surprise demain matin.

– Un : je n'aime pas les surprises et tu le sais très bien. Deux : pour quoi faire ? Tu veux me laisser un merveilleux souvenir afin que je ne t'oublie pas ? (Elle prend une grande inspiration et secoue la tête, lasse et amusée à la fois.) Je peux te le certifier, Matthew Lewis, je ne t'oublierai jamais !

Ses paroles me glacent, mais je n'en laisse rien paraître. Nous avons arrêté de jouer il y a bien longtemps. À vrai dire, ce pari n'était qu'une excuse pour profiter d'elle un maximum. Ouais.

– On va danser maintenant et nous reparlerons de tout ça plus tard.

Je me lève et l'entraîne sur la piste de danse. Elle ne rechigne pas et en rigole.

– Je pensais plutôt que tu étais du style à prendre la fuite.

Je trouve un coin libre, cale sa main droite dans ma main gauche et les maintiens en l'air. C'est un tango. *Facile*. Je place mon autre main sur ses reins tandis qu'elle glisse la sienne sur mon épaule. Je la plaque contre moi et articule :

– Pourquoi ? Parce que tu viens d'avouer que tu as perdu notre pari ? Je vais t'avouer quelque chose, moi aussi : nous avons perdu tous les deux !

Bordel, qu'est-ce que je viens de dire ? Autant lui crier que je l'aime ! Sa bouche esquisse un sourire victorieux. Je ne la laisse pas réfléchir et donne le rythme dès les premiers pas. Sauf que Charlyne est du genre spontané :

– Mais...

Je cesse notre danse et plaque mes lèvres aux siennes pour la faire taire. Je connais sa réplique. *Mais je pars*. Je l'embrasse fougueusement en me moquant royalement de ce que pense la moitié de sa famille en nous voyant. Je me suis assez retenu de le faire toute la journée. Je veux qu'elle comprenne à quel point je tiens à elle.

– Ma petite-fille risque d'avoir les lèvres aussi rouges que des tomates, crie Mandy en passant à côté de nous.

Est-ce que je dois commencer à compter ? *Fais chier* ! Charlyne rit, le visage serré contre ma poitrine.

Ce mariage, au-delà d'avoir été un instant passé avec Charlyne, a été un test pour moi. Serai-je capable à long terme de me passer de mon cache-cou ? La réponse est non. Il existe deux types de personnes, les curieux et les dégoûtés. Ceux qui, comme Mandy, posent des questions ne me dérangent pas tellement. J'ai appris à mentir. En revanche, ceux qui évitent de regarder mes cicatrices au point de ne regarder que ça m'exaspèrent. Ils ne pensent jamais à autre chose en me voyant. Le pire, c'est qu'ils ne posent aucune question, comme si la simple idée de savoir les terroriserait ! Ce sont eux qui me dérangent. Ils ne me parlent pas, m'évitent comme la peste, mais n'oublient jamais que j'existe !

Bien heureusement, je ne suis pas là pour eux, mais pour Charlyne. Et ne pas avoir mon cache-cou en sa présence facilite énormément de choses. Je peux l'embrasser à souhait, elle peut me toucher, ça évite les quiproquos. Quoique... Mais dès que je serai parti, ma panoplie de cache-misère retrouvera son utilité. Elle m'évitera de souffrir de l'air marin sur mon bateau et d'attirer l'attention une fois à quai. Quand je pense à mon plan de route, je ne suis pas surpris de ne pas sentir l'excitation grandir en moi. Pourquoi ? Parce que ma tête est encore coincée à Seattle avec Charlyne. Je me dis simplement qu'une fois à bord, le détroit de Juan de Fuca loin derrière moi, je serai bien assez occupé pour ne plus penser à ce que je laisserai là-bas. Je ne verrai plus ses yeux bleus mouchetés de

vert m'ensorceler et faire palpiter mon cœur. Je ne sentirai plus ses doigts fins dessiner le trajet hasardeux de mes brûlures et se glisser avec indécence sous mon pantalon. Je ne l'imaginerai plus en dentelle et moi en train de parcourir ses formes avec ma bouche. Je ne songerai pas à la goûter, à la pénétrer et à la faire jouir. Je ne rêverai plus de faire courir mes mains sur son dos, son ventre et ses jambes. Je serai loin. Simplement loin d'elle.

Et cette perspective me déchire.

Est-ce que j'ai une autre alternative ? Non. Je n'en vois aucune. Elle ne quittera pas le PinkLady pour me suivre, et je ne reportai pas une fois de plus mon tour du monde. Est-ce que je reviendrai ? Non. J'ai bien trop peur de la revoir, heureuse, aux bras d'un autre, parce que je me mordrai les doigts d'avoir loupé ça, d'avoir passé mon tour.

Je rejoins la cuisine et bois d'un trait mon trente-sixième verre d'eau de la soirée, comme pour m'aider à faire descendre l'amertume qui règne dans ma gorge. Il me faudrait quelque chose de plus fort. Bien plus fort. La plupart des invités sont déjà partis, il est presque deux heures du matin et les seuls qui restent nous filent un coup de main pour mettre de l'ordre sous les tentes.

– Vous devriez rentrer, vous avez encore de la route à faire, me conseille Charles, le père de Charlyne. Le reste attendra demain matin.

Je hoche la tête, d'un geste entendu. Il n'a pas tort. Charlyne passe sa tête dans l'embrasure des tentes :

– Vic dort déjà sur la banquette arrière de ta voiture, m'informe-t-elle. Je dois récupérer quelques trucs dans ma chambre et on peut y aller.

Je lui souris pour seule réponse, tandis qu'elle part au pas de course rejoindre l'étage.

– Un verre pour la route ? me propose Charles.

– Pourquoi pas.

Je le suis jusqu'au salon. Les canapés sont encombrés de vestes et de sacs. Je les réunis et les entasse sur un bord pour nous faire de la place. M. Bauer me rejoint, deux *shots* à la main. Il m'en donne un et s'assoit en m'indiquant de faire de même.

Je jette un coup d'œil au salon. Je n'aime pas être seul avec lui. Il ne me déstabilise pas, mais rien que de savoir qu'il a pu faire du mal à Charlyne me fait gronder. Des photos de famille encombrant le dessus de la cheminée, une seule trône sur une desserte blanche. Il s'agit de Charlyne en tenue de danseuse. Je me lève pour la regarder de plus près. Assise sur le parquet, la tête nichée dans son tutu, elle prend la pose avec un nounours. Elle ne doit pas avoir plus de six ans mais je reconnais ce regard chargé de malice et sa bouche joueuse.

– Vous allez la mettre en miettes.

Je serre les dents. Suis-je censé avoir cette conversation avec cet homme, qui n'a jamais pensé autrement qu'à travers la violence verbale avec sa fille ? Je bois d'un trait mon *shot*. Liqueur de cerise. Elle me brûle le gosier et me fait ravalier ma franchise pour un :

– Ce n'est pas aussi simple.

Je longe le mur et rejoins calmement la cheminée.

– Avec Charlyne, rien n'est jamais simple ! raille-t-il.

Cette fois-ci, je me retourne et lui jette un regard noir.

– Épargnez-moi les épisodes où elle a été la plus abominable des petites filles. Je crois que vous vous trompez sur elle.

– Ah bon ? Rappelez-moi, depuis combien de temps la connaissez-vous ?

Il n'a pas tort. Mais je me demande si nous parlons bien de la même fille. Charlyne fait partie de celles qui feront toujours passer les autres avant elle. Je soupire et lui demande :

– Je ne comprends pas ce que vous lui reprochez. De danser ?

Il secoue la tête et rejoint le bar pour se servir un autre verre.

– Il ne s'agit pas de danse, et vous le savez très bien !

Mes mâchoires se serrent. Je le sais. Inutile de m'opposer à lui, il est aussi têtu qu'une mule !

– Je l'ai vue à l'œuvre il y a deux jours. Elle n'est pas heureuse. Elle aura beau nous dire ce qu'elle veut, ce qu'elle fait là-bas ne lui plaît pas. Je suis dans le même camp que vous, monsieur Bauer. Mais, *moi*, je lui fais confiance. Est-ce que vous lui faites confiance, ou est-ce que vous préférez penser qu'elle est toujours cet abominable enfant qui veut vous faire rager ? Choisissez, et faites-lui savoir. On a toujours besoin que nos parents fassent des choix. Pas seulement qu'ils nous réprimandent ou nous expriment leur désaccord, mais aussi simplement qu'ils nous écoutent.

Il avale son *shot* et pointe son doigt vers moi, un sourcil en l'air.

– Je ne sais pas ce qui me retient de vous en mettre une, jeune homme.

Le fait que je ne sois pas Charlyne ? Qu'il essaie un peu pour voir, je serai ravi de lui rendre quelques coups. Mais je ne suis pas fou et propose judicieusement :

– Peut-être que vous savez que j'ai raison !

– Ou peut-être que j'ai trop bu !

– Vous avez de la chance, moi, je dois conduire !

Soudain, du grabuge se fait entendre à l'étage. Charles m'interroge du regard, mais dès que le

hurlement strident de Charlyne me saisit, je lâche mon verre pour partir en courant. Je monte les marches deux par deux. Je ne pense à rien d'autre qu'à la rejoindre. Mon cœur atteint un rythme insensé. Je crains le pire.

Arrivé en haut, je trouve un couloir vide ; je tends l'oreille et me retiens de respirer. *Bordel, Charlyne, où es-tu ?* Des bruits étouffés me parviennent ainsi qu'une voix d'homme :

– Ferme-la. Je sais que tu aimes ça ! J'ai reconnu ton tatouage. Tu caches bien ton jeu !

Ça ne fait qu'un tour dans ma tête, je me rue sur la porte que je pense être la bonne. Elle ne fait pas un pli et cède sous mon épaule. Je ne m'attarde pas sur ce que je vois, un type blond à cheval sur un lit, des pans de robe en soie rose de part et d'autre de ses jambes, et je me jette sur lui. Nous atterrissons tous les deux sur la moquette. Je ne le laisse pas réagir, je le frappe avec adresse. Son nez craque sous mon poing. Du sang jaillit de je ne sais où. Ma peau glisse et me brûle. Ma vision est floue. Je le frappe encore et encore, avec un arrière-goût de déjà-vu. Ce n'est pas le même homme, mais c'est tout comme. Combien de mecs faudra-t-il que je tabasse ? Cette fois-ci, ce n'est pas la voix de Charlyne qui me fait cesser, mais le grondement de son père ainsi que ses mains.

– Assez !

Il me saisit par le col et me projette loin du blond. Il nous regarde un à un, l'œil mauvais.

– C'est quoi votre problème à tous les deux ?

Il se fout de ma gueule ?! Il tend sa main au type au visage ensanglanté, qui n'est autre que Brad, et l'aide à se relever. Il n'a pas entendu sa fille ? Elle hurlait, bon sang ?! Je tourne la tête vers elle : toujours sur son lit, la tête nichée dans les bras de sa mère, elle pleure. La colère circule un peu plus vite dans mes veines en découvrant ses mains tenant fermement sa robe sur sa poitrine.

– Votre fille s'est jetée sur moi, je ne sais pas ce qu'elle voulait. Elle a enlevé sa robe pour me convaincre. J'ai essayé de la repousser, mais nous sommes tombés à la renverse sur le lit... puis ce macchabée est arrivé...

Je ne le laisse pas finir sa phrase et me précipite sur lui. Charles me stoppe dans mon élan. En un rien de temps, je me retrouve le cul sur la moquette. *C'était quoi ça ? Une prise de catch ?*

– Si vous ne vous calmez pas, je vous fais sortir de chez moi par la peau des fesses.

– Bordel, monsieur Bauer ! Votre fille n'aurait jamais fait ça !

Il me scrute froidement. Comment peut-il se poser des questions ? Il l'a entendue, comme moi.

– Papa, articule faiblement Charlyne. Laisse Matthew tranquille. Nous allons partir.

Non ! Pourquoi se soumet-elle ? Bordel, pourquoi ne lui dit-elle pas la vérité ? Elle évite soigneusement mon regard interloqué et se met debout. Elle tremble de tout son être.

– Que s’est-il passé, Charlyne ? demande Charles d’une voix blanche.

Elle étreint plus fermement sa robe et j’aperçois un jean sous le tissu satiné. Qu’est-ce qu’il a vu d’elle ?

– Rien. Il ne s’est rien passé.

– Mais enfin, Charles, vous connaissez votre fille, elle m’a aguiché...

– Ça suffit, Brad. Tu ferais mieux d’aller te mettre de la glace sur le visage, je te verrai plus tard.

C’est l’incompréhension la plus totale dans ma tête. L’enfoiré décampe sans se faire prier.

– Tu es certaine qu’il ne s’est rien passé ?

Charlyne opine les yeux fermés et les lèvres pincées. Je bouillonne et mon cœur se brise en comprenant ce qu’il se passe dans sa tête à elle. Elle est terrorisée à l’idée que son père puisse lui reprocher la situation. *C’est toujours ma faute*, m’avait-elle dit le soir de Thanksgiving. Je me lève et la rejoins. Ses yeux brillent. Il faut qu’on sorte d’ici. Je ne tiendrai pas une minute de plus en présence de son père. Elle est vêtue seulement de son jean, aussi j’ôte ma veste de costard, me place devant elle et la passe sur ses épaules. Elle s’empresse de l’enfiler. La robe tombe à nos pieds.

– Charlyne ? l’interpelle doucement sa mère. Raconte à ton père. S’il te plaît.

Je crois que c’est le coup de trop. Charlyne croise mon regard et sa bouche s’anime :

– Tu le sais très bien, maman. Je n’ai pas fait tout ce qu’il a dit. La seule chose dont je suis coupable, c’est d’être strip-teaseuse et d’avoir été démasquée par Brad. Il a reconnu mon tatouage. Il est déjà venu au PinkLady.

Sa voix se brise.

– Oh, chérie...

Au moment où sa mère s’approche, Charlyne lui intime d’un geste de la main de rester éloignée.

– C’est bon, maman. Je me tiendrai à l’écart désormais.

Elle se baisse pour ramasser un sac de sport. Je le lui prends et accroche son bras au mien. Elle tremble de tout son être. Je suis brisé de la voir aussi soumise, aussi ébranlée. Il n’est pas question de Brad mais de l’état dans lequel son père la plonge. Il ne la croit pas, ne la croira jamais. Je réalise pourquoi Charlyne a besoin de l’avis, du regard et de l’amour des autres pour exister. Parce que les seuls qui la mettent en miettes et qui compteraient pour elle seraient ceux de son père. Qu’il lui dise au moins une fois dans sa vie qu’il est fier de ce qu’elle fait. Il ne le fera jamais. Elle le sait. Elle le sait depuis longtemps. Et je réalise surtout à quel point je lui suis essentiel. Mes sarcasmes sont une façon pour elle de dédramatiser tout ce qu’elle a eu l’habitude d’entendre.

– Ne dis pas n’importe quoi, reprend sa mère d’une voix éraillée. Charles, dit quelque chose à ta fille, voyons !

Les yeux rivés sur le sol, les poings serrés au bout de ses bras tendus le long de son corps, il n’accorde pas un regard à sa fille.

– Il n’y a rien à dire. Partez, maintenant.

Mes mâchoires se crispent et je m’accroche fermement aux sangles du sac de sport pour ne pas bondir sur lui. Charlyne me tire par le bras. Je le toise de toute ma hauteur. Cet homme ne vaut pas mieux que les autres. Et je comprends pourquoi Charlyne les déteste tous.

Chapitre 28

Matthew

– Est-ce que ça va ? me demande Charlyne alors que nous dépassons Buckley.

Sa question me fait sortir du noir. Jusqu'à maintenant, je me suis contenté de conduire tout droit, toujours tout droit, les mains cramponnées au volant pour éviter de faire demi-tour. Je bouillonne encore. Je hais son père d'avoir si peu d'estime pour sa parole.

– C'est plutôt à moi de te le demander, tu ne crois pas ?

Elle sourit faiblement et pousse un soupir. Elle ne tremble plus, mais ce doit être le chaos dans son cœur. Je ne sais pas comment je réagirais si mon père, mon oncle ou ma tante prenait le parti de quelqu'un d'autre. Ils ne m'ont jamais reproché la mort de ma femme.

– Je vais bien, finit-elle par dire. Il m'a surprise alors que je me changeais. Tu es arrivé à temps. Il n'a pas eu le temps de faire quoi que ce soit. Merci.

Les réverbères de la route éclairent son visage, comme des stroboscopes dans une boîte de nuit. Ses yeux luisent, son maquillage a coulé. Ses joues sont rouges et ses lèvres humides. Quelques mèches de ses cheveux s'échappent de son chignon et tombent sur son front et dans son cou. J'ai envie de lui dire qu'elle est belle. Mais ce serait déplacé. Au lieu de ça, je l'invite à se blottir contre moi. Je relève mon bras.

– Viens là.

Elle ne se fait pas prier. Elle pose sa tête contre mon torse et remonte ses jambes sur le fauteuil. Ses doigts s'amuse avec les boutons de ma chemise, entre le tissu et ma peau. À chacun de leur passage, une douce chaleur se diffuse dans mon ventre. Elle me détend.

– Tu sais que maintenant je ne t'imaginerai plus en tutu mais en collant rouge avec une cape ?

Un autre aveu ? Je souris, plus pour le message qu'elle vient de me faire passer que pour l'image qu'elle a de moi.

– Super Matthew ?

Elle rit.

– C'est ça !

– Tu ne me verras jamais en collant ! Rien que de savoir qu'à chaque pas mes burnes peuvent

embrasser mes fesses, beurk !

– Waouh ! Tu es d’un romantisme ! se moque-t-elle.

– Ne fais pas la dégoûtée, tu aimes ça.

Je lui sers un clin d’œil qui se veut ravageur.

– Tu as raison.

– Malheureusement, je n’ai pas de super pouvoirs autoguérisseurs.

J’observe mes deux mains. La gauche est recouverte de sang séché. Et ce n’est pas celui de Brad. Mes cicatrices ont littéralement explosé dans la bataille.

– Ça fait mal ?

Un mal de chien.

– Pas plus que ça.

– menteur. (Elle récupère ma main libre sur son flanc et joue avec mes doigts.) Je peux te poser une question ?

Je hoche la tête. Comme si lui dire non l’empêcherait de la poser ! Elle caresse ma paume, remonte mon poignet, redescend le long de mes doigts, puis se fige pour parler :

– Est-ce que tu te comportais de la même manière avec Holly ? (Je me redresse dans mon fauteuil, mes doigts se crispent sur les siens.) Je veux dire, est-ce que tu faisais aussi dans le sarcasme et le cynisme avec elle ?

Jamais.

– Quelques fois.

– Tu mens encore, Matthew.

– Je n’ai plus aucun secret pour toi !

Je feins l’humour, mais cette fois-ci, ça ne prend pas. Charlyne me scrute, les yeux plissés, attendant plus d’explications. *Quand faut y aller, faut y aller...*

– Disons que je sais quand et comment te faire rire, de la même façon que tu sais comment me faire réagir. Tout ça, c’est notre truc à tous les deux. *Seulement* à tous les deux. Je te l’ai dit, tu n’as rien à voir avec Holly.

– Waouh ! Vous deviez vachement rigoler le soir à la maison !

Sa main rejoint sa bouche à la fin de sa phrase. Elle est gênée, son regard tremble.

– Je suis désolée...

Je ne lui en veux pas. Holly n’aimait pas la grossièreté, les blagues débiles et n’aurait jamais

permis que je la dénigre. Mais nous avons nos fous rires. Quelques fois.

Au moment où je hausse les épaules avec désinvolture, son téléphone indique l'arrivée d'un message. Elle se redresse et le récupère dans sa pochette.

– C'est ma mère, m'informe-t-elle.

Je ralentis et jette plusieurs coups d'œil vers elle. Sa bouche s'élargit et ses yeux pétillent. Je sens l'excitation me gagner. *Quoi ? Brad est dans le coma ?!* Bon sang, ce serait le pied !

– Mon père a fait mettre Brad en cellule de dégrisement. Je n'en crois pas mes yeux !

Et moi mes oreilles. Charlyne saute de joie dans la voiture. Je souris naïvement. Avant de partir loin de Seattle, j'aurais au moins réussi quelque chose avec elle.

Elle me saute dessus si brusquement que je manque de perdre le contrôle de la voiture. Je la gronde, mi-amusé, mi-sérieux :

– Charlyne !

Elle n'en tient pas compte et me colle un chaste baiser sur la joue. Elle pétille et respire le bonheur. Mon cœur s'arrête de battre en réalisant ce que je vois. C'est un peu comme si je détenais un coffre-fort rempli d'or sans en avoir la clé pour l'ouvrir. Je pourrais avoir Charlyne, profiter de tout ça, être aimé. *Encore.* Mais je ne m'y autorise pas. Je vais tout gâcher. Sauf si je trouve une solution. Pas ce soir. Demain. Je me le promets. Pour nous.

Nous aurions mis moins d'une heure pour rentrer, si Vic n'avait pas eu un besoin urgent de vomir tous les dix kilomètres. Finalement, à presque quatre heures du matin, après avoir déposé sa coloc, récupéré du linge de rechange et repris la route, nous arrivons enfin au port.

Je suis exténué. Mes muscles sont engourdis et mes brûlures me tiraillent. Pas seulement celles de ma main, celles de mon bras et de ma nuque aussi. Je n'ai pas la force de conduire *Eden* loin du port. Nous resterons amarrés pour la nuit. Ou du moins ce qu'il en reste.

La brise est glaciale, nous ne nous éternisons pas sur le pont et filons directement en cabine. J'allume le chauffage d'appoint en espérant que celui-ci permettra de gagner quelques degrés et fera baisser le taux d'humidité, puis je propose à Charlyne de prendre sa douche. Elle refuse.

– Tu en as plus besoin que moi. Regarde tes mains.

Elle n'a pas tort. Je réfléchis vite. Je ne veux pas prendre le risque de la retrouver une fois de plus endormie dans mon lit. Ce serait de la triche. Je veux qu'elle s'endorme avec moi. Dans mes bras, contre moi. Et bordel, j'ai surtout très envie de finir ce que nous avons commencé près des tomates !

Ici, pas de Mandy, rien ni personne ne pourra nous déranger.

Je me lave vite les mains dans l'évier. Mes écorchures me font serrer les dents. L'eau s'insinue à l'intérieur et me lacère. Je stoppe tout. Je les tamponne sur un chiffon en croisant les doigts pour que ça ne se remette pas à saigner.

- OK. Je vais aller à la douche. Mais d'abord, j'ai besoin d'un verre !
- Un verre ? Si c'est ça ta surprise, nous aurions pu le boire chez toi ! se moque-t-elle.
- Alors ? Partante ?

Elle secoue la tête, laisse ses affaires sur une des banquettes et ôte ses chaussures à talons.

- J'ai plutôt faim.

Elle ouvre le frigo et fait la grimace. Bien entendu, il est vide. Plus pour longtemps. Je sors un paquet de gressins du placard.

- Ça te convient ?

Elle hoche la tête, récupère son en-cas et rejoint la table pour s'asseoir dessus. Je récupère une bière dans le frigo, l'ouvre et bois une gorgée.

- Alors, cette surprise ?

Pour quelqu'un qui n'aime pas ça, je la trouve plutôt curieuse. Le goulot à la bouche, je secoue la tête lentement. Elle ne saura rien. Elle croque dans un gressin. Est-ce que je peux lui dire maintenant qu'elle est belle ? Elle a les jambes croisées. Un de ses pieds couvert d'un collant couleur chair marque la cadence. Sa main en appui derrière elle, elle tire sur ma veste de costard et laisse entrevoir une vue plongeante sur sa poitrine. Elle n'est pas seulement belle. La voir croquer à pleines dents ce gressin est presque érotique.

- C'était quoi ton plan pour te venger ? lui demandé-je.
- C'est sous mon pantalon...
- Donc ton plan était de me faire succomber cette nuit ?

Elle pointe un gressin dans ma direction pour appuyer ses paroles :

- Et de te laisser faire ce que tu veux de moi.

Traduction dans ma tête : la toucher, l'embrasser, la lécher, sans retenue. Pas besoin de sortir les cordages, elle se laissera faire.

Je bois une longue gorgée avant de demander confirmation :

- Pas de limites ?
- Aucune. Dans mon scénario, je te rejoignais sous la douche et tu me déshabillais avec avidité,

pas comme lorsqu'on déballe lentement un cadeau. Non. Tu faisais sauter les boutons de mon jean avec empressement, tu glissais tes doigts dessous, à m'en griffer la peau, pour le faire descendre le long de mes jambes. Puis, à genoux devant moi, tu embrassais l'intérieur de mes cuisses, remontais jusqu'à mon intimité pendant que je tirais sur tes cheveux. Tu jouais avec tes dents, tu faisais glisser tes doigts... Tu vois le truc ?

Bordel. Je m'y vois déjà et ma queue aussi. J'opine :

– Je vois le *truc*.

Je pose ma bière sur le plan de travail de la cuisine. J'ai chaud. Ses lèvres rouges couvrent un nouveau gressin avant d'en croquer un bout. Je déglutis. La salle de bains n'est qu'à deux mètres, mais c'est déjà trop loin. Je veux l'entendre me raconter tout un tas de trucs salaces. C'est ici que je vais la déballer.

– Tu veux un gressin ?

Est-ce que je lui donne l'impression d'avoir faim ? À vrai dire, je comprends. Je la regarde comme si elle était la plus merveilleuse des friandises après un long carême.

– Non. C'est toi que je veux. Invente un scénario dans cette cabine.

Elle décroise ses jambes et me tire par la chemise pour me rapprocher d'elle. La table cogne sur mes cuisses.

– Tu veux que je te dise ce que tu dois faire ?

– Ce que tu veux que je te fasse...

Sans me lâcher des yeux, elle ouvre un bouton de ma veste, la fait glisser sur son épaule et tend sa nuque sur le côté.

– Commence par m'embrasser.

Je m'exécute. Glisse mes doigts dans ses cheveux et m'empare de sa peau. Elle a ce goût merveilleux que je lui connais. Sucré. Je suis comme une abeille qui butine son nectar. Je butine sa clavicule, descends jusqu'à son épaule. Elle gémit.

– Continue.

J'embrasse le haut de sa poitrine toujours recouvert de ma veste.

– Continue quoi ?

Je ne m'en lasse pas, je suis seulement pressé de l'entendre râler, je veux plus. Ses doigts s'agitent sur les autres boutons.

– Caresse-moi.

Sa voix est instable, ses yeux brillants et ses joues rouges, j’y vois son désir pour moi et le reflet de toutes ses pensées érotiques. Je glisse mes doigts sous ma veste et... oh bordel, je m’éloigne juste assez pour contempler ce sur quoi j’ai buté. Un corset en dentelle beige dont les corbeilles sont si petites qu’elles couvrent à peine un tiers de sa poitrine.

– Je croyais que c’était sous ton pantalon ?

Elle se mord la lèvre pour retenir un sourire.

– J’ai menti. Continue.

Sa poitrine se soulève. Ses seins m’appellent. Je les embrasse et les caresse. Ses tétons glissent sous mes doigts et entre mes lèvres. Elle me regarde faire, la bouche ouverte et le souffle court. Je les malmène et les vénère à la fois. Je me fais la même réflexion que d’habitude : ils sont parfaits. Je les aime autant que j’aime le reste de son corps et que j’aime cette fille. Oui. Je l’aime. Et je me fous de demain. Je n’y pense pas. La seule chose importante à cet instant, c’est de lui faire comprendre.

– Ne t’arrête pas, me supplie-t-elle.

Jamais. Je caresse ses flancs maintenus par des armatures, remonte le long de son dos et lui ôte ma veste de costard sans jamais cesser de titiller ses tétons. Je les mords un à un, je l’entends dire qu’elle adore ça pendant que ses doigts se crispent sur mes épaules.

– Je suis trempée, Matt...

Ce nouveau surnom me fait trembler. Cette façon qu’elle a de prononcer le « a », la bouche grande ouverte comme lorsqu’elle jouit, est un feu d’artifice dans ma tête.

– Qu’est-ce que je dois faire ?

– Assure-toi que je ne te mente pas encore une fois. Débarrasse-moi de ce jean.

Je lèche sa peau de ses seins à son cou tout en défaisant les boutons de son jean. *Avec empressement.* Comme elle l’a dit et parce que c’est le cas. Je glisse mes doigts dessous, contourne la dentelle de son corset jusqu’à ses fesses. Nues. Elle se tortille pour m’aider à tirer sur le pantalon, j’éloigne mon bassin sans jamais cesser d’embrasser son cou, sa mâchoire, puis sa bouche. Je libère une de ses jambes, puis la deuxième.

– Regarde-moi, Matt.

Je m’exécute, fébrile.

– Bordel...

Je ne vais jamais pouvoir me retenir de lui faire ce que je veux. Elle est dangereusement

splendide. Son corset se termine sur de délicates pinces retenant des bas couleur chair parsemés de nœuds sur toute leur hauteur, et son bassin est nu de toutes dentelles. Elle n'a pas de culotte. Ma queue pulse devant son indécence.

– Tu es allée au mariage de ta sœur comme ça ?

Elle hoche la tête.

– La serre n'a pas été notre meilleur choix.

Au contraire. Ici, rien n'est pressé et pourtant tout l'est à la fois.

– Tu comptes me laisser me dessécher ?

Bordel non. Je me rue sur sa bouche, appuie un baiser dessus, une main sur sa nuque. Elle rit entre mes lèvres. Pas pour longtemps. Sans qu'elle s'y attende, je rapproche ses fesses de mon bassin. Elle hoquette. Est-ce qu'elle sent comme je la désire ? Je suis dur comme le diamant, pourtant c'est elle ma pierre précieuse. Elle gémit au passage de mes doigts sur son ventre. Je descends jusqu'à son intimité, frôle son clitoris et la pénètre d'un doigt. Elle est fabuleusement trempée. Une flamme croît dans ses iris et sa bouche forme un « o » parfait. J'effectue un va-et-vient. Mon doigt glisse et j'aspire ses râles en l'embrassant.

– Plus vite...

Je lui signifie mon désaccord, ôte ma main de son sexe et m'accroupis devant la table.

– Quel est ton scénario maintenant ?

Elle plaque ses talons contre mon dos et articule :

– Lèche-moi.

À vos ordres... je cale ma tête entre ses cuisses et ma langue entre ses lèvres. Je ne la lèche pas comme elle me le demande, je titille son clitoris et l'entrée de son vagin pour la faire languir. Je caresse ses seins sortis de leur corbeille, effleure leurs pointes durcies. Elle grogne, resserre ses cuisses autour de ma tête. Je n'en peux plus et me relève. Je veux l'entendre grogner dans mon oreille, contre mon torse. Ma queue n'est plus qu'un flux tendu. Je vais exploser si je ne la prends pas maintenant, sur cette table. Je la presse contre moi, embrasse sa mâchoire et défais avec empressement mon pantalon. Je vais faire une putain de connerie, je le sais. Mais l'envie reste plus puissante que l'enjeu. Mon pantalon glisse sur mes jambes et mon pénis tape sur sa cuisse. Je veux sentir sa chaleur autour de moi, apprécier sa profondeur et son humidité. Il faut qu'elle me retienne. Ses doigts glissent sur ma nuque, ses ongles griffent ma peau. Je dois lui dire de m'arrêter. Au lieu de ça, je souffle sur ses seins :

– J'ai tellement envie de toi.

Sa main se faufile entre nous. Elle me saisit et me branle. Je gémis alors qu'elle grogne :

– Matt...

C'est le « a » de trop. Je prends le relais de sa main, frôle son clitoris de mon gland. Il pulse sous les battements acharnés de mon cœur. Je le fais descendre et entre... sans difficulté. Je glisse lentement pour apprécier. Comme je le voulais. Je ne regrette rien. Pour l'instant. Je m'enfonce jusqu'à la butée et empêche mes hanches de repartir. Juste une seconde. Je ferme les yeux, appuyé sur son front. Elle me gronde :

– Matt, ne t'arrête pas !

Et je m'embrase. Une main sous ses fesses, je la pilonne. Elle s'accroche de toutes ses forces à ma nuque, tire mes cheveux, me rend mes baisers. Je la pénètre, encore et encore. Je me demande si cet instant pourrait durer toute une vie. Elle, avec moi, sur mon bateau, nos corps emmêlés, nos souffles et nos gémissements alignés.

Je nous regarde. Ses seins sursautent, elle se cambre, m'offre son cou et se mord la lèvre. Moi non plus, je ne l'oublierai jamais. Elle est timide et téméraire à la fois, fragile et si puissante aussi. Elle ne me doit rien, c'est moi qui lui dois tout. C'est mon phare dans un épais brouillard. Je sais que j'existe seulement quand je suis avec elle. Et ça dépasse largement ce que nous faisons sur ma table.

– Plus fort... demande-t-elle.

Mes jambes faiblissent et les siennes se resserrent autour de mes hanches. J'accélère la cadence, puise dans mes dernières ressources. Elle me fait face et m'offre la vision de son visage pour son orgasme, parce qu'elle sait que ça signifie tellement de choses de le faire. Son sexe se moule autour du mien, mes violents à-coups la font basculer pour de bon. Elle jouit dans un cri guttural qui me fait la rejoindre dans la seconde. Tout se tend et se détend. Je lutte pour ne pas finir sur le sol, tant mes forces me trahissent. Une boule de feu m'incendie le ventre comme le centre d'un volcan en fusion prêt à entrer en éruption. Malgré son orgasme, elle se relève pour s'enfoncer plus profondément. C'est tellement bon. J'ai l'impression de voler à la surface de la mer sans jamais la toucher. J'explose en elle. Elle m'embrasse en tenant mes joues brûlantes entre ses mains, et ma langue se délie dans un grognement :

– Je t'aime, Charlyne.

Chapitre 29

Matthew

– Je t’aime, Charlyne.

Je ne me demande pas ce que j’ai dit, je l’ai crié parce que ça me semblait normal de le faire. Oui. Je l’aime. Elle se fige le temps de faire osciller ses iris bleus entre ma bouche et mes yeux. Son souffle s’écrase sur ma joue, le mien déplace quelques mèches de ses cheveux au-dessus de son oreille. Je suis suspendu à ses lèvres. Elle se racle la gorge puis fronce les sourcils, l’air interloqué :

– Nous n’avons pas mis de capote, fait-elle remarquer.

Quoi ? C’est tout ce qu’elle retient ? Je me tends.

– Je viens de te dire que je t’ai...

Elle suture mes lèvres de ses doigts pour me faire taire. Ils tremblent, brûlants comme nos deux corps. Mon cœur s’acharne, mon souffle est suspendu.

– Je t’ai très bien entendu. Mais quoi, Matthew ? Tu m’aimes et tu vas partir ? Dis-moi le contraire.

Nous en sommes revenus à ça ? Sa sincérité me désarçonne. Je sors un faible « non », tandis que ma queue tressaute dans son vagin. Elle n’est pas d’accord. Mon moi intérieur non plus.

– Alors ne me le dis plus.

Sa demande me crève le cœur, parce que maintenant que je lui ai dit, je voudrais recommencer des milliers de fois. Je soupire :

– Tu veux que je fasse comme si tout ça n’avait été que du sexe ?

Elle remue la tête de gauche à droite, fait glisser ses doigts de ma joue cicatrisée jusqu’à ma nuque et les passe sous ma chemise trempée, les yeux remplis de mélancolie, la bouche étirée dans un faible sourire. Je frissonne.

– Ça ne l’était pas. Ça ne l’est plus depuis longtemps, tu ne crois pas ? Mais je préfère me souvenir de ce que nous venons de faire...

– Et oublier que je t’ai dit que je t’aimais ?

Elle déglutit.

– Ça non plus, je ne l’oublierai pas. C’était merveilleux.

Merveilleux. C’est toujours mieux que son pauvre « bien » de la semaine dernière, et je prends ça pour un « moi aussi » déguisé. Est-ce que ça changerait quelque chose qu’elle me le dise ? Absolument rien. Je croise les doigts derrière son dos et mens :

– OK. Je ne te le dirai plus.

Elle m’offre un sourire extatique avant de m’étreindre. Mon pénis glisse et s’échappe.

– Et donc, nous n’avons pas mis de capote, marmonné-je, joueur, dans ses cheveux.

Le dire me fait réaliser la putain de connerie que nous avons faite. Même si c’était *merveilleux*.

– Ne t’inquiète pas. Je sais où j’en suis dans mon cycle, ça ne devrait pas être un problème.

Est-ce que je me sens soulagé ? Non. Mais je lui fais confiance.

– Trouve-moi un mouchoir, exige-t-elle.

Oh non. J’ai une bien meilleure idée. Je lèche son cou et le mordille tout en finissant d’ôter mes chaussures et mon pantalon. Elle se tortille en gloussant.

– À la douche. Tu as un arrière-goût de salé... la transpiration, peut-être ?

Je la cherche volontairement.

– Salaud. La faute à qui ? Tu m’as fait danser la moitié de la soirée. Et ne me dis pas que ça ne me change pas du quotidien.

Et merde... elle m’a devancé. Elle me gifle le torse et tente de m’enjamber, mais je la retiens fermement. Je la soulève et mets mon plan à exécution. À la douche !

Juste après le décès d’Holly, je ne luttais pas pour m’endormir. Les puissants antalgiques y aidaient beaucoup, je dormais d’un trait, sans faire de rêves. C’était le réveil qui était extrêmement douloureux, il me happait durement vers la réalité : elle était morte. Puis, avec les années, les choses se sont inversées. Si je ne souffrais pas d’insomnies, je cauchemardais toute la nuit. Dernièrement, mes rêves sont devenus... bizarres. Un mélange de ce qu’il s’est passé et de ce que je vis aujourd’hui. Ils concernent uniquement Charlyne, et même si je sais au fond de moi qu’ils sont faux, ils n’en restent pas moins terrorisants.

Charlyne dort paisiblement dans mes bras depuis un bon moment. Sa chaleur sur mon torse, l’odeur de ses cheveux, la douceur de sa peau et le calme de sa respiration pourraient être l’équation parfaite pour m’endormir. Mais je tremble comme une merde à l’idée de fermer les yeux. Pourtant, je

suis épuisé.

Je ne sais pas quelle heure il est, mais l'aurore approche, j'aperçois le ciel à travers le hublot, la nuit a pris une teinte plus claire et quelques chuchotements se font entendre. Les pêcheurs se préparent à sortir du port.

Je prends une grande inspiration et tente lentement de me défaire de l'étreinte de Charlyne. À quoi bon rester à moisir dans ce lit si je suis incapable de m'endormir ? Je vais faire comme les pêcheurs et prendre le large. Je ne cherche pas à m'épuiser plus que je ne le suis déjà, seulement à me changer les idées ! Malheureusement, malgré toute la douceur dont je fais preuve, Charlyne s'agite et finit par se réveiller. Elle se redresse sur un coude et murmure, les yeux à peine ouverts :

– Ça ne va pas ?

Le timbre rauque de sa voix et la marque de mon bras sur sa joue me font sourire. Elle est belle, comme toujours.

– Ne t'inquiète pas pour moi.

Le drap glisse sur son corps alors qu'elle s'étire en bâillant. Elle ne le rattrape pas. Je pense qu'elle a aussi chaud que moi. Mais même si mon corps est en incandescence, je veux être contre elle. Soudain, naviguer devient secondaire.

– Tu as encore fait un cauchemar ?

Alors qu'elle tente de se réinstaller contre moi, je la fais basculer à la renverse, saisis ses mains au-dessus de sa tête et articule :

– Pour ça, il faudrait d'abord s'endormir.

J'effleure son nez de mes lèvres, puis sa joue, jusqu'à son menton. Elle enlace ses doigts dans les miens.

– Et je suppose que tu ne veux pas en parler ?

Elle suppose bien. Je me redresse et prends appui de chaque côté de sa tête.

– Il n'y a rien à dire.

– Qu'est-ce qui pourrait t'aider ?

Que tu me promettes de ne jamais quitter ce bateau.

– Que tu me fasses un strip-tease ?

– Fourre-toi le doigt dans l'œil !

Je l'ignore :

– Hmm, je verrais pourtant bien tes seins onduler, passer et repasser devant mes yeux, tel le pendule d’un hypnotiseur !

Je les embrasse à tour de rôle. Il ne manquerait plus que l’un des deux soit jaloux ! Elle glousse et m’enveloppe de ses bras. Je me laisse faire et niche ma tête dans son cou. Elle sent mon gel douche, son cœur bat contre mon oreille. Je suis si bien... Je ferme les yeux.

– Oh, si j’avais le pouvoir de t’hypnotiser, je te demanderais un tas de trucs... comme : qu’est-ce qui te tracasse, par exemple ?

Je soupire et marmonne :

– J’ai dit que je ne voulais pas parler de mes cauchemars.

Les ongles de ses doigts plantés dans mes cheveux raclent délicatement mon crâne. Est-ce qu’un homme peut ronronner ? Les bruits qui s’échappent de ma gorge y ressemblent. Je suis sur un petit nuage...

– Tu n’es pas obligé de me les raconter. Mais les rêves ont souvent une signification particulière. Essaie de comprendre ce qui te fait peur.

Et mon nuage part en fumée ! Je m’écrase sur le bitume. Je grogne dans son cou. J’ai envie de lui dire que c’est une emmerdeuse ! Mais je me rappelle trop bien notre dernière vraie dispute et ses paroles : j’évite toujours les questions.

– Laisse-moi réfléchir deux minutes...

Je soupire et autorise ma tête à entrevoir les images de mon cauchemar de la veille. Mon cœur bat à me rompre la poitrine et chaque inspiration devient plus difficile. J’ai l’impression d’étouffer dans les flammes. Charlyne m’appelle, sa voix me paraît lointaine, pourtant je suis certain de la distinguer dans l’épais nuage de fumée. Charlyne tousse et suffoque alors que je cours sans jamais avancer, je jette un regard derrière moi, je suis enchaîné à un bateau et, le temps d’essayer de me libérer, je ne la vois plus. Elle a disparu.

Je prends une grande inspiration dans ses cheveux, ma bouche est sèche et mes mains moites. Ma poitrine est aussi douloureuse qu’à mon réveil il y a cinq ans. C’est incompréhensible. À quel moment cette fille a-t-elle pris tant de place dans mon cœur ? Au point de remettre en question toute ma piètre existence ? Au point de me dire que le bonheur c’est peut-être simplement *ça* : ce nous ? Je ne sais pas, mais c’est là.

– Je suis terrorisé à l’idée de te perdre, toi aussi.

Mon aveu ressemble à un souffle inaudible. Je doute même qu’elle ait pu m’entendre, jusqu’à ce qu’elle réponde :

– Matthew, est-ce que je suis avec toi, là, maintenant ?

Je soupire. Oui. Maintenant, mais plus pour longtemps. Elle agite son épaule pour me faire réagir. Je hoche la tête sans jamais quitter ma niche. Une main caresse mon dos, l'autre remonte le long de mon bras au-dessus de sa tête. Face à mon mutisme, elle reprend :

– Est-ce que j'ai pris la fuite, tout à l'heure ?

Non, mais sa réponse concernait la nudité de ma queue !

– Tu dors ? demande-t-elle.

Je marmonne un oui.

– Moi qui comptais jouer le pendule avec mes seins... Tant pis.

Elle agite ses épaules avec désinvolture tandis que j'imagine déjà sa poitrine en train de tourner en rond au-dessus de ma tête. *Oui, de nombreux seins de Charlyne volant dans les airs... le pied !*

– Matt ?

Tiens, il n'est plus question de Matthew. Adieu, tétons tendus ! Je me redresse, un sourcil en l'air. Elle se mord la lèvre, l'air gêné, et évite mon regard.

– Est-ce que tu peux me redire une dernière fois ce que je t'ai demandé de taire ?

Qu'elle aille au diable ! Je le lui dirai par surprise au moment propice. Parce que tout le monde sait à quel point j'aime la provoquer. J'affiche un sourire moqueur.

– C'était quoi, ta réplique, tout à l'heure ? (Je fais mine de réfléchir.) Ah oui ! Fourre-toi le doigt dans l'œil !

Mon affront a mis ses joues en feu, elle tente de me repousser. Je ris face à sa colère. C'était trop facile !

– Tu n'es qu'une espèce de...

Je l'embrasse pour la faire taire. Son corps se détend sous mon torse. Ses doigts reprennent leurs caresses sur mon dos.

– De quoi, Charlyne ? De connard ? Change de réplique...

J'attrape sa lèvre entre mes dents, elle grogne et me plante ses ongles directement dans les omoplates.

– Non ! J'allais dire : de sale prétentieux à l'ego surdimensionné !

Je suis pris d'un fou rire. Et voir ses yeux chercher quelque chose sur ma joue brûlée n'arrange rien.

– Je ne le nie pas ! Et j'adore encore plus quand c'est toi qui le dis !

Elle lève les yeux au ciel.

– À quelle heure elle commence, ta surprise ? Parce qu'il fait déjà jour, et si tu comptes me ramener avant que je prenne mon service, il va peut-être falloir t'activer à dormir une heure ou deux.

Elle prend son air boudeur et ça me fait littéralement craquer. Pour m'empêcher de parler, je l'embrasse. Encore. Oui, encore une fois. Puis une autre. Je voulais faire un baiser bref et innocent, mais il semble plus profond. Il s'éternise comme ma pensée. Et si je la séquestrais ? J'ai, disons... au moins une trentaine de cordes qui ne servent à rien sur *Eden*.

– À quelle heure tu commences ? demandé-je.

L'air songeur, ses mains descendent le long de ma colonne vertébrale, se plaquent sur mes lombaires. C'est une délicieuse torture qui me fait dresser l'échine. Et pas seulement... ma queue se réveille contre sa cuisse. Je me décale pour ne pas passer pour un jeune adolescent en rut.

Finalement, elle lance :

– En un an et demi, j'ai été malade une seule fois, je peux simuler une grippe intestinale et ne pas aller travailler...

– À cause des *tomates* du jardin de ta mère ?

Elle glousse et ses seins valsent sous mon torse.

– Par exemple, oui !

– Ce qui voudrait dire que je te garderai ici jusqu'au lundi ?

Elle secoue la tête.

– Je dois quand même rentrer ce soir. J'ai des trucs à faire. Sauf si tu possèdes une connexion Internet et un ordinateur sur ton bateau ?

Dans ma tête, je *checke* : ordinateur portable ? Dans le tiroir du coin bureau. Internet ? Maintenant que j'ai un téléphone dernier cri – avec la photo de Charlyne en fond d'écran – il doit pouvoir servir de modem.

Ma bouche s'étire dans un sourire confiant.

– Ça peut s'arranger...

Une odeur de café me réveille lentement. J’ouvre les yeux un à un, c’est difficile, le soleil inonde la cabine à m’en brûler la rétine. Les pieds empêtrés dans les draps, les bras emmêlés dans ma taie d’oreiller, je me retourne difficilement et découvre, à mon grand dam, que le reste de la couchette est vide. Je suis seul. Les draps sont glacés à côté de moi. J’attrape son oreiller et me le fous sur le visage. Je respire. Plusieurs fois. Il a l’odeur de ses cheveux, un délicat parfum de rose. J’ai soudain envie de me rendormir afin que ce soit elle qui me réveille. Ne serait-ce pas merveilleux ? Elle toucherait du bout du doigt mon pubis, remonterait la ligne sombre de mes abdominaux, passerait entre mes pectoraux pour arriver jusqu’à mon cou où mon artère lui murmurerait à quel point j’aime ça...

La porte de la cabine me ramène à la réalité.

– Enfin réveillé ? lance Charlyne.

Non, je dors, ça ne se voit pas ? Je ne bouge pas d’un iota. J’entends le bruit d’un sac en papier, le frottement d’un tissu, l’écho brutal de ses talons sur le sol, puis le délicat feulement de ses pieds nus sur le bois.

– Réveille-toi, Superman, je nous ai acheté de quoi faire une salade, des pommes, et de la glace au chocolat. Il est déjà plus de quinze heures !

Quinze heures ? Waouh. J’ai donc dormi presque neuf heures d’affilée sans mauvais rêves.

Le froid saisit mon visage, Charlyne m’a arraché son oreiller.

Je lui souris et demande :

– *Superman ?*

Je la dévore des yeux. Elle a laissé ses cheveux détachés, aujourd’hui. Ses pommettes rouges me rappellent nos ébats de la nuit, ses iris ont regagné leur éclat. Elle est belle. Même avec un pull beige dix fois trop grand pour elle et un oreiller en guise de projectile... je me le reçois en pleine tête alors qu’elle articule :

– Ou Connard, selon ton bon vouloir... Lève tes fesses !

– Je ne te connaissais pas si sauvage.

– J’en ai surtout marre de te regarder dormir !

Ses mots cheminent jusqu’à ma tête. Elle m’a observé ? Pendant combien de temps ? Je ne sais pas si je dois sourire devant son aveu ou rouler des yeux face à ses gamineries.

– Ça fait longtemps que tu es levée ? demandé-je finalement.

Je me redresse et m’assois au bord du lit. Nos habits de la veille traînent encore sur le sol, ma chemise près de la salle de bains, ma veste de costard en boule sur la table.

– Au moins deux heures.

Menteuse. Charlyne est comme moi, elle ne supporte pas le désordre. Elle n’aurait jamais tenu autant de temps assise ou debout à me regarder sans rien ranger.

Mes yeux reviennent à elle, les siens se détournent de mon torse avec rapidité. Gênée que je puisse la surprendre, elle se retourne maladroitement vers le sac de courses. Elle le déballe sur le plan de travail de la cuisine tout en demandant :

– Tu as bien dormi ?

– Je t’ai vue...

Sa main a un raté. La salade verte tressaute au bout de son bras. Elle se ressaisit et se redresse, son cul se tend dans son jean.

– Je t’ai déjà dit à quel point ça devrait être interdit d’avoir un corps si merveilleux ? Ou plutôt que tu le serais encore plus si tu n’étais pas aussi con ! Je t’ai regardé, et alors ? Tu ne l’as jamais fait, peut-être ?

Elle n’a pas tort. En revanche, je suis certain qu’elle aime lorsque je joue au con. Je me lève et lui tape sur les fesses.

– Je vais prendre une douche.

Après une douche glacée, j’observe Charlyne cuisiner en buvant rapidement un mug de café. Puis je me dirige sur le pont arrière, défais la petite voile, remonte l’ancre, retire le cordage d’amarrage et sort *Eden* du port.

Plus nous prenons de la vitesse, plus la brise s’intensifie. Elle fouette mon visage, s’accroche à mes cicatrices, c’est presque un supplice. Je me cramponne fermement à la barre et me concentre sur la sensation du bois sous mes doigts, sur mes autres sens. Les vagues claquent sur la coque, le fond de l’air est glacial, mais ça sent bon. Je respire profondément. Cette immensité, cette pureté et ce calme m’inspirent. Charlyne me rejoint au moment où nous remontons la baie de Seattle. Depuis l’entrée de la cabine, elle jette un rapide coup d’œil au paysage – sur sa gauche, la côte clairsemée de villas de milliardaires, et sur sa droite l’eau qui s’étend à perte de vue sous un soleil descendant. Son visage se fend d’un sourire avant de me regarder.

– C’était ça ta surprise ?

Je secoue la tête et lui intime de s’approcher. Elle grimace en comprenant mes intentions. *Oui ma chère, tu vas naviguer.* Elle me rejoint d’un pas hésitant. Je la fais se placer entre la barre et moi. Quelques mèches de ses cheveux frôlent ma joue brûlée puis s’y collent. Je les laisse, ils forment un parfait barrage contre le vent.

– Place tes mains sous les miennes.

Elle s'exécute. Ses doigts tremblent et sont gelés. L'appréhension ? Le froid ? Je me blottis contre elle et lui murmure de me laisser faire, de suivre mes gestes, de fermer les yeux.

Petit à petit, sa poitrine se soulève plus calmement sous son pull beige, ses doigts se détendent sous mes mains, et sa tête se blottit contre mon épaule. Je souris comme un con et embrasse son crâne. Je ne sais pas si c'était une bonne idée de faire ça, mais le sentiment profond que me procure sa présence sur ce bateau est aussi bon que ce que nous avons fait sur la table de la cabine cette nuit. *Ouais. C'est comme un orgasme de sensations.* Ses doigts fragiles sous mes grosses mains, son buste fin au creux de mon torse, ses fesses plaquées contre mon bassin, son visage serein blotti contre mon menton, son odeur. J'ai le sentiment de la posséder d'une manière plus spirituelle.

– Ouvre les yeux, maintenant.

Mes mains relâchent leur emprise. Lentement, pour ne pas l'effrayer. Mon sang bouillonne quand je vois son visage s'éclairer. Je suis certain qu'elle se retient de sauter de joie. Elle aime ça. Ça se voit. Ses yeux brillent, sa bouche affiche un sourire extatique dont elle a du mal à se défaire et son corps trépigne.

– Ne quitte jamais la barre. Jamais. C'est lourd, le moindre mouvement à droite ou à gauche nous fera tourner. Tu as compris ?

Elle hoche la tête, mais, sitôt que je m'éloigne de son corps, elle s'affole :

– Ne me laisse pas seule.

Ses paroles me renvoient dans mon lit, vendredi soir. Elle ne se rend même pas compte du chamboulement qu'une simple phrase peut provoquer dans ma tête. J'ai l'impression que mes neurones s'entrechoquent. Je me colle contre son dos, glisse mes mains sur son ventre par-dessous son pull. Là, à cet instant, je peux accéder à sa demande. Je la rassure et embrasse le coin de ses lèvres. Elle reste imperturbable ; les yeux fixés sur l'horizon, les doigts cramponnés au bois, elle s'extasie :

– C'est génial !

Finalement, ce n'était pas l'idée du siècle. Je voulais qu'elle comprenne ce que ce bateau représentait pour moi. Mission accomplie. Mais maintenant, moi, je n'arriverai plus à me défaire de cette image d'elle, heureuse et pleine de vie, un gouvernail entre les mains.

Je suis un putain de gars foutu.

Foutument amoureux, foutument connard, foutument fuyard, foutument vivant et foutument terrorisé.

– Ça suffit pour aujourd'hui, voleuse. J'ai faim.

– Pourquoi faut-il que les choses merveilleuses durent si peu de temps, avec toi ? râle-t-elle.

– Ce n'est pas ce que tu disais hier soir.

Je me demande s'il fait trop froid pour la baiser sur le pont avant. Pour la punir et pour la contredire. Tandis que je reprends les rênes, j'imagine sa peau laiteuse contrastant avec le bois bleu, la forme de sa bouche quand je m'enfoncerai en elle et ses jambes tremblant autour de mes hanches.

Ouais. Je suis foutu.

Je laisse mes fantasmes au placard et reviens sur Terre pour courir ranger les voiles et jeter l'ancre. Le soleil commence à s'étirer derrière l'horizon, nous devons être rentrés au port avant la nuit. Pas le temps de la baiser en pleine mer, juste assez pour manger.

Chapitre 30

Matthew

Mes filets de pêche sont parfaits. Simple vérification pour le grand départ. À la lumière d'un lampadaire sur le quai, je les plie avec application et les range afin de pouvoir les déployer sans problème, une fois en mer, entre deux ports. Tandis que Charlyne travaille sur mon ordi depuis maintenant une heure, je continue mon inspection. Les panneaux solaires sont opérationnels, je ferai recharger les ballons d'eau demain après notre départ, la coque n'a pas de dégâts, mes voiles sont quasi neuves, mes placards contiennent assez de conserves pour tenir un mois sans faire d'escale et mon vieux GPS ainsi que mon sondeur sont fonctionnels.

J'ai l'impression de ressembler à un gamin à l'approche des fêtes de Noël. Elle est là, l'excitation tant attendue qui me conforte dans mon choix. Je dois simplement proposer un deal à Charlyne.

Alors que je pénètre dans la cabine, elle se précipite sur l'écran de l'ordinateur pour le fermer.

– J'ai fini, lance-t-elle.

Je la dévisage, légèrement dubitatif. Elle se lève de la banquette et va le ranger dans le tiroir de mon bureau.

– Les pizzas arrivent dans combien de temps ? demande-t-elle.

Elle me rend mon téléphone. Je désactive le modem et constate qu'il est presque vingt et une heures. Je le glisse dans ma poche arrière.

– Elles ne devraient pas tarder.

Je rejoins la salle de bains. J'ai les mains noircies par la graisse. Le corset de Charlyne sèche encore sur le repose-serviette et ses porte-jarretelles pendent dans la cabine de douche. Face à la réalité, je déglutis : elle a marqué chaque parcelle de ce bateau. J'ai des images plein la tête qui défilent à la manière d'une pellicule devant mes yeux. Sur la table hier soir, dans la couchette et sur le pont avant la semaine dernière, dans cette cabine de douche, devant la barre de gouvernail. *Et merde*. Il faut que je trouve une solution.

J'ouvre le robinet d'eau et me savonne les mains. Je lance, pour me changer les idées :

– Tu faisais quoi sur l'ordi ?

Silence radio. Je passe la tête dans l'embrasement de la porte. Elle range dans son sac de sport le pull qu'elle tenait à bout de bras et en sort un T-shirt. Je l'interpelle, tout en continuant de la mater.

Elle est de dos. Avec son chignon sur le haut de sa tête, elle donne l'impression que toute la lumière de la cabine est captée par sa peau. Une autre pellicule se fabrique. La cambrure de ses reins, la naissance de ses fesses ô combien magnifiques. Je bave.

– Rien de particulier, répond-elle en enfilant son tricot.

Fin du spectacle, son dos s'efface. Je grimace au contact du savon sur mes cicatrices rouvertes, me rince rapidement les mains et la gronde :

– Charlyne, ton *rien de particulier* t'a pris une heure de ton temps ?

Elle se retourne en roulant des yeux. *Jésus Marie Joseph, ce T-shirt est une damnation.* Il doit couvrir à peine trois centimètres carrés de son buste. Il s'arrête au-dessus de son nombril, une épaule sort d'un côté de la large encolure et j'aperçois ses tétons bruns sous le fin tissu blanc. Ma conscience me fout un coup de pied au cul. Il faut que je lui dise. Il faut que je lui demande de tout quitter et de partir avec moi.

Au moment où je la rejoins, elle grimpe sur le plan de travail de la cuisine pour s'asseoir.

– J'ai envoyé un mail à Juilliard pour qu'ils transmettent mon dossier scolaire à l'université de Seattle, explique-t-elle. Je n'étais pas mauvaise à l'école. Avec un peu de chance, j'aurai assez de crédits pour prendre l'année en cours de route et commencer dès la semaine prochaine.

J'ai un infime mouvement de recul. *Je ne peux rien lui demander.* J'ai laissé filer ma chance. Elle va reprendre ses études ; elle reprend sa vie en main. Et Dieu sait à quel point c'est important que la décision vienne d'elle. C'est une façon de se libérer de son père, de se reconstruire, de guérir de lui. Mon cœur se fissure alors que je devrais simplement être heureux pour Charlyne. *Elle va vivre.*

– Tu comptes faire quoi ?

Mon ton me trahit, elle me sonde et j'ai la sensation qu'elle aurait voulu que je lui demande autre chose. J'ouvre le frigo et en sors une bière. Je ne sais pas ce qui me fait le plus mal : savoir qu'elle ne partira pas avec moi, ou qu'elle arrive à passer à autre chose aussi facilement.

– Institutrice, murmure-t-elle, sceptique.

Les sourcils froncés et la bouche pincée, elle m'étudie. Encore. J'ouvre ma bière et la porte à mes lèvres. Il faut que je me ressaisisse. Et si je reportais mon voyage ? Non. Je l'avais fait pour Holly avant notre mariage, et tout le monde sait où ça m'a mené. Et surtout, je n'ai qu'à y penser pour culpabiliser : elle serait décédée pour rien. Reporter, c'est accepter qu'on se soit disputé sans raison la veille de l'incendie.

– Tu vas continuer à danser ? demandé-je.

Elle hoche la tête pour appuyer ses mots :

– Jamais je ne cesserai de danser, Matthew.

Les choses sont claires.

– Comment vas-tu jongler entre le club et les cours ?

– Je n’ai pas tellement le choix. Je trouverai un arrangement avec mon patron. Il ne pourra pas éternellement venger son neveu.

Elle saute du plan de travail et récupère une bière dans le frigo. Au même moment, mon téléphone sonne : le livreur de pizza est là. Je file le rejoindre sur le pont, le paie, réceptionne notre repas et redescends dans la cabine.

Charlyne a eu le temps de dresser le couvert, elle m’attend, assise sur la banquette. Je dépose nos deux pizzas sur la table. Inconsciemment, je prends place à ses côtés et récupère mon assiette en face de la sienne.

– Parlons sérieusement, maintenant, lance-t-elle en ouvrant une des boîtes en carton.

Et je regrette de ne pas avoir été un peu plus conscient...

– Ce n’est pas ce que nous faisons ?

Tout en ouvrant la deuxième boîte, elle roule des yeux.

– Je veux parler de ton départ. Fromage, ça te va ?

Je hoche la tête. Elle me sert.

– C’est très simple. Je grimperai sur ce bateau avec une valise, je remonterai la baie de Seattle comme nous l’avons fait tout à l’heure, puis je suivrai la route de Juan de Fuca et ferai ma première escale dans le Pacifique.

Je croque un morceau de pizza et rajoute, la bouche pleine :

– À Tahiti, pour être exact.

– J’ai dit *sérieusement*, Matthew. Pas de sarcasme.

Mais bon sang, que veut-elle savoir ? Je lui lance, exaspéré :

– Mais c’est ce que je ferai, Charlyne !

Elle détourne la tête en poussant un profond soupir. Cette discussion peut bien être aussi sérieuse qu’elle le veut, c’est ce qu’il va se passer. Je vais partir, elle va continuer à danser, des tas de gars la relanceront, quelques-uns se branleront en repensant à elle – j’en ferai certainement partie – et elle trouvera assurément quelqu’un de bien sur le campus. Fin de l’histoire.

– Quand ? Quand est-ce que tu pars ?

De manière irréfléchie, je tonne :

– Mercredi.

– OK.

Je la regarde croquer un morceau de sa pizza comme si de rien n'était et la colère me gagne. Soit elle est sourde, soit elle s'en fout royalement.

– Je viens une nouvelle fois d'avancer la date de mon départ de quelques jours, et ça n'a pas l'air de te déranger, je lui reproche.

Sa pizza tombe violemment dans son assiette. Je peux me rassurer, elle n'est pas sourde ; en revanche, son regard noir me fait frémir. Comment ai-je pu croire une seule seconde qu'elle s'en foutait !

– Et qu'est-ce que tu voudrais que je te dise ? De rester avec moi ? De ne jamais partir ? Je ne le ferai pas. Si c'est vraiment ce que tu souhaites, fais-le. Je n'ai pas à te retenir ici.

Elle m'a piqué au vif, et je me sens *presque* obligé de répliquer :

– Comme je n'ai pas à te dire d'arrêter ton job.

– Tu ne peux pas t'empêcher de... remettre ça sur le tapis... Est-ce un si gros problème pour toi ?

Pas du tout, puisque ce n'est pas le club le problème, mais son ex-petit ami et son patron. Et aussi les hommes qui peuvent la voir... OK, je me mens à moi-même. Je soupire :

– C'en est un.

– Et alors, quoi ? Tu vas me faire du chantage ?... Du style : si j'arrête le PinkLady, tu ne partiras pas ?

Ses yeux me défient. La vérité, c'est que je serais capable d'accepter ce qu'elle avance, comme je serais prêt à mettre les voiles ce soir pour arrêter de me torturer l'esprit. Je n'oublie pas mon but. Je veux faire ce voyage. J'en ai besoin. Pour m'affranchir d'Holly, de notre dispute qui lui a coûté la vie. Je dis n'importe quoi, j'en ai besoin parce que c'est ce que j'ai toujours voulu faire...

– Non. Le deal, c'est que tu m'attendes.

Je reste suspendu à ses lèvres. Ma bouche s'assèche et mon cœur palpite. *Voilà, c'est dit !* Au pire, elle sera encore plus en colère – et certainement plus belle – et je me recevrai la claque de ma vie. Mais sa main reste bien sagement posée sur la table et elle se met à rire.

– Tu es vraiment le plus gros connard que je connaisse ! s'esclaffe-t-elle.

Bordel, elle rit et elle n'a pas encore dit non ! Aurais-je sauté un épisode ?

– Tu as oublié *merveilleux*, je marmonne.

Elle se ressaisit et récupère sa pizza.

– Est-ce que tu te rends compte de ce que tu me demandes ?

Elle croque un morceau, ses iris bleus plongés dans les miens. Je repense aux gressins, à ses lèvres et ses râles dans ma bouche hier soir. Je déglutis.

– Ce n'est pas une demande en mariage.

Je repousse mon assiette. Je ne sais pas trop si ça vient de cette discussion sérieuse ou de la proximité de Charlyne, mais je n'ai plus faim.

– Non, mais en gros, à chaque fois que je me ferai draguer, je serai obligée de dire : « Je suis désolée mais j'ai un petit ami, il est parti faire le tour du monde en bateau et se taper quelques Tahitiennes ! ». ».

Je préfère oublier ce qu'elle vient de dire. Je ne me rappelle que deux mots : draguer, petit ami, et c'est déjà bien assez. Je réitère ma demande :

– Alors ? Deal ou pas deal ?

Un long silence s'installe et elle soupire, longuement. Sa réflexion me semble durer des heures.

– Qu'importe ma réponse, je suis certaine que tu ne reviendras pas.

Je me penche sur elle alors qu'elle tente de croquer un morceau de pizza et j'articule :

– Je reviendrai.

– Je t'accorde un an, Matthew Lewis.

J'ôte sa pizza de ses mains et la fais tomber dans son assiette. Passons aux choses *sérieuses*. Elle relève un sourcil, moitié joueuse, moitié méprisante. Je grimpe à genoux sur la banquette, crochète l'anse de son jean et l'oblige à se tourner vers moi. Elle enjambe ma tête.

– Dans un an, tu me supplieras de te faire jouir avec ma langue.

J'écarte ses cuisses et fais basculer son bassin. Son ventre se dévoile. J'embrasse son nombril, longe le trait fin de ses obliques, je remonte son mini T-shirt, caresse le pli sous son sein avec ma langue et... son doigt se plaque sous mon menton et me force à relever la tête. *Adieu, montagnes de l'Olympe*. Elle me dévisage, le regard noir, et plante un ongle bien centré sur mon torse :

– Si dans un an tu n'es pas revenu, je te promets de te retrouver, de t'arracher les couilles et de les donner à manger à Pikachu.

Quand je disais que j'étais foutu...

Bordel, ce rêve est juste merveilleux.

Charlyne, ma queue entre ses lèvres, faisant glisser sa langue le long de ma veine gonflée, jouant avec ses dents sur ma verge. Mon corps frémit à l'infini sous ses râles. J'ai l'impression que cette chaleur et cette humidité qui m'englobent, cette main délicate sur ma hanche sont réelles. Si je ne me réveille pas, je risque de tacher les draps. Mais ce rêve est trop bon pour que je m'en soucie.

– Ah... Charlyne, je grogne.

M'entendre me pousse à me réveiller. J'ouvre lentement les paupières, le soleil qui pénètre dans la cabine me permet d'y voir juste assez. La chaleur sur ma queue reste constante, envoûtante. J'incline la tête pour regarder vers le bas et découvre avec effarement que ce n'est pas un putain de rêve. Je vois la chevelure brune de Charlyne entre mes jambes, et cette satanée bouche autour de mon membre qui monte et qui descend.

Sa langue tourbillonne, ses dents me torturent, je ne sais pas combien de temps je vais tenir mais c'est juste parfait. Je ne pense pas à notre deal débile, je ne pense pas à mon départ, je pense seulement que je pourrais être réveillé de cette manière des milliers de fois. J'aurais beau fantasmer, l'imaginer, en rêver, rien ne sera plus merveilleux que sa bouche à cet instant.

L'humidité me quitte amèrement et le froid saisit ma queue. Comment a-t-elle pu se réveiller et se dire soudainement : « Ah tiens, et si je faisais une pipe à mon voisin de couchette » ?

– Dis-moi encore une fois que tu m'aimes, Matt.

Sa voix éraillée me fait vibrer. Bon sang, cette fille me tient par les couilles. Au sens propre comme au sens figuré. Sa langue les caresse, elle en saisit une entre ses lèvres et la suce délicatement. Là où ma peau est si fine et si sensible que cela n'en est que plus excitant. Personne ne m'a jamais fait ça. C'est perturbant et sensationnel à la fois. Je capitule, la voix rauque :

– Je t'aime, Charlyne.

Sa langue laisse un tracé. Elle remonte délicieusement jusqu'à ma verge, puis s'agite dessus. J'essaie de me souvenir de cette nuit. C'est le néant. Pas de cauchemars, pas de rêves, juste une nuit parfaite dans ses bras.

Je glisse mes doigts dans ses cheveux, accompagne ses mouvements. Une autre pellicule se profile dans ma tête : ses yeux s'amarrant aux miens de la même manière qu'une ancre dans le sable fin et ses lèvres recouvrant mon membre. Ses mains s'activent, sa bouche se fait plus ferme. Je suis à la limite de l'explosion. Je me redresse et l'invite à venir sur moi. Instinctivement, elle s'assoit sur mes cuisses et enroule ses jambes autour de mon bassin. Elle frémit au passage de mes doigts dans son

dos, et moi, je pousse un rôle au contact de ses tétons fermes et durs qui frôlent mon torse.

Elle m'embrasse furtivement, se penche sur le côté pour récupérer un préservatif dans le tiroir de chevet. Je la laisse faire : elle ne mène jamais la barque, ça changera, pour une fois. Ses yeux dans les miens, elle déroule la protection sur ma queue. Je suis pétrifié par sa sensualité. Je voudrais qu'elle prenne toutes les décisions à ma place. Ce voyage, nous, notre avenir, refuser le deal.

– Bordel, Charlyne, si tu savais...

Ma phrase reste en suspens, j'ai failli lui dire à quel point je désire qu'elle reste avec moi.

Elle caresse ma nuque, pose ses mains sur mes épaules et demande :

– Si je savais quoi, Matt ?

Elle se dresse au-dessus de moi et se glisse sur mon membre. Lentement. Trop lentement. Jusqu'à la garde. La bouche ouverte, les lèvres luisantes, le regard ardent. Je lutte pour ne pas trembler tant la voir aussi belle et l'avoir autour de moi me bouleverse. Cette fille me rend fou. Elle est l'unique rayon de soleil dans une pièce noire. Je ne vois qu'elle.

– Matt ? Qu'est-ce que je dois savoir ?

Elle s'agite, fait onduler son bassin de haut en bas, calmement, ses doigts accrochés à mes cheveux. Je veux qu'elle aille plus vite, tout comme je veux que ce moment dure. Je murmure dans son cou pour la taquiner :

– Si tu savais t'y prendre, ce serait encore mieux.

– Connard. Dis-moi la vérité.

La vérité reviendrait à lui demander de me choisir moi, plutôt que son avenir. Et je ne veux pas qu'elle ait de choix à faire.

– Si tu savais à quel point... j'ai rêvé de ta bouche sur ma queue.

Elle rit un instant. Ce n'est pas un mensonge. J'embrasse son épaule, fixe mes doigts sur ses hanches, accentue ses mouvements. Elle grogne quelques bribes de phrases, la tête rejetée en arrière.

– Encore... plus loin... ne t'arrête pas...

Ses seins oscillent, je les lèche, les empoigne. Eux aussi me rendent fou ! Ses mouvements deviennent plus rapides et sa bouche revient vers moi. Elle glisse sur moi, nos deux corps s'emboîtent à la perfection. Je l'entends encore dire tout un tas de trucs. Elle me confie qu'elle se touchera en pensant à moi, en imaginant ma langue s'introduire entre ses lèvres et titiller son clitoris, qu'elle imitera les va-et-vient de mon sexe avec ses doigts. La chaleur me gagne un peu plus à chacun de ses mots. Ils ne sont pas seulement cochons, ils signifient qu'elle ne pensera qu'à moi.

Son bassin fait de petits cercles, c'est exquis. Si exquis que je me laisse tomber sur le dos. Au-delà de la chaleur et de la pression de son vagin, son image est saisissante. La lumière au reflet de bois d'ébène donne une teinte châtain à ses cheveux. Ils caressent mes cuisses lorsqu'elle se cambre, ondulent sur ses épaules lorsqu'elle me regarde. Ses yeux sont d'un bleu profond, ils me racontent tout ce qu'elle tait. Je lui dis d'une voix chancelante :

– Je t'aime, Charlyne.

Ça la fait sourire, elle accélère la cadence. J'ai l'impression qu'elle atteint un point de non-retour. La pression augmente autour de ma queue et ses cuisses se resserrent. Elle murmure :

– Je vais jouir, Matt.

J'agrippe ses mains et les place au-dessus de ma tête, puis me plaque contre ses fesses. Je les serre, fort, et pense aux traces que je laisserai. Je l'aide dans ses mouvements, accélère la cadence et m'enfonce toujours plus loin. Sa respiration se fait si courte que sa bouche reste entrouverte, puis elle murmure mon nom, m'invite à la rejoindre. Il ne m'en faut pas plus. La pression est à son paroxysme, ses spasmes me font basculer vers l'inévitable. J'explose à mon tour en elle.

Elle se laisse choir sur moi. Ses cheveux se collent à ma joue, nos poitrines glissent entre elles, nous sommes transpirants et pourtant, je suis certain qu'il n'y a rien de plus beau à ce moment-là que nos deux corps pantelants. Le silence n'est brisé que par nos souffles et le bruit des vagues sur la coque d'*Eden*. Je suis incapable de parler, j'ai envie qu'elle reste ainsi, blottie dans mes bras, pour toujours. Et pourtant, il faut que je lui dise. Ou plutôt que je lui propose de partir avec moi. Je m'en voudrais de ne pas l'avoir fait. Il n'y aurait plus de deal, il y aurait simplement ce nous. C'est elle qui brise le silence :

– Je crois que si je devais inventer un mot plus fort que le manque, je l'appellerais Matthew.

Ses mots ne font que conforter mes pensées. Mais au moment où j'ouvre ma bouche pour parler, son téléphone sonne. Elle se redresse instantanément et se précipite dessus. Le froid me saisit, je m'assois au bord du lit tout en demandant :

– Qui est-ce ?

– Numéro masqué.

Elle répond. Je me débarrasse de ma capote et tente de prendre la direction de la salle de bains, mais Charlyne me chipe la place et me claque la porte au nez, un sourire extatique sur les lèvres. Je l'insulte tout en entendant quelques bribes de phrases. Il est question d'un rendez-vous.

– Tu me réveilles de la même façon demain matin ? hurlé-je, le front contre la boiserie.

Un grand coup dans la porte me fait comprendre qu'elle veut que je me taise. Je continue, joueur :

– Tu pourrais essayer de faire la même chose avec tes seins ? Bon sang, ce serait bien meilleur

que tout ce que tu as pu faire jusqu'à main...

Je me tais instantanément lorsque la porte s'ouvre sur une Charlyne en rogne. Et, bordel, plus que bandante. Aussi nue que lorsqu'elle m'a quitté, elle a un poing planté sur sa hanche qu'elle fait voluptueusement pencher sur le côté. Elle continue sa conversation, imperturbable.

– Je peux être là dans deux heures..., dit-elle d'une voix mielleuse. Oui, très bien... Au revoir.

Elle raccroche et me lance :

– Pour mes seins, tu devras attendre. Je dois rentrer chez moi.

– C'était qui ?

Elle semble réfléchir pour finalement répondre :

– Le doyen de l'université de Seattle.

– Eh bien ! Il n'a pas tardé ! Tu lui as envoyé ton curriculum vitae ?!

Tout en pénétrant dans la cabine de douche, elle lève un sourcil malicieux :

– Oh, pas besoin, c'est un des clients du PinkLady !

– Charlyne.

Elle pouffe.

– Parce que maintenant, il n'y a que toi qui as le droit de faire des blagues sur mon job !?

Je ne sais pas si c'était vraiment le doyen de l'université, mais elle donne l'impression d'avoir gagné le jackpot à la loterie nationale.

– Ouais. À quelle heure comptes-tu rentrer ?

Je la rejoins, elle rejette la tête en arrière et le jet d'eau la recouvre. Je suis l'écoulement des yeux. L'eau dégouline le long de ses cheveux, longe la courbure de sa colonne, s'échappe entre ses fesses bombées tandis qu'elle répond :

– Je n'en sais rien, au plus tard à seize heures, je suppose. J'ai quelques trucs à régler avant de rentrer...

Je récupère le savon pour me secouer. Si je la regarde encore, nous allons une nouvelle fois finir contre la cabine de douche emmêlés l'un à l'autre.

– Des trucs à régler ?

Elle se retourne et lève un sourcil.

- Entre autres : marchander avec mon boss, quitte à avoir une conversation avec son neveu.
- Noah.

Son prénom a le goût et l'intonation d'un vomissement très, très amer. Ça amuse Charlyne. Je ne suis pas seulement jaloux, je suis aussi en colère contre moi parce que si ce mec a voulu se venger, c'est qu'elle ne le laisse pas indifférent. Qui reste indifférent à son charme ?

Bordel, je suis vraiment fou de partir et la laisser à n'importe qui !

- Tu es vraiment prête à tout pour danser, hein ?

Elle affiche un demi-ricтус et lance :

- C'est un peu ça...

Je ne sais pas si c'est du lard ou du cochon. J'essaie seulement de paraître serein. Regarder sa poitrine semble être ma seule échappatoire. Ma parole, je deviens fétichiste !

- OK. J'essaierai de passer te voir avant ton service.

Il faut vraiment que je lui dise. Je veux qu'elle parte avec moi. Je veux des tonnes de matins sous la douche et des tas de réveils bouche-queue.

Elle se rapproche, glisse ses doigts sur mon torse et plante un ongle dedans en guise d'avertissement.

- Tu sais que tu n'auras pas mes seins.

Et pourquoi pas des minutes seins-queue aussi ?

- Tu sais que j'obtiens toujours ce que je veux.

- C'est ce qu'on verra...

Et c'était déjà tout vu dans ma tête. Bien entendu, je ne parlais pas de ses seins. C'était clair, net et précis pour moi, je ne pouvais pas partir sans lui proposer de me suivre. Sauf qu'avant de pouvoir le faire, je devais m'occuper assez l'esprit pour ne pas trop y penser. Alors, après l'avoir déposée à son appartement, j'ai filé à la banque pour régler les problèmes financiers de mon oncle à son insu. Puis je me suis rendu à la poissonnerie pour annoncer mon départ imminent. Mon oncle n'a pas paru étonné, néanmoins il m'a quand même fait part de ses sentiments. Mitigés. Au-delà de la crainte que je parte seul, il reste sceptique sur les raisons de mon départ. En bref, il pense, comme Charlyne, que la raison n'est pas l'envie mais la fuite. Comme si le faire me permettrait de me réconcilier avec moi-même. Qu'importe qu'ils aient raison ou tort, je le ferai.

Tout est au clair : mon oncle a un double des clés de mon appartement pour effectuer l'état des lieux avec le propriétaire, je laisserai le mien dans la boîte aux lettres le jour J. Côté cartons, rien de

bien compliqué. Louer un meublé a son avantage, on ne s'encombre de rien lorsqu'on déménage. Et que dire de l'incendie qui a ravagé le premier ? Il a tout emporté avec lui. C'est ainsi que je compte trois cartons dans l'entrée. Ils iront chez mon oncle en attendant mon retour. Dans un an, si j'en crois mon deal débile ! J'ai même eu le temps de charger mes valises dans ma voiture. Non sans mal. Le dernier aller-retour m'a conforté dans mon idée, je dois le lui dire. Si bien qu'à seize heures et des brouettes, le cœur battant, je me rends chez mes voisines, déterminé comme jamais.

Je tape fort à leur porte. Rien. J'insiste, en sonnant cette fois-ci. Et compte un... deux... tr... La porte s'ouvre, mais je ne suis pas pour autant soulagé. Je crois même vaciller un instant.

Bordel, qu'est-ce qu'il fout là, lui ?

À croire que nous sommes faits pour nous rencontrer de cette manière, Noah a une serviette blanche nouée autour de la taille et ses cheveux trempés dégoulinent sur son tas de muscles protéinés. Il me dévisage amèrement.

– Ouais ? demande-t-il.

Je balaie des yeux le salon derrière lui. Aucune trace des colocs.

– Charlyne est là ? je demande d'une voix blanche.

Il soulève un sourcil avec arrogance et croise les bras autour de sa poitrine.

– Sous la douche.

Le sol se dérobe sous mes pieds, j'ai l'impression de tomber dans un trou sans fin. C'est une putain de blague.

Charlyne prend sa douche avec lui. Je tends l'oreille, un imperceptible bruit d'eau me parvient. Ce n'est pas possible. Je me force à ne pas y croire. Pas après tout ce que nous venions de vivre.

– Je devais la retrouver ici, murmuré-je, plus à moi-même qu'à Noah.

– Ah bon ? Je comprends mieux pourquoi elle tenait tant à ce que ce soit moi qui vienne ouvrir !

Il se met à rire. La colère gronde en moi, elle égale ma déception, ma jalousie, ma peine.

Je le regarde de haut en bas. Lentement, comme pour tenter de me contredire. C'est un putain d'échec. Je fais le lien. Charlyne a besoin du PinkLady, elle a besoin de retrouver une place plus confortable que seul Noah peut lui rendre. Moi, je pars. *Comment peut-elle faire ça avant même que je sois parti ?* Lui a-t-elle accordé un deal à lui aussi ? Non. Elle n'aurait pas fait ça. Seulement tout le laisse paraître, même ses vêtements de ce matin jetés en vrac sur le canapé, même son portable branché au secteur sur le meuble dans l'entrée. Notre conversation sous la douche me revient tel un boomerang, elle m'a laissé sous-entendre qu'elle serait prête à tout. *Elle ne vit que pour danser.*

– Bon, mec, repasse plus tard, j’ai à peine eu le temps de me faire savonner, sauf si tu veux que je transmette un message ?

Et ce connard ose me narguer. Je vais lui en coller une. Je regarde une dernière fois derrière lui et prie de toutes mes forces pour voir la bouille de mon emmerdeuse de voisine apparaître, habillée et les cheveux secs. Rien ne vient.

Je me rends à l’évidence : elle a choisi sa passion comme j’ai choisi la mienne, mais la différence est de taille. Moi, je ne l’ai pas trahi. Je ne l’aurais jamais fait parce qu’elle n’est pas une simple amourette. Elle est tout.

Je jette un regard noir à Noah, je suis à deux doigts de lui en coller une, de rentrer dans l’appart et de me ruer jusqu’à la salle de bains pour en faire sortir Charlyne et lui dire à quel point elle me déçoit.

À quel point elle a gagné notre pari.

Moi, je suis fou amoureux d’elle.

Moi, je suis brisé.

Avant de quitter le palier, je lance :

– Dis-lui que je ne reviendrai jamais. Elle comprendra.

Je ne peux pas rester une minute de plus ici ; je chope mon dernier carton et décampe de mon appartement.

J’ai l’impression que chaque pas est une torture. Je jette mes clés dans la boîte aux lettres. Ma poitrine m’opprime et ma trachée se resserre. Je ne suis pas foutu, finalement. J’ai simplement été trop con pour tomber amoureux d’elle, trop con pour le lui avoir dit, et trop con pour croire un instant qu’elle aurait pu me suivre. Et maintenant ?

Maintenant, je suis en miettes comme il y a cinq ans. La seule différence, c’est qu’aujourd’hui je ne suis pas coincé dans une bulle aseptisée, je peux partir. Loin d’ici et pour toujours.

Chapitre 31

Charlyne

D'une main tremblante, je noue mes ballerines. Ça fait presque deux ans que je ne l'ai pas fait, pourtant je pourrais le faire les yeux fermés. Je connais chaque aspérité de mes chaussons, les endroits où le temps a laissé sa marque. Je frissonne sous le tissu satiné. Ce n'est pas de l'appréhension. C'est seulement un sentiment saisissant, un coup de pied au cul de mon inconscient qui me murmure : « Tu es en vie ». Oui. Je le suis. Plus que jamais. Je vais danser devant une professionnelle, je vais être jugée pour ce que je suis. Une danseuse. Je ne vais pas mentir, mon cœur ressemble à un concert de débutants qui jouent de la batterie et ma tête au tableau noir d'Einstein plein de gribouillis. J'imagine ma future impro. L'adrénaline court dans mes veines, c'est plaisant.

Cet entretien peut permettre à mon avenir de prendre un nouveau tournant.

Je n'ai pour l'instant aucune réponse de l'université de Seattle. Mentir à Matthew a été un supplice. La veille, en plus d'avoir envoyé des mails à mon doyen de Juilliard, j'ai épluché le site des offres d'emploi. La seule qui ait retenu mon attention est : « Professeur de danse classique niveau un ». Le salaire n'est peut-être pas mirobolant, mais il me permettrait de continuer à cohabiter avec Vic, et les horaires – uniquement les soirs de semaine – de suivre mes cours à l'université. J'aurais tant voulu tout raconter à Matthew et surtout partager ma joie avec lui ce matin, lorsque la directrice de l'école de danse m'a contactée.

Pourquoi m'être tue ? Parce que je voulais que ce soit une surprise. Et après coup, finalement, qu'importe la façon dont se solde cet entretien, je ne remettrai plus les pieds au PinkLady, sauf pour y remettre ma démission – fin prête dans mon sac. Donc, dans tous les cas, j'aurai quelque chose à lui annoncer. Je ne m'attends pas à ce qu'il reste pour autant. Mais certainement que ça lui donne une raison supplémentaire de se tenir à l'écart des Tahitiennes !

Je ferme mon sac et me mets debout. Finalement, l'angoisse me saisit. Ça fait si longtemps que je n'ai pas fait ça. Je me tiens au mur et entame quelques échauffements, un côté après l'autre. Assouplis mes chevilles. Je me baisse, déverrouille lentement mon dos. Ma colonne se déroule dans mon justaucorps, je sens mes vertèbres glisser une à une sous le coton. Je vide mes poumons et pense à quelque chose de merveilleux. Le souvenir de Matthew me murmurant qu'il m'aime s'impose à moi. *Moi aussi.* J'ai voulu le lui répondre à chaque fois. Mais il doit partir. Dans deux jours. Et je dois passer à autre chose le temps d'une année.

L'enfoiré. Il a réussi à me faire promettre de porter une ceinture de chasteté le temps de son absence... *Facile.* Je ne crois pas pouvoir me donner à autre homme, de toute façon ! Le plus difficile, ce sera le reste. Ne pas l'entendre, ne pas le toucher, ne pas le sentir, ne pas rire et ne pas voir sa fossette... entre autres. D'autres souvenirs me happent. Celui de tenir la barre avec lui. Je

ferme les yeux et crois même sentir le frôlement du vent sur mes joues, l'odeur du sel dans mes narines, ses doigts sur mon ventre et sa joue contre mon front. C'était fabuleux. Je sais pourquoi il aime ça : pour ce sentiment de liberté.

– Vous êtes prête, mademoiselle ?

Je lève les yeux sur M^{me} Johnes, la directrice de l'école de danse, et hoche la tête dans un sourire timide. J'ajuste mon chignon et empoigne mon sac de sport pour la suivre. *Foutu sac pour lequel j'ai failli me faire violer par Brad.*

Mes chaussons se tendent sous mes pieds. Ou plutôt mes pieds se façonnent à mes ballerines. L'entretien va être difficile. Je regrette soudainement de les avoir laissées aussi longtemps dans une boîte sous le lit de ma chambre d'enfant. Trop tard. Nous y sommes. Je ne peux plus reculer, et je n'en ai pas envie.

Nous pénétrons dans une pièce rectangulaire. Des miroirs sont disposés sur trois pans de murs et une barre file le long de l'un d'eux : une salle de cours typique, mêmes odeurs, mêmes bruits à chaque pas.

Mon cœur court le marathon, la directrice m'explique les pas à exécuter, ce qu'elle attend de moi. Je hoche la tête et souris à chaque fois, poliment, les jugulaires tendues et la gorge sèche. J'abandonne mon sac dans un coin et me place au centre de la salle. M^{me} Johnes s'installe sur une chaise à l'autre bout et, d'un geste de la main, m'intime de commencer.

Je gonfle ma poitrine, l'adrénaline ne fait qu'augmenter la pression. C'est plaisant. Un peu comme lorsqu'on s'assoit dans un wagon de montagnes russes après avoir fait une heure de queue. Je me mets enfin à bouger. Je ne me contente pas des pas de base qu'elle m'a demandés, mais décline tout ce que je sais faire dans une chorégraphie improvisée. Je donne tout de moi. C'est difficile. Certains jetés sont imparfaits, je le sais. Deux ans, c'est trop long, beaucoup trop long. Et je me rends compte amèrement que certaines choses me manquent terriblement. Une en particulier. *Ma barre de pole dance.* Oui, elle me manque. Comme si, finalement, la danse classique n'était pas ce qui m'importait le plus. Cela me fait mal de le penser, mais j'aime cette putain de barre.

Je finis un pied en l'air dans ma main, à bout de souffle. La même figure que j'ai effectuée devant Matthew, il y a une éternité, il me semble. Sous le regard indéchiffrable de M^{me} Johnes, je m'incline dans une révérence. C'est terminé. Elle pousse un profond soupir. Celui qui me fait dire que c'est perdu. *Fais chier !* Elle se lève de sa chaise et me rejoint. Je reste paralysée, le buste droit et les bras le long du corps.

– Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous avez quitté Juilliard ? demande-t-elle.

– Fracture du tibia droit.

Elle me contourne et me passe en revue.

– C'est malencontreux.

J'aurais plutôt dit malheureux.

– Qu'avez-vous fait pendant ces deux années ?

Je grimace furtivement.

– Convalescence, je propose.

– Deux ans ? Vous mentez très mal, mademoiselle Bauer.

Ce n'est pas un scoop. Je me mords la lèvre et baisse les yeux un instant. Je prends mon courage à deux mains et avoue :

– Je danse dans un club.

Elle lève un sourcil et me dévisage avec mépris. J'entends déjà sa prochaine réplique : je fais déshonneur à notre profession. Au lieu de ça, elle m'invite en silence à la suivre. Elle gagne la sortie, je récupère mon sac et la rejoins au pas de course.

– Je vais être franche avec vous. Votre chorégraphie n'était pas parfaite, certains de vos pas mal assurés. Mais je suis certaine qu'avec de l'entraînement, ces détails peuvent être réglés. Seulement...

– Mes dernières activités risquent d'entacher la réputation de votre établissement ? Si certaines personnes me reconnaissent, que diraient-ils ?

Elle hoche la tête d'un geste entendu. Bizarrement, je ne suis pas déçue d'avoir échoué à cet entretien. Je suis simplement en colère face aux a priori qu'elle peut avoir sur moi. Et encore plus étrange, je ne veux pas de ce poste.

– Je garde votre numéro. J'ai encore des entretiens, si aucun ne me satisfait, je vous rappellerai.

Je ne suis pas la seule à ne pas savoir mentir. Dès qu'elle me verra passer la porte de son établissement, je ne lui donne pas deux secondes pour mettre mon CV à la corbeille. Elle me serre la main et m'abandonne dans le couloir où elle m'a trouvée.

Je ne prends pas la peine de me déshabiller. J'ôte simplement mes ballerines, enfile mon jogging par-dessus mes collants, mon sweat sur mon body et chausse mes bonnes vieilles baskets confortables.

J'ai une folle envie d'appeler Matthew, de lui raconter ce que je viens de faire. Il ne comprendrait certainement pas pourquoi je suis heureuse alors que j'ai lamentablement échoué, il se moquerait de moi, faisant écho aux arguments de M^{me} Johnes. Je lui répondrais que les choses ont changé, que je ne veux plus subir, mais vivre.

Malheureusement, mon téléphone est chez moi, en train de charger. Plus de batterie. Qu'il ait tenu jusqu'à ce matin est déjà un exploit, il m'a au moins permis de recevoir l'appel de M^{me} Johnes.

Je presse le pas jusqu'à ma voiture et rejoins vite le PinkLady, hors de question que je fasse une soirée de plus dans cet établissement. Le timing est juste, l'horloge du tableau de bord indique déjà plus de trois heures de l'après-midi. Je prie simplement pour ne pas croiser Vic qui ne va pas tarder à prendre son service.

Je passe par la porte de service, la boule au ventre. Mes dernières nuits ici me donnent envie de gerber et surtout me confortent dans mon choix. Je ne suis pas faite pour ça. Je me mentais à moi-même depuis trop longtemps, je ne faisais pas que danser. Je récupère mes affaires dans ma loge, qui se résume à des dessous de rechange et du maquillage. Je fourre le tout dans mon sac de sport et rejoins le bureau de M. Krauss. Je trouve Betty, le nez dans les papiers. Big Boss est occupé. Parfait. Je lui laisse ma lettre de démission, que j'ai dû lire et relire au moins dix fois ce matin en rentrant chez moi. Elle paraît presque heureuse de ma décision et m'informe qu'elle préparera mon chèque de salaire avant la fin de la semaine. *Encore parfait.*

Je jubile en prenant la poudre d'escampette, décidément, cette journée est radieuse, un réveil avec Matthew, de la danse classique, pas d'embûches au club, il ne manquerait plus que Matthew m'annonce qu'il ne part pas et ce serait l'apothéose !

Je remonte la rue à pied, passe avec empressement les trois blocs qui nous séparent du club. Je suis sur un petit nuage. Même si cet entretien s'est soldé par un échec cuisant, ce n'est que partie remise. Je me sens libérée du PinkLady, il ne me reste plus qu'à trouver autre chose. N'importe quoi, tant que ça ne concerne pas la gent masculine !

J'ignore l'ascenseur et continue dans ma lancée en prenant les escaliers. En ouvrant la porte d'entrée, je comprends rapidement que quelque chose cloche. Forcément, je ne suis pas dans les petits papiers de M^{me} Providence, pourquoi aurais-je cru une seule seconde que cette journée pouvait continuer à être merveilleuse ?

Je reconnais instantanément les chaussures de sport dans l'entrée et l'iPod à côté de mon téléphone. Noah est là. Je grimace silencieusement et pense à rebrousser chemin à tâtons. Après tout, il ne m'a pas vue ? Mais à l'instant où je recule sur le palier, il fait son apparition dans le salon. Torse nu, une serviette dans une main, il se sèche les cheveux.

– Tu en as mis du temps pour rentrer. Où étais-tu ?

J'ai dû manquer un épisode, parce que je ne me rappelle pas du moment où je lui ai promis de lui rendre compte de tous mes faits et gestes. Je prends une grande inspiration tout en lui adressant un sourire signifiant : « Tu veux réellement que je te réponde » ? Je jette mon sac de sport au pied du fauteuil et ramasse mes affaires de ce matin.

– Tu as bonne mine.

Je lève un sourcil et lui coule un regard blasé. Comment pensait-il me trouver ? Au bord du gouffre, attendant sa venue avec impatience et criant des : « Oh, Noah je t'en supplie, sauve-moi... »

Je passe à côté de lui, rejoins la salle de bains et jette mes habits au sale. La corbeille déborde mais soudainement, je n'en ai plus rien à faire. Je suis consciente que ma colocation avec Vic risque de toucher à sa fin, alors qu'importe qu'elle puisse foutre autant de bordel qu'une équipe de hockey dans un bar, je m'en fous.

– Je ne pensais pas que me quitter signifiait aussi ne plus me parler... s'agace-t-il derrière moi.

Je le dépasse sans un regard.

– Et moi, je ne pensais pas te trouver ici.

Dans la cuisine, je remplis la bouilloire et la pose sur le feu. Je propose :

– Un thé ?

Il grimace. Bien sûr que non, il a horreur de ça.

– Je passais dans le coin en revenant du jogging, et je me suis dit que nous devions parler.

Bien entendu, ne changeons pas les bonnes vieilles habitudes : jogging dans le parc derrière chez moi, douche chez moi. C'est le tarif.

– Tu t'es dit...

– Ouais. J'ai essayé de te joindre par téléphone mais je tombais sur ta messagerie, alors je suis venu directement. Vic partait pour le club, elle m'a fait rentrer.

Il se gratte la tête, gêné. Et ma meilleure amie ne perd rien pour attendre. Je vais la tuer. Je souffle.

– De quoi veux-tu parler, Noah ?

– De nous.

Je le reprends :

– Tu veux dire de toi, et de moi. Séparément.

Il récupère son T-shirt et l'enfile.

– Donc tu es en train de me rembarrer.

– Tu veux que je trouve un autre synonyme ?

Je papillonne des yeux pour me foutre un peu plus de sa gueule. La bouilloire siffle, je quitte sa mine déconfite pour l'ôter du feu.

– Je suis sûr qu'on peut trouver un arrangement...

C'est la meilleure !

– Ah bon ? Je t’écoute.

– Je... euh... Je ne sais pas, moi. Je te laisserai plus de liberté. C’est toi qui m’appelleras.

Je crois qu’on nage en plein délire ! Je ne me laisse pas toucher par la détresse dans sa voix et me sers un thé à la menthe. Je lui demande :

– Et le club ?

– J’étais seulement en colère contre toi. Mais je te promets que mon oncle ne t’emmerdera plus.

Bon Dieu ! Je vais le tuer ! Vic avait raison, c’était lui. Je fais volte-face et m’écrie, à bout de nerfs :

– J’ai vraiment envie de te traiter de tout un tas de trucs !

Il tressaille.

– Je suis désolé, Charlyne.

– Moi pas.

Il blêmit.

– Alors quoi ? Nous fréquentons le même groupe d’amis, allons aux mêmes soirées : tu comptes faire comme si je n’existais pas ?

– Il fallait y penser avant !

Il secoue la tête, las. Ce mec est borné. Je le regarde froidement ramasser ses chaussures dans l’entrée.

– Je pense que tu es trop énervée pour avoir une discussion avec moi. Je repasserai plus tard.

J’ai bien envie de m’amuser un peu. Simple vengeance personnelle.

– Pourquoi pas au club ce soir ? proposé-je calmement.

– Ouais.

Une fois ses chaussures enfilées, il tente un pas vers moi, mais je l’arrête d’une main.

– Et là, c’est le moment où tu mets en pratique tes propositions et où tu me laisses plus de liberté.

– OK.

Je suis prête à sauter dans tous les sens quand il touche la poignée de la porte d’entrée, mais il se retourne :

– Au fait, ton voisin est passé tout à l’heure. Il y a quelque chose entre vous ?

Maintenant, c’est moi qui blêmis. Comment qualifier la situation dans laquelle je me trouve ?

D'incongrue ? De : « Je suis dans la merde » ? Je fourre la tête dans mon thé et souffle dessus tout en marmonnant :

– Mis à part qu'il nourrit Pikachu, rien de particulier. Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Il m'a paru hors de lui quand j'ai suggéré que tu pouvais être sous la douche avec moi.

Je blêmis instantanément. Matthew sait que je ne le ferais pas. Je balbutie :

– Qu... Quoi ?

Mon cœur taraude ma poitrine. Douloureusement. Ma gorge se resserre et mes membres tremblent. Je me force à penser que jamais il ne me croirait capable de retourner dans les bras de Noah. Jamais.

– Il avait cet air de connard que...

– Qu'est-ce qu'il voulait ? je le coupe dans un grognement.

Noah me dévisage, surpris par mon comportement. Je suis incapable de me reprendre. J'ai un mauvais pressentiment.

– Il a dit un truc comme : « Je ne reviendrai jamais ».

Je ne sais pas si ce sont mes doigts qui ont lâché la tasse ou la tasse qui a glissé de mes doigts. Mais le résultat est le même.

Elle se fracasse sur le sol, et le thé brûlant se disperse sur mes baskets. Mon cœur s'arrête de battre. Combien de temps ? Je crois qu'il n'a toujours pas repris son travail.

J'ignore Noah qui me demande si ça va, je traverse mon appartement en un battement de cils, le souffle suspendu, et je le pousse pour traverser le palier. Je tape à la porte de Matthew, des centaines de fois. Mon poing me fait mal, ma gorge se serre un peu plus à mesure que les secondes passent. Je crie son nom de toutes mes forces, m'égosille un peu plus jusqu'à ne plus entendre ma voix. J'ai envie de le détester pour avoir cru Noah, j'ai envie de le détester d'être parti sans que je puisse m'expliquer. Je n'y arrive pas. Je m'écroule sur le sol, le visage inondé de larmes, un trou béant dans la poitrine. Je me rends à l'évidence. Il est parti. Sinon, quel intérêt de me faire passer *ce* message ?

Chapitre 32

Charlyne

Matthew avait tort. Aimer, ce n'est pas seulement sentir son cœur s'emballer ou sa bouche s'assécher. Aimer, c'est se sentir mourir quand l'autre est loin de soi pour toujours. Aimer, c'est rattacher chaque ressenti, chaque image, chaque phrase à un souvenir de l'autre. Aimer, c'est la pire chose qui me soit arrivée. Je ne croyais pas pouvoir le dire un jour, mais je préférerais me casser la jambe des milliers de fois plutôt que de subir ce mal-être constant. Parce que là, aucun traitement, aucun remède miracle ne pourront m'aider. Il n'y a pas de convalescence possible, il faut seulement apprendre à vivre avec.

Mais comment faire, quand on a l'impression que chaque seconde paraît toujours plus difficile ? Et j'ai beau me persuader que je m'étais faite à son départ, je ne me suis pas préparée à celui-ci. Si bref, si sauvage, si agressif et indifférent. Peut-être qu'au fond de moi, je m'attendais à ce qu'il change d'avis, je me disais que s'il m'aimait vraiment, il ne verrait pas ce voyage comme un choix.

Je ne suis pas restée éternellement devant sa porte. Non. C'est sur le quai que je le fais. Jusqu'à avoir des engelures aux orteils et les conduits lacrymaux vides. Vides comme l'emplacement de son bateau. Il est parti. Et il avait raison, je suis brisée. Il m'a détruite. Je ne me suis pas dit une seule seconde que ça pouvait être aussi douloureux. Que l'absence de la seule personne qu'on aime pouvait être délétère à ce point. Je peine à respirer, je vomis un mélange de vide et de bile, tous mes membres sont lourds, mes pensées sont embrouillées et j'ai ce poids indéfinissable et insaisissable dans la poitrine.

Au petit matin, je regagne mon appartement. Entre-temps, Vic est rentrée et a ameuté la Terre entière en apprenant ma disparition. Apparemment, Noah lui a décrit l'état dans lequel je suis partie : le visage blême, les yeux noyés de larmes, et en tremblant de tous mes membres. Je me demande encore comment j'ai pu réussir à conduire. Je n'ai pas besoin de me regarder dans un miroir pour savoir que rien n'a changé. La mine affolée de ma meilleure amie en dit long sur mon état. Je finis sous la douche tout habillée. Glaciale, chaude ? Je ne sais pas. C'est Vic qui règle la température à ma place après avoir rassuré ma mère au téléphone, enfin je crois. Je ne suis sûre de rien. J'ai l'impression d'être entrée dans une sorte de léthargie. Certaines fois, mon corps exécute les ordres de Vic : lever les bras, soulever les jambes pour ôter mes fringues, ouvrir la bouche pour boire, marcher jusqu'au lit ; d'autres fois il n'en fait qu'à sa tête : vomir l'eau qu'il a ingérée, pleurer, avoir mal dans la poitrine, s'effondrer...

La journée du mardi n'est pas mieux. Vic ne me lâche pas d'une semelle et passe son temps avec moi dans mon lit. Je pleure encore. Trop, beaucoup trop. Rien ne me remonte le moral. Pas même ses blagues puériles, pas même les potins du club. Elle ne tente pas une seule fois de parler de Matthew. Peut-être qu'elle n'ose pas ? Ou qu'elle ne sait pas comment s'y prendre ? Après tout, c'est la

première fois que ça m'arrive. Les rôles se sont inversés. C'est moi qui me retrouve dans ses bras pour un mec. La seule phrase que j'arrive à construire est : « Est-ce que ça va s'arrêter un jour ? » Je ne crois pas qu'elle ait de réponse à me donner, ou alors celle-ci n'est pas assez sensée à mes yeux et mon cerveau l'occulte.

Mercredi semble durer une éternité. Je réalise que ça devait être aujourd'hui, le grand jour. J'essaie d'imaginer comment ça se serait déroulé. Nous aurions joué à nous envoyer des piques sur le quai et j'aurais attendu qu'il soit loin à l'horizon pour pleurer. Mais il m'aurait dit au revoir. Ça aurait été *différent*.

Jeudi est synonyme de changement. Quel est le dicton, déjà ? *Il faut toujours voir le bon côté des choses...* Ah oui, j'ai mes règles. Super, je *vois* le bon côté : je ne suis pas enceinte de Matthew. Et c'est le point essentiel de ma thérapie. La douleur dans ma poitrine a pris une route différente. Celui de la colère. Comment, après m'avoir dit qu'il m'aimait, après m'avoir désirée si fort qu'il en a oublié de mettre une capote, peut-il partir de cette façon ? Simplement parce que Noah aurait suggéré que j'étais sous la douche avec lui ? Qu'importe, il est parti et m'a laissée comme une malpropre. Et plus j'y pense, plus je suis en colère. Il a réagi comme tous ces hommes. D'après ce qu'il a vu et entendu à mon sujet. Sur des apparences. Finalement, c'est cela qui est douloureux : qu'il puisse être parti si brutalement sur des suppositions.

Vendredi, en fin d'après-midi, mes parents me rendent visite. Je soupçonne Vic de les tenir informés de mon état lorsqu'elle part travailler. Laborieux, mais il y a du mieux. Mes maigres repas restent dans mon estomac. J'ai souri deux fois ce matin : lorsque Pikachu s'est mangé la fenêtre du salon et lorsque Vic a fait sa grimace « pose de vernis sur les ongles des pieds ». Ah ! Et, détail important, j'ai écouté de la musique. Mon père ne dit pas un mot sur Matthew, en revanche ma mère s'en donne à cœur joie.

– Comment un garçon aussi adorable peut-il agir de la sorte ?

Je n'ai pas la même vision des choses. Matthew n'est pas adorable, c'est le diable en personne. Je préfère changer de sujet :

– J'ai décidé de reprendre mes études.

On dirait que mon père n'en croit pas ses oreilles. Jusqu'alors prostré devant la fenêtre, il nous rejoint sur le canapé, tandis que je leur explique que j'attends mon dossier scolaire de Juilliard. Je fais l'impasse sur mon entretien raté de lundi, mais leur assure que je reprendrai mes recherches d'emploi la semaine prochaine.

– Tu peux espérer avoir une bourse et une chambre à l'université, propose mon père.

– Je vais y réfléchir.

Parce que je pense surtout ne plus être capable de vivre dans cet appartement. Afin d'éviter le palier, je serais même prête à passer par la rampe de secours pour sortir d'ici !

Leur visite n'avait pas comme simple intention de nous porter de délicieux plats *made in maman* (heureusement sans tomates), ou pour me réconforter. Mon père est venu s'excuser de son comportement. Il ne m'accuse pas, comme à son habitude, mais n'épilogue pas non plus. Je ne sais pas si c'est ma démission qui l'a motivé à le faire ou s'il le pense vraiment, mais je n'éprouve aucun soulagement à l'entendre murmurer dans sa barbe un : « Désolé ». Rien. Aucun réconfort. C'est dire à quel point j'ai la tête en vrac. Même ça, ne me touche pas. Peut-être que je n'y crois pas, parce que je sais au fond de moi qu'il ne changera jamais.

C'est finalement samedi que je prends les choses en main. Je me mets volontairement un coup de pied au cul. Vic dort encore, le soleil est au zénith, je me motive pour aller courir. Mon cœur est déjà en plein marathon quand j'enfile mes baskets, mon souffle s'étiole lorsque je passe le pas de la porte, et ma gorge se resserre devant les boîtes aux lettres du hall d'entrée. *Son nom a été enlevé*. C'est un peu plus vrai dans ma tête. Il est vraiment parti.

Et la réalité me frappe, je suis toujours aussi brisée que lundi. Je le déteste autant que je l'aime. Je ne rebrousse pas chemin. J'ai besoin de respirer, de voir autre chose que les quatre murs de mon appartement, mes chiffons, Pikachu et la cuvette des toilettes ! J'ai besoin d'avoir mal ailleurs que dans ma poitrine et ma tête. Je veux me sentir vivante. J'espère arrêter de penser à lui. Chaque matin, chaque journée, chaque nuit me semblent identiques. Elles ont le même goût, la même odeur, me procurent la même sensation.

Au-delà du vide sidéral dans ma poitrine, il y a aussi ces milliers de questions. Est-ce qu'il va bien ? Pense-t-il à moi ? M'a-t-il déjà oubliée ? M'aimait-il vraiment ? Est-ce que ça valait la peine de vivre tout ça ? Et finalement, la question qui me taraude le plus : qu'ai-je fait de mal pour qu'il s'en aille ainsi ? La culpabilité refait surface. Je pense que tout est ma faute. J'augmente le rythme de mes foulées. Peut-être que je ne suis pas assez Holly pour le garder près de moi. Peut-être que j'aurais dû lui dire que je l'aimais. Peut-être qu'il a eu peur.

Après une heure de jogging, trempée de sueur, je rentre à la maison. Vic, en robe de chambre et son téléphone dans la main, me gronde :

– Bon sang, Charlyne, tu ne peux pas prendre ton téléphone avec toi ou me laisser un mot avant de partir ?

Mon téléphone n'a pas quitté le meuble de l'entrée depuis lundi.

– Je suis juste partie courir.

J'ôte mes baskets et mon pull.

– Je me suis fait du souci.

Suis-je si mal en point pour qu'elle puisse me croire capable de faire des choses stupides ?

Matthew, *lui*, a fait quelque chose de stupide. Il est parti.

– Il n’y a plus son nom sur la sonnette.

Ma voix blanche la surprend. J’ai l’impression d’avoir donné les prévisions météo.

– Je sais. Un gars est venu faire visiter l’appartement, hier.

Mille aiguilles traversent mon corps.

– Est-ce que ça va passer ? je demande.

– C’est la première semaine, la plus difficile.

– Oh, cool, dans deux jours, j’irai mieux !

– Jack propose qu’on sorte boire un coup ce soir, tente-t-elle.

– Ne...

– Pas de club, pas de musique, pas de mec, me coupe-t-elle dans une grimace suppliante. Juste boire un verre, juste...

– Sortir d’ici.

Elle hoche la tête. Je soupire longuement. Ce n’est pas l’envie qui me manque, mais je n’ai pas non plus la tête à sortir. Sauf pour courir, beaucoup courir. J’ai mal aux jambes et mes muscles me tirent, mais je pense toujours et encore à lui. J’attrape une bouteille d’eau, bois. Vic ne bouge pas d’un poil.

– Tu ne bosses pas ? demandé-je tout en essuyant mon front.

Elle tord sa bouche :

– Lundi, on sera deux à chercher un job. Le PinkLady sans toi, ce n’est pas drôle...

Elle a quitté le club. Merde, ça sent vraiment la fin de notre coloc. Avec nostalgie, je balaie notre salon du regard. Tout est propre et rangé, forcément, j’ai passé mes journées à faire le ménage. Je me résigne à faire un effort :

– OK, pour ce soir, mais tu ne t’approches pas de ma penderie !

Chapitre 33

Matthew

J'ai compris que je faisais une incroyable connerie dès le moment où j'ai quitté le port de Seattle. Ça fait trois jours maintenant. Je ne dors pas, je ne mange presque pas, je ne pêche pas, je n'ai envie de rien. Rien. J'ai seulement l'impression d'avoir oublié quelque chose d'important, de *laisser* derrière moi quelque chose d'important. Je longe les côtes d'assez près pour avoir un minimum de réseau et j'espère chaque seconde qu'elle va m'appeler ou m'envoyer un message pour me traiter de tous les noms, me dire que j'avais tort, que j'ai tout compris à l'envers, n'importe quoi. Juste ce qu'il faut pour me faire rebrousser chemin ou pour me faire réellement partir. Mais rien ne vient. Rien. Elle ne m'appelle pas. Pourquoi ? Tout porte à croire que ce qu'avancait Noah était vrai. J'ai ces trois scènes qui tournent en boucle dans ma tête : le soir où elle a voulu me cacher ce qu'elle avait vécu au club, le matin sous la douche où elle me laissait entendre qu'elle serait prête à tout pour continuer à danser, et l'autre jour avec cet enfoiré trempé, le cul entouré d'une serviette de bain.

Là où ma tête est emplie de souvenirs et de pensées contradictoires, ma poitrine, elle, est un morceau de bois. Tout est si dur, respirer et manger est un chemin de croix. Je n'ai envie de rien. Je me force à aller mieux. Quand je suis à la barre, par exemple. Je me souviens, lorsque j'étais gamin, quand mon père me disputait pour avoir couru sur le pont sans gilet de sauvetage, que mon oncle m'apprenait à faire des nœuds, m'enseignait les techniques d'amarrage et la façon de plier les voiles... mais la réalité me rattrape ; je suis seul sur *Eden*, alors que j'avais tant espéré l'être avec elle. Naviguer ici n'a pas de goût. En regardant l'horizon, je n'éprouve rien, je ne sens plus la brise flageller mes cicatrices, je me surprends même à tenir la barre alors que la voile est pliée et l'ancre jetée. Et le pire, je le répète, c'est que je ne suis toujours pas sur la route de Juan de Fuca.

Dans la précipitation, j'ai complètement oublié de prévenir mon père de mon départ. Même si mon oncle a dû le faire, je ne suis pas stupide. Nos rapports sont assez entachés comme ça pour que je le laisse sans nouvelles. Il est presque minuit, nous sommes jeudi. Un simple mail fera l'affaire. J'allume mon ordinateur, et mets mon téléphone en mode modem.

Sur Internet, je tombe sur les dernières pages ouvertes. Je ne comprends pas tout de suite ce que je vois. La première page affiche le site d'une école de danse sur Seattle, la deuxième, celui des annonces d'offres d'emploi avec comme mots-clés « danse » et « professeur », et la troisième, la boîte mail de Charlyne.

Une dizaine de mails datant de ces derniers jours n'ont toujours pas été ouverts. Je ne pense pas une seule seconde à son intimité, je m'en fiche. Je les passe en revue. *Tous*. Une publicité Amazon, une promo pour de la lingerie, un mail de son doyen de Juilliard pour lui dire que son dossier scolaire a été envoyé, un autre de l'université de Seattle, encore des pubs, un dernier courrier de l'école de danse où la directrice explique qu'elle tente désespérément de la joindre. Je m'apprête à

tout fermer, quand quelque chose m'interpelle. Un mail ouvert lundi matin, quelques minutes à peine après que je l'ai déposée chez elle. Un mail qu'elle s'était envoyé à elle-même la veille sur *Eden*. Je l'ouvre. Il n'y a qu'une pièce jointe, je continue sur ma lancée. Et je n'en crois pas mes yeux. C'est une lettre de démission. Aurais-je tiré des conclusions hâtives ? Si elle a bien démissionné du PinkLady, pourquoi Noah se trouvait-il avec elle sous la douche ?

Je fais le lien. Ses recherches d'emploi, cette lettre... je savais que je faisais une connerie en partant précipitamment. Encore une fois, j'ai agi comme un con, sans réfléchir.

Mon cœur bat fort dans ma poitrine. Je suis à moins d'une journée de Seattle alors que je devrais déjà me trouver dans le Pacifique. Peut-être qu'inconsciemment, je savais que je ne pouvais pas partir sans avoir une conversation avec elle. Même si je me trompe, même si elle ne veut plus de moi, même si elle me déteste, même si elle est réellement avec Noah, je ne peux pas partir avec toutes ces questions. Je *dois* lui parler. Ces mails ne sont qu'un prétexte pour faire machine arrière. Je veux la voir une dernière fois, et ce, depuis le jour où je suis parti.

Mes mains sont moites et ma bouche sèche. Je ne sais même plus pourquoi je suis ici. Ma tête ressemble à un trou sans fond. Mes pensées s'obscurcissent. Me retrouver ici me ramène quelques jours en arrière, lorsque cet enfoiré m'avait ouvert la porte. Mes souvenirs se mélangent, je me souviens aussi d'une autre fois où Charlyne l'avait enlacé, habillée d'un peignoir de bain. Ce jour-là, je venais pour m'excuser. Mais ce soir, les choses sont différentes. Je veux des explications. Je veux partir l'esprit tranquille, ne plus me dire que j'oublie quelque chose d'important.

Soudain, il n'y a plus de trou dans ma tête. Je sais exactement pourquoi je suis là. Au moment où la lumière du couloir s'éteint, je tape à la porte. Un coup bref, mais fort. Mes jugulaires pulsent jusqu'à faire résonner les battements de mon cœur dans mes oreilles.

La porte s'ouvre sur Vic. Un instant, elle paraît surprise de me voir puis elle fronce les sourcils, la mine réprobatrice.

- Qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne crois pas avoir fait assez de dégâts comme ça ?
- Il faut que je lui parle.
- C'est un peu tard pour le faire...

Elle plante son poing sur sa hanche, inflexible. Elle ne me laissera jamais rentrer.

- Écoute, Vic, je veux seulement éclaircir quelques points.
- Quels points ?

La voix de Charlyne qui tonne me fait frémir. Je tourne subitement la tête vers elle et blêmis. J'aurai dû prendre le temps, respirer, me préparer à la revoir. Elle est d'une beauté à couper le souffle. Maquillée juste ce qu'il faut, elle porte un chemisier en satin blanc sur un pantalon noir. Ses jambes s'étendent à perte de vue au-dessus de ses escarpins. Elle s'apprêtait à sortir. Où ? Avec

qui ?

Mon cache-cou me gratte, je transpire. Pourquoi je le porte, déjà ? Parce que je n'ai pas pris le temps de me raser. Lorsqu'elle s'approche, les bras croisés, je me ressaisis à moitié :

– Je... je veux qu'on parle de lundi.

D'un signe de tête, elle intime à Vic de nous laisser et se place en face de moi, le regard sévère. La réalité me frappe, elle est peut-être belle, mais je découvre des cernes sous ses yeux et ses joues me paraissent creusées.

– Lundi ? Tu veux dire le jour où j'ai passé ma nuit sur le quai ? Ce même jour où j'ai eu si mal que je pensais qu'on m'avait arraché les tripes ?

Je ne l'ai jamais vue aussi énervée. J'en perds mes mots. J'essaie de me souvenir de ma colère à moi. Je sais ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu ce jour-là.

– Je veux parler de Noah.

La déception se peint sur son visage.

– Noah ? Vraiment ? C'est la seule chose dont tu as envie de parler ? Ou plutôt, c'est la raison de ton départ ? Réponds, Matthew !

– Ouais.

Je déglutis.

– Donc qu'importe ce qu'il a pu te dire, ce qu'il a pu te laisser croire, après tout ce qu'il s'était passé entre nous, c'est en lui que tu as eu foi ?

– Je suis désolé.

– Oh, tu peux l'être. Tu ne m'as même pas laissée m'expliquer. Tu es parti sans même écouter ce que, moi, j'avais à te dire. J'avais des choses à te dire. Des tonnes de choses importantes pour moi. Et tu as préféré croire Noah.

Sa carapace s'effrite. Ses lèvres tremblent et ses yeux se gorgent de larmes. Bon sang, elle ne m'a rien expliqué, n'infirmes pas mes craintes, mais sa détresse est si puissante que je comprends que j'avais tort. J'ai eu tort sur toute la ligne. Je suis parti trop vite, alors que ce jour-là j'avais décidé de l'avoir avec moi.

– Moi aussi, j'avais des choses à te dire. Je devais te demander...

– Stop, Matthew. Je ne veux rien savoir. Je suis trop en colère pour t'entendre. Laisse-moi, maintenant.

Bordel, elle ferme la porte ! Je la bloque brusquement d'une main et d'un pied.

– Charlyne, je...

– Ce jour-là, j’avais un entretien d’embauche. J’ai échoué. Malgré tout, j’ai donné ma démission au PinkLady. Je suis rentrée presque en courant du club pour te l’annoncer. Et la seule chose que j’ai eue, ce sont ces quatre petits mots de la bouche de Noah : « Je ne reviendrai jamais ».

– Il a dit que tu étais sous la douche avec lui.

Je serre les dents.

– La seule personne avec qui j’ai pris la douche ce jour-là, c’était toi ! Je ne sais pas à quelle heure tu es passé, mais je n’étais pas encore rentrée.

Mes doutes se confirment. Elle n’était pas avec lui. Elle n’a jamais été avec lui. Respirer devient de plus en plus dur. Un peu comme être près d’elle sans avoir le droit de la toucher. J’ôte mon cache-cou et m’excuse :

– Je ne pouvais pas savoir.

Excuse minable, mais je n’ai rien d’autre à dire. Je suis minable.

– Tu m’as dit que tu m’aimais.

Pourquoi parler au passé ? Je l’aime toujours autant. Toujours si fort.

– Et toi, que tu serais prête à tout pour danser.

Elle soupire, lasse.

– Si tu m’aimais comme moi je t’aime, tu m’aurais laissé une chance de m’expliquer. Tu ne serais pas parti comme tu l’as fait. Tu aurais cru en moi.

Est-ce qu’elle vient réellement de dire qu’elle m’aime ? Mon cœur fait des bonds.

– C’était une erreur. Je me suis dit que tu ferais toujours passer la danse avant nous, tout comme je tenais à l’époque à faire ce tour du monde.

– Parce que maintenant, ça a changé ?

– Oui. Je crois. Ce n’est plus un tour du monde si je sais que tu ne m’attendras pas.

Ma réplique est encore plus minable que mes excuses. Je m’enfonce, je le sais.

Je m’approche d’elle, pose ma main tremblante sur son bras. Elle frémit et détourne la tête. Je pose mon front à la racine de ses cheveux, hume son odeur et murmure à son oreille :

– Tu me manques, Charlyne.

Oui. Elle me manque. C’est pour ça que je n’arrivais pas à avancer sur l’eau. Parce que la seule chose importante que je laissais derrière moi, c’était elle.

Elle reste droite et froide, les lèvres pincées. J'ai tout fait foirer. Je la quitte, le souffle court et le cœur en miettes. Je *nous* ai détruits.

À l'instant où je passe la première marche des escaliers, elle me hèle :

– Oh, et surtout, ne t'inquiète pas pour moi. Je ne suis pas enceinte.

La porte claque, et moi, je crois m'écrouler sur les marches. Je n'ai pas pensé une seule seconde à ça en partant. *Jamais*. Je n'ai pensé qu'à mon ego, à ce Noah, au PinkLady et à Charlyne qui danse. Je ne me suis pas dit une seule fois que j'avais pu la quitter avec un gosse sur les bras. *Jamais*.

Chapitre 34

Charlyne

Je ferme les yeux et m'appuie contre la porte. Mon corps tremble, ma poitrine est en fusion et ma tête va exploser. C'était quoi ça ? La douleur est trop forte pour que ce soit un rêve. Matthew a bien rebroussé chemin pour avoir des explications. Pour quoi ? Pour déculpabiliser ? Pour être certain de m'avoir détruite ? Pour voir de ses propres yeux que je ne suis pas avec Noah ?

La colère se propage dans mes veines. Activement, avec une force destructrice. Je le déteste. Et je l'aime. Je crois bien lui avoir dit...

– Et là, c'est le moment de compter jusqu'à dix puis d'ouvrir cette porte et de courir le rejoindre pour finir cette conversation.

J'ouvre les yeux sur Vic, assise sur l'îlot central de la cuisine, qui n'a pas perdu une miette de ma dispute avec Matthew. Je lui coule un regard blasé : depuis quand le défend-elle ? Elle le déteste elle aussi, non ?

- Il est parti.
- Oui, et il est revenu.

Elle saute de son perchoir et me rejoint.

- Il a cru que je m'étais remise avec Noah pour garder ma place au PinkLady !

Je serre les dents. Comment a-t-il pu le penser une seule seconde ?

- Parce que tu lui as laissé croire que tu ferais tout pour continuer à danser.

Je lui jette un regard noir. Merci, Vic, tu es la meilleure amie dont tout le monde rêve. M'en croyait-elle capable, elle aussi ?

- Donc c'est ma faute.
- Non. Il est profondément stupide d'être parti sans une explication.
- Ah, merci !

Dieu soit loué, elle a compris.

– Et toi, tu es profondément stupide de le laisser partir une deuxième fois. À moins que ça ne t'arrange, finalement.

Stupéfaite, j'ouvre la bouche. Qu'est-ce qu'elle vient de dire ?

– Oh, bien sûr, j'adore souffrir ! je persifle.

C'est bien connu, ne pas manger pendant des jours, ne pas fermer l'œil de la nuit, ne penser qu'à cette douleur lancinante, c'est comme un orgasme éternel !

Elle soupire.

– Oui. Tu préfères choisir ta peine. Tu fuis, tu crois que c'est plus facile d'être triste aujourd'hui afin d'être certaine qu'il ne te fera plus jamais mal. Matthew n'est pas ton père, il n'est pas George, il n'est pas tous ces types du club. Et malgré tout, il t'a fait mal.

Mal ? C'est bien pire. La douleur, c'est une chose, mais ce vide constant en est une autre. Je sais que je ne serai plus jamais en mesure de le combler. Et je ne le veux pas.

Ma gorge se serre, ma vue s'embrume. Je détourne le regard et rebrousse chemin jusqu'à ma chambre.

– Tout compte fait, je n'ai plus envie de sortir.

– Charlyne ! hurle Vic à mes trousses.

Je me retourne vivement.

– Quoi, Vic ? Qu'est-ce que je dois faire ? Je suis en colère contre lui !

Mes lèvres tremblent. Je ne peux plus rien retenir. Je n'en ai plus la force. Je suis arrivée à un point de non-retour. J'ai l'impression de revivre la journée de lundi des tonnes de fois. Et Vic m'achève :

– Et quand tu ne le seras plus, qu'est-ce qu'il te restera ?

Mon cœur bat fort dans ma poitrine. Je me force à regarder autour de moi. Il me restera ça : mes affaires, son coussin trempé de mes larmes et son T-shirt qui ne sent même plus son odeur boisée. Mes yeux reviennent à Vic. Elle me regarde avec mélancolie. En réalité, c'est la meilleure des meilleures amies. Elle a raison. Je dois finir ma conversation avec lui, et surtout, lui dire qu'il m'a détruite.

Je pars au pas de course sans prendre la peine de récupérer mon manteau. Je vais à l'essentiel : mes clefs de voiture. Je passe la porte d'entrée et me heurte de plein fouet à... Matthew. Si violemment que mes clefs en tombent.

– Je n'ai pas une seule seconde pensé à ça, je suis vraiment désolé, se précipite-t-il.

Bon sang, je crois que j'ai l'épaule démise. Je la masse dans un sanglot.

– Tu es encore là !

Ça ressemble à un cri alors qu'en réalité c'est juste une constatation. Une merveilleuse constatation : il est *encore* revenu.

– Je voulais simplement te dire que je ne partirai pas. Je reste à Seattle.

J'agite la tête.

– Ça ne changera rien.

Il flageole comme si je venais de l'achever. Je me fais le même constat que tout à l'heure. J'ai l'impression que son sweat est plus large que d'habitude, ses yeux sont cernés et ses joues accueillent la repousse d'une barbe. Je m'étais toujours demandé pourquoi il ne négligeait jamais ce détail. Aujourd'hui, j'ai ma réponse : sa joue brûlée ressemble à la surface de la lune dont les cratères sont les parcelles de peau imberbe.

Il soupire.

– Eh bien, j'essaierai.

Même si je lui ai déjà pardonné, je ne veux pas me dire toute ma vie que j'ai été l'instigatrice de sa décision de rester ici.

– Ne fais pas de moi ton choix. Tu sais que je ne le voudrais pas, je te l'ai déjà dit.

Ses yeux s'éclairent, il se penche sur moi.

– Je ne choisis pas.

– Si tu veux m'entendre te dire que je t'attendrai, eh bien, soit ! Mais je t'en supplie, pars faire ce tour du monde, ne vis pas dans les regrets !

Il secoue la tête, un sourire au bord des lèvres. Il est si près. Trop près. Il sent bon la mer. Je me déteste d'être aussi faible.

– Tu n'as pas compris, Charlyne. Si je m'en vais, tu es la chose importante que je laisserai derrière moi. Il n'y a plus de choix parce que tu es *mon* évidence. Ce tour du monde n'a pas lieu d'être si tu n'es pas avec moi. Te voir danser et être heureuse vaut mieux que tous les couchers de soleil au-dessus de l'océan.

À l'instant où il pose sa main sur ma joue, je me ressaisis. Il croit encore une fois que la danse est ma raison de vivre.

– C'est toi qui n'as encore rien compris. Merci d'être revenu. À plus.

Je tente de fermer la porte, mais, de la même manière que précédemment, il la retient. Mon cœur

cogne et s'extasie, ma tête pense : *parfait*. Oui, tout est parfait, le jeu commence. Je réprime un sourire.

– Qu'est-ce qu'il faut que je te dise ? Je me suis excusé, j'ai commis une putain d'erreur, mais ça ne change pas ce que je ressens. Je pensais que tu étais prête à tout pour continuer à danser.

– C'est justement ça qui me fait mal. Que tu aies pu le penser après tout ce que nous avons vécu. Si tu m'avais demandé de tout quitter pour te suivre sur ton bateau, je l'aurais fait, sans hésiter.

Il ferme les yeux et sourit dans un profond soupir. La danse n'est plus ma raison de vivre. Est-ce qu'il a compris maintenant ?

– C'est ce que j'étais venu te demander, ce jour-là.

Je me retiens de lui dire que c'est un connard. Et roule des yeux. Je suis incapable de lui faire la tête plus de dix minutes. Pas parce que je suis une bonne poire, mais seulement parce que je l'aime. D'un amour inconditionnel. Quelque chose explose dans mon ventre. Finalement, je lui dis :

– Connard, tu as foiré.

Son sourire s'agrandit. Je cherche désespérément sa fossette. L'enflure, même celle qui existe est enfouie sous sa barbe. Il se penche sur moi, glisse sa main sous ma nuque. J'ai la chair de poule partout et le laisse faire cette fois-ci, non sans lui offrir un regard noir.

– Mauvais timing. Putain de coïncidence.

Ouais. Mais c'est aussi grâce à l'une d'elles que je l'ai connue. La première s'appelle *pomme*.

– Les coïncidences ne sont pas toujours mauvaises.

Il embrasse ma joue délicatement comme s'il attendait ma permission pour aller plus loin. Je la lui donne. Je lui donne tout.

– Tu me laisses une deuxième chance ? murmure-t-il.

– Oh, je suis désolée, mais mon petit ami est parti se taper des Tahitiennes.

Il rit dans mes cheveux. Je glisse mes mains sous son sweat pour l'enlacer. Je retiens mes larmes.

– C'est un con. Il ne sait pas ce qu'il laisse ici.

Mon cœur bat si fort. Est-ce que je viens de comprendre que Matthew ne partira jamais ? Ou plutôt qu'il ne me quittera jamais. J'ai l'impression de me délester d'un poids considérable.

– Des couchers de soleil ? demandé-je.

– Serais-tu devenue romantique ?

– Tu fais encore tout foirer...

Il prend mon visage au creux de sa main et dépose un baiser doux sur mes lèvres. Bon sang, ça m'avait manqué. Il m'a manqué. Je ferme les yeux dans un soupir.

– On n'est pas obligé de partir.

Si, nous le sommes. Pour nous. Parce que je le veux autant que lui, pour lui et pour nous. C'est notre voyage. À la fois notre début, notre nouvelle chance et un chapitre de plus à notre histoire.

Je lui coule un regard taquin.

– Non, on ne l'est pas. Mais je n'ai rien de mieux à faire ces six prochains mois...

Il plisse les yeux.

– Même pas dans cette école de danse ? Est-ce que tu sais que la directrice tente désespérément de te joindre ?

– J'étais trop occupée à pleurer le départ de mon connard de voisin ! Eh, attends ? Comment le sais-tu ?

– J'ai lu tes mails.

Je roule des yeux.

– Pourquoi ça ne m'étonne même pas !?

Ses pas me pressent vers l'intérieur. Je l'embrasse, longe ses flancs, sa peau frémit.

– Avant que tu t'énerves, sache que j'avais déjà décidé de revenir avant de les découvrir. C'était juste un prétexte, un coup de pouce. Je n'étais pas très loin...

– Est-ce que j'ai d'autres choix que de te croire ?

– Au pire, je peux te kidnapper, t'attacher au mât, et t'embrasser et te toucher jusqu'à ce que tu en perdes la raison...

J'ai déjà perdu la raison. Je lève un sourcil, joueuse.

– Alors ? Tu vas la rappeler ?

– Non. Ce n'est pas ce que je veux... Pendant que je dansais devant elle, j'ai réalisé que j'aimais ma barre de pole dance.

Il se tend.

– Tu sais que je n'arriverai pas à accepter que tu puisses danser devant d'autres hommes ?

Je me hisse sur la pointe des pieds, embrasse sa joue brûlée. Il grogne. D'impatience ? Parce que je laisse entendre que je recommencerai des strip-teases ? Je souris, les lèvres sur sa peau. Je remonte son sweat et lui enlève. Le souffle court, les yeux fixés sur ma bouche, il me laisse faire. Son débardeur laisse totalement apparaître les cicatrices de son bras et de sa nuque. Je fais courir mes

doigts dessus et murmure :

– Je me voyais plutôt l’enseigner...

Il soupire de soulagement et m’envoie un sourire endiablé.

– Si ce n’est que ça.

Il m’attrape et me soulève tout en continuant :

– Je pourrai toujours te dégoter une barre pour te perfectionner sur *Eden*. Il me suffirait d’ôter quelques voiles...

– Et puis, bien entendu, tu jugeras de mes prestations ?

Il nous mène jusqu’à ma chambre. J’aperçois Vic prendre la poudre d’escampette, les pouces en l’air, la mine victorieuse.

– Si tu y tiens.

Il nous écrase sur mon lit. Je pouffe et remonte une mèche brune sur son front.

– Ne me quitte jamais, Charlyne.

Est-ce qu’il se fout de ma gueule ? C’est lui qui est parti. Mais ses paroles font sens dans ma tête. Son passé, ce qu’il a perdu. Je ne sais pas s’il aimait Holly aussi fort qu’il m’aime. Mais moi je l’aime plus fort qu’elle. Je ne vois pas ce voyage comme une concession mais comme un moment important dans nos deux vies. C’est notre amour. Et il n’y a pas de comparaison à faire.

Sous l’intensité de son regard, ma poitrine m’opprime parce qu’elle déborde d’amour. J’ai besoin de le crier des tonnes de fois.

– Je t’aime, Matthew.

Son sourire me fait fondre. Je l’ai dit. Oui, je l’aime. Je reprends :

– Mais...

– Mais ? Parce que tu mets un « mais » à notre amour ?

Notre amour...

– Mais tu n’as pas intérêt à nous faire accoster à Tahiti !

Il rit et embrasse mon cou tout en murmurant :

– Facile.

Ses doigts se glissent sous mon chemisier. Je sens les boutons se tendre puis sauter un à un, je continue alors que ses lèvres se précipitent sur ma poitrine :

– Je ne mangerai pas du poisson tous les jours...

J'ai l'impression que mes paroles ne sont plus qu'un souffle. Il est là, avec moi. Sa peau, ses yeux, sa bouche, son odeur chassent tous ces mauvais jours. Comme si tout ça n'était qu'un mauvais rêve, que j'ai déjà oublié.

– Je te promets des tonnes de saucisses. À chaque escale, je remplirai le frigo de charcuterie...

Je lui retire son débardeur, sa chaleur me saisit. Ses mains empoignent mes cuisses, me pressent contre lui. Se sentir possédée est si jouissif. J'agrippe ses cheveux alors qu'il m'embrasse avec ferveur. Comment ai-je pu croire que je pouvais vivre sans ce type ? Que je pouvais le laisser partir et attendre une année comme s'il me suffisait de penser que ça passerait vite ?

Ça n'a jamais été que du sexe. Même notre première fois, c'était déjà bien plus. Il n'y a qu'à voir comment mon corps réagit à chaque fois qu'il me touche. Mon cœur s'emballe, ma peau frémit, je gémis plus que je ne parle. Et je ne suis pas la seule.

– Tu n'as plus intérêt à oublier une seule fois la capote ou je te fais subir une vasectomie dans ton sommeil.

Il se redresse sur un bras et grimace :

– Tu es dure.

Pas autant que son membre contre ma cuisse. Mes mains se fauillent entre nous, caressent son ventre jusqu'au bouton de son jean et le font sauter. Je lance :

– Tu veux me tenter ?

Il sait à quel point j'aime jouer, mais il ne me défie pas, il roule seulement des yeux.

– OK. Tu as terminé ?

Terminé quoi ?

– Je crois.

Je hausse les épaules et rejette la tête en arrière pour lui offrir un meilleur accès à mon cou. Il caresse mes seins, m'embrasse avec sa langue.

– Très bien, parce que j'aimerais te dire moi aussi que je t'aime.

Épilogue

Matthew

Une chose est sûre, Charlyne a bouleversé tous mes plans. Nous n'avons pas une seule fois suivi mon carnet de route. Nous avons pris le large, avons dérivé dans le Pacifique et nous nous sommes laissés porter par le vent.

Ouais, elle a bouleversé tous mes plans. À commencer par celui de ma vie. Je ne m'y attendais pas. Elle s'est immiscée dans ma tête puis dans chaque cellule de mon corps et y a laissé la plus belle chose qui soit : l'Amour. Jamais je ne m'étais dit que ça pouvait encore m'arriver. Et *encore* est de trop. Je ne crois pas avoir aimé Holly aussi fort. Je devrais me sentir mal de le penser, mais, bizarrement, au-delà de la culpabilité de l'avoir perdue, je suis sûr maintenant que nous étions arrivés tous les deux à un point de non-retour. Notre couple s'était éteint, on ne faisait que s'accommoder, s'arranger. Alors qu'avec Charlyne, nous faisons la paire. J'ai besoin d'elle autant qu'elle a besoin de moi. Et je ne m'en lasse pas. Pourtant, hormis lorsque nous amarrons à un port, c'est l'unique personne que je vois tous les jours depuis presque huit mois. Ouais, je suis malin. J'ai gagné deux mois de plus pour notre expédition, et pas seulement. L'emmerdeuse prend la pilule. Ça devenait crucial...

Je dessine le tableau : ça fait quinze jours que nous avons quitté Seattle quand je surprends Charlyne sur le pont avant, vêtue d'un haut de maillot de bain et d'un short en jean ridiculement petit. Le soleil est au zénith, ses cheveux sont attachés grossièrement, des gouttes de sueur perlent le long de sa colonne vertébrale. Sa peau a pris un teint hâlé, elle a défait les ficelles de son maillot pour ne pas avoir de marque. Elle devrait l'ôter carrément, nous sommes seuls en mer, et mis à part les poissons, personne d'autre que moi ne lorgnerait sa poitrine désirable. Assise en tailleur, elle tente désespérément de faire des nœuds de cordage. J'abandonne toute activité. Je faisais quoi, déjà ? Aucune idée. Je la rejoins, la tête remplie d'idées et le sang chaud comme de la braise. Je lui reprends la corde et la défie :

– Je te montre une dernière fois, si tu n'y arrives pas, je t'attache avec.

Elle réagit comme je l'attends, bien entendu, puisque nous jouons tout le temps. Elle lève un sourcil et plante ses yeux bleus direct dans les miens. J'exécute les gestes avec minutie, elle ne regarde même pas. À la fin, armée d'un sourire pervers, elle me tend ses poignets. Ma queue tressaute, je vais l'attacher, la toucher, la déshabiller et la baiser sur le pont avant d'*Eden*. Là encore, j'exécute la procédure avec... excellence. Je bande dur, elle est trempée. Je l'embrasse, la lèche, la mords et la goûte comme si ça faisait des lustres que je ne l'avais pas fait. Foutaises, c'était il y a tout au plus six heures dans la cabine. Les choses se corsent lorsque nos deux corps sont pressés de se posséder. Le souffle court, elle me rappelle :

– Préservatif.

Je lance un juron. Ma queue est si tendue qu'elle me fait mal. Mais je me rappelle la vasectomie... et la laisse attachée au mât pour courir jusqu'à la cabine récupérer cette putain de capote qui nous libérera. Elle ne libérera personne. Cette putain de capote n'existe plus, la boîte est vide. Attendre deux jours de plus pour rejoindre un port et enfin baiser a été une torture. Quant à Charlyne, j'ai même hésité à la laisser ficelée au pont avant pour ne pas me tenter.

Finalement, sitôt à quai, la pilule a été un choix raisonnable. Elle a été raisonnable. Pour une fois... Il n'y a plus eu de souci de capote. Il n'y a plus eu d'attente longue et douloureuse. Et ça a évité à M^{me} Quéquette de se promener toute nue en l'air jusqu'à trouver un chapeau anti-vasectomie (notez bien que je n'ai pas dit anti-pleurnicherie) !

Ouais, cette fille m'a bouleversé. Si bien que vivre sans elle demain et tous les autres jours de ma vie n'est pas concevable. Et notre voyage idyllique va toucher à sa fin. Dans vingt jours tout au plus. Ou plutôt, Charlyne doit avoir regagné Seattle dans vingt jours maximum pour commencer son semestre à l'université de Seattle et son job de professeur de pole dance dans une salle de sport. Passer un entretien en vidéo-conférence a été compliqué, mais elle a obtenu le poste. Je suis fière d'elle, je ne lui dis pas, mais elle le sait. Elle le voit à ma façon de la regarder s'entraîner à danser tous les jours, n'importe où. Elle pourra se vanter de l'avoir fait aux quatre coins du monde. Quand ce n'est pas sur *Eden*, c'est sur une plage déserte, sur un quai ou même sur des rochers. J'ai des images d'elle plein la tête. Je déborde d'elle, et je souris comme un con en y pensant.

Tous les jours, j'en emmagasine un peu plus, certains souvenirs sont plus marquants, surtout ses premières fois. La fois où elle a sauté dans l'océan, celle où elle a aperçu des baleines, ce coucher de soleil quand l'eau s'étirait à perte de vue, cette nuit à la belle étoile. D'autres, moins glorieux pour elle, une indigestion, un rhume, un coup de soleil et une tempête. La tempête était extra pour moi... Elle a passé sa nuit blottie contre moi.

Bien entendu, je ne cesserai jamais d'être un connard. Pour son anniversaire, au mois d'avril, nous étions sur l'île de Shikoku, la plus petite île au sud du Japon, je l'ai obligée à manger local... des brochettes de sauterelle en entrée, une seiche vivante accompagnée de riz blanc en plat principal. Elle n'a pas touché à son assiette et m'a fait la tête jusqu'à ce que je lui offre son vrai cadeau sous les cerisiers en fleur : une peluche de Pikachu, elle n'arrêtait pas de dire qu'il lui manquait. N'y voyez aucune méchanceté, je voulais seulement qu'elle élargisse son horizon culinaire... OK, je déforme légèrement la vérité. Elle a cessé de me faire la tête et a exagérément souri, entendez par là un sourire sadique, lorsque j'ai accepté de me faire tatouer mon bras brûlé. La salope, elle a kiffé me voir douiller. Neuf heures de tatouage traditionnel, marteau-burin-aiguille-encre. J'entends encore le toc du bois sur ma peau. Mais le résultat est parfait, la douleur en valait la chandelle. Je me retrouve avec un dragon enroulé à une branche de cerisier en fleur de l'épaule au poignet. Le dragon pour le feu, mon passé, et ce que je suis aujourd'hui, et les fleurs de cerisier pour mon avenir avec Charlyne – elles rappellent les siennes sur son tibia, mais symbolisent aussi la vie et sa beauté, quelle que soit notre apparence.

Je l'ai dit, elle a bouleversé tous mes plans !

À chaque escale, c'est le même rituel pour elle. Elle sort son téléphone, le brandit bien haut dans le ciel comme si ça pouvait la rapprocher d'un satellite, et appelle, dans l'ordre : sa mère, sa sœur, Jack puis Vic. Pour ce qui est de sa famille, les conversations ne durent jamais plus d'une demi-heure. En revanche, sa meilleure amie est une vraie pipelette. Deux heures, c'est leur minimum vital ! Tout y passe, de ce que mange leur chat à la couleur du caleçon du nouveau mec de Vic. Il y en a toujours un nouveau. Généralement, j'en profite pour faire l'état des lieux du bateau et faire provision de ce qui nous manque avant le départ, puis je passe aux choses sérieuses quand ça devient trop long. Je me pavane en boxer si elle est sur le pont, tout nu si elle est dans la cabine, je la frôle délibérément, l'embrasse, glisse mes mains sous ses vêtements. Je gagne rarement, pour ainsi dire jamais. Elle finit enfermée dans la salle de bains, et moi, le front sur la porte à lui chanter du Seal. Vous savez, ce chanteur au visage balafré...

Mais dans vingt jours, retour à la réalité. Autant je connais Charlyne dans les moindres détails, de la durée de son putain de cycle menstruel au temps qu'elle met pour s'endormir – une minute, si je lui offre des papouilles dans les cheveux. Autant je n'ai aucune idée de ce qu'elle compte faire de ce *nous*, à notre retour. Bien sûr que nous serons toujours ensemble. Je l'ai dit, être séparé d'elle m'est inconcevable ! Mais vivrons-nous ensemble ? Je n'ai aucune idée de ce qu'elle veut faire. Je l'ai entendue parler d'une chambre universitaire avec son père et d'une nouvelle colocation avec Vic, mais elle n'aborde pas le sujet avec moi. Je connais tout d'elle, tous ses secrets, toutes ses pensées, sauf celle-là.

Ouais, les choses n'ont pas changé, j'évite toujours de poser les questions dont les réponses pourraient me contrarier. Mais là, c'est important. Alors j'ai mis le paquet. Je pense à ces sept mois passés, à ces images qui défilent dans ma tête, tous ces sourires qui m'ont marqué, les rires et les colères qu'elle me doit. J'aime tout ça et je ne voudrais pas que ça s'arrête. Je veux continuer à la voir partir au pas de course aux toilettes le matin au réveil (envie pressante), la voir boire son thé avec la marque de mon bras sur la joue, l'admirer en train de danser avec un T-shirt à moi, l'entendre chanter faux sous la douche et pester contre moi quand elle lave le linge et que mes caleçons sont à l'envers (je le fais exprès, je dois faire preuve d'une force surhumaine pour les mettre tels quels dans la panier à linge). Mais je veux aussi la surprendre en train de grimacer lorsque je cuisine du poisson, et baver des tonnes de fois en la contemplant tandis qu'elle mange des gressins ou toute autre nourriture de forme phallique.

Ça fait cinq jours que nous n'avons pas vu la terre ferme et j'ai navigué toute la nuit pour arriver jusqu'ici. J'ai réveillé Charlyne il y a deux heures, lui ai laissé quelques mots : « Sois prête pour midi, je t'aime et garde tes forces et ta rage pour plus tard. » Puis je l'ai enfermée à double tour dans la cabine, j'ai débranché le GPS et la radio, au cas où, j'ai mis le bateau gonflable à l'eau pour rejoindre la côte aux couleurs dorées et j'ai tout préparé. Nous avons vu toutes sortes de paysages en sept mois, mais celui-ci reste pour moi une merveille de la nature. Pas de port ou de quai pour *Eden*, il restera amarré derrière la barrière de corail le temps de notre escale. Elle ne durera pas longtemps. Pas assez longtemps, car nous sommes encore dans l'hémisphère sud et, dans vingt jours, nous devons avoir regagné les États-Unis. Charlyne ne se doute pas une seconde de là où je l'ai

menée. J'ai loué pour vingt-quatre heures une cabane sur pilotis suspendue au-dessus d'une eau cristalline. C'est impressionnant. Elle est si claire, si transparente, que les poissons aux couleurs vives donnent l'impression de nager dans le vide. Je sais qu'elle va aimer. Mais ça n'effacera pas mon ardoise pour autant. Un : je l'ai enfermée. Deux : nous sommes à Tahiti. Trois : elle va détester ma surprise.

Je me hisse sur le pont. Le bois brûlant sous mes pieds me fait frissonner. Je marche à tâtons jusqu'à la cabine, ouvre grand les oreilles. Pas un bruit, juste le clapotis de la houle contre la coque et peut-être le martèlement de mon cœur dans mes tempes. J'insère délicatement la clef et cesse de respirer, le temps d'abaissier la poignée et d'ouvrir la porte. Charlyne, la tête contre le hublot, se retourne lentement vers moi. Malgré son sourire, je sens qu'elle est en colère. Comment ? Elle a ce petit pli sous les yeux.

- Tu as cinq minutes de retard, fait-elle remarquer.
- Pour la bonne cause. Tu es prête ou je dois t'enfermer une heure de plus ?

Bien sûr qu'elle l'est. Elle porte une robe courte à fleurs nouée derrière la nuque et elle a tressé ses cheveux. Elle est belle, ça va m'être difficile de parler, de ne faire *que* parler...

Je ramasse ses sandales et mime une révérence pour me retenir de lorgner ses longues jambes bronzées. Elle me rejoint et pointe un doigt sur ma poitrine, l'air sévère.

- Tu sais que je me vengerai.

Je hoche la tête dans un sourire condescendant. Je n'en attends pas moins d'elle. Elle roule des yeux avant de mettre un pied dehors, et se fige. C'est la première fois que je lui fais ce coup-là. D'habitude, nous voguons ensemble, nous découvrons notre destination en même temps. Je l'ai devancée, et même si je suis probablement terrifié de la finalité de notre journée, le jeu en valait la chandelle. Ses yeux tremblent en voyant le paysage qui s'offre à nous. Tout y passe, du haut de l'île recouverte d'une verdure enveloppante jusqu'au sable fin qui s'échappe dans le lagon. Son visage s'illumine devant la beauté du lieu.

- Où sommes-nous ?
- Je te le dirai quand tu seras sur le bateau gonflable.
- Pourquoi ?

Charlyne et ses questions... Je roule des yeux tout en l'aidant à descendre l'échelle qui mène au pneumatique.

- Parce que je viens de lâcher plus de deux cents dollars pour avoir cette cabane sur l'eau et que je ne veux pas prendre le risque d'y aller seul.

Je la rejoins.

- Tu n'es plus à deux cents dollars près...

– Les deux cents dollars, ce n'était *que* pour la cabane.

J'empoigne les rames et nous fais avancer jusqu'à la rive.

– Bon, maintenant que je suis sur là et qu'*Eden* est loin derrière nous, tu vas peut-être pouvoir me dire où on est ?

– Encore un peu de patience. Tu as bien dormi ?

– Avec ce que tu m'as fait boire hier soir, c'était pas difficile.

J'étouffe un rire dans une dernière poussée. Ça fait deux jours que je la saoule pour qu'elle ne s'aperçoive pas que je découche pour naviguer. Ça a fonctionné.

Sitôt un pied sur le ponton de notre cabane, je me chausse. Elle m'imité, les oreilles à l'affût du moindre bruit. Je croise les doigts pour qu'aucun habitant de l'île ne me trahisse. La plage est déserte mais les autres cabanes à une dizaine de mètres de la nôtre sont occupées par des touristes, des enfants se baignent, une dame se fait dorer la pilule, un livre à la main.

Je ne la laisse pas réfléchir une minute de plus et lui agrippe les doigts pour la conduire dans notre cabane. Un deux-pièces avec une chambre immense qui fait aussi office de salon, et une salle de bains. Le lit à baldaquin nous offre une vue imprenable sur le lagon et, juste devant, la table a été dressée comme je l'avais demandé. L'air conditionné fait onduler les grands voilages blancs devant les vitres. Je les ouvre pour ne rien perdre du paysage.

– En presque huit mois de voyage, nous n'avons connu que la cabine d'*Eden*, et aujourd'hui tu nous paies le luxe d'un hôtel ?

– C'est notre dernière escale. Je voulais marquer le coup.

Elle fait le tour de la cabane, laisse traîner ses doigts sur le couvre-lit blanc tout en lançant :

– Il nous reste vingt jours...

– Nous ne sommes plus très loin de Seattle, Charlyne, c'est la dernière étape.

Elle tressaute, déstabilisée.

– Waouh, dit comme ça, j'ai l'impression de vivre mes derniers instants avec toi...

C'est difficile de l'entendre parce que nous savons tous les deux que les choses seront forcément différentes.

– Ça n'arrivera pas.

Mon ton implacable la fait sourire. Se sent-elle rassurée ?

– J'ai une faim de loup, lancé-je en prenant place sur ma chaise.

– Et si tu me disais où nous sommes ?

Elle prend place à son tour en face de moi. Je soulève les cloches de nos deux assiettes. Pour mettre toutes les chances de mon côté, je n'ai pas commandé de poisson, mais du poulet fafa. Je suis un enfoiré, mais je ne suis pas stupide !

– Tu es certaine de ne pas vouloir manger avant ? Parce que tu risques d'être énervée, et tu vas dire que c'est ma faute si le repas te reste sur l'estomac...

Ses yeux grossissent un instant, puis ses sourcils se froncent.

– Tu n'as pas osé !

Elle a compris où nous étions. Pas bien compliqué, si l'on est un tant soit peu observateur. Un paysage idyllique, des fleurs de vanille dans un vase sur une commode, un flyer de l'hôtel avec une Tahitienne nous souhaitant la bienvenue.

Je prends un air faussement étonné.

– De quoi ?

– C'était *la* destination que tu devais ôter de ta foutue carte !

Bizarrement, elle n'est pas vraiment énervée. Elle me gronde, mais avec le sourire.

– Je ne vois vraiment pas de quoi tu parles...

– Enfoiré ! Je suis certaine que tu l'as fait exprès !

Je fais semblant de réfléchir.

– Ah ! Ça me revient... c'était juste avant que je te fasse jouir avec ma langue... Si je me souviens bien, tu parlais de Tahitiennes qui faisaient onduler leurs hanches de droite à gauche.

– Non. C'était surtout juste après que je te reprenne...

Salope.

– Mange ! Ça risque d'être froid.

Elle n'en fait rien. Elle croise les bras, s'enfonce dans son siège et me dévisage. Je ne suis plus maître de la situation.

– Donc, tu voulais m'énervé... la question c'est : pourquoi ? Pourquoi tu voulais que je sois en colère contre toi ?

Parce que j'arrive plus facilement à mes fins ! Je tente de changer de sujet :

– Avoue au moins que tu serais passée à côté de quelque chose de fabuleux.

– Matthew !

Au même instant, son poing tape sur la table. Elle est énervée, c'est parfait. Alors pourquoi j'ai la bouche sèche et les mains qui tremblent ? Je pose ma fourchette qui n'a jamais atteint une seule fois ma bouche et prends une grande inspiration.

– OK. Je voulais te mettre en colère parce que je sais que ça va finir de la même façon, par terre, dans ce lit, puis sous la douche, ou dans l'ordre que tu veux.

– Parce que tu as à te plaindre de ce côté-là. Waouh, c'est la pire insulte que tu pouvais me faire.

Merde, elle n'est plus en colère, elle est vexée. Je me reprends :

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. J'ai quelque chose à te demander, et tu sais à quel point je suis nul pour ça.

– Je sais surtout où nous a mené ton silence la dernière fois.

– Merci de ton réconfort.

– Je n'en ai pas encore fini avec toi. Il y aura d'autres piques. Qu'est-ce que tu voulais me demander ?

Je pousse un profond soupir. Ce n'est pas de cette façon-là que j'imaginais le truc. C'était plutôt après une bonne dose de sexe... Je tire une petite boîte de la poche de mon short et la lui tends.

Surprise, elle grimace et la récupère d'une main tremblante. Ses yeux oscillent de la boîte à moi une bonne dizaine de fois avant qu'elle ne l'ouvre. Ma tête va exploser tant mon sang circule vite.

– Bordel, lâche-t-elle dans un soupir.

– C'est un double des clefs du bateau, je me précipite, intimidé. C'est juste symbolique.

– J'ai du mal à comprendre.

– Quand on rentrera sur Seattle, je ne veux pas que tu vives sur le campus ou avec Vic.

Elle referme la boîte sèchement dans un « ploc », et la pose sur la table tout en me défiant d'un regard noir.

– De quoi as-tu peur, Matthew ? Tu n'as pas confiance ?

– C'est une discussion sérieuse, Charlyne !

– Sauf que tu ne poses pas la bonne question. Tu ne dis pas que tu veux vivre avec moi, tu dis que tu ne veux pas que je vive sur le campus ou avec Vic.

Je roule des yeux.

– C'est la même chose.

– Pas pour moi. Reformule.

Elle croise les bras, inflexible.

– OK. J'aimerais beaucoup qu'on ait notre chez-nous. Notre appartement. Est-ce que ma phrase te convient maintenant ?

– La phrase et la proposition. À vrai dire, je désespérais de t’entendre me le demander.

Elle récupère sa fourchette. C’est tout ? Est-ce que nous sommes réellement passés à autre chose ? Je ne réalise même pas qu’elle a vraiment dit oui. J’essaie de remettre mes idées en place. Elle a dit qu’elle désespérait de m’entendre lui demander.

– Tu aurais pu le faire aussi.

Elle balaie l’air devant elle tout en enfournant une bouchée de poulet :

– C’est un truc de mec, ça !

– Tu rotes et tu n’es pas un mec...

– Parce que tu crois peut-être que je pète des paillettes ?

Je me retiens de rire et fixe mes yeux sur ses seins pour m’adresser à eux :

– Elle vient de détruire l’image que j’avais d’elle. Heureusement que vous êtes toujours là, tous les deux...

Elle claque des doigts pour me faire revenir à elle.

– Et moi, je vais faire comme si je n’avais rien entendu... Mange ! C’est délicieux !

Je lui chope le poignet à l’instant où elle tente de piquer sa fourchette dans l’assiette.

– Hors de question, viens ici.

La fourchette tombe et elle se lève pour venir s’asseoir sur mes genoux.

– Hey, rassure-moi, tu ne vas pas sortir une autre boîte et me demander en mariage ?

Je l’embrasse et l’étreins. Nous allons vivre ensemble, ailleurs que sur *Eden*. Un autre voyage va commencer.

– Non... Je veux seulement te prendre dans mes bras. Il y a la clim ici, je suis à peu près certain que tu ne seras pas toute collante.

Elle me mord tout en marmonnant un :

– Connard !

Le plus merveilleux et le plus heureux. Je lui souris. Ses doigts passent et repassent sur mes cicatrices, sur ma nuque. Je ne me lasserai jamais de ce frisson. Il n’y a qu’elle.

– Juste pour savoir. Tu m’aurais répondu quoi, si je t’avais demandée en mariage ?

– Non.

Je m'éloigne pour la dévisager. Elle réprime un sourire.

– Ah bon ? Et je peux en connaître la raison ?

– Juste parce que nous sommes à Tahiti et que tu m'as enfermée sur *Eden* toute la matinée...

Dois-je en conclure qu'à Seattle, la réponse sera oui ?

FIN

Remerciements

C'est toujours difficile de laisser ses personnages pour toujours. Je me suis posé plusieurs fois la question : dois-je écrire une suite à Charlyne et Matthew ? La réponse est non. Ils doivent continuer à vivre dans mon cœur mais pas dans ma tête. On se fout de savoir ce que va faire Charlyne dans l'avenir et on se fout de savoir si Matthew va continuer à la faire chier ! La finalité de leur histoire, c'est qu'il existe des « personnes coïncidences » qui bouleversent notre univers. Elles sont placées sur notre chemin et nous apportent tant de choses. La mienne, c'est Danielle, ma bêta pour *L'inconnu de l'ascenseur et moi*. Elle est devenue bien plus qu'une simple amie, elle est un soutien, une force, ma muse, et aussi une partie de mon inspiration. Elle m'a toujours poussée, réconfortée, grondée s'il le fallait, et, grâce à elle, Charlyne et Matthew sont devenus bien plus vivants dans ma tête. Merci Danielle, sans toi, nous n'en serions pas là.

Mes prochains remerciements vont à Marianne et Maud, mes éditrices. Je ne peux que supposer que votre travail n'est pas évident, nous ne pouvons pas toujours tomber d'accord, dire « amen » à tout. Mais travailler avec Marianne a été un réel plaisir. Quoi de mieux que de pouvoir reprendre soi-même son texte ? Merci du fond du cœur !

Ensuite, bien évidemment, je remercie mon chéri. Toujours la même rengaine : j'ai passé plus de temps avec Matthew et Charlyne qu'avec toi, pourtant notre couple n'est pas si différent ! Sarcasmes, taquineries, blagues à deux balles rythment notre quotidien et, grâce à toi, nous vivons quelque part aussi dans un livre ! Je t'aime, mon amour.

Ma petite Lilou et mon petit Calvin, maman s'excuse de ne pas avoir été tout le temps disponible, j'espère qu'un jour vous comprendrez. D'ici là, sachez que je vous aime à la folie et que vous resterez mes plus belles œuvres !

Encore une fois, cette histoire est née sur Wattpad, donc je remercie tous mes abonnés. Thaïs, Sophie, Élodie, Kattikat Farah et Riley (auxquelles je souhaite un énorme succès) et tant d'autres !

Je remercie aussi mes amies qui me soutiennent, Sandra, Mouchette, Candice, Jessica, Laura, Audrey, Maryline, Agnès, Anaïs, Angélique, et j'en oublie sûrement !

Merci à ma famille et à celle de mon chéri, entre autres Chrystelle, Sandrine et Lydia.

Et un tout dernier énorme merci aux blogueuses et chroniqueuses qui ont cru et continuent à croire en moi !

Merci aussi à toi, lecteur, d'avoir pris le temps de me lire. J'espère que tu n'as pas été déçu et que mes deux écorchés ont réussi à te toucher, te faire sourire et rager.

À très bientôt

Découvrez *Crazy Love* de Joh Harper

CRAZY LOVE

Premiers chapitres du roman

ZAZY_001

Prologue

C'est fou à quel point on peut s'ennuyer à un mariage. Surtout quand ce n'est pas le sien et qu'on tente de faire un régime. Régime que je vais abandonner dès que j'aurai mis la main sur les petits fours que j'ai vus dans l'assiette de ma voisine. Aujourd'hui a eu lieu le mariage de mon grand frère, Elliott. Je devrais être contente, malheureusement je ne supporte pas la mariée. Louise. Elle a un côté hautain, méprisant. Quand vous discutez avec elle, vous avez l'impression d'avoir raté votre vie.

Elliott est un pilote de F1, Louise est rédactrice pour un magazine de mode. Le couple parfait. Ou le couple de l'année comme l'ont annoncé les grands titres. En tout cas, c'est bien le mariage de l'année. Pas du tout intime. Madame a absolument voulu que la cérémonie se déroule dans un château français. Souhait accordé. Elle a aussi invité les stars les plus populaires, les stylistes les plus extraordinaires. Ils ont tous accouru vers la majesté. Bref, c'est tellement pompeux comme noce.

La pièce dans laquelle a lieu le repas est luxueuse et spacieuse. J'ai l'impression de faire un bond dans le passé et d'être dans un bal pendant le règne de Louis XIV. Les robes sont somptueuses, les groupes se font et se défont. Les regards de connivence, d'envies, de mépris sont de mises. J'ai la sensation d'être celle dont les gens de la haute se moquent, parce que je ne réponds pas à leurs normes. J'entends presque les rires des fantômes qui hantent ce château, se baladant parmi les convives avec leurs perruques et leur teint cireux. Je soupire et joue avec la salade dans mon assiette. J'ai l'impression d'être une tortue. Une tortue des Galápagos. Triste vie, triste destin !

Finalement, j'arrive à mettre la main sur des petits fours et dis au revoir au régime. Vive la nourriture ! Encore mieux que le sexe. Oui bon, pas vraiment, mais je me console comme je peux. La bouffe est plus accessible que les parties de jambes en l'air pour moi.

Le repas se déroule à une lenteur horrible. Je suis assise à côté d'une cousine éloignée, que je n'ai dû croiser qu'une fois en vingt-six ans de vie. Elle me raconte tous les événements extraordinaires qu'elle a vécus depuis qu'on s'est vus la dernière fois, il y a quinze ans. J'ai le droit à tout. Son dernier petit ami qui est devenu une rock star, qu'elle a quitté, car elle ne voulait pas d'une vie mouvementée, mais aussi les détails de sa dernière liposuccion. Je hoche la tête aux moments qui me semblent opportuns, mon regard étant attiré par ce que déposent les serveurs sur les tables voisines. J'ai également la chance d'avoir à cette merveilleuse table une tante qui ne veut pas retirer son gigantesque chapeau rouge coquelicot, manquant de peu d'éborgner un de mes oncles passablement éméché. Je devais être à la table d'honneur, mais Louise a changé d'avis et a décrété que seuls les témoins y seront placés. Je pense qu'elle ne voulait pas que je gâche les photos de ce grand jour. J'ai une folle envie de m'échapper et rentrer chez moi pour regarder un épisode de *Grey's Anatomy* ! Ma vie est trépidante, n'est-ce pas ?

Enfin, les mariés se présentent au milieu de la salle pour la première danse. Je grimace à la vue de Louise, dans sa robe *parfaite*. Un tonnerre d'applaudissements retentit à la fin de leur chorégraphie

très classique et la piste est envahie par les invités. Mon regard reste fixé sur un homme en particulier. Alexandre Mercier et son costume noir sur mesure. Le mâle alpha par définition. Il est fort, outrageusement sexy et d'une beauté virile. Tout le monde est *parfait*. Sauf moi ! Moi, aigrie ? Pas du tout. C'est juste que je suis au mariage de mon frère qui ne me réjouit pas et que j'ai été obligée d'inviter Justine, ma meilleure amie, puisque je suis célibataire. Justine est une femme attirante, tout en courbe. Blonde et des yeux verts éclatants. C'est mon alliée dans cet enfer. Chaque fois que mon regard se pose sur elle, j'ai l'impression d'être face à mon ange gardien. Dieu a peut-être décidé, vu ma maladresse, que j'avais besoin que quelqu'un veille sur moi. Si seulement, il m'avait envoyé un homme intelligent, beau et musclé en même temps.

– Imagine que tu es Beyoncé, version naine, avec un peu de surpoids et tu y arriveras, me dit Justine en sautillant sur sa chaise. Allez, Éva, tu peux le faire.

Apparemment, Dieu a le sens de l'humour ! Je devrais sans doute faire une réclamation pour changer d'ange gardien et demander à en avoir un qui soit un peu moins franc. Ma meilleure amie maîtrise l'art de me remonter le moral. Je la fusille du regard et reporte mon attention sur Alex. Mon Dieu, ce mec pourrait me tuer rien qu'avec un sourire. Malheureusement et comme d'habitude, ce n'est pas à moi qu'il adresse *ce* sourire en coin. Plutôt aux femmes dignes de faire la une des magazines. Moi, si j'apparaissais un jour dans un journal, ce sera dans les faits divers. Je m'y vois déjà.

Flash Info :

Une jeune femme s'est pris un poteau en pleine poire, a glissé et est tombée dans un trou. Elle y est coincée depuis douze heures, les pompiers n'arrivent pas à l'atteindre. Ils vont tenter d'agrandir le trou.

Justine claque des doigts devant mes yeux pour me ramener à la réalité. Et je vois Alex se diriger vers nous. Il a retiré sa veste, ce qui permet à mon esprit d'imaginer ce qui se cache sous cette chemise blanche. Mes mains deviennent moites, mon cœur bat la chamade. Mon Dieu *ce* sourire ! Je connais Alex depuis un peu moins d'une vingtaine d'années, meilleur ami de mon frère Elliott, il a passé pas mal de temps chez nous. Pour le plus grand bonheur de mes hormones. Grand blond aux yeux bleus, il a une carrure qui impose le respect, qui attire le regard et fait exploser les taux d'œstrogène. Il dégage cette aura qui vous donne envie de lui lancer votre petite culotte et de vous blottir contre lui. Ça fait à peu près six ans que je ne l'ai pas vu, depuis qu'il est parti aux États-Unis pour poursuivre sa carrière de footballeur américain. Il revenait de temps en temps en France, mais nos agendas ne concordaient jamais. J'ai suivi les potins sur sa vie de manière très assidue. Éternel célibataire, il a eu quelques aventures, mais il s'est calmé ces derniers temps. On s'est croisés pendant les répétitions et la cérémonie, mais il était toujours accaparé par quelqu'un.

– M'accorderez-vous cette danse, Mademoiselle ? me demande-t-il.

– Je... oui, je lâche dans un souffle.

Justine me donne un coup de coude, ses yeux pétillent de joie. J'essaie de me décroincer et suis Alex sur la piste. Une fois arrivée, je garde le silence et observe les autres danseurs. Bon, si je me

colle à lui, cela ne paraîtra pas louche. Alex passe ses bras autour de moi et ses mains s'arrêtent sur mes hanches. Un séisme secoue mon être. Mon souffle se coupe, mon cœur rate plusieurs battements. Il ne touche qu'une partie de mon corps, mais j'ai l'impression que ses doigts se baladent sur mon corps tout entier. Mes joues doivent être rouge pivoine, je baisse la tête pour cacher mon émoi.

– Comment va ma Jasmine ?

Je grimace quand j'entends le surnom dont il m'affuble. Moi qui pensais qu'il aurait oublié. À l'âge de 7 ans, j'étais fan d'*Aladdin*. Je le regardais très souvent et un jour il a fallu qu'Alex arrive à la maison alors que je chantais *Ce rêve bleu*. Depuis, ce surnom m'est resté. À présent, j'ai 26 ans, j'aurais vraiment préféré qu'il l'oublie, qu'il me voie comme une femme et non une gamine. Même si je suis encore fan d'*Aladdin*.

– Ça va et toi ? Toujours aussi demandé à ce que je vois.

Zut, je ne voulais pas prononcer la dernière phrase à voix haute. Mais les œillades assassines de la grande majorité des femmes me rendent nerveuse. Alex sourit puis à l'aide de son index, il relève mon menton.

– Je ne suis pas si demandé que ça, répond-il d'une voix douce. Et, je n'ai pas envie de parler des autres, mais de toi.

Ses yeux parcourent ma tenue et j'aurais juré voir son regard s'enflammer.

– Tu es magnifique, comme toujours, murmure Alex.

Son ton est devenu plus grave, plus rauque. Mon cœur se met à battre la chamade à ce simple compliment. Stupides hormones !

– Merci, je bredouille. Tu n'es pas mal non plus.

Je me racle la gorge. « Pas mal » est un euphémisme pour le décrire. Ses cheveux domptés par le gel en arrière, ses iris de la même teinte et aussi profonds que l'océan, son nez fin, ses lèvres pulpeuses, cette légère barbe, absolument tout sur ce visage vaut plus qu'un « pas mal ». Si je le pouvais et si cela ne faisait pas paraître pour une folle, je bâtirais un temple en son honneur. Alex n'est pas simplement beau, il est aussi le seul homme qui n'a jamais fait de réflexion sur mon surpoids, qui m'a fait sentir en sécurité et à ma place près de lui.

Je secoue la tête, ce n'est pas le moment de penser à l'effet qu'il produit sur moi.

– Tu veux parler de quoi ? je lui demande.

– De ce que tu deviens.

La fameuse question : que fais-tu maintenant dans la vie ? Celle qui, soit te met mal à l'aise soit te permet d'étaler tout ton parcours scolaire. Dans mon cas, il n'y a pas grand-chose de palpitant dans

la mienne.

– Je suis secrétaire, sinon je suis toujours la même. Et toi ?

– Toujours le même, dit-il en reprenant mes mots.

Une de ses mains remonte le long de mon dos, ma peau se couvre de chair de poule. Il replace une mèche échappée de mon chignon derrière mon oreille, ses doigts s'attardent sur mon cou, là où mon pouls bat à un rythme effréné, son regard ne quitte pas ce bout de peau, comme s'il était fasciné, puis il remet sa main sur ma hanche. J'ancre mes pupilles dans les siennes et ne romps pas le lien. Je ne sais pas d'où me vient ce courage, mais je prononce les mots avant même de m'en rendre vraiment compte.

– On pourrait aller boire un café ou se faire un resto, qu'en dis-tu ?

Son regard devient plus intense, je suis certaine d'avoir vu ses pupilles s'élargir. Pendant un instant, j' imagine qu'il va m'embrasser. On reste comme ça un moment, les yeux plantés dans celui de l'autre. On ne danse même plus. Mais, il tourne le visage et son regard se perd dans le vide au-dessus de ma tête. La musique prend fin et il recule d'un pas. L'absence de ses mains sur mon corps se fait aussitôt ressentir. La distance qu'il a instaurée n'est pas que physique, c'est comme s'il était parti ailleurs.

– Tu vas bien ? je l'interroge en lui touchant le bras.

– Oui, excuse-moi. Je vais devoir te laisser.

Et il bat en retraite. Rapidement. Il faut croire que sortir avec moi le fait fuir. Qu'est-ce qui m'a pris ? Je retourne sur ma chaise et j'aperçois Justine dans un slow endiablé avec un collègue de mon frère. Au moins une de nous deux s'amuse. L'idée de prendre une cuite me traverse l'esprit, mais je ne suis pas sûre qu'Elliott me le pardonne. En parlant du loup, le voilà qui approche. Sublime dans son costume trois-pièces gris. L'émotion me noue la gorge, mon grand frère est un homme. Ce n'est pas le fait qu'il soit passé devant le maire qui me fait penser ça, mais sa démarche de mâle heureux, accompli.

– Comment va le marié ? je demande, d'un ton exagérément enjoué.

– Super bien ! Mais, je t'avoue être pressé de partir en voyage de noces.

Mon frère n'aime pas être au centre de l'attention et encore moins la foule. Étonnant vu son métier, mais comme il me l'a expliqué, lorsqu'il est sur le circuit, il n'y a que lui, sa voiture et son équipe, il fait abstraction du reste. Je suis aussi timide que lui – merci papa –, mais malheureusement pour moi, ma bouche n'a pas de filtres, ce qui peut donner des situations assez cocasses parfois. Il n'y a pas que la timidité que l'on a en commun. Nous avons également les mêmes cheveux bruns et yeux verts.

– Vous partez dans combien de temps ?

– Si j'arrive à convaincre Louise, juste après le gâteau.

– Bonne chance alors.

C'est bien connu, il est quasi impossible de faire changer d'avis Louise. Il me remercie, m'embrasse sur le front et va voir d'autres invités. Mes yeux font le tour de la pièce, mais je ne trouve pas Alex. Ils se posent sur mes parents, heureux, et en train de danser au milieu de la foule. Jacques et Marie Dumas, mariés depuis plus de trente ans. Un exemple. Que je ne suivrai pas ! Je remplis ma flûte de champagne, une nouvelle fois, et finis mon assiette de petits fours. Je bois mon verre cul sec quand commence la surprise des amies de Louise. Une vidéo d'Elliott et elle, de leurs enfances jusqu'à leur rencontre. Même petite, Louise était belle.

Mon Dieu, achevez-moi.

À la fin, je fuis la salle à la recherche des toilettes. Après avoir ouvert plusieurs portes, je tombe dessus. Mes pupilles se fixent sur mon reflet. Ma coiffure ne tient plus, ma robe accentue chacun de mes kilos en trop. Mais je me trouve belle. L'alcool doit me monter au cerveau plus vite que prévu. Je m'enferme dans une cabine et attends que ma tête cesse de tourner. J'entends la porte s'ouvrir et un bruit sourd. Puis des gémissements. Je plaque ma main sur ma bouche pour retenir un cri d'effroi. Bien sûr, il a fallu que ça tombe sur moi. Pitié, faites que ça soit un éjaculateur précoce.

– Oui, Alex, ne t'arrête pas, gémit une femme.

Putain ! Merde ! Je crois que je vais vomir. Un haut-le-cœur me saisit ! Tout compte fait, Dieu a un humour vraiment merdique. Deux solutions s'offrent à moi, soit j'interromps une partie de jambes en l'air visiblement géniale, soit j'attends que le mauvais moment – pour moi – passe. Aucune des deux ne me donne envie, mais en même temps avec la première option, si j'ai de la chance, ce sera la seule fois où j'aurais l'occasion de voir le fessier d'Alex. C'est une idée complètement tordue ou c'est celle d'une femme terriblement en manque. Je me bouche les oreilles pour ne plus percevoir les gémissements de la femme. Mais même comme ça, je les entends encore.

Ange gardien, tu me viens en aide quand tu veux ! À peine cette pensée a traversé mon esprit que mon téléphone se met à sonner. *U Can't Touch This* de *Mc Hammer* résonne dans la pièce soudain silencieuse.

Grillée et bien comme il faut !

Je fouille dans ma pochette et fais cesser mon humiliation. Je vérifie de qui venait l'appel. Forcément, ça ne pouvait qu'être Justine. Non, mais c'est une blague ! Je secoue la tête, remets mon téléphone dans ma sacoche et déverrouille la porte. Si j'ai de la chance, ils ont peut-être fui la scène du crime. Je l'ouvre doucement. Presque à la façon *Matrix*, au ralenti. Comme si ça changeait quelque chose ! La première chose que je vois c'est une paire de fesses masculine. Doux Jésus, elles sont... je penche la tête et l'examine un peu plus. Fermes ! Voilà le mot que je cherchais. Un raclement de gorge féminin me fait sursauter. Et je me souviens que je suis en train de reluquer les fesses d'Alex, qui est emboîté dans une femme. Sublime femme, ça va de soi, malgré ses cheveux roux ébouriffés et son rouge à lèvres étalé. Ce n'est pas du tout la tête que j'aurais eue, moi. Mes yeux redescendent plus bas.

Ho putain, quel fessier ! Un autre raclement de gorge me ramène à la réalité.

Bordel de merde !

Je croise un instant le regard horrifié d'Alex dans le miroir qui se dépêche de se rhabiller. Mon téléphone se remet à sonner et malheureusement je n'ai pas changé de musique entre-temps. Et pour le coup, c'est très approprié. C'est clair que je ne peux pas y toucher ! Je reste un instant tétanisée, avant d'aller vomir dans la cabine dans laquelle je me cachais. Bravo Éva ! Tu n'aurais pas pu faire mieux !

Chiotte !

Je décide de ne plus sortir de là ! Plus jamais ! J'entends la porte se refermer et je relâche le souffle que je retenais. Je cogne plusieurs fois l'arrière de mon crâne contre la cloison, jusqu'à ce que je me rende compte qu'une personne frappe aussi contre la porte. Poisse quand tu nous tiens !

– Un instant, je crie.

– Éva, c'est moi, réplique Alex.

OK ! Comment fait-on face au mec qu'on vient de surprendre avec une autre, alors qu'on a le béguin pour lui depuis des années ? Très simple, il faut faire comme moi ! On ramasse son sac, on prend un chewing-gum, on ouvre la porte à la volée, on passe devant ledit mec avant qu'il ait eu le temps de parler et l'on court pour fuir la scène de crime. Vite !

C'est tout aussi simple, comme dirait l'autre.

Mon cul, oui ! *L'autre* n'avait pas prévu que ma pochette entrerait en collision avec la pyramide de verres de champagne et que par conséquent je m'affalerais comme une bouse en glissant. Une belle bouse, pleine de champagne hors de prix ! Bordel, ça fait mal ! Je fais un scan mental de mon corps et ne repère aucune blessure due à un bris de verre. Les cris de Louise percent le calme qui s'était installé après ma cascade. Finalement, j'ai réussi à gâcher son mariage. J'en rirais si je n'étais pas si gênée. Une main se tend pour m'aider à me relever, je l'attrape machinalement. Je me retrouve dans des bras musclés.

– Merci... Merde, je bégaye en levant la tête.

Je me dégage de l'étreinte d'Alex et cours à la recherche d'une issue. De n'importe quoi qui pourra m'éloigner de lui et de la foule qui s'était rassemblée après ma chute. Mon frère va me tuer !

– Éva, attends, crie Alex derrière moi.

Hors de question de me retrouver dans une comédie romantique et que je m'arrête en plein milieu d'un couloir désert, les yeux emplis de larmes et humiliée. Je regarde de tous les côtés et vois une porte entrouverte. Je me glisse par l'entrebâillement et me colle au mur. Ma robe est trempée. La classe selon Éva ! Les effluves du champagne remontent jusqu'à mes narines. Il faudrait que je fasse

une recherche *Google* pour savoir si je peux finir pompette de cette façon. Je reprends mon souffle et vois Alex passer devant la porte. Ça, c'est de la fuite ou je ne m'appelle pas Éva Dumas ! J'ai fait fort cette fois-ci. Je n'ai aucune idée d'où je me trouve et j'ai peur qu'éclairer la pièce indique à Alex où je suis. Je prends mon téléphone et me glisse jusqu'au sol. J'envoie un SMS à mon frère pour m'excuser – qu'il ne verra sans doute pas maintenant – et un autre à Justine.

[Je compte m'exiler au pôle Nord, tu m'aides ?]

Sa réponse ne tarde pas à arriver.

pour l'une des leurs, haha !]

La garce ! Maintenant que j'y pense, cette femme m'a sûrement été envoyée par Satan. Mais c'est grâce – à cause ? – de son humour qu'on est amies. D'ailleurs sans ça, je crois qu'elle m'aurait étripée, puisque je venais d'emboutir sa voiture lorsqu'on s'est rencontrées. Qui aurait deviné que sept ans plus tard on serait meilleures amies ? On se lance constamment des piques, et peu importe si les gens trouvent notre relation étrange, je ne la changerais pour rien au monde.

[Mon frère est énervé ?]

il y a Alex qui demande après toi.]

que tout le monde n'est pas parti.]

[Tu devrais lui dire ce que tu ressens.]

Bien sûr, je n'ai qu'à faire ça. Arriver devant Alex, l'homme à qui je viens de mater le cul dans une situation gênante et lui confier :

– Ho, je ne t'ai pas dit. Je suis amoureuse de toi depuis que j'ai 13 ans. Sur ce, bonne galipette ! On s'appelle !

C'est fou comme les idées de Justine sont géniales ! Je soupire et repose mon crâne contre le mur. Au moins, j'ai réussi à lui échapper. J'entends en fond la musique qui provient de la salle. Quelle fin de soirée ! Il faut toujours faire gaffe à ce qu'on le souhaite et maintenant, je préférerais me faire chier avec ma salade, plutôt que d'être celle dont on se souviendra parce qu'elle a fait tomber la pyramide. En parlant de nourriture, je commence à avoir faim. J'attrape ma pochette et prends ma portion de survie. Une barre chocolatée. Comme les scouts, je me tiens toujours prête. Et bien évidemment, c'est avec la bouche pleine de gâteau que me retrouve Alex. Avec le contre-jour, je n'arrive pas à percevoir ses traits, mais vu sa posture, il n'est pas très content. J'avale rapidement et attends qu'il prenne la parole. Au bout de deux minutes, il ne dit toujours rien et je commence à regarder s'il n'y a pas d'issue de secours dans cette pièce.

– Tu vas rester ici jusqu'à la fin du mariage de ton frère ?

Je hausse les épaules. Ça me semble une bonne alternative.

– Allez, viens, poursuit-il en me tendant sa main.

Il soupire en voyant que je ne la prends pas.

– On va juste aller faire un tour, ensuite tu pourras continuer à te cacher.

J'accepte et le suis dans un dédale de couloirs. Il ne lâche pas ma main, même une fois arrivés dans le jardin. Un jeu de lumière illumine tout le parc, rendant l'instant presque féerique. On tombe en plein dans la comédie romantique. C'est le moment où l'homme annonce qu'il a toujours aimé l'héroïne, non ?

L'espoir fait vivre !

Je m'assois sur le banc à côté de la fontaine, mon regard tourné vers les jets d'eau. Et si je tentais un truc sexy comme monter dedans et me déhancher, ça pourrait le faire craquer !

Flash info bis :

Une femme a glissé dans une fontaine en voulant se montrer irrésistible. Elle souffre de plusieurs contusions et d'une commotion cérébrale. On l'appelle depuis la femme fontaine.

– Je tenais à m'excuser pour ce que tu as vu tout à l'heure, dit Alex en me sortant de mes pensées.

– Ha, ben tu fais ce que tu veux de ton cul... corps ! De ton corps !

Je me prends la tête entre les mains alors qu'Alex s'esclaffe. Humiliation Round 2 ! Il ne manque plus que la femme à moitié dénudée avec une pancarte pour compléter la scène. Je tuerais pour pouvoir me cacher dans un trou de souris. Quand il s'est calmé, Alex s'installe à côté de moi. Nos cuisses se touchent et ma respiration se bloque. Le conseil de Justine me revient en tête.

Très mauvaise idée, hurle ma conscience.

– Désolée de vous avoir interrompus, je lâche à contrecœur.

– Tu n'as jamais su mentir, Jasmine.

Je hausse les épaules.

– J'essaie d'être polie. Ta copine ne va pas te chercher ?

– Ce n'est pas *ma* copine, répond-il en haussant à son tour les épaules.

– OK. Quand repars-tu pour les États-Unis ?

– Demain.

Quelle conversation ! À nous voir tous les deux aujourd'hui, on ne pourrait jamais imaginer qu'on faisait les quatre cents coups ensemble à une époque. Enfin au début, c'était surtout mon frère et lui. Moi, je me greffais à leur groupe. Tous les deux âgés de plus de trois ans que moi, ils me laissaient

les suivre partout.

Le silence perdure et me met les nerfs à vif. Au moment où je m'apprête à parler, le téléphone d'Alex sonne. Il s'éloigne pour répondre. Je devrais sans doute rentrer et retrouver ma cachette. Au lieu de ça, je reste bêtement assise sur ce banc. Alex revient vers moi, le visage impassible.

– Ils ont coupé le gâteau et ton frère s'apprête à mettre les voiles. On ferait mieux d'y aller.

C'est sûrement ma dernière chance de lui parler avant qu'il parte. Il s'avance déjà pour rejoindre les convives.

– Alex, attends, je souffle. Il faut que je te dise quelque chose.

Il se retourne et son regard intense me déstabilise. Mon courage s'est noyé dans la fontaine. Mon cerveau est tellement en ébullition que je suis incapable d'articuler la moindre phrase ayant un sens. Mon estomac se met à faire des loopings et je dois être livide. Je prends une grande inspiration pour me calmer et repêche mon courage.

– Tout à l'heure, pour le café, je ne t'ai pas invité en toute amitié. J'aimerais qu'on soit plus que des...

L'espace d'une seconde, il est devant moi et mes lèvres ne sont qu'à quelques centimètres des siennes. Elles s'effleurent. Une émotion fugace passe dans son regard. Du regret ?

– Éva, je...

Je ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase, je plaque ma bouche contre la sienne. Surpris, Alex ne bouge pas, mais il ne me repousse pas non plus. Alors, je parcours sa lèvre inférieure de ma langue. Un son rauque traverse ses lèvres entrouvertes, j'en profite pour y engouffrer ma langue. Ses mains empoignent brutalement mes hanches et me plaquent contre lui. J'entoure son cou de mes bras. Mon cœur bat à tout rompre lorsqu'il me rend mon baiser. Nos langues dansent, nos gémissements se répondent. Nos respirations s'essoufflent, mais on ne s'écarte pas. Alex me tient comme s'il ne voulait pas me lâcher. Cet instant est parfait. Tel que je l'ai toujours rêvé.

– Alex ! nous interrompt une voix féminine.

Je regarde derrière l'épaule d'Alex et aperçois la femme des toilettes. Le corps d'Alex se crispe, puis il recule.

– Putain ! Je suis désolé, murmure-t-il. Si tu savais à quel point, je suis désolé.

Après un dernier coup d'œil attristé, il me laisse en plan pour aller retrouver la pimbêche rousse. J'ai l'impression que mon cœur se vide de toute son essence. Je serre les dents pour empêcher mes larmes de couler. Jamais, plus jamais je ne referai une chose pareille ! Non mais vraiment, qu'est-ce qui m'a pris de lui demander de sortir avec moi ? De l'embrasser ? À présent, le voir avec une autre

me fait bien plus mal. Savoir à quel point ses lèvres sont douces, de quelle façon son corps peut se plaquer contre le mien, sans y avoir le droit est douloureux. Ouvrir mon cœur, quelle belle connerie ! Je savais que je n'aurais jamais dû écouter Justine ! Je traîne des pieds pour retourner dans la salle. J'arrive juste à temps pour voir mon frère partir en compagnie de Barbie. Du coin de l'œil, j'aperçois Alex et la rousse qui lui colle au train. Le découvrir avec une autre me rappelle son rejet. La soirée se finit en beauté. Heureusement, Justine me rejoint et m'aide à maudire toute la gent masculine.

Deux ans plus tard

Un nouveau départ pour une nouvelle vie. Voilà mon leitmotiv ! Ma nouvelle vie a commencé par des séances intensives de sport. Plus une alimentation *presque* équilibrée. J'ai perdu à peu près trente kilos, mais déteste toujours autant me rendre à la salle de sport. On trouve fréquemment des posters de femmes en tenue moulante affichant fièrement leurs parfaites silhouettes. Quand j'ai débuté, et aujourd'hui encore, je les ai maudites sur plusieurs générations.

Je n'ai pas perdu du poids à cause d'une déception amoureuse quelconque ! Non, je l'ai fait pour moi, parce que ma santé était en jeu et que je voulais prendre plaisir à me regarder dans le miroir. J'ai toujours des kilos en trop et j'emmerde la société qui me dit qu'il faudrait que je les perde rapidement. Ceux-là, je les assume, je les bichonne même !

La suite de ma nouvelle vie continue par une belle soirée arrosée dans un bar branché pour fêter l'obtention du poste dont je rêvais. Enfin, je vais pouvoir travailler dans un domaine que j'affectionne. Me voilà donc aujourd'hui éditrice. J'en ai bavé, mais je ne peux pas désirer une meilleure place que cette maison d'édition. L'équipe est géniale et l'ambiance est au top. J'appréhende un peu, car demain on change de directeur et les rumeurs disent que c'est un vrai tyran. Mais ce soir, je ne pense plus qu'à la fête. Christina, Laurence et Stephan, mes collègues, et Justine lèvent leurs verres et scandent :

– Elle est des nôtres ! Elle a bu son verre comme les autres.

Je rougis de toute cette attention. J'avale cul sec le shot de vodka que Laurence m'apporte. Je grimace quand l'alcool met le feu à mon œsophage.

– Viens danser, hurle Justine.

Je finis ma Tequila Sunrise et me dirige vers la piste. Je tente de suivre ses pas. La réalité, c'est que je suis une piètre danseuse et avec elle, j'ai l'impression d'être gauche. Et je n'ai pas assez d'alcool dans le sang pour ne pas m'en apercevoir. J'attends la fin de la chanson et m'éclipse discrètement pour retourner au bar. Je demande un Sex on the beach au barman et patiente le temps qu'il fasse mon cocktail. Stephan s'accoude au comptoir à côté de moi.

– Alors, Madame l'éditrice, heureuse ? m'interroge-t-il avec une voix suave.

Je secoue la tête. C'est un charmeur né et il a de quoi l'être. Beaucoup de femmes tueraient pour avoir les mêmes longs cheveux bruns que lui, ses yeux gris sont magnifiques et ses lèvres fines rendent son visage parfait.

- Très contente ! C'est la récompense de tous mes efforts, ça fait du bien.
- Tu le mérites, ma belle.
- Merci Stephan.

Il me fait un clin d'œil et me prend dans ses bras.

- Tu vas tout déchirer !
- Compte sur moi.

Il me laisse et fonce tel un félin sur une proie qu'il a repérée. Je souris, amusée. Je contemple le fond de mon verre me demandant quel sera mon prochain objectif à présent. Mettre un coup de pinceau sur ce qui me sert d'appareil génital me semble une bonne idée. Chaque fois que je pense à laisser une chance à un mec je me défile. Il y a toujours quelque chose qui ne va pas. J'ai même reproché à l'un d'entre eux d'être trop petit pour moi. Risible quand on sait que je frôle le mètre soixante. À cinq centimètres près. Je soupire et regarde Justine se déhancher en compagnie de Stephan. Cette situation me renvoie deux ans en arrière. Moi, assise, un verre à la main, alors qu'elle s'amuse. Non pas que ça soit sa faute, c'est juste qu'elle n'est pas timide contrairement à moi.

- Que fait une si belle femme toute seule ? m'interrompt une voix masculine dans ma déprime.
- Ce genre de connerie marche sur les autres ? je demande sans même me retourner pour voir l'homme dans mon dos.

Non, mais sérieux ? Ils ne pensent jamais à innover ! Ils pourraient faire des conférences ou même des réunions pour éviter ce type de phrases de lourdingue. Les Losers Anonymes !

- Puisqu'elles ont fini dans mon lit à chaque fois, je suppose que oui, réplique-t-il.

Abasourdie, je me retourne pour l'envoyer paître quand les mots se bloquent dans ma gorge. Eh ben, merde ! Tu m'étonnes qu'elles aient fini dans son lit. Juste pour ses yeux en amande, je serais prête à le laisser me faire ce qu'il veut, dans la limite de ma souplesse – c'est-à-dire pas grand-chose, en fait. Ses iris sont d'un bleu tirant sur le vert, ses cheveux bruns mi-longs sont ébouriffés signe qu'il a souvent passé sa main dedans et il arbore une barbe de trois jours. Je continue mon inspection et d'après ce que je découvre malgré ses vêtements – que j'ai bien l'intention de retirer dans mes rêves – il prend soin de son corps.

- La vue vous plaît-elle ?
- Pas vraiment, non. J'ai déjà vu mieux, je rétorque en haussant les épaules.

Mensonge ! À part *lui*, personne dans mes connaissances ne peut égaler ce beau brun.

- Alors, la question est de savoir si je suis capable de faire mieux. Et je peux vous assurer que oui.

L'arrogance est bien une chose que je ne supporte pas.

- Et moi, je peux vous assurer que ça n’arrivera pas ! je m'exclame en le fusillant du regard.
- Ho, ma belle. Vous ne savez pas à quoi vous dites non, objecte-t-il d’un ton séducteur.

Je le toise – déshabille – du regard et fais une moue méprisante. Je descends de mon tabouret et souhaite chuchoter à son oreille, mais je me rends compte que je suis bien trop petite pour ça. Mes yeux arrivent à la hauteur de son torse. Fait chier !

- Vous voulez bien vous baisser un peu, s'il vous plaît.

Il fronce les sourcils, mais obtempère quand même. Je frôle sa joue de mes lèvres et murmure à son oreille.

– Je dis non à un petit con prétentieux, je reprends avec une voix de téléphone rose, et je suis quasi certaine qu’il en a une petite.

Il se relève d’un coup, sous le choc. Je lui fais un clin d’œil, attrape mon verre et vais rejoindre Laurence et Christina. Je n’ai jamais été aussi garce et audacieuse à la fois. Ça fait tellement de bien !

Je m’installe sur la banquette à côté de Laurence. Cette dernière lève son verre dans ma direction. Christina est à peine plus grande que moi, brune aux cheveux courts et aux yeux noisette, elle est en couple et l’heureuse maman d’une fille de trois ans. Quant à Laurence, ses cheveux noir de jais me donnent envie de dire : *L’Oréal, parce que je le vaux bien*. Je ne sais pas grand-chose d’elle. Elle est assez secrète sur sa vie personnelle, je suis certaine qu’elle est célibataire. Elle est aussi avenante, chaleureuse et un peu folle sur les bords.

- Alors, qui était ce mec avec qui tu parlais ? m’interroge Christina.
- Je n’en sais rien. Je l’ai envoyé promener.
- Non ? me demande-t-elle presque horrifiée.
- Ho si ! C’était un connard arrogant.
- Dommage, il avait un cul d'enfer dans ce jean, intervient Laurence.

Christina opine derechef. Machinalement, je me retourne pour essayer de l'apercevoir. Je dois avoir un sérieux problème avec les fesses de ces messieurs. Le Looser Anonyme au beau cul est introuvable. Zut, j’aurais aimé me rincer encore un peu l’œil. Je hausse les épaules et reporte mon attention sur mon cocktail. Justine et Stephan nous rejoignent complètement fourbus.

- On devrait y aller mollo sur l’alcool sinon on verra double demain, annonce Stephan.

On hoche toutes la tête. Je sais déjà que le réveil de demain matin va être compliqué. On finit nos verres et rentrons en taxi. Arrivée chez moi, je règle le réveil et je m’affale sur mon lit. Mon Dieu, pourquoi y a-t-il des culs sur le plafond ? Je fronce les sourcils et plisse les yeux. Bah, je peux compter les fesses au lieu des moutons pour m’endormir. Il y a certainement pire comme mobile musical.

Je grogne quand j'entends mon téléphone sonner encore et encore. Je l'attrape comme je peux, c'est-à-dire, pas très bien puisqu'il tombe par terre. Merde ! Je tâtonne le sol, mais la musique s'est arrêtée. Je cesse mes recherches et pose mon oreiller sur ma tête. C'est une vraie fiesta là-haut. Putain ! J'ai l'impression qu'un groupe de rock joue son dernier concert dans ma boîte crânienne. Mon téléphone se remet à sonner. Ma main sur le sol repart en quête de ce stupide appareil. Enfin, je le trouve en dessous du lit. Au moment où je l'attrape, je bascule par-dessus le lit, ma tête se cogne contre la table de chevet et je me retrouve étalé sur le sol.

Putain !

Je pense sérieusement à l'éventualité de me prendre une assurance en cas de chute. À force, je vais bien finir par me casser quelque chose. Je me frotte le front et grimace de douleur. Je suis prête à parier que je vais avoir une belle bosse. Je m'adosse contre la table et ferme les yeux. Je lance un regard noir au coupable qui sonne à nouveau puis fronce les sourcils quand je vois que c'est Laurence qui m'appelle.

– Oui, dis-je en décrochant, la bouche pâteuse.

– Éva ! Enfin, j'arrive à t'avoir. Où es-tu ?

Je m'allonge sur le sol pour être plus à l'aise et plisse les yeux. Je n'ai peut-être pas assez cuvé.

– Comment ça, où je suis ? je grogne. Je suis chez moi.

– Chez toi ? demande-t-elle d'une voix où perce l'incrédulité. Chez toi ! Éva, il est dix heures trente et tu n'es toujours pas au boulot.

– Quoi ? je crie en me mettant debout d'un coup.

La tête me tourne un peu et cette fois, c'est une fanfare qui joue de la samba à l'étage supérieur. Je recule mon téléphone pour voir l'heure affichée. Putain ! Mais, j'ai activé mon réveil pourtant !

– Le nouveau directeur a demandé après toi. J'ai dû inventer une excuse bidon, alors dépêche-toi de ramener tes fesses ici.

– Je suis là dans trente minutes.

Je n'y serai jamais en trente minutes ! Je raccroche et cours dans la salle de bains. Une douche en cinq minutes chrono. Je me brosse les dents. Pas le temps de me coiffer, je me fais une queue-de-cheval haute. Je fouille dans mon dressing et attrape un jean et une chemise blanche. Je presse le pas jusqu'au couloir menant à l'entrée, enfle rapidement mes talons noirs. Je me regarde dans le miroir pour vérifier que je n'ai rien oublié. Punaise, je ne ressemble à rien ! Je commence à avoir une bosse sur le front. Ha, c'est horrible. Je mets mes lunettes de soleil, ferme la porte et dévale les escaliers. Pas le temps non plus pour l'ascenseur. Il ne me reste plus qu'un quart d'heure pour être au boulot.

J'arrive en dix minutes. En respectant le Code de la route, bien sûr. Enfin, en partie... une *grosse* partie ! Nos locaux se situent au troisième étage d'un immeuble moderne et sont sur deux niveaux. On publie essentiellement de la fantaisie et de la romance. Il se trouve que mon box est celui le plus proche du bureau du directeur. La seule fois où je suis en retard – et bien comme il faut – pourquoi a-

t-il fallu que ça tombe aujourd'hui ? J'inspire un grand coup et prie Shiva pour que tout se passe bien. J'expire longuement et pousse la porte de l'immeuble. J'appuie sur le bouton de l'ascenseur et baisse le visage en attendant. La lumière est beaucoup trop forte, ma tête est sur le point d'exploser. Et, elle fait le poids d'une enclume.

Une paire de chaussures cirées d'homme entre dans mon champ de vision. Je ne prends pas la peine de relever le regard et grommelle un bonjour. Aujourd'hui, ce sera le service minimum garanti ! Il me laisse passer en premier, j'appuie sur le bouton menant à mon étage et m'adosse contre le fond de la cabine. On commence notre ascension, mes yeux en font de même et s'arrêtent sur un élément distrayant. Ses fesses. Mon Dieu, ce mec a un cul magnifique, moulé dans son pantalon de costume, il me donne envie de le palper.

Doux Jésus !

Une vraie nympho. Je secoue la tête et continue de lever les yeux. Son dos est large et musclé. Dommage, je ne peux pas voir son visage. Tout ce que je vois, c'est l'arrière de son crâne et ses cheveux bruns plaqués en arrière. Je jette un coup d'œil au bouton de l'ascenseur pour informer Laurence qu'un beau cul se promène en liberté. Apparemment, elle va en être avertie puisqu'il s'arrête au même étage que moi. Probablement, un partenaire. Mes yeux retombent sur son postérieur.

Tu as vraiment besoin de tirer un coup, ma vieille !

Ho oui ! Et le plus tôt sera le mieux ! Un ding annonce la fin du voyage visuel. Mon cerveau enregistre l'image de son cul en mouvement et je sors de l'ascenseur. La première chose que j'aperçois en dépassant la porte ouverte du service, c'est le regard affolé de Laurence. Je fronce les sourcils et articule silencieusement : quoi ? Ses yeux font des allers-retours entre l'homme et moi. Enfin, elle avance et s'adresse à l'inconnu.

– Monsieur *Reynaud*, s'exclame-t-elle en appuyant fortement sur son nom. J'ai mis tous les documents que vous souhaitez consulter sur votre bureau.

Il fait un signe de tête et demande :

– Est-ce que Mademoiselle Dumas est enfin arrivée ?

Laurence me jette un regard. Je grimace et lisse le tissu de ma chemise. Merde ! Beau cul est le nouveau directeur. Au moins, si je ne suis pas virée j'aurai l'occasion d'admirer la vue.

Belle mentalité ! Bravo, s'insurge ma conscience.

Ho, ça va ! Si l'on ne peut plus regarder. Ce n'est pas comme si j'allais le harceler au travail. Laurence se racle la gorge.

– Elle est derrière vous, Monsieur.

Je me tiens aussi droite qu'un soldat au garde-à-vous. Il se retourne et des iris bleus translucides me jaugent. Bordel ! Ma bouche reste ouverte, mes yeux sortent de leurs orbites ! Beau cul est non seulement mon nouveau directeur, mais également le Looser Anonyme d'hier soir. Non, mais c'est une blague ! Le destin ne peut pas être une ordure à ce point, si ?

La veille, j'ai *insulté* mon patron. Je prie toutes les divinités pour qu'il ne se souvienne pas de la soirée. Une lueur de reconnaissance passe dans son regard avant qu'il ne redevienne froid. Je vais arrêter de prier, je crois. Je vais plutôt me tourner vers un bon pot de glace postlicencièrement.

- Monsieur Reynaud, je suis vraiment désolée pour mon retard, je...
- Comment va votre chat ? me demande-t-il en me coupant la parole.
- Mon chat ? je réplique un pli au milieu du front.

Laurence, derrière le dos de Reynaud, fait de grands signes. Elle lève ses deux mains et fait semblant d'effectuer un plongeon.

- Oui, Madame Martin m'a dit qu'il a sauté par votre fenêtre, m'explique Reynaud en se tournant vers Laurence qui cesse immédiatement ses gesticulations et fait mine de se passer les mains dans ses cheveux.
- Ha ! Il va bien, je bredouille. Juste une patte cassée, il est chez le véto.

Je prends bien soin d'utiliser un ton triste. Il plisse les yeux et se rapproche de moi.

- Dans mon bureau, dans cinq minutes, Mademoiselle Dumas.

Il s'en va à grandes foulées et malgré tout, mes iris ne peuvent s'empêcher de descendre. Il se retourne juste avant de fermer la porte et intercepte mon regard. *Ho, merde !*

- Désolée, c'est la seule excuse qui m'est venue à l'esprit, me dit Laurence d'un air penaud.
- Mais, je n'ai plus de chat !

Depuis la mort de mon chat Rajah, je n'ose pas en prendre un autre. Je dépose mon sac sur mon bureau et m'appuie contre ce dernier. Mes yeux fouillent la pièce. Heureusement, il n'y a personne d'autre que moi dans l'open space, Laurence a été le seul témoin de mon humiliation.

- À peine ai-je eu le poste que je vais me faire virer ! Ça devrait être dans un Guinness book !
- Il ne va pas te renvoyer pour un retard, s'écrie Laurence.
- Hum. C'est le mec que j'ai envoyé balader hier.

Les yeux de Laurence s'agrandissent d'effroi.

- Tu veux dire que tu as mis un râteau à *ça* !

Incrédule, elle secoue la tête. Je hausse les épaules.

– Je ferais mieux d’y aller. Prépare-moi des mouchoirs.

C’est d’un pas lent que j’avance jusqu’à son bureau. Je frappe trois coups et attends.

– Entrez !

Appuyé contre son bureau, les chevilles et bras croisés, il fait un mouvement du menton pour me dire de fermer la porte.

– Bien. Mademoiselle Dumas, je crois que l’on a quelque chose à régler.

Je reste debout puisqu'il ne m'invite pas à m'asseoir. Pour la politesse, on repassera. Je serre les dents et attends de savoir de quoi il veut discuter. Mais il ne dit rien pour dissiper la tension étouffante qui règne dans la pièce. Ses yeux balaient ma silhouette avant de se fixer aux miens. Je plisse les paupières m'interrogeant sur ses intentions.

– De quoi souhaitez-vous parler Monsieur Reynaud ? je demande en croisant les bras sur ma poitrine.

Ma posture témoigne de mon malaise et Dieu sait à quel point je peux dire des bêtises dans ces cas-là. Il penche la tête sur le côté et son regard me fait frissonner. Je ne vais pas mentir, ce mec est une bombe ambulante, mais pour l'instant il y a bien une chose qui me rebute, c'est son arrogance. Il se décolle du bureau et s'approche de moi. Plus il avance, plus je recule. Malheureusement, je me trouve très vite coincée contre la porte. Il n'est plus qu'à quelques centimètres de moi lorsqu'il s'arrête enfin.

– Vous n'avez pas de chat, n'est-ce pas Mademoiselle Dumas ?

La façon appuyée dont il prononce mon nom fait vibrer tout mon être. Ses yeux se figent sur mes lèvres. Ils ne sont plus aussi froids qu'il y a quelques instants. Je lève le menton et garde mon impassibilité.

– Bien sûr que si !

– Dans ce cas, à quel véto l'avez-vous emmené ? m'interroge-t-il en redressant son regard.

Merde ! Fait chier ! Il m'observe avec insistance. Allez, Éva, sors-toi de ce guêpier !

– Heu... Eh bien... celui près de chez moi, je bégaye. Je ne me souviens plus de son nom.

Bravo ! Non, vraiment ! ça ne fait pas du tout suspect, mais alors là, pas du tout, s'indigne ma conscience.

Il n'ajoute rien de plus. Il sait que je mens. Je suis dans de beaux draps ! Dommage que ça ne soit pas les siens. Je secoue la tête pour me sortir ces pensées torrides de l'esprit et me concentre sur mon licenciement. Je me demande si le licenciement-canapé ça existe. On se fait virer, mais on tire vite fait un coup avec son patron, pour se quitter en bons termes. Mes réflexions deviennent vraiment inquiétantes.

– Votre amie a menti pour couvrir votre retard. Voilà, la première affaire que je voulais régler. À présent que c'est chose faite, parlons de notre deuxième problème.

Il s'éloigne légèrement, me laissant l'opportunité de m'extraire de son étreinte, mais je ne bouge pas d'un iota. C'est agréable de sentir cette chaleur se diffuser entre nous. Les effluves de son parfum me montent au nez. Il plaque sa main sur le mur au-dessus de mon épaule.

– Vous allez nous renvoyer, Monsieur Reynaud ?

– Appelez-moi Léo, susurre-t-il.

– Je suis une adepte du vouvoiement sur mon lieu de travail et je ne nomme mes patrons que par leur nom de famille. Pouvez-vous répondre à ma question Monsieur ?

Il s'écarte et s'adosse contre le mur.

– Non, je ne vais pas le faire.

Je mets de la distance entre nous et m'appuie contre son bureau. Un rapprochement avec lui n'est pas une bonne chose. Cet homme est mon patron, maintenant. Il est peut-être séduisant, il n'en reste pas moins celui qui signe les chèques.

– Qu'est-ce que j'ai qui vous dégoûte à ce point ? me demande-t-il, la tête penchée sur le côté.

Sa question me déroute. Je le fixe sans comprendre.

– Je peux avoir n'importe quelle femme ! Alors, pourquoi pas *vous* ?

Incrédule, je le regarde hésitant entre le gifler et rire. Je peux aussi faire les deux.

Flash info :

Une femme en furie a été arrêtée après avoir agressé son patron. Elle lui a coupé les parties intimes et lui a fait manger. Les enquêteurs l'ont surnommée Hannibal Woman.

– C'est exactement ça qui ne va pas chez vous. Votre arrogance, votre suffisance. Ce n'est pas parce que vous êtes beau et que vous avez un cul magnifique que je vais rappliquer dès que vous claquez des doigts. Je ne suis qu'un défi pour vous, parce que je vous ai résisté !

Merde ! L'espace d'un instant, j'ai oublié que j'étais face à mon employeur. Un sourire naît sur ses lèvres. Je fronce les sourcils, je ne saisis pas pourquoi il a l'air joyeux d'un coup.

– Je savais bien que vous matiez mon postérieur.

Bouche bée, je viens de comprendre que mon cerveau n'a pas du tout filtré mes pensées.

– Ce n'est absolument pas ce que j'ai dit ou fait, je rétorque le menton dressé.

– Osez avouer que vous ne regardiez pas quand je suis allé dans mon bureau, réplique-t-il en haussant un sourcil, un sourire en coin.

– J'ose le faire !

Je m'approche, je le foudroie du regard et appuie mon index sur sa poitrine.

– Je n'ai pas observé vos fesses, Monsieur Reynaud !

– Vous ne savez vraiment pas mentir.

Une personne m'a dit exactement la même chose, il y a deux ans. Quand je vois où ça m'a menée de dire la vérité, je préfère passer pour une piètre menteuse.

– Qu'est-ce que vous voulez à la fin ?

– Vous prouver que je n'en ai pas une petite, déclare-t-il avec un sourire suffisant.

Complètement excédée, je lève les yeux au ciel.

– Est-ce que cette entrevue est terminée ?

– Je rigole Éva. Acceptez un rendez-vous avec moi, pour qu'on puisse repartir sur de bonnes bases. Vous pouvez tout à fait refuser, ça ne jouera en rien sur nos relations professionnelles.

Il vient quand même de me convoquer dans son bureau pour m'inviter à un rendez-vous qui n'a rien de professionnel. Même ses propos sortent de ce cadre et prennent clairement la direction de la séduction. Est-ce qu'il fera de mon quotidien un enfer si je refuse ? Après tout, c'est la base du harcèlement sexuel non ? Il n'a pas l'air de vouloir abandonner l'idée. Il a quitté son expression de monsieur je-sais-tout et affiche à présent un air penaud. Je soupire et m'assois sur une chaise devant son bureau. Comment vais-je faire pour me sortir de cette affaire ? Je me passe la main dans mes cheveux, mais je me rappelle que j'ai fait une queue-de-cheval. Je les détache et les ébouriffe.

– Écoutez Monsieur Reynaud, il ne s'est rien passé entre nous et ça va rester ainsi, je réponds épuisée par notre querelle en tournant la tête vers lui. Notre relation sera strictement professionnelle et rien d'autre que ça.

– Un dîner Mademoiselle Dumas. Après tout, vous n'avez rien à perdre.

Je vois qu'il est tenace. Je me lève et m'approche de la porte. Il ne bouge pas et croise même les bras sur sa poitrine. J'étrécis les yeux et lui lance un regard noir.

– Monsieur Reynaud, ça peut se passer de deux façons. Soit, j'utilise la manière douce, soit ça risque d'être douloureux pour vous.

Dans les films, cette phrase marche toujours, enfin je crois. Il se mord la lèvre pour s'empêcher de rire. Le salaud !

Flash Info bis :

Une employée a défenestré son patron !

– Désolé, mais ça m'amuse beaucoup, en fait !

– Ça, je l'avais remarqué, je grogne.

– Éva, juste un dîner.

J'ancre mes pupilles dans les siennes, toute trace de moquerie a disparu. Son regard est devenu intense.

– Un déjeuner, alors, je soupire.

Il réprime un sourire, mais opine de la tête.

– Demain, dans ce cas.

Je le dévisage avec des yeux ronds.

– Vous pourriez tout de même me demander si je suis disponible, je m'exclame.

Il se contente de hausser les épaules et libère le passage en se dirigeant vers son bureau.

– Effectivement, je pourrais le faire, réplique-t-il avec un sourire. On se voit tout à l'heure en réunion, ajoute-t-il avant de s'asseoir sur son fauteuil.

Nous sommes désolés d'interrompre vos programmes, mais l'employée a suivi son patron et a également sauté par la fenêtre.

En colère de m'être fait avoir aussi facilement, je claque un peu trop fort la porte de son bureau. Je l'entends éclater de rire quand je m'éloigne. S'il veut jouer, on va jouer ! Non, mais ! Je ne vais pas céder à ses avances, je suis une Dumas. C'est connu, dans notre famille on ne se laisse jamais marcher sur les pieds. Je m'affale sur la chaise de mon bureau et me prends la tête entre mes mains. Je suis foutue !

Laurence me saute quasiment dessus.

– Alors ? demande-t-elle anxieuse.

– Eh bien, je suis dans la merde...

Laurence devient hystérique lorsque je lui raconte mon tête-à-tête avec le directeur. Elle est si peu discrète que je la renvoie à son bureau. De mon côté, ça fait trente minutes que je tente de trouver une solution, une échappatoire à ce rendez-vous avec Reynaud. Comment ai-je fait pour me mettre dans une mouise pareille ? Mes yeux restent fixés sur le manuscrit devant moi sans que mon cerveau arrive à interpréter le texte. Je soupire et tourne mon fauteuil pour regarder dehors. Le ciel s'est assombri, est-ce un signe des dieux pour me dire que c'est une mauvaise idée ? Ils devraient plutôt m'aider à ne pas sortir avec mon patron. Dommage que je ne puisse pas l'enfermer dans une *pokéball*. Et le faire évoluer comme je le voudrais. C'est-à-dire sans son arrogance, mais toujours avec ce cul magnifique. D'après Laurence, je devrais en profiter pour en apprendre plus sur lui. Mais, qui a envie de savoir qui est ce mec arrogant ?

Nous, crient d'une seule et même voix mon clitoris et mon vagin.

Je secoue la tête, complètement dépitée que mon corps ne soit pas fichu de suivre ce que lui dicte mon cerveau.

– La nouvelle que je viens d'apprendre me brise le cœur, Éva ! s'exclame une voix masculine.

Je tourne mon siège et vois Stephan poser sa main sur sa poitrine.

– De quoi tu parles ? je lui demande en fronçant les sourcils.

– De ton rendez-vous en amoureux avec le patron ! Alors que tu refuses de m'accompagner au restaurant, s'indigne-t-il.

Laurence, je vais te faire la peau !

– D'une, je ne veux plus aller au resto avec toi parce que tu m'emmènes toujours dans des concepts bizarres ! La dernière fois, tu m'as fait découvrir la gastronomie dans le noir, je suis persuadée que quelqu'un m'a pelotée. Et de deux, ce n'est pas un rendez-vous amoureux !

– Mes idées sont excellentes !

– Tu ne dirais pas la même chose si l'on t'avait tripoté les fesses.

Stephan prend un air rêveur, je lui lance un stylo pour le ramener dans la réalité.

– Arrête de penser à ça au boulot, je m'écrie.

– Ho, mais je pense à ça tout le temps !

Je lui relance un stylo qu'il esquive. Je jette un coup d'œil sur mon bureau à la recherche d'un autre missile, mais ne trouve rien qui ne causerait pas de dégâts.

– Tu as de la chance, je n'ai plus de munitions. Mais, la prochaine fois, tu prendras cher !

– Quand tu veux, bébé.

Je lève les yeux au ciel.

– Je jure sur ta propre tête que si tu ne sors pas rapidement de mon box, je t'envoie l'agrafeuse en pleine poire.

Il recule, les mains en l'air.

– Tu ne peux pas abîmer cette jolie gueule, s'insurge-t-il. On se retrouve à la réunion.

Je soupire et me renfonce dans mon siège. Tout va bien se passer. Je me relève, ramasse mes stylos puis me dirige vers la pièce qui nous sert de salle de réunion. Tout le personnel est présent, et bien évidemment je suis la dernière arrivée. Je m'installe à côté de Laurence que je soupçonne d'avoir fait exprès de s'asseoir au premier rang. Reynaud est là, tel le messie prêt à délivrer la bonne parole. Il nous rassure sur le fait qu'il n'y aura que peu de changement et que tout se déroulera sous

les mêmes conditions qu'avec Rousseau, notre ancien directeur. Arrivent ensuite les questions-réponses sur la ligne éditoriale. Reynaud me jette parfois des coups d'œil. J'admets être perturbée et ne pas écouter grand-chose de ce qui se déroule.

Je profite de la cohue pour me faufiler discrètement et rapidement hors de la pièce. Je plonge dans le travail pour ne plus réfléchir à l'effet qu'un certain Léo a sur ma libido. Et ça fonctionne très bien jusqu'à ce que Laurence pose une partie de son postérieur sur mon bureau.

- Alors ? me demande-t-elle en fouillant dans mon pot à crayon.
- Alors quoi ?
- Qu'est-ce que tu vas faire avec Reynaud ?
- Absolument rien. Ce sera un déjeuner quelconque avec mon patron et on n'en reparlera plus.
- Peut-être qu'à force de le dire tu vas y croire, réplique-t-elle avec un clin d'œil.
- Tu n'as pas de travail par hasard ?
- Tu n'es pas drôle !

Elle s'en va, non sans me conseiller de profiter de ma nuit pour me reposer avant un cinq à sept mouvementé. Je secoue la tête, désespérée. Cette femme est incorrigible. Le reste de la journée se passe sans autre interruption de la part du nouveau directeur. En partant, je suis soulagée et malgré tout un peu déçue.

En me couchant, je ne peux m'empêcher de penser à la façon dont mon corps réagit en sa présence. Puis, je me souviens que cette homme est mon patron et que je ne dois en aucun cas céder à cette attirance.

Je suis sur des charbons ardents. Je n'ai pas beaucoup dormi tant le rendez-vous d'aujourd'hui me stresse. Et mes chers collègues ne peuvent résister à l'envie de me taquiner. D'un côté, je suis pressée que cette matinée passe et de l'autre j'aimerais arrêter le temps et retarder ce foutu tête-à-tête. Qu'est-ce qui m'a prise d'accepter ?

- Alors prête pour un déjeuner de folie ? m'interroge une voix masculine.

Je relève la tête d'un manuscrit et foudroie du regard Stephan.

- Tu es pire que Christina et Laurence réunies.
- Impossible ! Personne ne peut les égaler !
- Pas faux.
- Tu devrais manger une barre chocolatée, d'après moi tu risques de ne pas beaucoup penser à la nourriture.

Je fais mine d'attraper l'agrafeuse, et quand je lève les yeux il est déjà parti. Mais, Reynaud l'a remplacé. Traître de Stephan. Je jette un coup d'œil à l'heure affichée sur l'écran de mon ordinateur. 12 h 45. Il est en avance et je n'ai toujours pas trouvé de solutions.

- Monsieur, vous avez besoin de quelque chose ?
- De vous.
- Ha. Et, en quoi puis-je vous être utile ?
- Vous pourriez arrêter de me vouvoyer pour commencer, dit-il en haussant un sourcil.
- Donnez-moi une seule bonne raison de le faire, je réplique en croisant les bras sur ma poitrine.

Il se frotte la barbe et me fixe droit dans les yeux. Dieu du ciel, ça devrait être interdit d'avoir un regard aussi intense et troublant à la fois. Mes yeux descendent sur sa lèvre qu'il mordille.

- Pour m'avoir insulté ? propose-t-il.
- Vous le méritiez !
- C'est encore le cas ?

Je hausse les épaules. Pour l'instant, je ne peux pas dire que j'ai changé d'avis, au contraire.

- Rien ne m'a fait modifier mon opinion sur vous.
- Laissez-moi me rattraper.

Je soupire. De toute façon, j'ai déjà accepté ce déjeuner. Je prends mon sac et me lève, mais Reynaud m'empêche de passer. Ça ne va pas recommencer, tout de même ! Je penche la tête en arrière et lui jette une œillade meurtrière.

- À une condition.

Je fronce les sourcils. C'est quoi cette entourloupe encore ?

- Laquelle ?
- On se tutoie.
- Mais c'est quoi votre problème avec le vouvoiement ? je le questionne excédée.
- J'ai l'impression que l'on s'adresse à mon père. Puis, après avoir défini la taille de mon sexe, je pense que l'on peut se tutoyer.

Je lève les mains en l'air en me demandant si je ne devrais pas le gifler. Je vais vraiment finir par le faire.

- OK, c'est bon ! *Tu* as gagné !

Il se rapproche de moi et murmure à mon oreille.

- Je n'ai même pas commencé à jouer, Éva.

Je sens une violente chaleur prendre possession de mes joues et de mon cou. Il s'écarte et me fait signe de le devancer. Je secoue la tête.

- Non, toi d'abord. Je suis sûre que tu me laisses passer pour mieux regarder mes fesses.

Il m'adresse un sourire amusé et me précède jusqu'à l'ascenseur. Moi, par contre je ne me gêne pas pour visser mes iris à cette partie de son corps. J'en salive presque ! Presque. Je sais me tenir tout de même.

– Il va falloir que tu m'expliques ce que tu as avec mes fesses.

Je relève les yeux d'un coup. Mon attention était tellement bloquée sur son postérieur, que je n'avais pas remarqué qu'il avait tourné la tête dans ma direction. Je m'engouffre dans l'ascenseur dont les portes s'ouvrent juste à ce moment-là.

– Je ne vois pas de quoi tu parles, je riposte.

– Tu n'as toujours pas appris à mentir depuis notre entrevue.

Je grogne et prie n'importe quel Dieu pour m'aider à ne pas l'étrangler. La descente se passe en silence. Je le suis jusqu'à la sortie de l'immeuble.

– Ce n'est pas très loin, on peut y aller à pied, m'informe-t-il.

– D'accord.

Je regarde le ciel et prie encore une fois pour qu'il se mette à pleuvoir tout de suite. Moi, lâche ? Pas du tout. C'est de... la stratégie.

Menteuse, hurle ma conscience.

Ho, ferme là toi ! Je marche aux côtés de Reynaud et le silence commence à devenir un tantinet oppressant. Mais en bonne teigne que je suis, je ne fais rien pour le briser. Soudain, il s'arrête et se plante devant moi.

– Éva, tu comptes boudier pendant tout le repas ?

– Pourquoi pas ? dis-je avec indifférence.

– D'accord, alors autant que ça soit pour une bonne raison.

Je ne vois pas de quoi il parle, jusqu'à ce qu'il se mette à réduire la distance qui nous sépare. Ses pupilles se sont assombries, et je perds tous mes moyens. Ho, non !

– N'avance pas plus Léo, je m'exclame avec une assurance feinte.

– Donne-moi une seule bonne raison de le faire, réplique-t-il en utilisant mes mots.

– Mon genou pourrait malencontreusement atterrir sur ton entrejambe.

Il sourit et continue jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun espace entre nous. Je pourrais reculer ! Alors, pourquoi je ne le fais pas ? Bordel ! Je suis complètement tétanisée et fiévreuse. Juste une fois, ça ne compte pas, n'est-ce pas ? Après quoi, on établira des règles simples et précises. Mais pour le moment, je crois que je vais embrasser le Looser Anonyme...

Léo. C'est étrange cette sensation qui m'étreint lorsque je prononce son prénom dans ma tête. Il passe ses mains dans mon dos, l'une d'elles remonte jusqu'à ma nuque. Le brasier dans son regard enflamme chaque partie de mon corps. Il me laisse un instant l'occasion de fuir, mais je n'en fais rien. J'ai envie qu'il m'embrasse, de sentir ses lèvres contre les miennes. Les regrets seront pour plus tard. Je ferme les yeux quand sa bouche entre enfin en contact avec la mienne. Un frisson parcourt tout mon corps, et je recroqueville mes orteils dans mes escarpins. Je passe mes mains autour de son cou et oublie soudainement tout ce qui déroule aux alentours. Seuls sa langue qui entame un ballet avec la mienne et ses doigts sur moi ont de l'importance. Doux Jésus ! Si j'avais su que juste l'embrasser me ferait cet effet, j'aurais sans doute sauté le pas plus tôt.

– Il y a des hôtels pour ça, grogne un passant.

Je me retiens de lui faire un doigt d'honneur, ce ne serait pas convenable de faire un geste pareil devant mon patron. Patron ! Soudain, la réalité de ce que je viens de faire me saute au visage. Embarrassée, je me dégage de son étreinte.

– On... ne devrait pas faire, je bégaye. Tu es mon patron, je ne vais pas sortir avec toi !

– Tu es encore bloquée dessus, dit-il en secouant la tête.

– Sur ça et sur le fait qu'il n'y a même pas deux minutes, être près de toi me donnait de l'urticaire.

Il se contente de hausser un sourcil et je me rends compte, encore une fois trop tard, que les mots sont sortis trop vite. Beaucoup trop vite. Je viens quand même de lui avouer qu'en quelque sorte, je le détestais. Je me mords la lèvre et attends anxieusement sa réponse. Je devais lui montrer de quoi je suis capable, on ne peut pas dire que j'ai énormément combattu Léo Reynaud et son assurance pour le moment. Bordel, où sont passées mes règles simples ?

– Donc, ma présence te donne des boutons, mais ça ne t'empêche ni de m'embrasser ni de mater mon cul.

C'est sûr que dit comme ça, je perds un peu en crédibilité. Je regarde autour de moi pendant que le rouge me monte aux joues. Il ne manquerait plus que quelqu'un entende ce qu'il vient d'avouer.

– Tu ne me laisses pas une seule chance de te prouver que je peux être autre chose qu'un petit con, reprend-il.

Sur ce coup, il n'a pas tort. Mais pourquoi devrais-je lui donner une occasion de le faire ? Ce n'est pas comme si je lui étais redevable ou quelque chose dans ce genre. Oui, il m'attire, ça n'en reste pas moins une mauvaise idée. Il réduit la distance que j'avais à nouveau mise entre nous et me présente sa main.

– Salut, je m'appelle Léo Reynaud et je suis ton nouveau patron.
– Qu'est-ce qui te prend ? je lui demande un pli au milieu du front.
– J'essaie de repartir sur de bonnes bases alors si tu pouvais accepter ma poignée de main, ça m'éviterait de passer pour un débile en pleine rue.

Je tends le bras, ses doigts glissent entre les miens et il en profite pour tirer dessus afin qu'on se rapproche encore. Je penche la tête en arrière pour le regarder dans les yeux.

– Est-ce qu'Éva Dumas accepte de déjeuner avec moi ?

Ses mains sont à présent sur mes hanches et mes neurones se font la malle.

Alerte recherche :

Si vous trouvez des neurones un peu délirants en liberté, veuillez contacter les autorités compétentes au numéro suivant : 0820 2189 77 ou les envoyer par colis à l'adresse qui suit : 16 rue qu'est-ce que je fous, 00001 je suis dans la merde, France.

– J'accepte *un* déjeuner avec toi.
– Va, pour le déjeuner... pour l'instant.

Je plisse les yeux et essaie tant bien que mal de le mettre en garde. Il continue son chemin comme s'il ne venait pas de me tenir dans ses bras et de m'embrasser. Pour ma part, rien que d'y penser, mon corps vibre d'anticipation. Sauf que ce n'était qu'un moment d'égarement, ça ne se reproduira absolument pas.

Croix de bois, croix de fer, si tu mens, tu vas en enfer ? me demande ma conscience avec sarcasme.

Je la muselle et adopte de nouvelles résolutions :

- 1) Ne plus embrasser Léo. Plus jamais !
- 2) Ne plus regarder ses fesses. Mon Dieu, que ça va être compliqué !
- 3) Ne pas sortir avec lui. Ce déjeuner sera le seul.
- 4) Il est temps que j'utilise le gode que Justine m'a offert. Aux grandes sécheresses, les grands moyens !

Voilà, avec une liste comme ça, je peux me dépêtrer de cette situation. Je peux résister au regard de Léo et à sa bouche si pulpeuse. J'inspire un grand coup et le rattrape. On marche encore quelques minutes en silence avant qu'il ne s'arrête près d'un restaurant italien. La devanture blanche passe presque inaperçue comparée aux autres magasins aux couleurs plus criardes, et pourtant l'endroit a l'air blindé. À l'intérieur, dans des tons rouges et blancs, la décoration reste simple et chaleureuse.

– Ça te convient ? me demande Léo en se tournant vers moi.

Je hoche la tête en signe d’assentiment. Je ne vais pas lui dire qu’il a tapé dans le mille et que j’adore la cuisine italienne. Son ego n’en serait que plus gros, et que Dieu nous préserve d’une telle catastrophe.

Une serveuse nous alpague et je comprends que Léo a fait une réservation quand il prononce son nom. Elle nous conduit à une table dans un coin isolé du restaurant et nous apporte les différents menus. J’en salive d’avance. On passe commande et Léo attend que la serveuse se soit éloignée pour prendre la parole.

– Alors, qu’est-ce que je peux faire pour que tu ne me voies plus comme un goujat ?

– Rien, je crois que tu as raison. On est partis sur de mauvaises bases. Parle-moi de toi. Par exemple, comment es-tu devenu directeur de notre maison d’édition ?

– J’en ai bavé, ça va bientôt faire dix ans que je suis dans le métier. J’ai commencé au bas de l’échelle et je suis monté en grade dans une petite maison d’édition à l’étranger. C’est ce qui m’a permis de me faire les dents. Rousseau étant une connaissance de longue date, il a pensé à moi pour reprendre la direction ici en France.

Je devrais être énervée que notre ancien directeur ait préféré donner les rênes à un homme qui n’est pas de la boîte, mais pour l’instant je suis trop jeune dans le domaine pour convoiter la place et les autres aimaient leurs métiers. Si bien que personne ne s’est plaint quand Rousseau nous a informés de l’arrivée d’un certain Reynaud.

– Tu as quel âge ?

– 35 ans.

– OK. Des frères et sœurs ?

La serveuse apporte nos plats, ce qui l’empêche de répondre tout de suite. Mon estomac gargouille devant mes raviolis.

– C’est un véritable interrogatoire, réplique-t-il en riant. J’ai deux petites sœurs très casse-pieds.

Je souris en l’imaginant plus jeune avec deux sœurs. Puisque j’ai un grand frère, je sais à quel point on peut être emmerdante quand on le veut. C’est tout le charme des relations fraternelles. On se fait chier mutuellement, mais on s’aime tout de même... de temps en temps.

– Et toi ? m’interroge-t-il à son tour. Âge ? Et frères et sœurs ?

– J’ai 28 ans et un seul grand frère.

Pourquoi ce repas ressemble-t-il un peu trop à un rencard ?

Parce que c’en est un, siffle la petite voix.

– Tu sais, il est fort probable que si je ne t’avais jamais croisée dans ce bar, tu serais tombée en

pâmoison devant moi au bureau.

Je manque de m'étouffer avec mon ravioli.

– Arrogant, je m'exclame.

– Pas du tout. Juste sûr de moi et j'ai bien vu comment tu me dévisageais pendant la réunion !

Ho, pente dangereuse ! Je ne vais pas lui demander d'expliquer la façon dont je le regarde. Non, je vais plutôt manger en silence. J'aperçois du coin de l'œil Léo sourire. Qu'il aille au diable ! Je ne tomberai pas dans son piège.

Le reste du repas se passe dans un calme olympien. Je le laisse régler l'addition. Après tout, c'est lui qui a insisté pour m'inviter. Sur le trajet du retour, son bras effleure parfois le mien. Ça ne me donne qu'une envie, courir jusqu'au bureau et me plonger dans le travail pour ne plus réfléchir et ne plus ressentir ce frisson qui prend possession de mon corps. Je n'ouvre la bouche que lorsque l'on est devant les portes de l'ascenseur.

– Merci pour le déjeuner, c'était sympa, dis-je en m'adossant à la paroi.

Depuis qu'on est sortis du restaurant, il arbore ce sourire mutin qui me tape sur les nerfs.

– Très sympa ! J'ai hâte qu'on recommence, réplique-t-il.

Je lève les yeux au ciel avant de répondre.

– Il n'y en aura pas d'autres Léo !

– À ta place, je ne parlerais pas trop vite, rétorque-t-il en montant à son tour.

Je suis à deux doigts de taper du pied. Je n'aurais jamais dû accepter ce rendez-vous. Il sort de l'ascenseur, et c'est limite si des gouttes de sueur ne coulent pas le long de mon front alors que je m'empêche de baisser les yeux.

– Éva, m'interpelle Léo en se tournant. Je ne lâcherai pas l'affaire.

Il repart en direction de son bureau. Je regarde son dos, le bas de son dos... son... non ! Je résiste, je suis plus forte qu'une paire de fesses. Mon Dieu, il faut que je me fasse soigner.

Il n'y aura pas d'autre tête-à-tête avec Léo, je m'en fais la promesse...

Mes résolutions ont tenu bon tout le reste de la semaine. En même temps, ce n'était pas bien compliqué puisque le déjeuner avec Léo a eu lieu hier, jeudi. Aujourd'hui, vendredi donc, je range mon bureau pour un week-end bien mérité. Je n'ai pas revu Léo depuis notre rendez-vous, ce qui m'arrange, il faut l'avouer. Ce n'est pas que je suis incapable de me comporter en adulte, mais si je peux éviter à mes yeux de loucher sur lui ou une partie bien précise de son corps, je ne m'en porte

que mieux.

Au moment où j'éteins mon ordinateur, une ombre se dessine devant moi. Je relève la tête et observe le mal incarné. J'avais presque réussi à partir sans le voir.

– Léo, est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

Il s'appuie contre la cloison de mon box et croise les bras. Mon cerveau ne peut s'empêcher de remarquer la façon dont ses muscles ressortent.

– Il y a un nouveau bar qui vient d'ouvrir dans le coin, je me demandais si ça te tentait de boire un verre.

Je lui lance un regard noir.

– Je t'ai déjà dit qu'on n'aurait pas d'autre rendez-vous.

Il lève les mains au-dessus de sa tête en signe de reddition et pointe du doigt Laurence derrière lui. Cette dernière, les fesses sur son bureau, dresse les pouces en l'air quand nos regards se croisent. Je fronce les sourcils et tente de lui envoyer un message télépathique pour lui demander de quoi il parle. Apparemment, ça ne marche pas bien, puisqu'elle se contente de hocher la tête. Je reporte mon attention sur Léo.

– Ce n'est pas un rendez-vous, m'explique-t-il. Mais, je pense que c'est sympa de prendre un verre entre collègues le vendredi soir. Et ça me permettrait de tous vous connaître un peu plus. Alors, partante ?

J'ai le choix entre regarder un épisode de *Games Of Thrones* accompagné de mes plus fidèles compagnons *Ben & Jerry's* ou bien aller boire un verre avec mes amis et Léo. Le choix est vite fait. Jon Snow, désolée, mais tu ne fais pas le poids ! Enfin, tu le ferais si j'étais capable de passer à travers l'écran.

– OK, pour un verre, je réponds.

Léo m'adresse un immense sourire. Pourquoi l'impression de m'être fait duper me saisit-elle tout à coup ? Je secoue la tête. Non, Laurence n'aurait jamais fait une telle chose.

– On se retrouve en bas.

J'opine et détourne immédiatement les yeux lorsqu'il s'en va. Ha ! J'ai réussi ! Petit à petit, j'arriverai à me défaire de cette addiction. Je savais que je pouvais le faire. Je finis de ramasser mes affaires et enfle ma veste en cuir. Je rejoins Laurence devant l'ascenseur.

– Alors, prête à faire la fête avec Mace ? me demande-t-elle tout excitée.

– Mace ?

Est-ce qu'un nouveau est arrivé dans le service sans que je m'en rende compte ? Non, impossible. Elle m'aurait aussitôt informé de l'apparition d'une nouvelle cible.

– Mec Arrogant au Cul d'Enfer. Mace. C'est comme ça qu'il aurait dû s'appeler ! Est-ce que tu connais la signification de Léo en latin ? Ça veut dire lion. Je veux bien être une de ses proies pour qu'il me mange toute crue.

Je secoue la tête et monte dans la cabine derrière elle.

– Tu sais, entre Justine et toi, je n'arrive pas à établir laquelle est la plus tarée. Vous me faites flipper toutes les deux.

– Tu peux parler ! Tu es la plus folle d'entre nous, s'exclame-t-elle.

– Mais pas du tout, je suis une personne saine d'esprit et tout à fait mature, je rétorque en la fusillant du regard.

– Dois-je te rappeler ce qui s'est produit il y a un an ?

– On a un pacte, hors de question de parler de ce qui s'est passé cette nuit-là, dis-je en sortant de l'ascenseur.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? intervient une voix masculine.

Mortifiée, je tourne la tête et ancre mes yeux dans ceux de Léo.

– Rien du tout, dis-je.

Alors que Laurence répond :

– Beaucoup de choses !

Elle hausse plusieurs fois les sourcils dans ma direction. Est-ce que je suis maudite ? Est-ce pour cela que toutes mes amies sont des garces avec moi ? N'est-ce pas hier que j'ai dit que j'allais la tuer ? Pourquoi ne l'ai-je toujours pas fait ? Ha oui, à cause de ce concept étrange que l'on nomme l'amitié.

Flash info :

Une femme a été enfermée dans un placard à balais pendant plus de quarante-huit heures dans les locaux de sa boîte. Apparemment, son agresseur aurait crié : Au nom de l'amitié et pour la paix des peuples !

Mon envie de l'étrangler s'intensifie quand je la vois se rapprocher de Léo.

– Laurence Martin ! Si tu ouvres la bouche, je te jure sur ta propre tête que je raconte à tout le monde ce qui est arrivé à ton poisson rouge il y a trois mois, dis-je d'une voix trop calme pour ne pas être prise au sérieux.

Elle s'arrête net et je sais que j'ai gagné la partie.

- C’est vraiment dégueulasse de ressortir ça !
- Pas plus que la soirée de l’année dernière, je réplique en haussant les épaules.

Je lui aurais bien tiré la langue, mais je me rappelle que je lui ai dit que j’étais quelqu’un de mature.

- C’était un accident, clame-t-elle.

Un sourire moqueur aux lèvres, je la dévisage. Furibonde, elle s’en va jusqu’à sa voiture en grognant. J’éclate de rire. Un jour, il faudra qu’elle m’explique comment gober un poisson rouge peut être un accident. Mon sourire s’agrandit tandis que je l’observe quitter l’immeuble. En tournant la tête, je remarque que Léo me regarde intensément. Je l’avais presque oublié. Il me fait un signe du menton pour m’indiquer la sortie et cette fois je ne discute pas. Il peut bien me mater autant qu’il veut, je ne céderai pas à ses avances. Malgré tout, l’air frais ne m’aide pas dissiper la chaleur que diffuse Léo dans mon dos. Je me retourne pour lui demander l’adresse du bar, mais je me retrouve qu’à quelques centimètres de lui. Je fais un pas en arrière, si seulement je pouvais en faire une dizaine, j’aperçois son sourire fugace et je me maudis de lui montrer que sa présence me perturbe.

- Où se trouve le bar ?
- Que dis-tu si je te suis jusque chez toi pour que tu déposes ta voiture et comme ça je t’emmène ?
- J’en dis que ça fait pervers.

Il ne me répond pas, mais ses yeux détaillent ma silhouette. Longuement.

- C’est pour te rendre service, au cas où tu voudrais en profiter pour boire. Ça t’évite de payer un taxi pour rentrer.

Moi, ce que j’en dis c’est que ça fait quand même pervers, mais en même temps c’est vrai que j’aimerais profiter de cette soirée sans me poser la question du moyen de locomotion.

- Tu seras mon Sam, alors ? je l’interroge, franchement dubitative.
- Je serai ce que tu voudras, ce soir, répond-il d’une voix grave.

Je lève les yeux au ciel.

- Tu devras te contenter de Sam.

Je sais que c’est une mauvaise idée, mais je monte quand même dans ma voiture et attends qu’il soit derrière moi dans sa berline noire pour démarrer jusque chez moi. Je ne sens pas du tout cette soirée. Après tout, c’est bien de cette façon que ça a commencé, non ?

Au bout de vingt minutes, on se gare devant chez moi. Je descends de ma voiture et me poste près du côté conducteur de la sienne. J’attends qu’il baisse sa vitre pour lui parler.

- Ça te dérange si je me change vite fait, j’en ai pour dix minutes maximum.

- Pas du tout, réplique-t-il.
- Super, je fais vite.

Je sais que c'est impoli de ne pas lui avoir proposé de monter, mais je connais mes limites. Et mon appartement en est une grosse. Très grosse. Arrivée chez moi, je me dépêche d'enfiler une jupe et un tee-shirt bleu col V. Je me recoiffe rapidement, mets des sandales à talons, ma veste et je me dirige jusqu'à sa voiture. Son regard me brûle quand je monte à bord.

- Prête ? me demande-t-il d'un ton rauque.

Je ne sais pas pourquoi, mais l'intonation de sa voix me laisse penser qu'il ne parle pas de la soirée. J'opine tout de même de la tête, espérant que tout se passera bien. Sans imprévus.

Le trajet s'est relativement bien passé. En même temps, c'était simple puisque Léo n'a pas ouvert la bouche et est resté les mains crispées sur le volant. Je ne sais pas ce qui lui arrive et étonnamment, je ne suis pas sûre de vouloir connaître la raison de sa soudaine mauvaise humeur. On rejoint les autres qui ont déjà investi une banquette dans un coin du bar. La décoration est rustique, mais aussi accueillante. Je m'assois aux côtés de Christina alors que Léo s'installe près de Laurence, face à moi. Cette dernière me jette une œillade meurtrière, je me retiens de justesse de lever le poing en signe de victoire. Je me contente d'un énorme sourire. La serveuse arrive et prend nos commandes. Lorsque je relève la tête de la carte, j'aperçois le regard ombrageux de Léo fixé sur moi. Je détourne rapidement les yeux et m'intéresse à la conversation, mais la brûlure de son attention me déconcentre. On décide d'aller danser entre filles pendant que les garçons parlent de je ne sais quoi. Le reste de la soirée continue sur le même schéma : Léo qui ne me dit presque rien, mais qui garde ses yeux bloqués sur moi.

– Alors, Monsieur Reynaud, que pensez-vous de l'équipe ? interroge Stephan.

– De ce que j'en ai vu pour l'instant, vous êtes tous de bons éléments et une excellente ambiance règne dans les locaux, répond-il d'un ton distant.

Je l'admets, ça me perturbe un peu de ne pas avoir affaire au Léo taquin, mais c'est un rappel de notre lien professionnel. Ce soir, je vais faire la fête, mais il ne fera pas partie de mes projets. Je commande une Tequila Sunrise à la serveuse.

– Je ne regrette pas du tout d'être ici, ajoute-t-il en me jetant un coup d'œil.

Je sens mes joues s'empourprer ! Je retire ce que j'ai dit, je préfère nettement quand il revêt son costume de patron. Je lui lance un regard noir et j'entends le gloussement de Laurence.

– Alors Laurence, je m'exclame d'une voix joueuse. Rappelle-moi, que s'est-il passé avec ton poisson rouge ?

Elle ouvre grand les yeux, puis les étrécit. Je sais pertinemment qu'elle a envie de sauter par-dessus la table et de m'étriper. J'avale une gorgée de ma boisson puis croise les bras contre ma poitrine.

– Je ne raconterai absolument rien. Sauf, si tu parles de l'année dernière.

Stephan, Christina et Laurence éclatent de rire. Léo, lui, darde sur moi un regard interrogateur.

– Hors de question que je discute de ça, dis-je avec une mine déconfite.

Laurence m'adresse un sourire triomphant avant de se tourner vers Léo.

– Monsieur Reynaud, il faut à tout prix que vous sachiez...

– Laurence, je la coupe d'un ton menaçant.

– Saviez-vous qu'on était tous partis en vacances ensemble l'année dernière ? lui demande-t-elle comme si je n'avais rien dit.

Mortifiée, je mets ma tête entre mes mains. Je sais que cette anecdote va me foutre la honte. Je n'aurais jamais dû provoquer Laurence, j'avais oublié à quel point elle pouvait être hargneuse quand elle s'y met. J'avale cul sec le reste de mon cocktail. La brûlure de la descente de l'alcool ne me donne pas assez de courage pour entendre Laurence parler de la pire nuit de ma vie. J'attrape le verre de Léo. Du whisky. Parfait ! Une moue amusée apparaît sur son visage puis il reporte son attention Laurence.

– Non, racontez-moi tout, Mademoiselle Martin.

Je me lèverais bien pour échapper à mon humiliation, mais je sens l'alcool me monter à la tête. Je ne suis pas sûre que mes jambes m'aident à me tenir droite et par conséquent à garder le peu de dignité qu'il me reste.

– Eh bien, il s'avère qu'Éva narre cette histoire bien mieux que moi.

Tous les visages se tournent vers moi.

– Je n'ai pas assez bu pour ça.

Je décide finalement de me lever et fais fi de leurs éclats de rire quand je tangué un peu et suis obligée de m'agripper à un homme qui passait par là. Ce dernier me décroche un sourire séducteur. Il n'est pas mal. Les cheveux bruns, une coupe quasi militaire et avec des yeux noisette. Je me demande si son cul est autant à croquer que celui de Léo.

Nous sommes désolés d'interrompre vos programmes, mais une psychopathe est actuellement en liberté. Si vous êtes beaux et que vous avez un fessier magnifique, un conseil : restez chez vous ! Verrouillez votre porte et n'ouvrez à personne. Nous ne savons pas encore de quoi elle est capable. Cher citoyen, elle est dangereuse pour votre postérieur. Prenez garde !

– Désolée, dis-je en m'écartant légèrement.

– Ne vous excusez jamais si vous tombez dans mes bras. C'est un réel plaisir de vous tenir près de moi.

– D'accord.

Je dois avoir les yeux qui me sortent des orbites. J'hésite entre rire et appeler les flics. C'est la phrase la plus bizarre que je n'ai jamais entendue de la part d'un inconnu. Finalement, je me décide pour la première option.

– Est-ce que je peux vous offrir un verre ? me demande-t-il.

– Non, je crois que j'ai assez bu, mais merci quand même.

Je me faufile à travers la foule sur la piste de danse et vais jusqu'aux toilettes. Il y a plusieurs personnes qui font la queue, alors je fais demi-tour en pestant contre ma petite vessie. L'homme de tout à l'heure m'attend à quelques pas de là et réduit la distance entre nous. Autant avec Léo je trouve ça irrésistible, là ça me paraît plutôt envahissant.

– Et si l'on allait se promener tous les deux ?

Je secoue la tête, ce qui me donne presque envie de vomir sur ses chaussures blanches.

– Allez, ne fais pas ta difficile, insiste-t-il en attrapant mon poignet.

Je tente de m'arracher à son étreinte, mais il resserre sa prise. Je n'arrive pas à croire ce qui est en train de se passer. La situation m'a dégrisée d'un coup. J'inspire fortement pour me calmer. Il commence à se frayer à travers la foule et me traîne derrière lui.

– OK, on va aller faire un tour, mais avant je veux que tu m'embrasses, dis-je d'un ton mielleux.

Il hausse un sourcil et avance sa tête vers moi. Je lève mon genou et vise son entrejambe. Il me lâche immédiatement et se plie en deux. Je masse mon poignet endolori et recule de quelques pas. Des clients se sont amassés pour regarder l'attraction de la soirée.

– Espèce de traînée, s'écrie-t-il.

Il fait un mouvement vers moi quand une ombre se place devant moi.

– Fais un pas de plus et je t'éclate la gueule, siffle Léo d'une voix tendue.

Je vois ses poings se crispier. Je l'attrape par le bras et secoue la tête pour lui signifier que ça ne vaut pas la peine. L'autre est sorti de force par la sécurité. Je relâche mon souffle. Je n'ai qu'une envie, celle de partir.

– Est-ce que tu vas bien ? me demande Léo en attrapant mon poignet.

Il le masse doucement et je me retiens de m'appuyer contre lui.

– Ça aurait pu être pire. Je crois qu'il est temps que je rentre chez moi.

– D'accord, je vais te ramener.

– Non, je m'écrie. Reste avec les autres, il est trop tôt pour que tu partes. Ne t'inquiète pas pour moi, je vais appeler un taxi.

– Tu oublies que je suis ton Sam, alors tu n'as pas le choix.

Sa détermination ne vacillera pas et je sais que ça ne sert à rien de discuter. Je soupire et me dirige vers notre table. On dit au revoir à tout le monde puis Léo m'accompagne jusqu'à sa voiture. Avant de démarrer, il se tourne vers moi.

– Est-ce que tu le connais ?

- Qui ?
- Le mec qui t’a agressée.
- Non. J’ai juste croisé la route d’un pauvre type, comme beaucoup de femmes malheureusement.

Il opine de la tête et s’insère dans la circulation.

- Il t’a fait mal ailleurs qu’au poignet ?
- Je ne lui en ai pas laissé le temps. Je suis capable de me défendre, du moins jusqu’à ce que la cavalerie arrive, j’ajoute en riant.
- Je saurai m’en souvenir, dit-il en me faisant un clin d’œil.

Mes joues rosissent et je bénis l’obscurité dans la voiture. L’habitacle plonge dans un silence serein. Mon regard se porte sur le paysage qui défile à toute allure.

- Il faut que je te dise que ce n’est pas dans mes habitudes, reprend Léo.
- De quoi ? je lui demande en tournant la tête vers lui.
- D’être Sam.
- Alors pourquoi tu t’es proposé ? je l’interroge, un sourcil levé.
- Parce que ça valait le coup, réplique-t-il, l’air joueur. J’ai appris énormément de choses intéressantes sur toi.

Je secoue la tête et réprime un sourire.

- Je ne veux surtout pas savoir ce qu’a pu raconter Laurence.
- Même pas si ça concerne vos vacances ?
- Non ? je crie, horrifiée. Elle n’a pas osé tout de même ?

Léo rit et je comprends qu’il s’est moqué de moi. Je frappe son bras et fais mine d’être vexée.

- Continue de bouder, je trouve que ça te va bien, dit-il d’un ton tendre.

Je lève les mains, excédée de ne pas réussir à lui tenir tête.

- Tu me fatigues !

Son sourire ne quitte plus son visage jusqu’à la fin du trajet. Quand on arrive devant mon appartement, je me tourne pour lui souhaiter une bonne nuit, mais il descend de la voiture et fait le tour pour m’ouvrir la porte.

- Qu’est-ce que tu fais ? je lui demande en prenant la main qu’il me tend.
- Je t’accompagne jusqu’à ton appart.

Je suis bien trop épuisée et pompette pour trouver la force de lui dire que ça ne sert à rien. Je fouille dans mon sac et en sors mon trousseau. Mais mes doigts tremblent quand j’essaie d’insérer la clé. Léo me presse doucement la main et s’occupe d’ouvrir la porte. C’est encore sans un mot que

l'on prend l'ascenseur. Je me demande si j'ai rangé mon appartement. Et là, je me souviens du bazar que j'ai mis en choisissant mes affaires pour aller au bar. De toute façon, il ne verra jamais ma chambre.

– Tu veux boire quelque chose ? je l'interroge, une fois que l'on a passé la porte de mon chez-moi.

Ses yeux fouillent chaque coin, j'en fais de même à la recherche de quelque chose de suspect. Mon appart n'est pas ce qu'il y a de plus luxueux. La décoration est plutôt simple, les couleurs neutres. Mais avoir un F3 dans Paris est un luxe en lui-même. Merci grand-mère pour cet héritage ! Léo se tourne vers moi et ce que je vois dans ses pupilles me tétanise. Ses yeux se sont assombris, une lueur dangereuse, un feu incandescent s'y loge.

– Est-ce que tu vas bien ?

Je hoche la tête. Oui, l'altercation m'a un peu secouée, mais après une bonne nuit de sommeil et une grosse partie de *Call Of Duty*, cette histoire appartiendra au passé. Il se rapproche et enroule ses bras autour de moi. Je devrais sans doute me poser des questions, le repousser. Je devrais, mais je ne le fais pas, car je m'y sens bien. Il dépose un baiser sur mes cheveux et relève mon menton. L'intensité de son regard envoie des électrochocs sur tout mon corps. Ses yeux font des allers-retours entre ma bouche et mes prunelles.

– Si je t'embrasse ce soir, tu vas t'en souvenir ?

J'opine et passe ma langue sur mes lèvres. Tel un vautour, il fonce dessus et capture mes lèvres. Je me mets sur la pointe des pieds pour intensifier notre baiser, il me soulève et j'accroche mes jambes autour de ses hanches.

– Chambre, je murmure.

Il se dirige vers celle-ci. C'est une très bonne mauvaise idée... une mauvaise idée n'a jamais été aussi excitante. Léo me plaque contre le mur du couloir menant à la chambre et plonge son nez dans mon cou. Je me cambre et tire sur ses cheveux au bord du supplice. Sa langue suit la ligne de ma clavicule et mord l'endroit où mon pouls s'emballe. Ma jupe est suffisamment relevée pour que ses doigts atteignent la lisière de ma culotte. Je suis proche de faire un arrêt cardiaque. Mais au moins, j'aurais connu l'extase avant de mourir. Quelle belle mort ! Quelle pensée complètement glauque alors que Léo est probablement en train de me faire un suçon !

– Est-ce que si je te déshabille, tu t'en souviendras chérie ?

Je hoche frénétiquement la tête, comme le petit chien à l'arrière des voitures.

– Je veux t'entendre le dire, susurre-t-il à mon oreille avant de la mordre.

Je lâche un gémissement. Doux Jésus ! Je ne pensais pas que seule sa voix pouvait me faire mouiller. Ou j'ai vraiment trop bu et dans ce cas même la voix du répondeur de mon dentiste en serait

capable. Je ferme les yeux, enivrée par toutes ces sensations. Ses mains remontent lentement ma jupe, exposant totalement mon shorty. Je m'attends à ce qu'elles continuent à m'enflammer, mais elles se figent au niveau de ma taille. J'ouvre les yeux et dévisage Léo.

– Qu'est-ce que tu fais ? Ne t'arrête pas !

– Dis-le, murmure-t-il. Dis-moi, ce que tu veux, souffle-t-il, en pressant plus fortement ses hanches contre les miennes.

– Baise-moi Léo !

Oups... je ne comptais pas dire ça à voix haute. L'alcool délie les langues et toute la frustration que je ressens depuis qu'on bosse ensemble est ressortie. J'espère qu'il ne s'arrêtera pas parce qu'il juge que je suis bien trop pompette. Mais, apparemment, j'ai obtenu l'effet escompté puisque sa bouche prend possession de la mienne comme si c'était notre dernier baiser. Je me frotte contre lui et sens son désir augmenter en même temps que le mien. Je pourrais mettre le feu à ma petite culotte juste de cette façon. Il me repose à terre et plaque ses mains de part et d'autre de ma tête.

– Chérie, si je te baise tu seras incapable de marcher demain, dit-il avec un sourire arrogant. De toute façon, je n'ai pas envie de te baiser !

– Espèce de...

– P'tit con prétentieux, me coupe-t-il en collant son corps contre le mien.

Je tente de le repousser, mais je laisse vite tomber quand je vois que mon état d'excitation est au summum. J'ai envie de ça. De plus. Ses yeux sont assombris par le désir, l'attente et la frustration et autre chose de plus dangereux. Je me mords la lèvre inférieure pour me retenir de lui demander de me prendre maintenant. De l'implorer de mettre fin au supplice.

– C'est tout à fait ce que j'allais dire ! Et, si tu ne veux pas de moi, à quoi tu joues ?

Il se frotte encore plus et je plaque l'arrière de mon crâne contre le mur. Mon Dieu, je n'ai aucune volonté face à lui.

– Comme je te l'ai dit hier, je n'ai même pas commencé à jouer. Je veux juste être sûr que ma compagnie ne te donne plus de boutons. Et tu n'es pas le genre de femme qu'on baise uniquement.

Sa présence me donne plutôt envie de retirer son pantalon et de palper son magnifique corps. Je ne lui demande pas de précision sur sa dernière phrase. Au lieu de ça, je me rapproche de lui et ôte sa veste. Sans un mot de plus, je fais passer son tee-shirt par-dessus sa tête.

– Léo, arrête de parler ! J'ai envie de toi. Maintenant !

Je le plaque sur le mur à mon tour. Bizarrement, la musique du générique de *Wonder Woman* me vient à l'esprit. Je secoue la tête et capture ses lèvres. J'avale son grognement, il pose ses mains sur mes reins et appuie dessus. Mes doigts dessinent la courbe de ses muscles. Il n'est pas extrêmement musclé, juste bien foutu. Je recule légèrement et déboutonne son pantalon. Le voir comme ça, le jean tombant sur ses hanches me donne chaud. Je passe ma langue sur mes lèvres, nerveuse. Ça fait

tellement longtemps que je n'ai pas fait ça. Léo qui a senti mon indécision prend mon visage entre ses mains.

– Hé, on n'est pas obligés d'aller aussi loin ce soir.

J'opine, puis secoue la tête. Merde ! J'ai envie de le faire, alors qu'est-ce qui me retient ? Pourquoi, je ne lui saute pas dessus ? Ce n'est pas comme si j'étais vierge ! Quoique, j'ai lu un témoignage dans un magazine, comme quoi après un temps d'abstinence, c'était douloureux. Douloureux à quel point ? Parfois, j'aimerais pouvoir mettre mon cerveau sur pause.

Appel à candidats :

Si vous êtes scientifique et que vous êtes capable d'inventer un médoc qui permet d'arrêter de penser. Sans effet secondaire notoire bien sûr, j'ai déjà assez de problèmes avec mon cerveau. Envoyez votre candidature au www.jaimeraisbaisersanspenser.fr.

– J'en ai vraiment envie et, visiblement, toi aussi, dis-je en lorgnant la bosse qui déforme le devant de son pantalon.

– J'ai envie d'être en toi depuis le soir où je t'ai vue dans ce bar.

– Je suis désolée pour ce que je t'ai dit ce soir-là et aussi d'avoir tout gâché.

– Mais, qu'est-ce qui te fait penser que j'en avais fini avec toi ?

Sur ces mots, il me soulève et me dépose sur le canapé dans le salon. Il retire mon tee-shirt, lentement, dévoilant mon soutien-gorge en dentelle blanche. Ses yeux étudient chaque partie de mon corps pratiquement nu et je me sens, enfin, comme une vraie femme. Ses doigts tracent une ligne imaginaire jusqu'à ma jupe qu'il m'enlève aussi. Me voilà en petite tenue devant lui et carrément émoustillée par son regard.

– Ho oui, je suis loin d'en avoir fini.

Ses lèvres courent sur ma peau. Je tremble d'impatience.

Est-ce que tu t'es épilée au moins ? me demande cette connasse de petite voix.

Putain de merde ! Je repousse Léo et me tasse dans un coin du canapé, horriblement honteuse. Bordel ! Fait chier !

– Est-ce que... tu es... vierge ? bégaye Léo.

Si la situation n'était pas si humiliante, je serais en train de me moquer de la tête qu'il tire. Il n'est pas dégoûté, non ! C'est plus un mélange d'expression entre la surprise et celle de l'homme de Cro-Magnon. Si seulement la fée marraine existait vraiment, je lui demanderais une épilation express. Comment peut-on expliquer à un homme, à un Mace en puissance, qu'il ne peut pas vous brouter le minou, parce que vous n'avez pas... taillé la haie ? Mon Dieu, emmène-moi faire un petit tour là-haut et ramène-moi dans trois heures, voire seulement demain. Je me racle la gorge et tente de passer outre

la situation extrêmement gênante.

– Je... hum...

Ha ! Mais, je ne peux pas lui dire la vérité, c'est impossible. Il se rapproche et pose ses mains sur mes jambes ramenées contre la poitrine.

– Qu'est-ce qu'il y a ? me demande-t-il d'une voix douce.

Je le laisse me prendre sur ses genoux, je sens son sexe dressé entre nous et mes joues rosissent en pensant à ce que je rate. Léo passe ses mains dans mon dos et je me blottis contre lui. Et dire que je l'ai traité de petit con prétentieux. Il l'est un peu, certes, mais il n'est pas que ça. Il est aussi passionné, tendre et drôle. Il remplit beaucoup de cases de mon homme parfait imaginaire.

– Je... j'ai... comment dire...

J'inspire un grand coup et lâche tout d'une traite.

– Je n'avais pas prévu que je ferais quelque chose d'intime ce soir, et heu tu vois... je n'ai pas préparé le terrain.

Préparer le terrain, vraiment ?

Je sens son corps secoué d'un rire silencieux. Morte de honte, je me cache le visage entre les mains et tente d'échapper à son étreinte.

– Tu ne bouges pas de là, dit-il en retirant mes doigts de mon visage. Ce sera pour une autre fois, ce n'est pas la fin du monde.

– Parle pour toi, l'homme parfait, je grogne.

– Tu fais du bien à mon ego, réplique-t-il avec un sourire amusé plaqué sur les lèvres. Pourtant, je suis sérieux, je peux attendre que tu aies... préparé le terrain. Mais crois-moi, je suis loin d'être parfait, ajoute-t-il tout bas.

Je suis toujours morte de honte. J'imagine si j'étais allée jusqu'au bout, il aurait aperçu cette... colline touffue ! Habituellement, je le fais sauf que ça fait un an que je n'ai pas vu le loup. Et, franchement, aller chez l'esthéticienne pour souffrir comme pas permis pour rien ? J'ai cessé de m'y rendre il y a trois mois. Je comptais y retourner, mais pas dans l'immédiat. Léo relève mon menton et capture mes lèvres pour un lent baiser.

– Arrête de réfléchir, chérie. Viens, on va se coucher.

Je hoche la tête et le laisse m'emmener dans ma chambre. Au moins, dans cette pièce ce n'est pas autant le bazar que dans ma culotte. Il colle mon dos contre son torse et m'embrasse la nuque. C'est comme ça que je m'endors. Dans les bras d'un Mace...

Qui l'aurait cru ?

Je me réveille avec un corps chaud pressé contre le mien et des jambes emmêlées aux miennes. Je fronce les sourcils avant de me rappeler qu'il s'agit de Léo. Évidemment ! Qui d'autre cela aurait pu être ? Ce n'est pas comme si *Scott Eastwood* avait débarqué dans la nuit et s'était glissé dans le lit. Je ferais mieux de partir avant que la situation ne devienne encore plus gênante.

Partir pour aller où ? Tu es chez toi, nunuche.

Ha... effectivement. Et je ne peux pas le réveiller pour lui dire tout simplement :

– Hey, c'était sympa, même si l'on n'a rien fait, mais pour m'éviter de faire le walk of shame dans mon propre appart, est-ce que tu pourrais virer ton magnifique petit cul d'ici ?

Vraiment pas une bonne façon de demander à un homme de partir. Enfin, pas très diplomate. Surtout lorsque c'est une personne que vous êtes amenée à revoir. J'essaie de me lever du lit, mais il resserre l'étreinte de ses bras autour de moi. Mince ! Mes yeux s'agrandissent de stupeur quand je sens sa queue dressée contre le bas de mon dos. Ha, c'est donc ça, la fameuse gaule matinale. Un jour, il faudra m'expliquer ce phénomène. C'est un peu comme si Dieu avait rajouté dans les dix commandements un post-scriptum du style :

PS : Au fait, j'avais oublié. Au matin, tu te réveilleras avec la trique et au plaisir solo tu t'adonneras.

Je me tortille et je le sens, plus que je l'entends, grogner.

– Arrête de bouger, tu veux bien ? marmonne-t-il la voix rauque.

Je me tétanise. Je ne me suis jamais réveillée avec un homme près de moi. C'est une situation embarrassante, non pas parce que je suis le genre de femme à prendre la poudre d'escampette au petit matin. Mais, plutôt parce que l'unique fois où j'aurais pu m'endormir auprès d'un homme a été catastrophique. Aujourd'hui, seule ma culotte sert de barrière entre nous et plus je me tortille, plus je sens son sexe prendre du volume. Mes joues rosissent et je pousse un gémissement. Aucune retenue !

– Il faut vraiment que je me lève.

Il me libère à contrecœur et je cours dans la salle de bains. Je me brosse les dents, arrange ma tignasse hirsute et fais un arrêt aux toilettes. Un peu plus présentable à présent, je file dans la cuisine me préparer du café. Est-ce que Léo va s'habiller et prendre la fuite après cette soirée désastreuse ? Non, s'il avait voulu le faire, il l'aurait déjà fait. Je soupire et baisse le regard sur mes ongles vernis de noir. J'aurais sans doute dû enfiler quelque chose par-dessus ma culotte et mon soutien-gorge, mais ça impliquait de retourner dans ma chambre et en bonne lâche que je suis, j'ai préféré me

réfugier dans ma petite cuisine.

– J’aurais aimé que tu reviennes te coucher, mais la vue me plaît aussi de là où je suis, susurre Léo.

Je sursaute au son de sa voix et remonte vivement le regard. Il n’a pas remis son tee-shirt et mes yeux vagabondent sur son torse parfait. Bonté divine ! ça devrait être interdit d’être aussi tentant. Ce mec est sexy et j’ai dormi avec ! Je ferais bien une danse de la joie si je n’avais pas fait que dormir. Je me racle la gorge et ancre mes yeux dans les siens. Il semble amusé.

– Tu veux quelque chose ? je lui demande, d’une voix un peu trop aiguë.

– Je prendrais bien une tasse de café, s’il te plaît.

Je hoche la tête et me tourne vers la cafetière. Toutes les excuses sont bonnes pour ne pas avoir à lui parler et pour empêcher que mes yeux parcourent avidement son corps. Soudain, je sens sa chaleur derrière moi et ses mains se posent de part et d’autre de mes hanches. Il pousse mes cheveux d’un côté et dépose un baiser mon épaule dénudée.

– Tu m’évites, me chuchote-t-il à l’oreille.

Je secoue la tête. Sa proximité m’empêche de réfléchir correctement. De réfléchir tout court ! Bordel ! Personne ne m’avait prévenue que lorsqu’un mec beau comme un dieu se trouve derrière vous, vous en perdez vos mots, vos neurones et même votre culotte. Heureusement, mon téléphone sonne à ce moment, m’évitant par la même occasion de dire ou faire quelque chose que je risque de regretter. Je fuis ses bras et retrouve mon portable dans mon sac à terre près de l’entrée. J’ai raté un appel de Christina, mais elle m’a envoyé un SMS. En réalité, c’est une photo du groupe. Je suppose qu’elle date d’hier vu leur état clairement éméché. Christina, Laurence et Stephan lèvent leurs pouces en l’air, un verre chacun entre leurs mains, le tout est accompagné du message suivant :

[On espère que c’est un bon coup.]

J’éclate de rire, si seulement ils savaient. Ho, mon Dieu, il est hors de question qu’ils sachent pourquoi je n’ai pas couché avec Léo, sinon je vais en entendre parler pendant une décennie. Je secoue la tête, le sourire aux lèvres et décide de répondre plus tard. Rien ne m’interdit de les faire mariner un peu. Je dépose mon téléphone sur ma table basse et c’est à cet instant que Léo sort de ma cuisine avec deux tasses dans les mains. Il m’en tend une et je le remercie d’un signe de tête. Pourquoi faut-il que ce soit si gênant ?

Parce que tu fais tout pour !

Oui, ben ce n’est pas comme si j’étais une habituée des lendemains avec les non-coups d’un soir – et les coups d’un soir tout court. Je m’affale dans le canapé et gémis de bonheur à la première gorgée de café. Léo s’installe à côté de moi et je me demande pourquoi il n’est pas encore parti. Ce n’est pas que je veux le voir s’en aller, mais on ne parle pas beaucoup depuis qu’on est réveillés. Je sirote mon breuvage en silence et attends qu’il prenne la parole. Je pense qu’avec hier soir, je me suis assez

ridiculisée pour dix ans, au moins. Léo finit de boire son café et se déplace sur le canapé jusqu'à être collé à moi. Il me prend ma tasse des mains et la dépose sur la table basse. Je fronce les sourcils et adopte une moue fâchée. Je n'en ai pas assez bu !

- Assez tourné autour du pot. Pourquoi m'évites-tu ? Tu regrettes ce qui s'est passé hier ?
- Non, ce n'est pas ça !

Ça aurait dû être le cas, ça m'aurait simplifié la vie !

- C'est juste que je trouve ça étrange...
- Tu préférerais que je parte et qu'on oublie tout de la soirée de la veille ?

Je devrais dire oui, n'est-ce pas ? Et retrouver mes résolutions cachées au fin fond de mon cerveau. Et pourtant, je secoue la tête et la pose sur son épaule.

- Non, reste.

Il passe ses bras autour de mes épaules et caresse mon bras. La chair de poule habille ma peau et je me presse contre lui. Mon téléphone se remet à sonner et cette fois c'est un appel de mon frère. L'espace d'un instant, je suis tentée de le laisser basculer sur le répondeur, mais il ne m'appelle pas souvent et jamais aussi tôt dans la journée.

- Désolée, il faut que je décroche. Salut frangin, comment vas-tu ?
- Aussi bien qu'un futur divorcé.

Je me lève d'un coup, tel un ressort, sous le choc.

- Quoi ? je crie.
- Je vais divorcer, p'tite sœur, répond-il d'un ton résigné.

Il éclate d'un rire sans joie et mon cœur se serre pour lui. J'ai beau ne pas apprécier Louise, c'était la première fois que je le voyais si attaché à une femme.

- Je suis en route pour arriver chez toi. Je serai là d'ici cinq minutes, à peu près ! J'ai besoin de me bourrer la gueule et tu seras notre chaperon ce soir, p'tite sœur. À tout de suite !
- Quoi ? Attends ! Elliott !

Il m'a raccroché au nez ! Les yeux exorbités, je regarde mon téléphone ! J'oscille entre la tristesse et l'énervement. Je ne vais pas jouer Sam, ce soir. Et puis comment ça se fait qu'il arrive maintenant pour ce soir ?

- Tout va bien ? me demande Léo.
- Heu oui. C'est juste mon frère qui va venir squatter chez moi quelque temps, apparemment.

Merde ! Léo ne peut pas rester là.

– Heu, je suis désolée, mais on va devoir écourter notre... heu...

Il m'adresse un grand sourire et me fait asseoir sur ses genoux.

– Notre quoi ?

Bonne question ! À laquelle, je n'ai aucune réponse.

– J'ai passé un bon moment avec toi et j'aimerais qu'il y en ait d'autres. Alors que dirais-tu d'échanger nos numéros et de voir où tout ça nous mène ? me demande-t-il.

Un sourire effleure mes lèvres et j'opine de la tête. Il capture ma bouche et pose ses mains sur mes hanches. J'entoure sa taille de mes jambes et le plaque contre le dossier. Je passe mes doigts dans ses cheveux et ondule contre lui, mais la sonnette de la porte d'entrée de l'immeuble m'interrompt. Merde ! Mes yeux font des allers-retours entre Léo, l'interphone et moi assise sur lui.

– Merde ! Je suis désolée, mais il va falloir que tu t'en ailles.

Je file appuyer sur le bouton pour ouvrir la porte, puis dans ma chambre pour enfiler un pantalon et un tee-shirt. Léo fait de même, mais avec des mouvements moins précipités que moi, ce qui me permet de le lorgner une dernière fois avant de le mettre dehors.

Une fois rhabillée, j'ouvre la porte et au moment où il la franchit, il se retourne et prend possession de mes lèvres pour un long baiser sensuel. Je pousse un gémissement et appuie mon corps contre le sien. À cet instant, mon frère sort de la cabine de l'ascenseur suivi de près par... Alex.

Alex Mercier. Toujours aussi séduisant, envoûtant, déstabilisant. Ses cheveux blonds sont plus longs que la dernière fois et il arbore fièrement une barbe de trois jours. Il a l'air gêné et mal à l'aise. Nous sommes au moins deux dans ce cas. Je ne l'ai pas revu depuis le mariage de mon frère. J'ai réussi à esquiver chaque fête où il était présent et j'avais *presque* réussi à l'oublier. Oui, presque parce qu'il était toujours là, tapi dans un coin de mon esprit. Merde ! Qu'est-ce qu'il fait là ? Je me retiens de justesse de reculer et de leur fermer la porte au nez. Pour une surprise, en voilà une ! Et pas forcément bonne. J'évite de le fixer pour ne pas réveiller d'anciennes blessures profondément enfouies. Il appartient au passé et il va y rester. Mon regard va de Léo aux deux hommes devant moi. Ils arborent tous un visage glacial. Dire que l'ambiance est tendue est un euphémisme. Je me racle la gorge et sors sur le pas de la porte.

Recherche Témoignage :

Urgent ! C'est une question de survie ! Si vous aussi, votre non-coup d'un soir vous a embrassée devant votre frère et son ami – accessoirement votre béguin de jeunesse, qui vous a mis un râteau – s'il vous plaît, dites-moi comment vous avez fait pour vous en sortir.

– Salut les gars, je vous présente Léo. Léo, je te présente Elliott, mon frère et son ami Alex.

Ils s'adressent mutuellement un signe de tête.

– On se connaît déjà, siffle Alex entre ses dents serrées.

Je fronce les sourcils. Qu'est-ce qu'un directeur éditorial, un pilote de F1 et un joueur de football américain ont-ils en commun ?

– On s'est croisés à quelques fêtes, il y a plusieurs années, m'explique Léo.

– Ho, d'accord. Allez-y, entrez les gars.

Ils rentrent et ne desserrent pas les dents. Je me demande ce qu'ils leur arrivent, mais je verrai ça plus tard. Je me tourne vers Léo.

– Désolée, je ne sais pas ce qui leur prend, je lui dis, embarrassée.

– Arrête de t'excuser, répond-il en riant. Ne t'inquiète pas, ça doit être leurs instincts de grands frères protecteurs.

Oui, sauf que je n'ai qu'un grand frère. Léo attrape mes hanches et me colle à lui. Il dépose un doux baiser sur mes lèvres.

– Ne fais pas trop de bêtises, murmure-t-il contre ma bouche.

Je me mets sur la pointe des pieds et resserre mes bras autour de son cou.

– Il n'y a qu'avec toi que j'ai envie d'en faire, dès que j'aurai préparé le terrain.

– On a le temps pour ça, réplique-t-il avant de m'embrasser fougueusement.

On a peut-être le temps, mais je n'ai pas envie d'attendre. Un raclement de gorge se fait entendre derrière nous. Je tourne la tête et aperçois Elliott, le visage crispé, dans l'embrasure de la porte. Je lui lance un regard noir et reporte mon attention sur Léo. Ce dernier m'offre un baiser appuyé.

– À très vite, chérie.

Je rougis, il m'offre un clin d'œil et je le regarde disparaître dans l'ascenseur. Je bouscule mon frère et m'affale sur le canapé. Je mets du temps à ouvrir la bouche, encore sous le choc de la présence d'Alex.

– C'était quoi ça ? je demande, en passant une main dans mes cheveux.

– Où as-tu rencontré Léo ? m'interroge Elliott à son tour d'un ton froid.

– Au boulot ! De toute façon, je ne vois pas en quoi ça te regarde.

– Tu devrais peut-être... commence Alex.

Je me tiens droite, relève le menton dans sa direction et croise les bras sur ma poitrine.

– Je ne devrais rien du tout ! Tu as perdu tout droit de me dire ce que je dois faire de ma vie. D'ailleurs, aucun de vous deux n'a de leçon ou de mise en garde à me donner. Je gère ma vie comme

bon me semble ! je réplique d'un ton sans appel.

Ils hochent tous les deux la tête en signe d'assentiment. J'essaie de ne pas être troublée par Alex et me concentre sur mon frère.

- Bon. Maintenant, pourquoi vas-tu divorcer ?
- Disons que Louise est une salope, répond Elliott.

Je relègue ma colère dans un coin de mon esprit et m'assois à ses côtés. La femme parfaite est une salope, je le savais ! Bon, je ne vais pas le crier sur tous les toits maintenant, mais bordel, ça fait du bien !

Sœur indigne !

Je ne me réjouis pas du malheur de mon frère. Loin de là. Je dis juste que ce n'est pas parce qu'une femme est belle, à un poste important qu'elle est sans défauts. Ce n'est pas parce qu'elle fait la une des plus grands magazines que c'est une personne qui n'est pas capable du pire.

Je passe mon bras autour de ses épaules et le serre contre moi.

- Allez, raconte tout à ta grande sœur, je le taquine.

Il soupire et s'enfonce encore plus sur le canapé.

- Je l'ai surprise avec un autre. Tellement basique. Je me suis fait avoir comme un bleu, putain ! J'ai besoin d'un verre, gémit-il.
- Non, ce dont tu as besoin c'est de repos, dit calmement Alex.

Elliott balaie son objection d'un signe de la main et la passe sur son visage. Il a vraiment une sale tête et les cernes sous ses yeux confirment ce que vient de dire Alex.

- Tu as déjà assez bu hier soir et avant-hier aussi. On a tous les deux besoin de repos avant un troisième round, reprend Alex.
- Je peux squatter ta chambre d'ami ? me demande Elliott.
- Oui, pas de souci. On reparlera tout à l'heure.

Il me serre longuement dans ses bras et traîne des pieds jusqu'à la chambre. Ce n'est que lorsque la porte claque que je me souviens qu'Alexandre Mercier est dans mon appart. Et qu'à présent, nous sommes seuls. Je me retourne et l'observe me détailler attentivement.

- Salut Jasmine.
- Mercier. Pas de rousse collée à tes basques aujourd'hui ?

Je le plante là et fuis pour la deuxième fois de la journée dans la cuisine. Je ne savais pas que je portais en moi autant d'aigreur à son égard. En même temps quoi de plus normal ? Je me concentre

sur la vaisselle accumulée. Je suis loin d'être une fée du logis et il m'arrive de ne pas avoir assez de couverts ni d'assiettes et dans ces cas, je dis vive la vaisselle jetable. Il me suit et s'adosse contre le chambranle de la porte.

- J'avais oublié ton sens de la repartie quand tu es énervée.
- Contrairement à toi, il y a des choses que je n'ai pas oubliées.
- Comme quoi ? questionne-t-il en s'approchant.
- Pas un pas de plus, dis-je en brandissant une louche pleine de mousse.

Oui, mon arme du crime n'est pas la plus tranchante.

Flash Info :

Une femme prise d'un accès de folie a tué un homme – qu'elle a aimé fut un temps – à coups de louche. Nous ne savons pas vraiment comment elle s'y est prise, tout ce que nous savons c'est que le crime a été violent. La presse l'a surnommée la Serial Loucheuse.

Alex hausse un sourcil en regardant ce que je tiens dans ma main. Je la repose dans l'évier et m'essuie les mains.

- Tu n'as pas un match à gagner ?
- Non, la saison est finie.
- Tu comptes rester dans le coin longtemps ?
- Je pense oui. J'ai du monde à voir dans le coin, et la France m'a manqué, ajoute-t-il en me regardant droit dans les yeux.

C'est bien ma veine. Je vais l'avoir dans les pattes pendant un certain temps.

- Je peux avoir une idée précise de la durée de ton voyage touristique ?
- Ma date de retour ne dépend pas de moi, soupire-t-il.

Un silence gênant s'installe et je sens son regard sur moi, alors je m'obstine à fixer mes yeux sur quelque chose, n'importe quoi, par-dessus son épaule. Ce qui s'avère difficile avec ma petite taille. Alex avance jusqu'à piétiner mon espace vital. Je recule et bute contre l'évier.

- Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu m'évites ?

Tellement mal ! Mais je ne peux pas lui avouer ça. Je ne peux pas lui donner cette emprise sur moi.

- Je ne t'évite pas Alex ! Le monde ne tourne pas autour de toi, je m'exclame.
- Pourquoi ne t'ai-je pas vue depuis deux ans, alors que j'ai eu l'occasion de venir voir ta famille plusieurs fois ?

Je hausse les épaules.

- Je n’avais pas le temps, tout simplement.
- Tu mens toujours aussi mal, réplique-t-il.

Je souffle, exaspérée par cette situation, mais surtout par sa présence.

– Alors avec ce Léo ?

– Ça ne te regarde pas. Maintenant, tu peux partir. Je m’occupe d’Elliott.

– Désolé, je ne peux pas partir. Je suis l’ange gardien d’Elliott. Je ne suis pas certain que tu arrives à le mettre au lit s’il décide de se bourrer la gueule en pleine journée.

Et il me plante là pour aller dans le salon. Non, mais je rêve ! Il ne va pas rester chez moi toute la journée tout de même, si ? J’avance dans la pièce et le vois prendre ses aises sur mon canapé. Il faut croire que je vais devoir serrer les dents et supporter mon béguin d’enfance.

**Découvrez la suite,
dans l'intégrale du roman.**

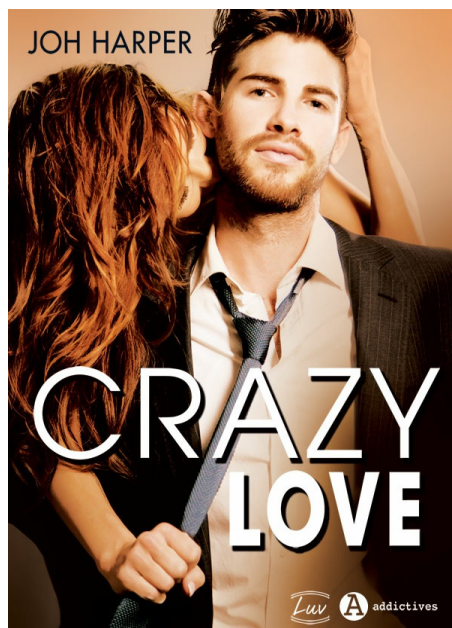
Également disponible :

Crazy Love

Après une soirée désastreuse où elle fait définitivement une croix sur l'amour de sa vie, Éva décide de prendre un nouveau départ et d'aller de l'avant.

Trois ans plus tard – enfin ! –, elle fait la rencontre d'un homme, « un vrai » selon ses nouveaux critères. Un homme qui la désire, plus que tout. Son boss... Aussi obstiné que sexy, aussi arrogant que sensuel...

Mais la maladresse d'Eva, son orgueil mal placé et surtout la réapparition de son amour de jeunesse vont mettre à mal tout ce qu'elle avait prévu.



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Septembre 2017

ISBN 9791025739563

ZLYN_001